This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

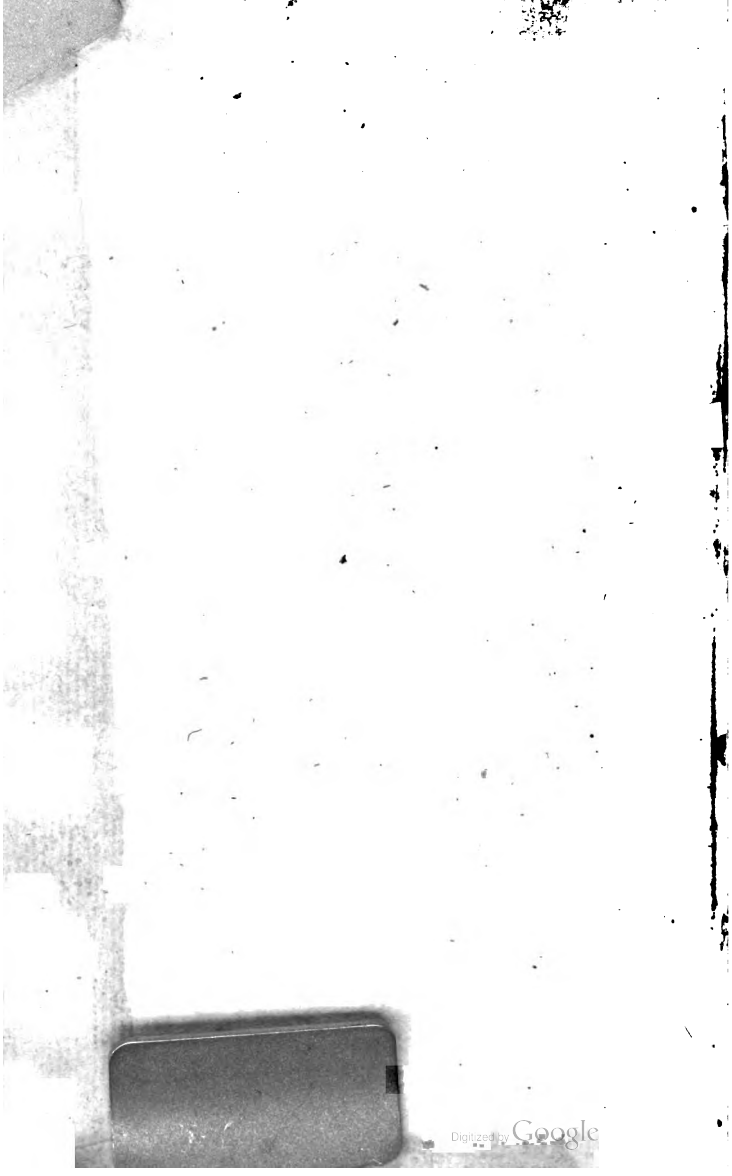
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Digitized by Google

BCU - Lausanne
1094226181

Digitized by Google

Digitized by Google

L'AMI
DES HOMMES,
OU
TRAITÉ
DE LA
POPULATION.

Digitized by Google

Digitized by Google

[Victor Riquetti de Mirabeau

L'AMI DES HOMMES,

OU

TRAITÉ

DE LA

POPULATION.

TROISIEME ÉDITION.

TOME SECOND.

AA 4984/2

A HAMBOURG,

Chez CHRÉTIEN HEROLD.

1758.

Digitized by Google

Y 2
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

Digitized by Google

L'AMI DES HOMMES, OU TRAITÉ DE LA POPULATION.

CHAPITRE I.

Age de la France.

A SSERVI dans mon Chapitre du luxe au plan que je m'étois prescrit de répondre uniquement aux raisonnemens faits en sa faveur par les deux Auteurs que j'ai refutés, je ne l'ai point considéré rélativement à la consommation & à la population ; ce qui néanmoins devoit être mon objet principal ; mais à

Digitized by Google

cet égard, il suffit de se souvenir des principes, & les conséquences s'en trouvent répandues dans la totalité de cet Ouvrage.

Je crains d'ailleurs d'avoir été entraîné par la matiere, & par ma propre vivacité, au point de paroître le Critique de mon siecle. Je ferois un bien mauvais usage de mon peu de talens, & bien contraire à mes vues & à ma façon de penser, si je montrois de l'aigreur contre mes contemporains. Je ne prêche au contraire que l'union & la confraternité entre Citoyens, & je proteste que les sentimens qui ont trait à cette façon de penser, sont les plus vivans de tous dans mon cœur. J'ajouterai encore que notre siecle me paroît à bien des égards en valoir tout autre, tel qu'il puisse être. Je serois au moins aussi abondant sur la preuve de cette allégation, que je puis l'avoir été sur aucune autre. Mais, je le repete, la sorte de bien public auquel je puis coopérer, est le seul objet de mon travail. Or de quelle utilité pourroit être un étalage de nos vertus, de nos lumieres, & des progrès que nous avons faits au-delà de ceux qu'avoient faits nos Peres. Seroit-ce de nous encourager? Le courage ne nous manque pas: de nous montrer la voie de la perfection? La flatterie, ou si l'on veut, la louange n'a jamais fait cet effet-là; elle excite au contraire la pré-

Digitized by Google

ſomption, principe de toute illuſion.

Il n'eſt, dit-on, nulle vertu qui n'ait ſon vice à côté. Rien cependant n'eſt plus oppoſé que le vice & la vertu, & cet axiome ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'il n'eſt point de vertu qui ne puiſſe dégénérer en vice. C'eſt le vice voiſin de nos vertus actuelles, qu'il eſt important de connoître & de prévenir. Tel eſt l'objet de mon travail; mais pour ôter tout prétexte à l'imputation de penchant à la ſatyre, & répondre à l'accuſation d'être partiſan de cette ſorte de politique amere & tranſparente, qui en ſous-entend plus encore qu'elle n'en dit; & ne voit rien de bien dans la forme préſente de la choſe publique dont elle fait partie, je vais tracer ici le tableau de mes idées ſur le point conſtant de noſtre proſpérité actuelle.

Il eſt un cercle preſcrit à toute la nature morale ainſi que phyſique, de naiſſance, croiſſance, force, déclin & mort. Ainſi ſont les jours du matin au ſoir, les années dans leur révolution ſolaire, la vie de l'homme du berceau au tombeau, celle des Etats de leur fondation à leur chûte. Mais qui peut ſavoir quelle ſeroit la durée d'un Etat toujours ſagement conduit? Autant néanmoins ceux qui imaginent & cherchent l'eau de Jouvence, ſont des fous, autant ſont ſages ceux qui tâchent à ſe conſerver ſains par un régi-

Digitized by Google

me & par un exercice propre à leur âge & à leur tempérament. Dans le grand nombre d'hommes qui naissent, combien peu parviennent à la vieillesse? Des accidens étrangers à notre constitution naturelle, nous prématurent tous: il en est ainsi des Etats. Aucun Peuple connu n'a fait son cercle entier; l'inattention, la mal-habileté ou les vices du Gouvernement les ont tous détruits. Le Ministre supérieur est donc celui qui considérant la machine entiere, connoît d'abord à quel point du cercle il en est. En effet, tel régime tueroit un jeune homme, qui en sauve un autre dans l'âge mûr.

On m'objectera que je compose ici un Ministre idéal, ou tel qu'Esope en Lydie, isolé & spéculant au milieu de l'action & du tumulte des affaires. Oui sans doute, je présuppose que les hommes supérieurs semblables aux Quiétistes, savent agir dans la foule, & penser seuls, & ce n'est que pour ceux-là que je parle. Mais comme mon ministere à moi, est peu embarrassé de requêtes, mémoires, placets & sollicitations, j'ai trouvé le temps de faire cet étude; en voici le fruit toujours rélativement à nous.

Peu de gens, même de ceux qui y sont le plus obligés par devoir, se livrent à ce genre de spéculation. Il est pourtant vrai que rien ne se fait qu'il n'ait été préparé. Le système d'Epicure est aussi dangéreux

Digitized by Google

en politique, qu'il eſt fautif en phyſique. Je l'ai dit, & je le repete ; des principes ſimples & uniformes gouvernent l'univers : il en eſt de même du régime des Etats. Les hommes affairés & minutieux ſont de tous les moins propres à les conduire. Tout va de ſoi-même dans les détails ; & dans le grand, tout eſt rélatif à des principes généraux, ſimples, mais conſtans. Il importe infiniment de les connoître, & c'eſt la principale étude de l'homme d'Etat.

Le plan que j'établis ici de calculer & de connoître l'âge d'une ſociété, eſt, je crois, le plus sûr & le plus propre à fixer ſur ce point important les vues d'un habile pilote d'Etat. Il eſt néceſſaire de proportionner le régime, & ſur tout les remedes au tempérament & aux forces du malade. Julien entêté de ramener les mœurs de l'ancienne Philoſophie dans un Empire corrompu, fut en butte aux railleries de ſon peuple & porta le dernier coup au culte qu'il avoit ſi fort affectionné. L'Auteur de Télémaque avoit trop de génie pour donner à ſon Eleve le tableau des mœurs de Salente, comme un original qu'il falloit copier dans un Etat tout établi ; il prétendoit lui faire voir ſeulement que le travail & l'économie étoient les principes de la vraie proſpérité, & que l'éclat du faſte & de la magnificence n'étoient ſans cela qu'une fauſſe ſplendeur

Digitized by Google

qui cachoit la misere & un engourdissement réel. En un mot, il importe surtout de connoître le fond sur lequel on travaille, pour opérer avec quelque espérance raisonnable de succès.

Je ne prétends pas dire que cette idée de considérer l'âge de la société soit de moi. Mais en général on peut avancer que si quelques hommes privilégiés ont dirigé leurs vues en ce genre sur cette sorte de spéculation, il s'en faut bien qu'elle ne soit comptée pour quelque chose dans le fait. Le principal vice de la plupart des calculs en ce genre, ainsi que de presque toutes les opérations politiques, est que l'homme proportionne ses vues les plus étendues à celles qui l'intéressent le plus, qu'il ne peut s'empêcher de calculer la vie des Etats sur un tarif insensiblement rapproché de la durée qui lui a été prescrite à lui-même. Quoique l'expérience & la physique nous démontrent avec certitude que tout dépérit ici-bas, nous serions tentés de penser que les pyramides sont corps permanens, parce qu'elles subsistent depuis quatre mille ans, sans que les altérations qui y sont survenues, nous ayent été sensibles. En effet, on entend dire chaque jour: *Mais depuis le temps qu'on dit que le Royaume manque d'hommes, & que les peuples sont surchargés, on en trouve cependant toujours, & le peuple paye:* d'où l'on conclut, pour s'épargner

Digitized by Google

la peine d'examiner, que tout cela n'eſt que déclamation de gens inquiets; comme ſi un corps qui dure depuis treize cens ans, & toujours en un état de croiſſance, ne pouvoit être affecté de maladies dangéreuſes, ſans qu'un être, qui n'a à peu près que trente ans d'exiſtence intellectuelle, & qui d'ailleurs ne donne ſouvent aucune ſorte d'application à l'examen des ſymptômes intérieurs de cette maladie, pût en remarquer les effets préparatoires, & en voir la cataſtrophe.

Il eſt d'autre part des préventions contraires, mais que je crois tout auſſi peu fondées. On penſe aſſez généralement en Europe & même parmi nous, que la France fut à ſon plus haut degré de gloire & de ſplendeur dans les belles années du regne de Louis XIV. & que depuis la paix de Nimegue, & ſous l'empire même de ce Prince, elle n'a fait que décadencer; on induit de-là, avec quelque ſorte de vérité, que nous fumes alors dans l'âge de la vigueur, & que nous déclinons aujourd'hui vers la vieilleſſe. Ces ſortes de choſes ne dépendent point de l'opinion, elles giſent en faits. Qui n'a de guide à cet égard que ſes propres calculs & des comparaiſons ſouvent peu exactes, eſt très-ſujet à s'y tromper, & à prendre un état de convaleſcence pour des marques de caducité. Je ſoutiens, moi, qu'à peine nous entrons dans l'âge mûr, & je crois pou-

Digitized by Google

voir le démontrer : tâchons à cet égard de raisonner sur des principes plus certains, & reprenons la comparaison de la vie de l'homme.

Reddere qui voces jam scit puer, & pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere; & iram
Colligit ac ponit temerè, & mutatur in horas.

La Nation Françoise plus legere & plus vive que toute autre, a été plus long-temps aussi dans ce premier âge ; & s'il étoit ici question de faire un précis de notre Histoire, je démontrerois que pendant la premiere & seconde race, même sous la troisieme jusques à Charles V. les François n'ont été que cela, quoique par intervalle, ils aient été gouvernés par de très-grands hommes, tels que Charlemagne, Philippe Auguste, Saint Louis, hommes grandement sages, qui servirent utilement à l'éducation de l'Etat enfant, & qui l'eussent porté à un haut dégré de splendeur, s'ils l'eussent trouvé au point propre à cela. Car il est à remarquer, que de même que les Princes font valoir les hommes, les hommes aussi font valoir leur Prince. C'est une vérité politique dont la démonstration physique fut de tout temps sous les yeux du monde entier, &

Digitized by Google

dont les raiſons morales me meneroient trop loin.

Imberbis juvenis, tandem cuſtode remoto,
Gaudet equis, canibuſque, & aprici gramine campi.
Cereus in vitium flecti, monitoribus aſper;
Utilium tardus proviſor, prodigus æris:
Sublimis, cupiduſque, & amata relinquere pernix.

Charles le Sage régénéra les loix fondamentales, & leur aſſura la ſtabilité dans l'exécution, en ajoûta quelques-unes propres à corroborer la conſtitution de l'Etat, tel du moins qu'il ſubſiſte aujourd'hui, & à en lier les différentes parties. La jeuneſſe de la France commence alors, & ſi l'on veut conſidérer les attributs que donne à cet âge, la plus parfaite des deſcriptions qui en ait été faite, on trouvera qu'ils nous appartiennent tous juſqu'à la fin du Regne de Louis XIV. L'Europe entiere n'a que trop accuſé ce Prince d'être le *ſublimis, cupiduſque*; ſon peuple l'a connu *prodigus æris*; & quelqu'influence que l'élévation d'ame de ce Prince ait eue ſur ſon ſiecle, j'oſe dire que ſon ſiecle l'a déterminé vers ce genre de gloire triomphale, que je crois malentendue dans celui qui ne ſauroit avoir d'émules ni de rivaux.

Sur tant & tant de louanges fades & forcées qu'on lui a prodiguées, & dont

Digitized by Google

on feroit un recueil de dix mille volumes, à peine y a-t-il quarante vers dans Despréaux, qui le louent dignement de ce qu'il a fait de plus noble; de tant d'établissemens utiles & fastueux, de ses soins, pour faire fleurir le commerce, pour établir une police admirable & inconnue avant lui, &c. Par tout ailleurs, on ne lui parle que de lauriers, de conquêtes, de remparts, de fatigues à la guerre, & autres choses de ce genre, qui fut celui de tous ou peut-être il réussit le moins en personne. Qu'eût-ce donc été s'il avoit gagné des batailles à la tête de son armée, comme son Successeur qu'on ne loue presque que de sa bonté. Pourquoi cela? C'est que c'est la vertu dont son siecle fait le plus de cas. Louis XIV. étoit bon, quoique fier. Il ne lui échappa jamais une parole désobligeante pour personne, quoiqu'il en eût souvent occasion. On l'a vu honorer de ses larmes la mort d'un de ses moindres domestiques, dont la probité & l'attachement lui étoient connus. On ne s'avisa pas cependant de lui chanter qu'il étoit bon, ce qui pourtant eût été un des premiers éloges dans un homme d'ailleurs si grand; mais son siecle étoit jeune encore, *utilium tardus provisor*. Considerons maintenant l'âge mûr.

Conversis studiis, ætas, animusque virilis,
Quærit opes & amicitias, inservit honori.

Digitized by Google

Nous voilà, ou à peu près, depuis la Régence. Qui eût dit autrefois à la Nobleſſe Françoiſe (car la nation n'étoit alors preſque que cela) qu'un jour ſes enfans commerceroient, agioteroient même, &c. qu'on ne parleroit que de commerce & de finances, qu'on s'occuperoit dans le réel du bonheur des peuples? Qui eût dit à mes peres que j'écrirois ce Traité, *Converſis ſtudiis*? Quant au *Quærit opes*, nous n'y ſommes que trop, & l'objet unique du Gouvernement doit être que cette recherche ne nous épuiſe, comme elle ruine les Alchimiſtes. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt ſelon moi, le point où nous en ſommes; *ætas animuſque virilis*. Cette démonſtration poétique pourroit néanmoins ne pas paroître à tous de l'ordre de celles qui conviennent à cet ouvrage. Tâchons donc de la raiſonner plus méthodiquement.

J'ai dit que des maladies éphémeres donnoient ſouvent un air d'abbattement à un Etat, & qu'en ce genre la convaleſcence pourroit être priſe pour la vétuſté. On ne ſauroit nier que nous n'ayons eu de ces ſortes d'accidens internes & extérieurs; mais je crois aiſé de démontrer que ces accidens n'ont point altéré ſans remede la conſtitution de l'Etat.

Quels ſont en ce genre les ſignes de caducité? C'eſt ſans doute l'altération abſolue des principes fondamentaux, & la diſſolution des reſſorts. Quels ſont en Fran-

Digitized by Google

ce les principes qui ont constitué & soutenu l'Etat ? C'est je crois, 1°. la perpétuité de la Maison régnante, & son droit inconteſtable de primogéniture ; 2°. l'amour des peuples pour le Souverain ; 3°. le goût exclusif de la Noblesse pour la profession militaire ; 4°. cette espece de vanité & d'emulation Françoise qui s'approprie les avantages brillant de l'Etat, & qui en rend l'éclat solidaire, pour ainsi dire, a chaque individu ; 5°. un certain ordre d'élévation qui produit la générosité & la noblesse de mœurs.

On sent que je ne place ici dans la classe des principes, que les avantages moraux. Le premier de ceux-ci est plus que jamais dans toute sa force. J'en puis dire autant du second, & si les occasions qui le mettent en évidence, sont heureusement plus rares de nos jours, les effets n'en ont pas été moins vifs & moins sensibles quand il y a eu lieu. Le troisieme est peut-être accru en un sens. Nous sommes moins guerriers sans doute que nous ne fumes, mais nous sommes plus militaires. L'affluence de la jeunesse qui demande des emplois dans les troupes, est toujours plus grande tandis que tout a si considérablement enchéri, la solde & les appointemens militaires demeurent sur le même taux. S'agit-il d'une augmentation de troupes ? c'est à qui sacrifiera sa fortune particuliere pour en lever de nouvelles, sans être effrayé de

Digitized by Google

la cataſtrophe d'une reforme, dont on a déjà vu tant d'exemples. Le quatrieme eſt, je crois, dans toute ſa vigueur, & ſuppoſé qu'il ait diminué, peut-être avions-nous quelque choſe à perdre de ce côté-là pour nous mettre à l'uniſſon des véritables devoirs de l'humanité. Le François étoit partout avantageux, & quelquefois inſolent. Souvent cette tournure d'eſprit lui aliéna le cœur des étrangers, au grand détriment de nos affaires; & ſuppoſé qu'une ſorte de commencement de foibleſſe nous eût rendus moins hauts & moins éxigeants, nous n'en ſerions que plus propres à jouer notre role naturel, & le ſeul qui puiſſe déſormais nous réuſſir; c'eſt-à-dire, à dominer l'Europe entiere par l'autorité de la douceur, de la liberté, & des vertus ſociables qui nous ſont plus naturelles qu'à toute autre nation.

C'eſt de ce côté-là qu'a dégénéré cette ſorte de généroſité dont j'ai fait le cinquieme des principes conſtitutifs de l'Etat. Cette nobleſſe de mœurs qui tenoit de l'antique indépendance de nos peres a décliné ſans doute en proportion de ce que l'intérêt s'eſt accru; mais l'urbanité & la politeſſe ont pris la place, & ces vertus extérieures moins nobles dans leur principe que celles qu'elles ont remplacées, ſont en revanche d'une nature plus ſouple, plus aiſée à gouverner, & plus propre à lier la ſociété. Il réſulte de cet

Digitized by Google

examen de détail, que les principes fondamentaux de notre prospérité ne sont aucunement altérés. Considérons dans le même ordre les ressorts.

J'en ramene tous les détails à trois principes, à savoir notre gaieté, notre activité, notre industrie.

Nous étions fait pour démontrer que la gaieté, qui ne paroît au premier coup d'œil qu'une propriété frivole, est cependant une qualité d'une grande ressource dans des mains vraiment politiques. Elle nous tient lieu de patience; un couplet ingénieux, une heureuse plaisanterie font oublier aux François de vraies calamités qui jetteroient d'autres peuples dans le découragement, ou les pousseroient à la rébellion. Tout nous réveille, tout nous ranime, un tambourin garantit du scorbut des équipages entiers de matelots dans des voyages de long cours. Quand M. de Louvois apprenoit que la désertion se mettoit parmi les troupes d'une forte garnison, il l'arrêtoit en envoyant Tabarin vendre son orviétan sur la place.

Cette disposition générale à la dissipation a rendu éphémeres les fureurs de nos guerres civiles. Sans vouloir blesser une nation respectable, je puis dire que la journée déshonorante pour nos Annales fut imaginée & ordonnée par des têtes étrangeres, & qu'à cela près, nous n'avons rien de semblable aux horreurs des

Digitized by Google

factions des Guelphes & des Gibelins. Si la vengeance, monstre provenu de l'alliance de plusieurs erreurs de l'imagination, la vengeance, la plus insensée comme la plus vile des passions, plante étrangere à notre territoire, n'a jamais pu y prendre véritablement racine, nous devons en remercier la legéreté & gaieté Françoise. Un Italien me demandoit un jour par quel mot françois nous rendions le mot *sicarii*, qui signifie assassins de profession & à gages; & *bacinare*, qui exprime la cruauté de brûler les yeux avec un bassin rougi: *Monsieur*, lui dis-je, *les langues n'expriment que les pensées, & nous n'en avons point de ce genre-là.*

Notre gaieté donc, qu'on nous reproche, est non-seulement une qualité aimable qui répare en grande partie les fautes de notre étourderie, & qui nous concilie l'amitié générale même des peuples sauvages qui nous aiment mieux que nos rivaux; mais c'est encore une ressource politique.

Un Prince a vécu, qui choqua tout-à-coup tous les préjugés à la fois: déréglé dans ses mœurs, il l'étoit encore plus dans ses discours; parfaitement au-dessus du chapitre des conséquences, il attaquoit tout-à-la-fois la fortune, l'honneur & la vanité des corps & des particuliers; il nous fit combattre les nations amies, s'unit à nos éternels ennemis, bouleversa

tout enfin le verre à la main ; mais ce Prince qui n'avoit qu'une autorité d'emprunt que tout autre ſe ſeroit trouvé heureux de conſerver ſans orages, en ne la faiſant valoir qu'avec toute ſorte de ménagemens, étoit non-ſeulement homme de génie, mais homme d'eſprit, gai, vif, aimable, bienfaiſant ; il ſe jouoit du Gouvernement & travailloit à ſon plaiſir. La révolution la plus entiere qui fut jamais ne parut à la Nation qu'une ſcene de théâtre, parce que les acteurs étoient gaillards, & au bout il ſe trouva que des banquets de Petronne étoit ſortie une opération auſſi métaphyſique que le ſyſtême de Platon, & qui prodiguant aux particuliers des richeſſes idéales promettoit de libérer l'Etat de ſes dettes réelles. Un Général peu décent quelquefois, mais toujours gaillard, d'une ſupériorité conteſtée, mais inconteſtablement deſtiné par la Providence à mener des François, ſe trouva à la tête de nos armées dans des temps de calamité. Ses bons mots audacieux & preſque fanfarons égayoient le ſoldat mourant de faim, & manquant de ſouliers.

Il vint un bon moment, car il faut qu'il en vienne ; le héros qui brûloit d'être regardé comme le libérateur de la France, publia qu'il alloit la délivrer, & on le crut ; les troupes ci-devant découragées marcherent dès-lors comme à des victoi-

Digitized by Google

res certaines, & cette assurance passa en consternation chez les ennemis déjà ébranlés d'une défection considérable. Ce changement d'opinion devint bien-tôt une régénération réelle; on cria miracle, & ce miracle étoit celui de l'audace & de la gaieté Françoise.

A cet égard nous avons perdu, & peut-être par la raison qui fit perdre au savetier ses chansons & son somme. Le riche fait de ses richesses les cent écus du savetier; le pauvre en desire, ou s'il en désespere il n'est plus bon à rien. En un mot, plus de fêtes, infiniment moins de vaudevilles, plus de danses dans les campagnes, & nous ne sommes plus gais comme nous l'étions, sans doute par la raison ci-dessus. Il nous reste la gaieté de l'âge mûr, & je ne serois pas en peine de nous rendre bien-tôt par la réparation des mœurs la gaieté de la premiere jeunesse avec moins de fougue que nous n'en avions autrefois.

Quant à l'activité, il seroit inutile d'en détailler les avantages. A la guerre, dans le commerce, dans les affaires, par tout enfin, on sait qu'elle est le premier des moyens. On n'ignore pas aussi que personne ne nous égale en ce genre. L'activité surpasse chez nous avec facilité ce que l'opiniâtreté des nations les plus constantes leur arrache d'efforts & de travaux: il n'est terre étrangere, ni climats éloi-

Digitized by Google

gnés où elle ne pénetre. *Nullus exercitus sine milite Gallo*, disoient les anciens ; on pourroit dire de même : Nul vaisseau sans matelot François ; nulle foire, nulle caravane sans marchands François ; nulle région sans missionnaire François : on en trouveroit de naturalisés chez les Iroquois & les Caraïbes, & le Gardien du tombeau de la Mecque est Provençal, & peut-être cousin du Supérieur des Religieux du S. Sépulcre qui est de la même province.

Cette activité désordonnée dans les exemples que j'en cite, a dans ces parties-là même bien des avantages. Elle prouve d'une part notre flexibilité, & de l'autre l'entretient ; elle fait que le François dépaysé n'est absolument étranger nulle part ; elle peut fournir des moyens tout portés à notre cabinet ; & comme le François n'oublie jamais entiérement sa patrie, elle rend tout l'univers tributaire en détail de cette heureuse contrée.

Mais combien n'a-t-elle pas d'avantages plus réels ! Combien de ressources dont la célérité a dans l'occasion étonné & déconcerté nos ennemis ! On se souvient des apprêts de campagne & des préparatifs de M. de Louvois, qui sembloient tout-à-coup sortir de la terre. Louis XIV. en 1664 vouloit établir une marine, & empruntoit des matelots aux Hollandois. En 1672 il commença la guerre, où il fit tête sur mer comme sur terre à l'Europe entiere liguée.

Digitized by Google

Mais cette heureuse disposition s'exerce bien plus utilement encore au-dedans du Royaume qu'au dehors ; c'est elle qui fait en France un objet d'ambition de ce qui seroit peine par tout ailleurs, qui fait que tout le monde cherche de l'emploi, qui soutient le bas prix de tous les services, qui unit les différentes parties de l'Etat, comme si ce n'étoit qu'une seule & médiocre province ; les grands chemins y sont aussi battus que le sont les promenades ailleurs. Tout semble être rendez-vous parmi nous, & les tables d'auberges dans les grandes routes ressemblent à des repas de famille, par la liberté & l'union qui y regnent.

Cette fréquence réunit les différentes provinces, fait marcher sur des plans uniformes l'organisation civile de l'intérieur. Où tout le monde se connoît, peu de gens se partialisent.

Nous avons un peu perdu de cette activité, depuis que le luxe a introduit l'amour des commodités. Les riches n'agissent que par leurs gens d'affaires ; & s'ils sont obligés de voyager, ils se hâtent de parcourir en poste le trajet indispensable, & voudroient le pouvoir faire dans leur lit. Les auberges en conséquence sont devenues moins fréquentées par ceux qui pouvoient les indemniser des dépenses nécessaires pour se soutenir sur un bon pied. Il y avoit sous le dernier regne des

Digitized by Google

aubergiſtes célebres dont on ſe ſouvient encore, qui connoiſſoient tout le monde, qui ſe piquoient de traiter chacun ſelon ſon rang, qui prêtoient de l'argent aux Officiers, &c. & en général il n'étoit point rare de voir dans les villes de ces ſortes de maiſons, où il y avoit l'appartement des Princes & des Cardinaux, & ainſi pour tous les rangs, d'excellens cuiſiniers, & le courant à un prix très-modique, mais que la grande fréquence rendoit avantageux. Toutes ces choſes ſont tombées, & cette ſorte de profeſſion étant plus taxée à l'induſtrie que toute autre, ceux qui l'exercent ſont devenus avares & chers, & infiniment moins ſoigneux que leurs prédéceſſeurs. Cette aiſance générale cependant attiroit les Etrangers chez nous, & en tout c'eſt une perte. Mais de quelque genre que ſoit l'activité, il nous en reſte encore plus qu'à toute autre nation, & je doute même que le germe en puiſſe jamais être bien éteint chez nous. Le François eſt toujours tout prêt à aller, & tel homme noyé dans les brouillards de la capitale paroît anéanti dans la molleſſe, qui, déplacé pour quelqu'emploi, ſe montre tout-à-coup actif & infatigable. Les détails à cet égard ſe paſſent ſans ceſſe ſous nos yeux, & chacun voit de fait qu'il s'en faut bien que nous n'ayons vieilli du côté des reſſources de l'activité.

Digitized by Google

On en peut dire de même de l'induſtrie, non-ſeulement de celle qui eſt à la ſolde du luxe & qui varie les inventions de pure curioſité, mais encore de l'induſtrie du premier ordre & qui pourvoit aux néceſſités. Ceux qui par leur état ou leur crédit ſervent néceſſairement de bureau d'adreſſe aux imaginations des gens à projets, pourroient en viſitant leurs dépôts l'atteſter mieux que moi. Il n'eſt ſorte d'inventions, de ſecrets, de plans en grands & en détail, qui n'aient été conçus, trouvés, imaginés & détaillés dans des mémoires ſur leſquels l'Etat pourroit faire des tentatives très-fructueuſes, point de manufactures ſur leſquelles on ne raſine, point de moyens d'induſtrie enfin qui ne ſoient l'objet de l'étude & du travail de quelqu'un. Le commerce de l'intérieur ne demande que liberté, ſouſtraction de privileges excluſifs, & attention contre le monopole. A cela près, il n'y a lieux ſi reculés d'où les gens à entrepriſes ne tentent de tirer matiere à quelqu'opération. Il s'éleve au milieu de la capitale des Compagnies qui prennent des fermes dans tous les coins du Royaume, & ſouvent diſtantes de deux cens lieues les unes des autres, même de deux mille, car il y en a pour S. Domingue. En un mot, ſans énumérer ici plus longuement les détails, on peut dire que l'induſtrie eſt encore toute vivante parmi

Digitized by Google

nous, & qu'il ne s'agit que d'aider l'industrie honnête, & contenir celle qui, trop avide, devient nuisible par le choix des moyens.

Est-ce un corps dont les parties nobles sont saines & entieres, & dont les organes ont encore tout leur ressort, qu'on peut regarder comme prêt à tomber dans un état de caducité absolue ? Il est certain qu'il n'est si forte constitution, que des excès répétés ne puissent détruire ; mais un homme dans la vigueur de son âge, & qui connoît la sorte de régime qui convient à son tempérament, peut promptement rétablir ses forces épuisées, & pousser d'autant plus loin l'état florissant, qu'il a désormais échappé aux secousses du premier & du second âge plus sujet aux maladies aiguës que celui où le tempérament est formé.

C'est où nous en sommes, l'âge mûr ; & il ne tient qu'à nous demontrer que c'est celui de la prospérité, & d'établir un ordre de choses, qui suivi constamment le feroit durer à l'infini. Cet ordre admirable dans ses effets, & composé de détails multipliés, mais qui naissent tous les uns des autres, tient à un petit nombre de principes que je répete tels que je les ai établis : *Aimez & honorez l'agriculture. Repoussez du centre aux extrêmités tout ce que vous attirez des extrêmités au centre. Mépriser le luxe ou l'indécence*

Digitized by Google

dans la dépense. Honorez les vertus & les talens, & ne les payez point. Tel est le résumé de tout le système, dont j'ai détaillé l'importance & les moyens; & si par ce régime nous ne devenons dans le vrai ce que nous avons paru être en nous forçant dans le siecle passé, c'est-à-dire, la plus puissante nation à tous égards qui ait jamais été, je consens qu'on me déclare le plus insensé des politiques. Mais j'ai pour moi l'expérience, le calcul, & plus que tout, la certitude de l'axiome qui dit, que le bien tourne toujours à bien.

Les deux Chapitres précédens ont montré quelle étoit la sorte de maux internes par lesquels nous pouvons être attaqués. Celui-ci établit en bref la nature de notre tempérament, & pour m'exprimer dans le sens de cette spéculation, l'âge de l'Etat. Je viens de marquer en peu de mots ici la nature du régime qui lui est propre, le Chapitre suivant va traiter de quelques remedes de détail.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Reverſement.

TOUTES les campagnes & villes d'un Etat doivent un tribut conſtant & immenſe à la capitale. Cet axiome certain dans tout Etat, l'eſt plus en France que dans tout autre pays. L'autorité attire naturellement tout à ſoi. Or, comme l'autorité du Gouvernement eſt mieux établie & plus abſolue en France que chez tous autres peuples policés, & que la capitale n'eſt autre choſe que la réſidence de cette autorité; il eſt tout ſimple que la balance dont il eſt ici queſtion ſoit plus forte en faveur de Paris, proportion gardée, que de toute autre ville capitale.

Il eſt des capitales de grands Etats qui ne peuvent en tirer les mêmes accroiſſemens, faute d'une correſpondance aiſée entre la tête & les autres membres. Vienne, par exemple, épuiſera la Toſcane & les Pays-Bas, ſans en tirer un profit proportionné, & cela par les raiſons déduites dans les Chapitres précédens. Madrid, qui n'a pas ce genre de déſavantages, ſera toujours inférieur à Paris par d'autres. 1°. Ses provinces, quoique réunies & dans des rapports aiſés avec la capitale,

Digitized by Google

pitale, ne contenant preſque aucun commerce & moins encore de population, ne peuvent lui fournir ce qu'elles n'ont pas. 2°. Madrid n'a par ſa ſituation aucun débouché de commerce, & cet article ſera toujours le plus fort & le plus utile de tous les principes d'accroiſſement pour une capitale. Londres eſt, dit-on, une ville auſſi grande & auſſi peuplée que Paris, & cependant le pays, dont elle eſt la capitale, n'eſt qu'un tiers de la France & paſſe pour être abondant & cultivé, ce qui détruit mes principes. Cette objection mérite d'être conſidérée en détail.

1°. N'y a-t-il pas de l'exagération dans ce qu'on dit de la population de Londres? On ſait l'émulation que les Anglois ont toujours eu de nous égaler en tout.

2°. Eſt-il bien vrai que les trois Royaumes, qui compoſent la Grande-Bretagne, réunis ne faſſent qu'un tiers de la France? Car on ſait d'ailleurs les précautions même tyranniques, que la Puiſſance dominante a priſes pour réduire les deux autres en provinces maltraitées.

3°. Quand il ſeroit vrai que la Grande-Bretagne ne ſeroit en étendue ou valeur que le tiers de la France, il faut lui ſuppoſer & des provinces plus indépendantes de la circulation intérieure que ne le ſont les nôtres, attendu qu'elles ſont preſque toutes maritimes, & d'autre part, une domination plus étendue, vu qu'elle do-

Digitized by Google

mine ſur la mer, ce qui lui attribue des provinces d'une merveilleuſe fécondité, comme nous dirons en parlant de l'échange extérieur.

4°. Quoique l'autorité Royale ſoit reſtreinte en Angleterre, il n'en ſubſiſte pas moins un Gouvernement, & ce Gouvernement, tel qu'il eſt, eſt peut-être celui de l'Europe le mieux ſecondé. Or, ce Gouvernement réſide à Londres, ce qui revient au même.

5°. Londres elle-même eſt plus commerçante que Paris, ou pour mieux dire, Londres eſt commerçante, & Paris marchand en détail. Les vaiſſeaux remontent dans la Tamiſe. Londres, en un mot, eſt en même-temps Athenes, Antioche, & Alexandrie.

Mais, attendu que nous ne ſommes que freres chez les autres peuples, & que nous ſommes peres chez nous, ce n'eſt que pour nous que je parle. Or, il eſt de fait qu'on peut dire de Paris, rélativement au reſte du Royaume, ce que Davila met dans un autre ſens dans la bouche d'Henri III. en voyant cette ville des hauteurs de Saint-Cloud la veille de ſa mort : *Parigi, Parigi, tu ſei capo del regno, ma capo troppo groſſo, troppo capricioſo, è néceſſario che l'évacuatione del ſangue ti riſani, è liberi tutto il regno della tua freneſia.* Ces paroles terribles, & qui n'avoient que trop leur véritable ſignification dans

Digitized by Google

la bouche d'un maître irrité, n'auroient qu'un ſens métaphorique aujourd'hui. Le ſang qui coule à préſent dans nos guerres civiles, n'eſt autre choſe que l'or & l'argent, & à cet égard on ne peut nier que Paris n'eût beſoin de ſaignée. Quant à la frénéſie, qui regne dans cette capitale, & qui de là gâgne tout le reſte du Royaume, heureuſement ce n'eſt que la cupidité de l'or & de l'argent, la prééminence des richeſſes, la prodigalité, la fureur des dépenſes folles & recherchées, &c. Mais penſe-t-on que ce ne ſoit rien que cela, & ſimplement de ces maux philoſophiques propres à ſervir de ſujet aux déclamations des eſprits mélancoliques? Il s'en faut, je vous jure, que je ne ſois de ceux-là; mais il eſt de fait que les maux de la cruauté ne ſont rien auprès de ceux de la cupidité, pour la dévaſtation d'un Etat. Les premiers ſont plus choquans aux yeux de la pitié, demeurent notés dans les annales, & par-là devenant plus rares, effrayent néanmoins par le ſouvenir: les autres ſont ſourds & lents en apparence; mais moins frappans pour l'individu, ils ſont infiniment plus deſtructeurs pour l'eſpece.

Cependant la ſorte de ſaignée que je propoſe, ne tient aucunement à des moyens durs & violens, qui, ſelon moi, ne peuvent en aucun genre produire jamais rien de bon. Il en arriveroit même, ſelon les apparences, de cette ſaignée

Digitized by Google

comme d'une purgation faite à propos, qui non-seulement rétablit au futur les forces réelles en rétablissant l'ordre & la circulation des humeurs, mais qui quelquefois dans le moment même rend des forces au lieu d'en ôter.

En effet, quand on renverroit dans les provinces, pour y consommer & faire leur Charge, tous les Officiers Royaux qui en tirent de grands appointemens ; tous ceux des grands propriétaires, qui certains désormais de ne pouvoir traiter leurs affaires contentieuses que là, & assurés d'y jouir en même-temps de la considération & de l'aisance, & de n'y être subordonnés qu'à des chefs auxquels on n'ait pas honte d'obéir, voudroient bien aller jouir de la terre natale & de leur patrimoine ; tous les plaideurs forcés, les gens qui cherchent à éluder par des protections surprises ou achetées la force des loix & de la police de leur canton ; quand on renverroit, en un mot, les affaires, & par conséquent la plûpart des intriguans ; quand les recherches de l'industrie de la capitale pliées en branches, & cultivées en provins, iroient pousser de nouvelles souches dans les villes principales, je doute au fond que Paris se trouvât fort affoibli.

Dix greffes tirées d'un arbre vont féconder dix sauvageons, dont la fertilité étonnera dans peu ; & si elles eussent de-

Digitized by Google

meuré ſur l'arbre nourricier, cet arbre n'en eût pas été plus vigoureux. Je dis plus : deux cents mille perſonnes, (c'eſt-à-dire, un grand quart) ſortiront de Paris par ce régime : ces deux cents mille ames en produiront bien-tôt deux millions dans les provinces par les moyens que j'ai dits dans ma premiere Partie ; car ce Gouverneur de province, qui ne faiſoit vivre que quinze perſonnes à Paris, en fera vivre cent cinquante en province, & dans le même-temps il n'y aura pas un homme de moins à Paris. Le vuide cauſé par les inutiles qui ſeront retournés chacun chez eux, ſera bien-tôt rempli par des hommes utiles & laborieux : l'induſtrie augmentera d'autant, & la conſommation n'en ſera pas diminuée.

Mais, dira-t-on, ce ne ſont que les riches qui font travailler les pauvres, & dès que vous les chaſſez de la capitale, vous en banniſſez du moins la partie du travail qui leur étoit rélative. Objection ſpécieuſe, mais fauſſe dans l'application.

Je demande, 1°. Quels ſont les riches que je chaſſe ; ceux dont le patrimoine eſt éloigné, & qui conſéquemment ſeront riches là-bas, & ne le ſont point ici : ceux encore que l'Etat paye fort cher, comme prépoſés à certaines parties du Gouvernement, & qui par un abus auſſi ſingulier dans le droit que commun dans le

Digitized by Google

fait, ont les Charges *ad honores*, & le profit en réalité. Eloignai-je de la capitale le Souverain, les Princes, les différentes caisses de l'Etat, les hautes Cours de Judicature, le grand commerce, la banque, les arts, les grandes fortunes, les grands emplois ? A l'égard de l'industrie, il seroit temps de sentir que les matieres de luxe ouvrées chez soi pour être consommées par les siens, ne sont qu'un abus de la richesse, du temps, & de l'industrie, qui s'élevant & disparoissant à chaque instant fait un cercle vicieux, & ne laisse rien après lui qu'une augmentation de dépravation dans les mœurs.

Ce ne sont point les fous & les dissipateurs qui éveillent & enrichissent l'industrie dans Paris. Nos modes, nos étoffes, notre bijouterie, notre main-d'œuvre enfin répandue & accréditée dans toute l'Europe va chercher l'argent de l'étranger, qui seul peut nous enrichir à bon escient. Car quand il seroit vrai qu'un propriétaire rustique dans sa terre devient à Paris un *arbiter elegantiarum*, & donne des idées à un ouvrier qui, s'élevant ainsi au-dessus de sa sphere méchanique, devient un homme illustre dans son art, & s'enrichit ensuite aux dépens de l'étranger, (objection que je n'aurois pas inventée, si l'on ne me l'avoit fait un jour,) je réponds que nous ne manquons, ni ne manquerons jamais de gens de goût : il

Digitized by Google

en fourmille chez nous, & je ſuis ſûr que nous en viendrons à avoir des chaînes de puits émaillées, mais nous manquons de laboureurs, de paſteurs, & de protecteurs de l'agriculture.

En un mot, la richeſſe qu'une partie de l'Etat acquiert aux dépens de l'autre ne ſauroit être un bien que quand cette opération tend à remettre l'équilibre politique que j'ai établi dans les précédens Chapitres. Or, puiſqu'il eſt prouvé par le fait que la nature des choſes tend à faire perdre cet équilibre en faveur de la capitale, la vue d'un bon Gouvernement doit être le rétabliſſement du niveau de la balance; c'eſt-à-dire, de mettre tout en uſage pour diminuer la ſurcharge, & le renvoyer dans les provinces.

En conſéquence de ce principe inconteſtable, que tout l'Etat doit une balance à la capitale, entrons dans le détail des moyens de mettre chaque province en état de la payer proportionnément à ſa diſtance, & aux moyens d'exportation qu'elle peut avoir. Nous avons dit d'abord, que l'objet perpétuel & conſtant d'un Gouvernement ſage doit être de rétablir l'équilibre politique, qui s'appelle circulation, & pour cela de repouſſer par des moyens doux & de convenance tout ce qui ſurcharge inutilement la capitale, tout ce qui ne fait pas partie phyſique & indiſpenſable de cette ba-

Digitized by Google

lance ; mais il en demeure encore assez pour qu'en peu de temps l'engorgement devienne total, & pour que l'équilibre soit perdu sans ressource, si l'on ne procure avec attention à chaque province les moyens de s'acquitter en denrées ou matieres de son crû. Tout mon système se réduit à cette opération. En voici les ressorts résumés en peu de mots.

Il faut que les Provinces ou territoires à portée de la Capitale, soient employées à la production des denrées comestibles journellement, & qui ne sauroient être amenées de loin ; que les Provinces plus éloignées, mais mitoyennes, soient destinées à porter les denrées qui peuvent souffrir le transport ; que celles enfin qui sont hors de portée de pouvoir fournir des denrées à la Capitale, payent leur contingent en matieres ouvrées, dans lesquelles la forme emporte de beaucoup le fonds, & dont en conséquence un envoi en petit volume, eu égard à sa valeur, puisse supporter les frais d'un transport considerable pour aller faire son payement à la Capitale.

Voilà toute l'opération extraite. De ces choses une partie se fait d'elle-même, ou du moins la nécessité en est sentie par les plus subordonnés d'entre les Ordonnateurs publics. En effet, il y a à Paris des Ordonnances de Police qu'on fait exécuter par des envoyés, qui défendent de manufactu-

Digitized by Google

rer les denrées à une certaine diſtance de la Ville. Ceux, par exemple, qui achetent le beurre dans les marchés lors de l'arriere-ſaiſon, pour le faire fondre & le vendre enſuite en pots pour la proviſion, ne peuvent s'établir plus près de trente lieues de la Capitale; ainſi pour les œufs, &c. Cette opération très-mal digérée en ſoi, puiſque le ſeul & unique principe de la véritable économie politique, eſt de laiſſer tout libre, & procurer ainſi l'abondance qui ſeule fait baiſſer efficacement les prix; cette opération, dis-je, prouve cependant que le principe ci-deſſus ſe fait connoître par la néceſſité. Cette néceſſité montre encore aux habitans des bords de la Marne à envoyer leurs foins à Paris, à ceux du Hurepoix & du Nivernois, à flotter leurs bois; à ceux de la Baſſe-Normandie d'une part, & du Limouſin & haut-Poitou de l'autre, à engraiſſer des beſtiaux qui viennent chercher la conſommation. Ces parties, je le repete, vont d'elles-mêmes: mais il n'en eſt pas ainſi du troiſieme moyen qui conſiſte à jeter des manufactures dans les lieux qui ne peuvent nous fournir aucun produit. Cette opération mérite toute l'attention du Gouvernement, & une attention réduite en principes.

En effet les manufactures demandent, 1°. une complication de productions relatives. Il eſt inutile d'avoir de la mine, ſi

Digitized by Google

le bois & l'eau néceſſaires pour ſon exploitation, ne ſe trouvent à portée; & cet exemple que je prends dans les matieres les plus communes, peut ſervir à plus forte raiſon pour toutes autres plus rares.

2°. L'établiſſement de la plûpart des Manufactures demande des fonds conſidérables que les particuliers ne ſont pas en état de fournir, moins encore les habitans d'un pays pauvre; & l'on ſait que c'eſt-là, ſelon mon ſyſtême, que je veux tranſporter les manufactures.

3°. Il faut auſſi du génie; les hommes inſtituteurs ſont rares, jamais on ne les vit ſortir du ſein de la miſere abſolue: & ces hommes rares qu'un Gouvernement propice fait éclore, chercheront d'abord à s'établir dans les lieux les plus à portée de l'exportation & de la conſommation, & refuſeront conſtamment d'aller planter un oranger en Sibérie.

4°. Il faut une continuelle protection & attention du Gouvernement ſur les Manufactures; protection, parce que l'envie qui ſe promene ſur les campagnes ainſi que dans les villes, ne cherche qu'à leur nuire; attention, parce qu'elles ſe relâchent aiſément par un dépériſſement naturel à toutes les choſes humaines, comme auſſi par des vues de pareſſe & de cupidité, & que la mal-façon entraîne bientôt le diſcrédit & la chûte des Manufactures.

De toutes ces choſes combinées, il s'en-

Digitized by Google

ſuit que ce dernier moyen d'organiſation ne peut être opéré que par les ſoins & les bienfaits d'un Gouvernement éclairé ; mais il n'en eſt que plus vrai qu'il eſt de la plus grande importance & néceſſité. Cela poſé réduiſons en un petit nombre de points principaux, les maximes & les ſoins de détail par leſquels le Gouvernement parviendra promptement à cette fin indiſpenſable.

Il faut d'abord ſuppoſer ce qui eſt vrai, & bien conſolant pour nous dans toute entrepriſe difficile au coup d'œil, c'eſt que la nature bienfaiſante a doué le François d'une telle induſtrie & vivacité, qu'il n'y a qu'à lui déſigner le but, pour qu'il faſſe la moitié du chemin, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le pouſſer. Le Gouvernement image de la providence, doit enſuite ſe la propoſer pour exemple en un point principal, & qui a trait à tout, c'eſt que du cedre à l'hyſſope, tout eſt également ſous ſa ſauve-garde & protection. De même tout eſt égal devant le Prince ; la partie foible & affligée eſt celle qui a le plus de droit à ſon attention & à ſes bienfaits ; le Rouergue lui appartient comme l'Iſle de France, & s'il vaut moins de ſa nature ; c'eſt un ſigne qu'il faut le faire valoir par art.

Pour répondre enſuite aux difficultés ci-deſſus, il eſt certain, 1°. Que le choix & l'établiſſement des différentes Manufactures, & la direction de cet objet immenſe,

Digitized by Google

n'eſt ni l'ouvrage ni le diſtrict d'un Miniſtre choiſi au hazard, qui n'ait étudié que ſes Claſſiques, & pratiqué que les gens de Paris. Il faut un homme inſtruit, s'il eſt poſſible par lui-même, de ce que c'eſt que l'intérieur du Royaume, abordable par tous les gens à projets, & ſurtout par ces hommes induſtrieux & actifs, qui ſous un extérieur ſimple & un langage groſſier, portent une ame infatigable & un génie inventif. Il y a beaucoup à laiſſer de tout ce qui vient de là, mais il y a beaucoup à prendre auſſi; & le vrai talent d'un Miniſtre eſt de ſavoir diſcerner les hommes, ou pour mieux dire, les placer. Ils lui diront par leurs plaintes ce qui ne devroit pas avoir beſoin d'être dit; à ſavoir qu'un impôt ſur l'induſtrie ſeroit la plus cruelle des opérations, ſi c'étoit l'œuvre d'un ennemi, comme elle eſt la moins réfléchie, venant d'une main amie.

Il y a peu de temps, qu'ayant appris qu'un Commerçant de Saint-Jean-d'Angeli avoit fait une entrepriſe conſidérable pour établir en Auvergne des fabriques d'eau-de-vie, je voulus le voir pour lui propoſer un établiſſement dans un canton auquel je m'intéreſſe, & qui manque d'induſtrie & de débouché: je me fis d'abord expliquer ſon opération. Des gens riches l'avoient aidé dans ſon entrepriſe. Il lui avoit d'abord fallu tranſporter hommes & matériaux pour ſon premier établiſſe-

Digitized by Google

ment, & cela par des Provinces âpres de leur nature & ſans communication entre elles, telles que ſont le Périgord, la Vicomté de Turenne, le Haut-Querci, &c. Les Auvergnacs, quoique tous batteurs de chauderons, & ſcieurs de long, ne lui avoient pu ſervir, parce que groſſiers & bornés dans leur cercle d'habitude, ils ne ſavoient ni faire des chaudieres, ni ſcier le bois, & faire les barriques dans les proportions requiſes pour l'exportation de l'eau-de-vie. Mon homme tranſplanta donc ſes fondeurs, tonneliers, brûleurs, & autres ouvriers de toute eſpece pour les alambics, les conduits, &c. Cette colonnie tant hommes que femmes alloit à près de douze cents perſonnes. Il acheta toutes les maiſons d'un village, établit ſes chaudieres, & parut un ſorcier dans le pays. Cependant tandis qu'hommes & femmes, Nobles & roturiers, pauvres & riches venoient conſiderer ſon travail pour tâcher d'attrapper ſon ſecret, il acheta les vins de tout le canton, & répandit de l'argent pour une denrée qui n'avoit eu juſqu'alors aucune valeur.

Je lui demandai enſuite quelles étoient à cet égard ſes vues de commerce & d'exportation. Il me dit que toutes les eaux-de-vie ſans nombre qui ſe faiſoient dans les Provinces occidentales du Royaume, débouchoient par la Garonne, la Dordogne, la Charante, & les ports de la Ro-

Digitized by Google

chelle, &c. dans l'Océan; que ces débouchés n'étoient déjà que trop surchargés, chose connue; qu'au moyen de cela cependant celles qu'on consommoit à Paris, Orléans, &c. ne pouvoit y arriver que par Nantes, attendu que si l'on en vouloit faire dans ce pays-là, elles coûteroient plus cher, à cause que le vin y a toujours un débit assuré par la grande consommation de Paris; que son objet donc étoit que les siennes descendissent à Orléans par l'Allier & la Loire, & que de calcul fait les opérant dans un pays neuf, & épargnant les droits maritimes d'entrée & de sortie, il y trouveroit son compte, quoique le trajet fût long.

Je lui expliquai ensuite mon projet qu'il approuva, & son ame active parut tout-à-coup envahir ce nouvel objet. Il me dit qu'il avoit plusieurs enfants dressés au travail, sur lesquels il pouvoit compter, ce qui le mettoit en état de tenter à la fois plusieurs entreprises; mais que pour le présent on lui faisoit des affaires qui l'inquiétoient beaucoup. Enquis de ce que c'étoit, il me dit, 1°. qu'en arrivant en Auvergne on l'avoit taxé de douze cents livres d'industrie; que ce n'eût été rien, si cela ne signifioit qu'on vouloit l'écraser. Je lui dis à cela que l'homme d'Etat chargé des principales parties du commerce intérieur, étoit homme vigilant, éclairé, & qui donnoit une attention toute parti-

Digitized by Google

culiere aux moyens d'exciter l'induſtrie dans les Provinces, qu'il n'avoit qu'à s'adreſſer à lui ; & que certainement il en ſeroit protégé. Eh ! Monſieur, me dit-il, le moyen que je puiſſe mériter l'attention d'un Intendant des Finances ? Il ne verra en moi qu'un homme qui demande à être déchargé de l'induſtrie, & me renverra à l'Intendant de la Province. Je compris en effet qu'il eſt impoſſible, quand on a ouvert la porte à un abus en grand, de le réprimer enſuite par les détails. Mon homme ajoûta que ce n'étoit pas encore là ce qui l'inquiétoit le plus ; mais que ſon établiſſement étoit à peine commencé, qu'on avoit voulu établir les Aides dans le pays, & qu'auſſi-tôt les peuples, dans la crainte de cette nouveauté, s'étoient émeutés contre lui, ce qui alloit le ruiner de fond en comble. Oh ! quant à celui-ci, lui dis-je, je n'y ai point de réponſe ; & dès que vous traînez après vous cette peſte, ne venez point chez nous, ni vous ni les vôtres, car je ſerois le premier à mander qu'on y brûlat de nuit vos cabannes. Nous aimons mieux notre pauvreté que cette rude inquiſition.

Arrêtons-nous ici, & conſiderons les Aides ſautant trois Provinces, où elles ne ſont point connues, pour ſuivre à la piſte un filet d'induſtrie qui s'échappe pour aller germer dans un pays ſauvage. La Finance livrée à ſa propre rapacité, reſſemble à

Digitized by Google

ces monſtres de la fable, qui dans l'excès d'une faim enragée dévoroient leurs propres entrailles.

Revenons. L'homme d'Etat, tel que je le décris, & tel même qu'eſt celui que je déſignois pour protecteur à ce Commerçant, ſaura bientôt (en ſuppoſant que cette partie devienne le principal objet de l'attention du Gouvernement, comme elle le doit être) découvrir des moyens d'établiſſements utiles dans les lieux & les cantons les plus iſolés.

Quant à la ſeconde objection, je ſais bien que les commencements de ces ſortes de choſes demandent des ſecours de la part du Gouvernement; mais indépendamment du devoir à cet égard, à quel immenſe intérêt ne met-on pas les ſommes avancées pour ces ſortes d'objets? Quelqu'un pourroit-il calculer ce qu'ont valu à la France les Manufactures des Glaces, des Gobelins, des Vanrobès? ce que vaudroit l'art d'ouvrer les dentelles, comme à Malines & en Flandres, &c. A l'égard des hommes de génie en ce genre, ils ſont moins rares en France que partout ailleurs. Il en eſt de ſi ſupérieurs qu'ils ſont rares par-tout; mais il eſt moins queſtion ici d'inventeurs que de travailleurs. Un Miniſtre attentif, & bien ſervi par des ſous-ordres qui lui reſſemblent, trouvera partout le germe de l'induſtrie qui ne cherche qu'a éclore. Il ne s'agit pas ici d'ail-

Digitized by Google

leurs de tranſporter les montagnes ſur les plaines. Il faut d'abord proportionner les premiers établiſſemens à la conſommation des lieux, & que l'habitant des campagnes trouve ſous ſa main ſes beſoins en ce genre.

M. Colbert n'avoit pas imaginé de tranſporter à Lourdes & à S. Gaudens les Manufactures des draps fins mais on y faiſoit des bonnets, & toutes ſortes d'ouvrages de laines groſſieres propres à la conſommation du peuple. Je cite ces lieux reculés, comme les derniers bourgs du Royaume. Liſez le Dictionnaire de Savari, & voyez combien de milliers de branches de menue induſtrie ont ſéché depuis la mort de ce grand Miniſtre, & l'on eſt étonné que le recouvrement des revenus de l'Etat ſoit plus difficile à faire aujourd'hui que de ſon temps. Il y a cependant infiniment plus d'argent en France qu'il n'y en avoit alors; mais il eſt tout dans la Capitale. Les canaux de circulation étant interceptés, il ne reflue plus dans les Provinces; & ce qui y rentre par l'exportation de leurs denrées au-dehors, arrive en ſacs à Paris, au lieu que les caiſſes de Province payoient en papier du temps de M. Colbert.

Quant à ce que j'ai dit de la Sibérie, il n'en eſt point en France. Par-tout les terres y ſont propres à toutes ſortes de productions; par-tout on eſt au voiſinage de quelque débouché avantageux.

Digitized by Google

Ce n'eſt pas que le ſoin d'augmenter ces débouchés, ne fût un des principaux objets des travaux du Roi Paſteur; & quelque grande que ſoit la puiſſance & les moyens du Roi de France, il y auroit peut-être à cet égard à faire pour pluſieurs regnes; car l'étendue du bien & du mal ne ſe découvre qu'à meſure qu'on va en avant.

Nous avons dans la premiere Partie conſidéré la France rélativement à l'agriculture uniquement; nous l'avons trouvée coupée de ruiſſeaux à l'infini en tous les ſens, & de montagnes qui leur ſervent de réſervoirs. Nous la conſidérons aujourd'hui rélativement à la vivification intérieure. Nous regardons la Capitale comme le point central, d'où partent tous les rayons qui doivent ſe porter avec une égale vivacité juſqu'aux extrémités, & qui pompe auſſi par la chaleur de ſes rayons, tout l'humide des différentes parties. Il s'agit de donner un libre cours à cette opération, & pour ſortir de la métaphore, de faciliter les rapports & la communication, c'eſt ce que nous appellons *les débouchés*.

Quand nous en ſerons à la partie du commerce extérieur, nous examinerons le projet de M. Ormin, de mettre toute la Côte en ports de Mer; mais en attendant je le tranſporte dans l'intérieur. J'ai parlé ailleurs des chemins, je parle maintenant des canaux.

Digitized by Google

Les eaux, comme je l'ai dit, arroſent tout le Royaume. Ces eaux forment des rivieres navigables, & ces rivieres peuvent aiſément être jointes les unes aux autres par des canaux. La conſtruction du canal de Languedoc ſera à jamais un des mémorables événemens du regne de Louis XIV. Qu'on examine les difficultés du terrein immenſe qu'il parcourt, où ſon conſtructeur a été chercher les eaux, avec quel ſoin il a évité celles qui ſe trouvoient ſur ſa route, & qui auroient pu lui nuire; qu'on connoiſſe enfin ce que c'eſt que le Languedoc, & l'on verra que puiſqu'il a été poſſible de faire un tel ouvrage dans ce terrein inégal, pierreux & ſec, il n'eſt aucun canton du Royaume où l'on n'en puiſſe faire. On dira peut-être, la jonction des deux Mers étoit un objet digne de la dépenſe qu'on y a faite; mais on ne trouve cet objet que là. Sans doute la communication de Long-jumeau à Châtres, ne méritoit pas une route pavée; mais en la continuant d'une & d'autre part, elle ſe trouve faire partie de la route de Paris à Orléans, & partie auſſi néceſſaire que celle qui va de la barriere au petit Mont-rouge. Ainſi le moindre canal particulier ſe trouvera par ſes rapports avec d'autres, faire partie de la jonction des deux Mers dont il eſt ſeulement ici queſtion, à ſavoir de la Capitale & des Provinces.

Je dis donc, & je le repete, qu'on trou-

Digitized by Google

veroit par tout des poſſibilités, & même des facilités pour faire des canaux de communication. Or chacun ſait quel eſt l'avantage de faciliter les tranſports par eau, tant pour épargner les frais de voiture, que les chevaux de trait, &c. Ces ouvrages ſi dignes de l'attention publique paſſent pour idéaux en France, & l'on regarde les faiſeurs de projets en ce genre comme les fous d'une claſſe auſſi vaine que les Alchimiſtes. L'expérience même a démontré la vérité de ce préjugé dangereux par le mauvais ſuccès de pluſieurs épreuves. Ceux en effet qui propoſent ces ſortes d'opérations comme faciles, & propres à faire la fortune d'Actionnaires intéreſſés, qui ne peuvent faire que de foibles avances, & ne les veulent faire que pour peu de temps, ſont ou des fous ou des fripons. Mais le Roi, ou par ſon ordre, les Provinces ſeront toujours en état de fournir à de tels travaux, fuſſent-ils encore plus conſidérables; ils ne ſemeront en ce cas que pour recueillir au centuple.

Quelqu'étendue que je donne à mes réfléxions, on ſentira aiſément cependant que je me reſſerre, & que j'omets ſur tous les articles que je parcours, cent fois plus de choſes que je n'en dis. Il y en a une cependant ſur le ſujet que je traite, qui eſt trop importante pour être ſous-entendue.

On voit, ſelon mon plan, les travaux

Digitized by Google

publics renaître de toutes parts dans le Royaume. Il ne faut pas croire que le petit nombre des pionniers qui vivent de ces ſortes de travaux, puſſent fournir à des entrepriſes tels que je les projette, moins encore qu'il y fallût employer les habitans de la campagne, ni par des voies forcées que j'abhorre; comme déteſtables devant Dieu & devant les hommes, ni même en les atirant par l'appas du gain. Notre nourrice a beſoin de ſon monde & des ſoins journaliers qu'elle reconnoît ſi bien, & tout notre objet eſt de lui en procurer une augmentation. Si l'on pouvoit par ces travaux attirer des étrangers, *bene ſit.* Sitôt qu'ils travaillent pour nous, & ſe ſont nourris des fruits de nos terres, ils ſont regnicoles. Sur tout en faudroit-il attirer des pays où comme en Hollande, on s'entend à ces ſortes d'ouvrages.

Mais le principal ſecours dans un Etat comme celui-ci, où le Prince a deux cens mille hommes de troupes réglées, c'eſt de les y employer. Le ſoldat émeuté dans la force de l'âge, & fait à l'obéiſſance, vaut dix pionniers pour le travail, & ſur tout pour l'audace & l'activité néceſſaires & déciſives en certains momens, dont les Ingénieurs connoiſſent mieux l'importance que nous. Le ſoldat, dit-on, eſt néceſſaire dans les places, il n'y en a pas trop; le métier de pionnier le rouille, le rend impropre à celui des armes, lui don-

Digitized by Google

ne l'air payſan; & les remuemens de terre lui cauſent des maladies qui bientôt emportent des troupes entieres. Foibles & molles objections! Les places en ſeconde & troiſieme ligne n'ont beſoin de garniſon que pour faire valoir la cantine, objet qui, je l'avoue, n'eſt point entré dans mes ſpéculations. En premiere ligne il en faut, mais la moitié moins. Ce n'eſt plus le temps où l'on riſque de voir commencer la guerre à l'impourvu par la ſurpriſe d'une Place; & au pis aller, ſi la Place eſt trop grande pour qu'une foible garniſon en puiſſe faire le ſervice, de cinq portes fermez-en deux. Au lieu de s'amollir dans les Places, les ſoldats deviendront forts & robuſtes dans les travaux; barraqués l'été, & cantonnés l'hiver, ils porteront de l'argent dans le plat pays, & ſeront ouvriers. Ils ſe rouillent, dit-on, à la bêche: ainſi ſe rouilloient les ſoldats Romains dans les temps de ſplendeur de cette célebre milice; car ce ne fut que par leur moyen, que les Romains acheverent tant de travaux utiles & prodigieux dans les Provinces. Je dis donc que cette objection n'eſt pas vraie; mais quand cela ſeroit, trois mois de maniement des armes redreſſeront des pionniers robuſtes & endurcis; trois ſemaines de fatigues détruiront à la guerre des légions de ſoldats leſtes & dreſſés, quand d'ailleurs ils ne ſont point faits au travail & à la rigueur des ſaiſons.

Digitized by Google

Les remuemens de terre enfin cauſeront des maladies, je le ſais; mais il faut que quelqu'un les faſſe ces remuemens, & le ſoldat eſt proprement dans l'Etat l'homme dévoué à la mort. Mais ſans trancher de la ſorte, & parlant des hommes en ami qui eſtime le moindre d'entre eux autant que ſoi-même, je dis qu'il eſt de néceſſité d'endurcir le ſoldat, & qu'autrement il périra par les fatigues de la guerre, qui ſont ſa deſtination propre; que cela poſé, des travaux utiles à l'Etat ſont une école qu'on eſt heureux de pouvoir lui procurer: on pourroit le faire avec ménagement d'abord, ayant ſoin de retenir ſon ardeur, de le faire cantonner, de le remplacer ſitôt que les maladies le gagneroient; il eſt certain que dès la ſeconde ou troiſieme année les ſoldats y ſeroient faits; qu'ils ne craindroient plus rien, & qu'il ſortiroit même d'entr'eux des hommes habiles, & en état de diriger les travaux, au lieu que le pionnier eſt toujours un animal méchanique.

En ſomme, nous avons les quatre élémens à ſouhait; aidons à la nature propice. L'air & le feu ne nous offrent preſque aucun objet de travail, ils ſont prêts à nous ſeconder d'eux-mêmes. La terre & l'eau peuvent à l'infini recevoir un plus grand degré d'utilité. Ce ſeroient là mes quatre chefs de bureau, ſi j'étois Miniſtre du département de l'agriculture.

Digitized by Google

Des quatre difficultés opposées à l'établissement des Manufactures dans les Provinces les plus éloignées de la Capitale, il ne me reste plus à répondre qu'à la derniere; à savoir qu'elles ont besoin de l'œil protecteur & vigilant du Gouvernement, & qu'elles dépérissent quand elles ne sont pas sous la main. J'en conviens, mais *Dieu est par-tout*: ainsi est le Prince dans un Gouvernement bien organisé. Si le Roi veut savoir quel jour de la semaine passée j'ai soupé avec ma maîtresse, il le saura demain: cependant mes démarches dans cette vallée de Josaphat ne sont pas plus près de lui qu'elles le seroient si j'habitois à Nantes: au contraire. Pourquoi donc sait-on tout ici? C'est que les exemples ont prouvé la nécessité d'avoir dans cette ville immense une police si bien organisée, qu'on pût tout y savoir & prévoir. On a trouvé des hommes propres à monter cette machine, on les a récompensés, on a maintenu & perfectionné l'ordre qu'ils avoient établi. Pourquoi ne pourroit-on pas ailleurs tout cela? Les plus belles institutions seront-elles toujours des précautions contre le mal éprouvé? N'est-il pas temps que notre esprit s'aiguise pour faire le bien?

Ce que j'en dis ici cependant n'est pas pour soutenir qu'une attention minutieuse, & propre à devenir inquisition, soit nécessaire pour le maintien de l'industrie.

Je

Digitized by Google

Je crois au contraire que tant & tant d'ordonnances & de règlemens partis d'ici, prétextés d'après quelques abus, & ouvrant la porte à une infinité d'autres, y ont plus nui que ſervi. Je le répete; l'attention en grand eſt tout ce qui convient à un grand Gouvernement; mais cette attention voit de ſi haut, que tous les objets ſont à ſon égard à un même point de diſtance. Je dis donc que les Manufactures d'une certaine recherche, & d'une perfection que rien ne peut égaler, ſont mieux à la Capitale, la richeſſe étant à un certain ordre d'induſtrie ce que l'induſtrie eſt à la richeſſe: mais les Manufactures d'une conſommation courante & uſuelle, doivent être à portée des matieres premieres dans les cantons, où la vie & l'entretien des ouvriers coûtent moins, & où par conſéquent la main d'œuvre eſt à un taux raiſonnable qui lui conſerve la préférence; dans les pays enfin qui, obligés comme tous autres de rendre à Céſar ce qui eſt du à Céſar, ne peuvent le faire avec des denrées qui ne pourroient ſouffrir le trajet, ou qui ne valent pas les frais du tranſport.

Après cet examen des moyens de vivification des Provinces, reprenons en détail ceux du reverſement.

On convient de la néceſſité de repouſſer de la Capitale dans les Provinces le plus de moyens de conſommation qu'il eſt poſ-

Digitized by Google

sible. J'ai dit tout-à-l'heure en passant, qu'il falloit faire résider de force dans les Provinces ceux qui y possédoient des emplois lucratifs, & dont l'exercice y est nécessaire; de gré tous ceux des grands propriétaires qui préféreroient l'aisance & la liberté à la gêne & à l'expatriation (& il y en auroit grand nombre, si une fois l'anathême de la fortune sur-tout résident en Province, étoit levé.) Ne pourroit-on pas me prêter encore ceux des Financiers, dont les caisses n'ont pas trait directement au trésor Royal?

Les Fermiers & Receveurs Généraux ont leurs affaires dans les provinces, ils font des fortunes immenses; & à dire vrai, soit que n'ayant jamais besoin que d'un écu après l'autre, je ne sois pas fort porté à envier l'argent; soit aussi foiblesse en moi, j'avouerai que n'étant pas fâché que mes fermiers gagnent dans mes terres, je ne puis trouver étrange, quand je compare mon gazon à celui du Roi, que les siens deviennent des Crésus.

Il est vrai que des Fermiers particuliers risquent la perte comme le gain, & sont obligés de travailler, au lieu que les Fermiers-Généraux ne font ni l'un ni l'autre; mais d'autre part, l'état précaire de Comptable, l'envie qu'il attire toujours, la dépendance continuelle, la haine enfin de la partie misantrope ou malheureuse de la société, sont de telles compensations aux

Digitized by Google

gains de ces emplois lucratifs, que ſi nous n'avions pas la baſſeſſe & la mauvaiſe politique d'attacher aux richeſſes toute autre eſpece de conſidération, ou du moins l'équivalent de cela, la plûpart, j'en réponds, voudroient regagner le port au bout du bail. Dans le deſir, en un mot, de damner le moins de monde qu'il me ſeroit poſſible, je ne ſaurois confondre les Fermiers à bail avec certains maltotiers, avec tant d'entrepreneurs fauſſaires, tant d'exacteurs ingénieux en projets & en éxécution.

De quelque ſorte cependant que ſoit acquiſe leur fortune, elle exiſte, elle choque les yeux du public dans Paris. L'exemple de tant & tant d'abus de la richeſſe, qui font preſque tout le commerce intérieur de ce pays là, tourne la tête à ces parvenus; l'argent ſonnant leur échappe des mains en folles dépenſes; le côté plein du coffre éveille les deſirs ou les ſuppoſe, éleve l'orgueil, enfante le délire; le côté vuide excite l'inquiétude & la cupidité. Pourquoi ces gens-là ne réſideroient-ils pas dans les Provinces, chacun dans le canton qui lui ſeroit départi par ſa Compagnie?

Plus civiliſés que leurs prépoſés, ou du moins plus circonſpects parce qu'ils ont plus à perdre, ils y brideroient leur inſolence, ils commerceroient ſur les lieux. S'ils achetoient des biens fonds, & ſe plai-

Digitized by Google

ſoient à y enterrer l'or, comme ils font dans leurs maiſons de campagne, du moins ces dépenſes vivifieroient des cantons éloignés, y tranſporteroient les arts, & y feroient vivre le pauvre peuple; moins à portée des folies contagieuſes, ils ſeroient en général plus ſages : en un mot, ce ſeroit encore une ſaignée utile à Paris en faveur des Provinces. Au lieu de cela, ſi le Languedoc & la Bretagne ont un Tréſorier Général, & une caiſſe vivifiante par la quantité d'argent qui naturellement doit y rouler, ces Provinces permettent que ces avantages ſoient tranſportés à Paris par des tréſoriers ambitieux ou ſenſuels; c'eſt encore une folie, & de la derniere importance.

Il eſt aiſé de concevoir que ſi l'on pouvoit tranſporter les fumiers de Paris ſur les campagnes arides, cela doubleroit les moiſſons. la choſe eſt impoſſible. Je vais pourtant y en envoyer une partie.

N'eſt-il pas vrai que ſi les Invalides étoient bâtis dans un canton du bas-Poitou, pays ſans débouchés, les mêmes fonds tirés de l'extraordinaire des Guerres, qui en nourriſſent quatre mille à Paris, ſuffiroient pour en faire vivre le double en Poitou, & mettroient de l'argent dans cette province ruinée. Mais, dira-t-on, l'ordre admirable qui regne dans cette maiſon, déchoiroit bientôt ſi elle n'étoit continuellement ſous les yeux du Miniſ-

Digitized by Google

tre; & d'autre part, c'eſt une décoration à la Capitale, dont l'honneur réjaillit ſur tout l'Etat : les étrangers y viennent tous & ne vont point parcourir les Provinces; ce monument les frappe d'admiration, & leur fait ſentir notre ſupériorité.

J'ai répondu ci-devant à la premiere de ces objections, qui ne part que de la ſuppoſition d'inattention dans le Gouvernement, article contre lequel je rougirois de donner des recettes. Quant à la ſeconde, je réponds par un trait de l'Ecriture : *In multitudine populi dignitas Regis.* Voilà le véritable honneur. Je vous parle de proſpérité & d'indiſpenſable néceſſité, & vous me parlez de décorations & de merveilles. Ces choſes-là ſont bonnes & utiles autant que belles, mais il faut le fonds, autrement c'eſt le buſte du renard : *Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.*

Cependant je ne parle ici des Invalides que comme exemple; mais tant des maiſons de force qui ſont au-dedans ou aux environs de la Capitale, n'occupent pas des édifices ſi faſtueux; & s'ils en ont de conſiderables; qu'on les cede à des Manufactures, & que les habitans de Bicêtre, de la ſalpêtriere, &c. ſoient rranſplantés dans des lieux où ils puiſſent être encore de quelque uſage, & où du moins leur conſommation & leur fumier ſervent de débouché & d'engrais, au lieu qu'ici ils ne font qu'embarras & ſcandale.

Digitized by Google

Qu'on ouvre ces célebres prisons, on y trouvera 1°. quelques prisonniers d'Etat, ou autres dont les crimes ne doivent pas être révélés ; ceux-là seroient tout aussi bien à Pierre Enciſe, &c.

2°. Quantité de scélérats qui n'attendent que la liberté de se faire pendre, & des libertins qui s'instruisent sous de si bons maîtres. Nous parlions tantôt de travaux publics ; pourquoi ces gens-là attachés à des chaînes ambulantes, ne sont-ils pas employés à ceux de ces travaux qui pourroient être mal-sains pour des ouvriers volontaires ? Ils serviroient d'exemple, au lieu qu'ils sont oubliés dans leur obscur repaire ; & le malheureux, qui opprimé par de faux rapports & des surprises faites à l'autorité, se trouve quelquefois confondu parmi ces méchans, seroit plus en état de réclamer les secours de la pitié & des éclaircissemens.

3ᵉ. Des insensés : ceux-là peuvent végéter par-tout ailleurs comme ici.

4°. Des enfans & de jeunes filles abandonnés ; je parlerai de ceux-ci dans l'article des Enfans-Trouvés.

5°. Des filles de joie, qui transportées dans des Manufactures de Province, peuvent devenir des filles de travail.

Des vieillards enfin, qui ayant consumé dans la débauche & la dissipation tout le fruit du travail courant de leur vie, & ayant toujours eu l'ambitieuse perspective de mou-

Digitized by Google

rir à l'Hôpital, y parviennent tranquillement. Je ſuppoſe que ceux-là ne ſont plus bons à rien; mais ils n'en ſont pas moins propres à aller achever de pourrir dans quelque canton iſolé où l'on aura les mêmes ſoins d'eux, & où ils conſommeront des denrées abondantes, & à bas prix.

Mais, dira-t-on, ces maiſons vaſtes & onéreuſes, quoique dotées de grands fonds, ſubſiſtent plus encore par les ſecours de la charité vivante; & ſi-tôt que les Citoyens ne les auront plus devant les yeux, cette charité tombera. Je réponds à cela:

1°. Qu'elles conſommeront moitié moins auſſi, à cauſe de la moins value des denrées aux lieux où je les établis.

2°. Que la charité privée ſe portera vers des objets plus utiles, en ſoutenant bien des familles malheureuſes qui n'ont point abandonné la ſocieté, & qui y ſouffrent.

3°. Que ces maiſons ainſi éloignées ſeront infiniment moins ſurchargées. Cette fille qui craint moins l'Hôpital à terme, parce qu'elle ſait que ſon temps fait, elle ſe trouvera d'un ſaut au milieu des reſſources de la débauche, éviteroit plus les occaſions de faire bruit, ſi elle voyoit ſes ſemblables enfermées dans un coche grillé & remontées ſur la riviere juſqu'à Nogent, d'où il n'y auroit plus ni correſpondances ni facilités pour le retour. Ce vieil ivrogne qui ſe retire tranquillement à Bicêtre qu'il a prévu depuis trente ans, par-

Digitized by Google

ce qu'il voit encore de là les tours de Notre-Dame, & qu'il peut même aiſément venir revoir ſes amis & le cabaret, y penſeroit à deux fois, ſi le chemin de ſa retraite étoit le coche d'eau de Montargis, pour aller de-là prendre l'air de quelque canton ſauvage du Hurepoix. Votre plan donc, me dira-t-on, eſt de faire ſouffrir les pauvres : que Dieu me veuille envoyer tous les maux dont je négligerai de les ſoulager. Tout mon objet n'eſt que d'en diminuer le nombre, en augmentant celui des travailleurs, & quant au fait actuel, ils ſeront auſſi bien traités dans les Provinces qu'ici.

J'oſe avancer un principe qui paroîtra paradoxe ; mais il ne l'eſt point, & je le démontrerois vrai s'il étoit queſtion de faire un ouvrage ſur chaque partie de celui-ci : c'eſt qu'en général les Hôpitaux augmentent la pauvreté au lieu de l'éteindre, & tourmentent l'humanité au lieu de la ſecourir.

Nous avons établi comme un fait qui ne peut être conteſté que par les ſourds & les aveugles, que la population eſt moins grande en France qu'elle ne l'étoit autrefois. Le nombre des Hôpitaux a doublé depuis ce temps, ainſi que les fonds attribués à leur entretien, leur logement, &c. Ils regorgent tous cependant, & ne peuvent contenir le nombre de malheureux à qui ce ſecours eſt néceſſaire. Où ſe ca-

Digitized by Google

choient donc autrefois tant de malades, tant d'enfans abandonnés, tant de vieillards ſans pain? Je n'ai pas oui dire que les rues en fuſſent alors jonchées; au contraire la mendicité errante s'eſt accrue depuis en genre, en nombre & en cas. Voici ce que c'eſt. Nous avons tous une exiſtence précaire aujourd'hui; je dis plus, une ſubſiſtance appuyée ſur le futur. Ceux qui ont des fonds les mangent à la pourſuite de la fortune; mais l'homme obligé de vivre de ſon travail, qui n'attend ni Gouvernement, ni charges, ni intérêt dans les affaires, ni héritage, ſe repoſe ſur l'idée de la charité publique, & l'axiome, *l'Hôpital n'eſt pas pour les chiens*, a pris la place de la vigilance de la fourmi. L'Hôtel-Dieu de Lyon n'avoit que quarante lits lors de ſon inſtitution, il en demeuroit vingt de vuides; il en a huit cens à préſent, & ne peut tout contenir.

J'ai vu quelque part dans un village une eſpece d'œuvre ou Hôpital, dont les revenus bien économiſés commençoient à être conſiderables pour le lieu. Les devanciers du Seigneur qui eſt de mes amis, avoient fait acheter une maiſon: il y avoit quatre lits pour les pauvres malades du lieu, & deux ſœurs griſes entretenues qui faiſoient d'ailleurs l'école aux petites filles du village. Quand ſon regne commença, le Curé qui le ſavoit bon homme, lui repréſenta que quatre lits étoient peu, &

qu'il en falloit autant pour les femmes. Ce Seigneur avoit déjà remarqué (car voir eſt la meilleure voie pour ſavoir) que de ſemblables œuvres ſe trouvoient communément dans les lieux de cette eſpece les plus affainéantis. Son calcul étoit fait; il étoit dans l'âge où l'on agit; il promit au Curé qu'il pourvoiroit aux pauvres, & lui tint parole, mais par une voie dont le Paſteur a, je crois, encore la bouche ouverte, quoiqu'il y ait dix-huit ans de cela. Il commença par faire vendre la maiſon & les lits, il renvoya les ſœurs, & attira à leur place une honnête couturiere qui montre le travail aux jeunes filles; & quant aux malades qui avoient beſoin, il ordonna que ſur un certificat du Curé, il leur ſeroit délivré un billet pour le boucher de demi-livre de viande par jour, & ainſi pour le boulanger, que le montant de ces billets ſeroit paſſé au Tréſorier lors de la réviſion des comptes, &c. obſervant ſurtout de faire beaucoup économiſer ces ſortes de ſecours: par ce moyen chaque pauvre malade demeura dans le ſein de ſa famille, & les payſans commencerent à ratrapper la vergogne qu'ils alloient perdre en ſe faiſant porter à la maiſon publique. Des fonds de cette œuvre, il y en avoit partie deſtinée à marier une ou deux pauvres filles tous les ans, & le Payſan commençoit à dire: *L'œuvre mariera mes filles.* Il ordonna que ces fonds ne ſeroient ap-

Digitized by Google

pliquables qu'aux filles qui attireroient un nouvel habitant dans le lieu ; & comme ces facilités-là ne ſe trouvent pas tous les jours, ces dots réunies ſont un petit objet qui avec quelques menus ſecours de ſa part, attirent un habitant. Par cette induſtrieuſe économie les revenus de cette œuvre ſuffiſent à tous les beſoins de la Paroiſſe ; dans les années calamiteuſes, à prêter des grains fort chers pour être rendus en nature à fort bon marché, &c. Dans les années ordinaires, de peur que les revenus accumulés ne faſſent de nouveaux fonds, on les emploie à bâtir des maiſons qui ſont enſuite vendues aux habitans au taux du pays, c'eſt-à-dire, les deux tiers moins qu'elles ne coûtent. Le lieu s'accroît d'autant ; car dès qu'un payſan a une portion de maiſon, il tient, & l'on évite ainſi que l'œuvre ne devienne trop riche. Cette habitude d'accroiſſement a banni celle de laiſſer dépérir les maiſons anciennes. Tout le monde travaille ; tout le monde eſt ſecouru, & ſe met le plus tard & le moins qu'il lui eſt poſſible, à la charge publique.

Je ne prétends point que l'économique prévoyance d'un Seigneur de village ſoit le modele de celle du Gouvernement ; mais du petit au grand il y a ſouvent de bonnes concluſions à tirer. Celle que j'induis de tout ce que j'ai dit ſur les Hopitaux, c'eſt que l'impudence de la mendi-

Digitized by Google

cité est presque aussi destructive dans un Etat, que celle de la richesse. La charité nous est prescrite à tous, & c'est sans doute le plus fort lien de la société; mais elle n'est peut-être nulle part si offensée que dans les Hôpitaux. La charité est fraternelle; en voulez-vous de beaux exemples? Voyez nos Dames qui aiment les chiens; attendent-elles qu'ils soient malades pour en prendre soin? Les mettent-elles alors quatre à quatre ou six à six dans le même panier, &c. Raillerie à part, la vraie charité est respective. C'est avilir notre frere, que d'attendre pour lui faire du bien, qu'il soit hors d'état de le reconnoître. Tels gens se reposent sur les Hôpitaux du soin de leurs semblables, qui, quelque durs qu'on les croie & qu'ils se croient eux-mêmes, seroient dans une tournure de mœurs charitable & bienfaisante, si la charité vivante étoit à la mode autour d'eux, je veux dire, si la misere n'avoit d'autre ressource. Dira-t-on que je veux induire de-là qu'il ne faut point d'Hôpitaux dans les grandes Villes? J'ai bien perdu mon temps, si l'on me soupçonne encore de conseiller les moyens extrêmes & révolutoires; je dis seulement que les secours publics doivent être proportionnés aux besoins; que cette proportion, par une fatalité marquée, se rencontre toujours: mais voici comment. Où il y a plus d'Hôpitaux, il se forme plus de misé-

Digitized by Google

bles: où il y en a moins, moins de miſere auſſi. Etabliſſez de grands Hôpitaux aux lieux où l'induſtrie ne ſauroit prendre; que les incurables y conſomment, y engraiſſent la terre, mais éloignez-les des lieux où réſide le travail; des moutons qui ont la clavelée, doivent être placés fort loin de la partie ſaine du troupeau.

J'ai promis un article des Enfans-Trouvés. Paſteurs d'humains, vous êtes trop loin de la bergerie pour ſavoir avec quelle tendreſſe un bon fermier regarde de jeunes agneaux: mais n'avez-vous jamais fait ſemer de pépinieres dans vos parcs, & avez-vous ſenti la ſatisfaction avec laquelle on voit pouſſer & grandir les jeunes plançons? C'eſt ici la pépiniere de l'Etat. C'eſt en ce genre que je trouve qu'il n'y a pas aſſez d'établiſſemens dans le Royaume.

Ce ne ſont point ici, comme l'on dit, les enfans de la débauche: la débauche ne fait point d'enfans; c'eſt la miſere, le malheur, ou la foibleſſe qui vous apportent leurs enfans. De ces trois choſes les deux premieres ſont reſpectables, la troiſieme excuſable pour des anges, attendriſſante pour des hommes. Je voudrois donc qu'il y eût, pour recevoir ces tributs précieux, des maiſons dans les capitales des provinces, dans les villes du ſecond & troiſieme ordre, dans les chefs-lieux de Sénéchauſſée, Bailliage, Election, Viguerie, &c. que ces maiſons fuſ-

Digitized by Google

ſent bien fondées & ordonnées, chacune ſelon ſes proportions; que le tout fût deſſervi par des femmes, & qu'il n'y entrât jamais aucun homme; qu'un quartier du bâtiment fût deſtiné à recevoir toute perſonne enceinte qui voudroit s'y retirer; qu'elle y fût bien traitée, ſans honte ni reproches; & qu'en ſortant, celles qui ſeroient néceſſiteuſes reçuſſent dix écus pour prix du préſent qu'elles ont fait à l'Etat; que ſurtout on n'établît pas certaines excluſions de territoire & de canton, car il n'eſt pas à croire qu'une pauvre femme qui veut ſe cacher, vienne accoucher dans ſa ville: mais tandis qu'elle ſurcharge une maiſon étrangere, une autre par la même raiſon va chez elle tenir ſa place. Ce régime vaudroit mieux pour empêcher des avortemens, que toutes les Ordonnances & Loix contre celles qui ne ſont pas des déclarations.

Vous que la Providence à chargés de tenir en bride l'humanité, ſouvenez-vous que la pudeur quelconque eſt le mords le plus efficace pour cela. Il y a autant d'eſpeces de honte qu'il y a de vertus. Toutes les fois que nous perdons une ſorte de vergogne, nous devenons vicieux ſans reſſource en un point. Qui a perdu toute honte, n'eſt plus qu'un homme à noyer. C'eſt par ce principe, plus encore que par la crainte des animoſités, que la médiſance eſt un vice très-dangereux dans la

Digitized by Google

ſociété, & que les faiſeurs de ſatyres, de chanſons cruelles, & de libelles, ſont des criminels au premier chef. Si je péche en ſecret, il y a encore de la reſſource & beaucoup; car, qui n'a péché, menti, trompé? Mais ſi mon crime eſt dévoilé, mon amour-propre ſe retourne, il devient effronterie, il ſe juſtifie ſes propres vices par ſon audace, en cherchant à y faire tomber autrui, en les ſuppoſant où il ne peut les faire naître. La honte donc eſt un reſte précieux de l'innocence gémiſſante: qui nous ordonne de la perdre, nous prédeſtine criminels.

Maiſons utiles, cachez dans votre ſein des filles malheureuſes, & nous les renvoyez plus pures qu'avant qu'elles euſſent beſoin de vous, puiſque l'attendriſſement de la charité, & le loiſir des réflexions les auront rendues plus honnêtes par principes, & moins confiantes.

La pauvreté malheureuſement engendre une autre ſorte de honte, & met bien des ménages dans la dure néceſſité d'expoſer leurs enfans. Je voudrois que toutes voies fuſſent ouvertes pour les recevoir, avec toutes défenſes de perquiſition pour reconnoître les parens.

A l'égard de la deſtination de ces enfans, on peut, quant aux mâles, avoir deux objets; l'un d'en faire un corps de troupes comme les Turcs faiſoient des enfans de tributs; l'autre, de les rendre à

Digitized by Google

la terre. Le premier a quelque choſe de dur. Tout le monde a de la valeur aſſez pour défendre ſoi, ſon bien, ou ſa famille; mais tous ne ſont pas nés pour le métier de ſoldat à gages, & c'eſt, ſelon moi, celui de tous qui devroit être le plus volontaire: d'ailleurs, il peut, parmi ces enfans, y en avoir pluſieurs de petits & mal conformés. Mais tous les hommes ſont nés pour l'agriculture: elle a des occupations de tout genre, pour toute eſpece de tempérament. Or, en rappellant pour cet établiſſement, dans Paris, par exemple, ce que j'ai dit pour tous autres, qu'il faut les jeter dans les provinces, je ne voudrois à Paris qu'un ſimple entrepôt: Melun pourroit fournir la grande maiſon où ils ſeroient élevés depuis un mois juſqu'à deux ans, de-là juſqu'à ſix on les enverroit plus loin, & plus loin encore depuis ſix juſqu'à dix, je voudrois que dans ce dernier âge on proportionnât la nourriture & les exercices à la vie qu'ils doivent mener dans la ſuite, & qu'à dix ans tout honnête laboureur, qui auroit un certificat de probité des notables de ſon canton, pût venir y prendre un enfant. Cet homme s'en chargeant donneroit ſon nom & ſa demeure, recevroit vingt écus, & s'obligeroit d'en rendre la moitié à l'enfant à l'âge de ſeize ans, ſi cet enfant, qui n'auroit cette liberté qu'alors, vouloit le quit-

Digitized by Google

ter, ou à tel autre âge par-delà, où il voudroit ſe ſéparer de ſon pere adoptif. Tout homme qui de la ſorte auroit un enfant de Saint-Louis jouiroit de l'exemption de la milice pour deux de ſes enfans, ou pour quatre s'il en prenoit deux, comme auſſi d'exemption de capitation juſqu'à la concurrence de ſix livres, s'il en portoit autant, étant tenu de repréſenter tous les ans l'enfant au jour de Saint-Louis aux Officiers Royaux du canton, & de renvoyer les dix écus, ſi l'enfant venoit à mourir. Je réponds qu'au moyen de ces conditions, il y auroit grande preſſe à la campagne à qui s'en chargeroit. Ces enfans ſeroient d'abord employés à garder les beſtiaux, & bientôt, ſelon leur talent & leur induſtrie, deviendroient propres aux différens travaux de la campagne.

A l'égard des filles, c'eſt autre choſe. Il y a moins de débouchés & plus de périls pour ce ſexe que pour le nôtre; mais on ſent que je multiplie ces débouchés, en lui attribuant en particulier le ſoin des hôpitaux & des maiſons d'enfance, en multipliant les manufactures, dont il faudroit leur laiſſer tous les ouvrages fins & ſédentaires, comme auſſi la plûpart des autres.

Au reſte, en traitant ces différens détails, je n'ai pas prétendu aſſujettir le Gouvernement à tant de menues ſpécula-

Digitized by Google

tions ; mais *la vogue vient de la poupe*, disent les matelots. Le Gouvernement peut seul donner le mouvement en grand, & toutes les parties de détail se conforment ensuite à l'impulsion. Pour que ce mouvement ne devienne pas intercadence, il faut qu'il parte d'après des regles fixes, & la principale à laquelle je rapporte tout, est le soin de renvoyer sans cesse à la terre, puisqu'il faut sans cesse en tirer.

CHAPITRE III.

L'Argent doit-il être marchandise ou non ?

QUOIQUE trop abondant sans doute sur certains articles, je me suis néanmoins resserré sur une infinité d'autres tout aussi importans. Mais la matiere que je traite est immense, & n'ayant que l'utilité de la chose pour objet, j'ai souvent préféré l'inspection des détails qui sont sous les yeux de tout le monde, à l'étalage des principes plus abstraits, & que de plus habiles gens ont traités avant moi.

J'ai, par exemple, bien senti que je sous-entendois une quantité de principes qui m'offroient la plus vaste carriere.

Digitized by Google

J'aurois pû démontrer par quelle opération ſimple l'abondance d'argent diminue naturellement la population, en proportion de ce qu'elle augmente la conſommation de chaque individu en particulier; comment auſſi cette abondance portée trop loin bannit l'induſtrie & les arts, & jette en conſéquence les Etats dans la pauvreté & la dépopulation. De-là naîtroit comment le cercle naturel de la barbarie à la décadence par la civiliſation & la richeſſe peut être repris par un Miniſtre habile & attentif; & la machine remontée avant d'être à ſa fin. Mais encore un coup, il faut me borner : ceci n'eſt déjà que trop étendu. C'eſt dans les détails que je triomphe, peut-être par la portée de mon génie, peut-être auſſi par la nature de mes intentions. Les principes ſont conſtants, & je ne demanderois pas mieux que de les voir contredire. En attendant il faut terminer cette partie par un genre de détail qui tient aſſez au grand, à ſavoir s'il eſt utile ou non que l'argent ſoit marchandiſe dans un Etat.

C'eſt encore ici, ſelon l'opinion commune, un étrange paradoxe. Ce n'eſt pas ma faute quand j'en trouve ſur mon chemin. Perſonne au monde ne cherche moins que moi à ſe ſingulariſer par ſes opinions. Je marche droit à la vérité, & ne prétends point être infaillible; mais

Digitized by Google

daignez lire jusqu'au bout sans prévention.

Il ne m'appartient assurément en aucune façon de décider si l'intérêt de l'argent est permis ou non par la Religion. Pour ce qui me concerne, après avoir, ainsi que tous autres, beaucoup vacillé sur cette question, j'ai cru trouver enfin dans les Conférences de Paris sur cette matiere les éclaircissemens que je souhaitois, & reconnoître qu'indépendamment de l'autorité de la Religion, les opinions de l'école s'accordoient à cet égard avec la droite raison & la saine morale, & qu'il en est de ce précepte comme de tous les autres, dont l'observance, loin d'être nuisible à l'industrie, au commerce, à tout enfin ce qui peut concourir au bonheur de l'homme ici-bas, seroit le plus sûr moyen de les faire fleurir; mais comme, encore un coup, je n'ai ni l'autorité ni les lumieres nécessaires pour étendre jusques-là ma mission, laissons ce qui concerne l'intérêt de l'argent relativement à la conscience, & traitons de cette partie en ce qui compéte uniquement la société.

Il y a trois sortes de biens, à savoir les biens non-transportables, tels que les fonds, les maisons, &c. les effets commerçables, tels que les denrées, marchandises, effets mobiliers, vaisseaux, &c. les rentes enfin qui ne sont autre chose

Digitized by Google

que des tributs impoſés ſur telle ou telle autre partie des deux portions de biens. Je comprends qu'un Etat devient riche à proportion qu'il acquiert plus de biens des deux premieres claſſes expoſées ci-deſſus ; mais je ne conçois pas qu'il en ſoit de même de la troiſieme, à moins que ces rentes ne ſoient établies ſur les fonds de l'Etranger ; auquel cas il devient notre tributaire d'autant.

Quelques calculateurs ont prétendu le contraire, & ont dit que dès que le débiteur eſt par ſa poſition indépendant des loix qui conſtituent la ſûreté du créancier, dès-lors le débiteur devient ſon maître, puiſqu'il tient ſes fonds ſans pouvoir être forcé à lui payer la rente ; que d'autre part, il fait avec ſes fonds un profit plus conſidérable que la rente qu'il en paie, qu'il en diſpoſe à ſa volonté, tandis que le créancier qui ne revoit ſa ſomme que par parcelles, ne peut rien au-delà du ſoin de ſa propre ſubſiſtance ; qu'en un mot, celui qui a le crédit public attire à ſoi tous les fonds, & conſéquemment toute l'attention, & tous les moyens de proſpérité.

Ce n'eſt-là qu'un tiſſu de mépriſes, qui prennent toutes leur ſource en ce que dans ces derniers temps on a plus que jamais donné dans l'erreur de prendre l'argent pour la richeſſe, tandis qu'il n'en eſt que le repréſentatif.

Digitized by Google

Puiſſiez-vous attirer tout l'argent de l'univers chez vous, à moins que ce ne fût pour l'enfouir & le reſſerrer pour des temps de calamité, choſe que ne ſavent point faire les Gouvernemens d'Europe, & que je ne m'aviſerai pas de leur apprendre, il n'y reſtera qu'autant de temps qu'il lui en faudroit pour paſſer à travers un ſac percé, & ira ſe répandre par-tout où ſeront les choſes qu'il doit par nature repréſenter, au lieu qu'il n'eût été ſur votre terre avare qu'un monceau lourd & inutile.

Mais pour reprendre par ordre les raiſons de la prééminence attribuée à l'Etat débiteur ſur l'Etat créancier, il eſt, dit-on, le maître des fonds, & ſon créancier ne pouvant lui faire la loi, eſt obligé de la recevoir. Je ne connois de marché de cette eſpece que celui que firent les Romains avec les Gaulois, & dont le contrat fut, *Væ victis*. Mais ce contrat ne portoit point d'intérêt, & il eſt de fait que quiconque veut l'argent d'autrui ſans lui donner ſes ſuretés, doit l'attendre au coin d'un bois, ou prendre ſa maiſon d'aſſaut. Les ſuretés donc qu'un Etat donne aux Etrangers qui lui apportent leur argent, ſont les mêmes que celles qu'il donne à ſes propres citoyens.

Si le Roi de France, ou les Corps viſibles, tels que le Clergé, les pays d'Etat, &c. plaçoient vingt millions ſur les

Digitized by Google

fonds publics d'Angleterre, je doute qu'au courant cet argent fût plus en péril que celui qu'y auroient les Anglois naturels; parce que la ſureté de ces ſortes de fonds dépendant du crédit public, & de l'opinion générale qu'on a de leur ſolidité, tous les engagemens en ſont, pour ainſi dire, ſolidaires, & la dette la moins favorable eſt auſſi aſſurée que celle qui eſt la plus privilégiée. Il pourroit arriver cependant que dans des temps de rupture entre les deux nations, l'animoſité & l'intérêt du moment prévaluſſent ſur la ſaine politique qui ſe trouve toujours en tout dans la bonne foi, & ſur tout en fait de crédit, & qu'on arrêtât les fonds de la nation ennemie, comme on arrête les vaiſſeaux ſurpris dans ſes Ports; mais c'eſt rarement de la ſorte & à découvert, qu'une nation devient créanciere d'une autre. Ce ſont une infinité de particuliers qui placent leurs fonds; & quoique le tout enſemble réuni faſſe un bloc conſidérable, le commerce a maintenant pour ſes remiſes tant de facilités qui toutes échappent à l'œil du Gouvernement, qu'il eſt impoſſible de démêler le vrai créancier quand il voudra ſe cacher. La banque ceſſe d'être du moment qu'elle n'eſt pas ouverte à tous; elle doit donc payer auſſi-tôt qu'on ſe préſente, & ne ſauroit diſcerner la main amie de la main ennemie. Ainſi donc, non-ſeu-

Digitized by Google

lement les vingt millions que j'ai ſuppoſés ci-deſſus, compoſeront au 4 pour 100, 800000 livres de tribut impoſé à perpétuité ſur les Anglois en temps de paix, mais encore en temps de guerre. Il n'eſt donc pas vrai que le débiteur ſoit à l'abri des loix qui conſtituent la ſureté du créancier.

L'Angleterre ne ſauroit, par exemple, faire banqueroute aux François qu'elle ne la faſſe en même-temps aux Génois, aux Hollandois, aux peuples du Nord & autres. Elle ne ſauroit manquer aux nations étrangeres ſans ſe perdre d'honneur & de crédit, ce qui eſt un terrible déſaſtre, & qui paroîtroit tel à cette nation généreuſe, hautaine, & équitable quand la paſſion ne s'en mêle pas; mais qui pis eſt, ſi pis peut y avoir, elle ne peut manquer aux étrangers ſans manquer à ſes propres citoyens, ce qui la jetteroit dans une révolution déplorable aux yeux de ſes ennemis même. Voilà donc la prétendue indépendance anéantie, ou, pour mieux dire, changée en une dépendance abſolue ſous les plus grieves peines.

D'autre part, dit-on, l'Etat qui emprunte diſpoſe des fonds d'autrui à ſa volonté, en fait des profits conſidérables, tandis que le créancier qui ne revoit ſa ſomme que par parcelles, l'emploie à ſa ſubſiſtance, & ne peut rien contre lui.

Je pourrois répondre en général, que la

Digitized by Google

la plûpart des Gouvernemens qui furent & seront, se trouvent dirigés ou balancés de façon que le meilleur moyen de leur nuire, sans s'épuiser soi-même en efforts ruineux, seroit de leur envoyer tout l'argent qu'on veut bien sacrifier à leur faire la guerre. Philippe II. fut un Prince habile & appliqué; cependant un pareil présent le dérangea tellement, qu'il remit languissant & ruiné à son fils, un Etat qu'il avoit reçu florissant de son pere.

Mais raisonnons d'après l'expérience. Les fonds publics d'Angleterre sont aujourd'hui chargés de 80 millions sterlings de dette, somme incroyable & idéale pour toute autre que pour ceux qui la doivent. Je veux bien supposer qu'ils s'en doivent la moitié à eux-mêmes, (je ferai voir dans peu qu'un Etat se défigure en proportion de ce qu'il accroît dans son sein l'ordre des rentiers,) mais les intérêts de l'autre moitié de cette affreuse dette sont un tribut énorme que leur aveugle cupidité, ou pour mieux dire, leur passion contre nous s'est imposée en faveur des étrangers. Voyons maintenant quel emploi ils ont fait des sommes réitérées de cet emprunt accablant, & quels avantages elles leur ont procuré.

C'est à peu près depuis la fin du dernier siecle qu'ils ont inventé cette ressource, dont ils ont tant abusé depuis. A compter depuis 1688, temps de la ré-

Digitized by Google

volution derniere chez eux, ils ont soutenu trois guerres contre nous. La premiere, qui finit à peu près avec le siecle, fut un effet de l'animosité de leur Prince contre le nôtre. Si la révolution qui mit ce Prince sur le thrône, étoit le prix de ces efforts, je ne serois pas en droit de leur nier cette sorte d'avantage, puisqu'ils se servirent de cette circonstance pour affermir ce qu'ils appellent leurs libertés, & la sorte de gouvernement qu'ils prétendent leur convenir le mieux: ce n'est pas à moi à leur disputer cela; mais chacun sait que cette révolution ne fut qu'un coup de théatre, ne leur coûta rien. A cela près, pendant toute cette guerre ils n'eurent d'autre avantage que de soudoyer nos ennemis, faire promener de grandes flottes sur la mer, qui n'empêcherent pas les nôtres de tenir le champ libre à nos armateurs qui désolerent leur commerce; & s'ils eurent sur mer quelques avantages, ils se trouverent au bout tellement compensés, qu'ils n'empêcherent pas que tous les Ports de la Monarchie d'Espagne ne se trouvassent bouclés de vaisseaux François au moment où il fallut réveiller notre faction dans le sein de cette Monarchie expirante, & faire montre de la puissance de Louis XIV.

La seconde guerre eut assurément un objet d'une importance apparente; il s'agissoit d'empêcher la réunion de la Mo-

Digitized by Google

narchie d'Eſpagne avec la nôtre : les paſſions particulieres de ceux qui avoient intérêt à la guerre, trouverent un maſque utile pour armer & épuiſer toute l'Europe. Mais c'eſt le réſultat de cette grande affaire que je conſidere uniquement. Quels avantages ont payé la ſurcharge énorme à laquelle les Anglois ſe ſont ſoumis ? Leur dettes à la fin de cette guerre montoient à cinquante millions ſterlings. Que leur valut-elle ? Quelques privileges abuſifs dans le nouveau monde. Ils me permettront d'excepter cette partie. Il eſt certain que les colonies Angloiſes s'étendent & ſe renforcent tellement dans l'Amérique Septentrionnale, que s'ils viennent à bout de bloquer de toutes parts, & par conſéquent de détruire notre colonie du Canada, ce qui eſt leur projet actuel, ils ſeront ſeuls les maîtres de cette partie du nouveau monde, & que bientôt ils viendront à bout par les mêmes moyens d'entamer lēs Eſpagnols dans l'Amérique Méridionale ; & enſuite de les en chaſſer : mais d'une part, je leur annonce, moi, qu'ils ſeront détruits chez eux de leurs propres mains avant d'avoir achevé ce voyage de Pyrrhus ; de l'autre, que leurs colonies qui ne doivent leur force qu'à la liberté qu'on leur a donnée, & qui déjà ſont preſqu'indépendantes, ſecoueront tout-à-fait le joug ; & qu'en ſuppoſant à l'Angleterre tous les ſuccès qu'elle dévore

Digitized by Google

en eſpérance, il ne lui reſtera au bout que l'avantage d'avoir tranſporté l'humanité d'Europe en Amérique, comme autrefois les Romains la tranſplanterent d'Aſie en Europe.

Enfin, quelqu'avantage que la derniere paix des Anglois avec Louis XIV. leur ait procuré en Amérique, quelqu'abus qu'ils aient fait par l'interlope des privileges qu'ils ſurent obtenir; ces avantages n'ont ſans doute pas eu l'effet réel qui pouvoit leur mériter ce titre, puiſque pendant une paix de vingt-cinq ans qui a ſuivi cette guerre, l'Etat ne s'eſt point libéré. Ils ſont fort riches en général; mais l'Etat eſt endetté. Or, chacun ſait que la richeſſe privée qui ne provient pas de la richeſſe publique, eſt un faux germe qui annonce & procure la mort. Laiſſons donc les fruits étrangers de cette guerre bien compenſés par la néceſſité d'abandonner les Indes entieres à une branche de la maiſon ennemie, & revenons aux avantages acquis dans notre continent.

Les Anglois ont laiſſé l'Eſpagne à un Prince de la Maiſon de France, Louis XIV, ne la vouloit pas pour lui; ils lui ont ôté ſes poſſeſſions en Italie, qu'elle a preſqu'entiérement regagnées peu après; ils l'ont encore dépouillée de la Flandre qui l'épuiſoit depuis long-temps, & qui épuiſera toujours toute Puiſſance qui ne la conſervera que comme barriere, & non

Digitized by Google

comme patrimoine ; ils ont obtenu la démolition de Dunkerque qu'ils nous avoient vendu cinq millions de livres, & par-là ils nous ont appris que non-seulement il le faut rétablir, mais encore profiter de tous les avantages de la nature pour faire de bons Ports dans la Manche ; ils ont obtenu Gibraltar & Port-Mahon ; l'une de ces étapes ne leur sert qu'à regarder la terre d'Affrique avec des lunettes d'approches, l'autre leur sera enlevée au moment que les Espagnols voudront bien regarder autour d'eux.

Je ne prétends pas dire pour tout cela que cette paix ne leur ait été utile & glorieuse plus qu'aucune autre ; mais considérons les circonstances dans lesquelles elle a été faite, ce qu'ils ont cédé en proportion de ce qu'ils ont reçu, & sur tout la dette de cinquante millions sterlings qui leur est demeurée. Eh ! qu'ils ne disent pas que cette défection de leur part fut l'effet d'une intrigue désavouée de la nation ; jamais paix ne fut faite plus à propos : quand on auroit démembré la France, leur en seroit-il revenu davantage ? Nous boucler, & nous renvoyer à la terre, étoit tout ce qu'ils pouvoient prétendre, & ce qu'ils ont fait pour cela étoit tout ce qu'ils pouvoient faire. Mais quand je me tromperois en cela, s'ils m'opposent la corruption de leur cabinet, je leur opposerai la langueur du nôtre, tant

Digitized by Google

de mesures mal prises ou renversées par le souffle de la fortune, toutes nos forces jetées à la fois dans les pays étrangers, en Espagne, en Italie, en Baviere & autres lieux, repoussées en même-temps partout, le François rebuté de toutes parts, la disette & la famine amenées par des causes étrangeres, un grand Roi sur son déclin, la Maison régnante frappée & séchée jusques dans sa racine; calamités moins dans le cours ordinaire des choses, que leurs factions; les accidens humains entrent toujours dans le cours des grandes affaires & nous ne considérons ici que la fin.

Quelques-uns voudroient attribuer à cette guerre un effet qui seroit bien important s'il étoit vrai, à parler en ennemi, c'est d'avoir détruit notre marine de façon à ne pouvoir s'en relever, & de l'avoir réduite au point où nous la voyons. Ceux qui raisonnent ainsi s'exagerent les faits, & connoissent mal nos ressources. Il est certain que nous reçumes en ce genre un échec considérable à Vigo; mais celui de la Hogue dans la guerre précédente n'avoit été guere moins fort, & il ne nous empêcha pas de tenir tête à l'ennemi pendant celle-ci, & de nous mettre en état de détruire sa marine à Malaga, si nous eussions sû profiter jusqu'au bout de notre avantage. La décadence de la nôtre tient à des causes mo-

Digitized by Google

rales & à des causes physiques. Ces dernieres sont d'espece à ne pouvoir être détaillées sans choquer bien des gens, ainsi je m'en abstiendrai. Quant aux causes morales, les voici :

En général, tout bon politique chez nous eut & aura toujours un œil ouvert sur les Anglois. La terre qui porte ces braves Insulaires, semble ne pouvoir nourrir que des hommes excessifs. Quand on oublieroit les anciens temps, & qu'on les supposeroit invincibles jusqu'ici chez eux, ils pourroient bien cesser de l'être en proportion de ce qu'ils deviendroient les marchands universels ; & si j'écrivois pour apprendre à détruire, je dirois que toute puissance marchande attaquée dans ses foyers aura le sort de Carthage ; mais il s'en faut bien que mon système ne soit celui-là : je tiens que l'humanité ne peut prospérer que par l'union générale ; elle est possible, puisque notre souverain Législateur l'a ordonnée ; elle feroit le bien de tous, chose démontrée par le raisonnement & par les faits. Si quelque Puissance peut déterminer la politique vers ce genre de bonheur, c'est sans contredit la Puissance la plus forte, c'est nous. Le Prince sous l'empire duquel nous avons le bonheur de vivre, a déjà fait le premier pas vers cette grande opération, en établissant l'opinion de sa modération, & rendant ce sentiment propre à son peu-

Digitized by Google

ple : le second pas n'est autre chose que de nous faire valoir ce que nous pouvons valoir, & priser ce que nous vaudrons : le troisieme & le dernier seroit d'employer ses forces & cette considération à entretenir la paix, la justice & la liberté dans le monde entier. Nous le pouvons, & ce projet n'est pas, à beaucoup près, mêlé d'opérations dépendantes de la fortune, comme l'étoit celui de la République chrétienne enfanté par deux aussi grands hommes d'Etat qu'il en fut jamais, Henri IV. & Sulli, & conduit par eux jusqu'au moment de son exécution. J'étendrai cette idée ailleurs.

En attendant, si nous considerons les choses présentes & passées, nous verrons que depuis que les Anglois & nous faisons corps de nation chacun de notre côté, nous avons toujours été les uns aux autres mauvais voisins : jamais nous n'avons rien gagné en les attaquant à force ouverte ; nos plus habiles politiques n'ont eu de succès ailleurs qu'en se débarrassant d'eux : mais depuis sur tout que le regne d'Elisabeth leur donna les premieres idées du commerce, nous avons toujours perdu d'autre part à nous unir à eux. Henri IV. fut long-temps avec eux en union de religion, & toujours en union de politique contre la Maison d'Autriche ; mais tandis qu'il ménageoit leur premier Jacques pour le faire entrer dans son idée de République aux

Digitized by Google

dépens de cette Maison, les Anglois lui firent bien voir qu'ils ne vouloient d'amis qu'assujettis ; & le célebre affront fait sur mer au Duc de Sulli, Ambassadeur extraordinaire, & presque premier Ministre, fut la fumée dont leurs prétentions d'aujourd'hui sont la réalité. Le Cardinal de Richelieu, toujours occupé de la Maison d'Autriche au-dehors, voulut se lier avec la Cour d'Angleterre. Les circonstances lui furent défavorables, ses Princes qui le regardoient comme le tyran de leur Maison rejeterent son alliance. Ce génie boutefeu se retourna ; aidé de l'esprit de ce siecle par tout favorable aux projets de ce genre, il fomenta des rébellions, & les Anglois eurent ensuite tant d'affaires chez eux, qu'ils laisserent le continent en paix. La plus étonnante des révolutions ayant fait succéder un calme silencieux & féroce à ce temps de troubles, le Cardinal Mazarin se lia avec les Anglois ; mais il y laissa l'honneur, dont ce Ministre habile d'ailleurs ne faisoit pas assez de cas en politique, & Dunkerque, que nous fumes très-heureux après de ravoir bien cherement d'un Prince facile & inappliqué.

Louis XIV. suivit, à cet égard, un système tout nouveau ; il voulut acheter la Cour d'Angleterre, & l'opposer dans les affaires au vœu de sa propre nation. Ce système lui réussit mal dans le fait, puis-

Digitized by Google

qu'il vit ſouvent le Gouvernement contraint de ſe déclarer contre lui ; & au bout de vingt-ſix ans de cet état forcé, tout rompit dans ſa main ; les Princes lui demeurerent, & la nation l'attaqua avec plus de fureur que jamais. Le Prince Régent vint enſuite ; il avoit beaucoup de choſes de ſon Biſayeul Henri IV. Brave, affable, gai, vif comme lui, il eut encore de commun avec ce Prince de craindre l'Eſpagne, & pour cette raiſon d'aimer les Anglois ; il s'unit donc avec eux, & ſi l'on écoutoit les Suédois, ils diroient qu'il lui en coûta quelque choſe de ſon honneur en politique ; mais cet objet n'eſt rien auprès de celui que nous enviſageons ici : au lieu de fournir à ſes alliés ſon contingent en vaiſſeaux, il le fournit en argent avec lequel ils augmenterent leur marine ; il oublia la nôtre qui eût pu leur faire ombrage : une marine oubliée eſt une marine détruite ; auſſi commença-t-elle à déchoir entiérement. Depuis nous devînmes économes en détail ; & comme il faut bien du gaudron pour carener un navire, cela nous dégoûta.

Il s'éleva d'ailleurs un ſyſtême dont l'effet a démontré la fauſſeté ; l'on penſa, l'on débita hautement qu'une marine militaire étoit trop chere, & trop à charge au Royaume, & qu'attendu l'active intrépidité de nos Corſaires, nous n'avions beſoin que d'une vingtaine de vaiſſeaux de

Digitized by Google

guerre pour aſſurer nos côtes, & leur ouvrir la ſortie de nos Ports.

Pour répondre au premier de ces axiomes, il ne faut que répéter ici ce que Dutot a fait imprimer, il y a vingt ans, dans ſes Réflexions politiques. Il y fait un tableau pris d'après les regiſtres les plus autentiques de ce que coûtoit la puiſſante marine de Louis XIV. dans ſon temps le plus floriſſant. Elle étoit alors compoſée de 115. vaiſſeaux de tous les rangs, 24. frégates legeres, 8. brûlots, 10. barques longues, & 22. flutes, faiſant en tout 179. vaiſſeaux de toute eſpece, montés de 7080. pieces de canon, de 1028. Officiers Majors, de 7955. Officiers mariniers, de 20618. Matelots, de 10904. Soldats, ſans compter 30. galeres toutes armées, auſſi contenant 5600. hommes de chiourme, 240. Mariniers de rang, 935. Mariniers de rambade, & 3010. Soldats. Il fait enſuite un calcul détaillé de ce que cela coûtoit de ſolde, de paie, d'appointement & de frais d'armement de toute eſpece; & il réſulte de ce calcul que le tout armé pendant ſix mois de l'année, ce qui n'arrive jamais, cette formidable marine coûteroit 7272084 livres. Après avoir pris la précaution de dire que les gages, la ſolde, & les différentes fournitures ſont à peu-près aujourd'hui ſur le même pied qu'alors, il fait encore un autre calcul des frais de conſtruction & d'armement pre-

Digitized by Google

mier, énumérés de la même sorte; & le réſultat de ces calculs pris ſur les faits & qui ne peuvent être taxés de faux, eſt qu'une marine de cent vaiſſeaux de 60. pieces de canon chacun, ne coûteroit pas dix millions, année commune, pour toute choſe.

Cette réponſe eſt terriblement contradictoire aux faits qu'on allegue aujourd'hui : il eſt contre mes principes d'appuyer davantage ſur cela; mais il falloit brûler Dutot ou nos livres. Quant à l'axiome, qu'un quart de marine nous ſuffit, les faits ne l'ont que trop démenti; mais ces funeſtes préjugés n'en ont pas moins porté le coup à notre marine, dont on feroit fauſſement honneur aux efforts des Anglois dans leur derniere guerre contre Louis XIV.

Les Anglois voyant notre marine tombée, commencerent à mettre au jour l'axiome de droit du lion, qui depuis long-temps eſt l'ame de leurs projets :

La ſeconde, par droit, me doit écheoir encor;
Ce droit, vous le ſavez, eſt le droit du plus fort.

Ils commencerent la guerre avec l'Eſpagne, & la finirent avec nous. Si dans cette guerre ils euſſent eu l'avantage d'apprendre aux François à ſe laiſſer battre,

Digitized by Google

c'en ſeroit un très-réel, & d'autant plus que c'étoit choſe très-oppoſée aux faits & aux uſages précédents ſur mer; mais ils ne nous ont nulle part accablés que par le nombre, & l'on ſait que la réſiſtance ſeule contre des forces entiérement ſupérieures, encourage plus une Nation que ne feroit la victoire avec ces mêmes forces. Ils ont emmené de nos vaiſſeaux en Angleterre, * ce ne ſont pas les vaiſſeaux qui nous manqueront, quand nous voudrons relever notre Marine. Peut être faudroit-il ſeulement pour cela ſe ſouvenir de l'axiome qui dit: *Res nolunt malè adminiſtrari*: Les choſes réſiſtent quand on veut les conduire contre leur nature. Quoiqu'il en ſoit, les grandes expéditions des Anglois ont preſque toutes manquées dans cette guerre, & je ne vois pas ce qu'ils ont acquis à la paix, en compenſation de trente millions ſterlings dont les dettes de la nation ſe ſont trouvées augmentées.

L'on m'oppoſera ſans doute que par le moyen de la diminution établie des intérêts de leurs dettes, celle de 80 millions aujourd'hui ne leur eſt pas ſi peſante que l'étoit celle de 50 millions autrefois, & que la poſſibilité de cette opération a démontré d'une part que leur crédit eſt aſſuré, & de l'autre, que malgré les dépenſes de cette guerre, l'argent n'en eſt que plus commun chez eux.

* Ceci eſt écrit avant la guerre préſente.

Digitized by Google

Je conviens que la diminution des intérêts dans un Etat est une excellente opération politique, & si je voulois établir que le Gouvernement Anglois est inappliqué & aveugle sur ses intérêts, j'avancerois un paradoxe insoutenable. J'ai seulement prétendu dire, que tout Etat qui emprunte de l'Etranger, devient son tributaire d'autant. Je me suis servi de l'exemple des Anglois, comme étant de toutes les nations celle qui a poussé le plus loin cette sorte de ressource, & qui paroît lui devoir le rang qu'elle tient aujourd'hui dans l'Europe, plus proportionné à son ambition qu'à ses forces réelles; & j'examine en détail si cette facilité ne leur a pas été plus ruineuse que profitable.

Quant aux objections actuelles; je répondrai à la premiere, que l'Europe entiere est aujourd'hui assez éclairée, pour ne pas laisser profiter une nation seule des avantages reconnus qui proviennent du baissement des intérêts, & que cette opération faite chez une des nations commerçantes sera par conséquent toujours le signal d'une à peu près semblable chez les nations voisines; au moyen de quoi, comme les usages actuels prévalent bientôt sur le souvenir des usages passés, aussi-tôt que l'intérêt le plus commun dans l'Europe sera au 4 pour 100. qu'en conséquence le taux des terres, &c. se sera adapté à cette sorte de tarif, chacun ne considérera ses

Digitized by Google

fonds que rélativement à leur produit poſſible. On s'accoutumera à ſavoir qu'un million ne pourra rapporter que 40000. livres de rente au lieu de 50, ſur leſquelles on comptoit autrefois; & partant l'Etat, qui au lieu de quatre millions d'intérêts, n'en devra plus que trois millions deux cens mille livres; n'en ſera ni plus ni moins tributaire & d'opinion & même de fait.

D'ailleurs, ſi l'on veut bien conſidérer ce que c'eſt que l'intérêt dans la nature primitive des choſes, on verra que ce n'eſt qu'un *interim* payé à celui qui nous prête, en attendant qu'on ſoit en état de ſe libérer. Ce dernier point eſt toujours l'objet de tout emprunteur qui a de la raiſon & de la bonne foi. Or, plus l'intérêt d'une ſomme baiſſe, plus le capital coûte à rembourſer. Les fonds publics d'Angleterre, c'eſt-à-dire, l'Angleterre, en chair & en os ſera donc éternellement hippothéquée aux Etrangers, à moins qu'ils n'eſperent qu'à force de baiſſer les intérêts, ils deviendront ſi peu de choſe, qu'on jouera de guerre laſſe, le fonds à pair ou non.

Il eſt encore à remarquer que cet arrangement économique de la diminution des intérêts ne peut à cet égard avoir lieu chez eux qu'autant que l'argent ſera commun dans toute l'Europe, ce qui eſt préciſément le contraire des vues de toute nation marchande qui voudroit être ſeule ri-

Digitized by Google

che & puiſſante; car ſi l'argent devenoit rare en Hollande & chez nous, & par conſéquent notre intérêt plus haut; ou qu'il le fût ailleurs, nous retirerions notre argent de l'Angleterre pour nous l'entreprêter, ou pour le prêter aux étrangers pauvres, & alors gare la banque.

Un intérêt bas ſur une nature de dettes, dont le fonds eſt exigible, prohibe déſormais au débiteur tout autre arrangement que celui de travailler à ſe libérer du capital. Je ſuppoſe, par exemple, que les Anglois, aujourd'hui plus entreprenants que jamais, ſe trouvent obligés d'emprunter pour ſubvenir aux frais de la guerre qu'ils nous déclarent; quelque ſolidité qu'ils puiſſent donner aux nouvelles ſouſcriptions, ils ne trouveront pas à emprunter ſur les taux où ils ont fait deſcendre l'intérêt chez eux par convention avec les principaux Actionnaires, & en un temps où la paix générale donnoit à toutes les nations le deſir & les moyens d'amortir les dettes publiques: en ſuppoſant donc que les intérêts anciens ſoient au trois & demi, les nouveaux ſeront au quatre, & dès-lors les anciens Actionnaires courront tous à la banque pour retirer leurs fonds dans l'eſpérance de les prêter ſur le pied nouveau. L'Etat n'aura pour lors de reſſource pour éviter un événement qui détruiroit ſon crédit, que de remettre l'intérêt des anciennes dettes ſur

Digitized by Google

le pied des nouvelles. Heureux encore, s'il ne voyoit naître le discrédit par cette opération dangereuse faite pour l'éviter. On voit par tout ceci, que la diminution des intérêts en Angleterre ne compense qu'idéalement le désavantage de l'augmentation de la dette.

A l'égard de l'objection, que l'argent est très-commun chez les Anglois; je le crois & le vois, puisqu'ils sont tous pauvres chez eux, & ne se trouvent à leur aise que quand, sortis de leur Isle, ils peuvent vivre autrement qu'au poids de l'or; mais il est inutile de répéter ici que l'argent ne nous nourrit, ni ne nous couvre, & qu'en tout genre, dès que le signe devient plus commun que la chose désignée, il perd cette propriété. Or, l'argent n'en a pas d'autre, & perd tout en perdant celle-là. Si le public avoit cet argent, il pourroit se libérer; mais le public n'est nulle part plus pauvre qu'où les particuliers sont les plus riches, & ils ne lui offriront leur argent qu'à des condition aussi onéreuses que celles qu'exigent les Etrangers.

Quelle que soit l'opinion qu'on peut avoir de la bonne foi d'une nation, les moyens de s'en faire payer sont moins aisés que vis-à-vis d'un particulier, ou d'un corps quelconque dans l'Etat. Les malheurs de la guerre, les événemens imprévus peuvent sur tout chez une nation dont l'état de tranquillité n'a jamais duré long-temps,

Digitized by Google

forcer la banqueroute. Si les terres, ou tout autre commerce, rendent autant que les fonds publics, de deux choſes l'une ; ou l'on les préférera, ſur tout voyant la nation obérée, & alors plus de crédit, & cette reſſource eſt anéantie ; ou d'autre part, on ne pourra faire face aux intérêts qu'en jetant tous les moyens du Gouvernement de ce côté-là, & le total de l'Etat périra par les autres faces : la commodité de tirer ſon revenu en dividendes, engendrera la pareſſe ennemie de l'agriculture, des manufactures, du commerce, & enfin de tous moyens de proſpérité. Entre ces deux alternatives, il faut opter.

Ainſi cette énorme banque ſeroit la ruine de l'Etat, & il eſt très-vrai que toute circulation idéale eſt un maſque trompeur. Argent & papiers, s'ils ſignifient trop, ne ſignifient rien, comme cela eſt arrivé en France.

Reſte enfin la troiſieme raiſon des Apologiſtes des emprunts publics ; à ſavoir, que qui a le crédit, attire à ſoi tous les fonds, & conſéquemment toute l'attention & tous les moyens de proſpérité.

J'ai démontré par l'exemple de la nation la plus courageuſe, la plus éclairée, & la plus infatigable qui ait jamais emprunté, qu'attirer à ſoi tous les fonds n'étoit pas ſe procurer tous les moyens de proſpérité. Je pourrois même dire que charger ſon crédit de tous les fonds n'eſt

Digitized by Google

pas pour cela les attirer. En effet, on n'emprunte que pour dépenſer, & la dépenſe prend les fonds d'une main, & de l'autre les rend à l'économie.

Je demande, par exemple, dans quel lieu manquent les 80 millions ſterlings que doit l'Angleterre, dans quel canton cette énorme épargne a intercepté la circulation? Hélas! c'eſt le ſeau des Danaïdes, & quand l'Angleterre ſe devroit à elle-même la dette entiere, elle n'eût fait par cette opération & les intérêts qui en réſultent, que ſe procurer l'indiſpenſable néceſſité de ſuccer ſans ceſſe chez elle les pauvres en faveur des riches, opération diamétralement oppoſée aux principes d'une bonne adminiſtration, comme nous l'avons dit ailleurs.

Cette induction n'eſt pas encore de mon ſujet actuel, mais en ſuppoſant que le crédit attire réellement les fonds, voyons de quelle nature eſt la ſorte d'attention qui les ſuit, & examinons ſi cette attention donne la ſupériorité à la puiſſance qui emprunte, ou ſi au contraire elle ne la rendroit pas dépendante.

J'ai ſouvent ouï dire que l'Angleterre, en faiſant ſans ceſſe ſon bilan à la face de l'univers, témoignoit une bonne foi qui aſſuroit ſon crédit, & faiſoit voir que la nation entiere ſolidaire de ſes engagemens dont toute l'étendue lui étoit connue, ſentoit auſſi ſes forces & la poſſibi-

Digitized by Google

lité d'y satisfaire. Si je voulois décrier un crédit aussi nuisible à ceux qui le possedent, qu'à ceux contre lesquels il est employé, je dirois que des dettes ne m'en paroissent pas plus assurées pour être connues, & si l'on veut, cautionnées par une populace aveugle, qui tant de fois a cru dans trois jours être quitte de sa dette envers son Souverain. Par-tout ailleurs si le vulgaire n'est pas en état de calculer la dette publique dans un caffé, comme en Angleterre, il n'en est pas moins vrai que tout ce qui a part au Gouvernement, tout homme privé même qui veut donner quelque application à cette sorte de spéculation, est en état de connoître à peu près les engagemens publics de sa Nation. Je ne vois à la constitution Angloise qu'une seule différence réelle en ce genre, c'est que le public croit y décider de ses propres charges, & de l'emploi des fonds qui en proviennent. Cette opinion leur tient lieu de l'affection au Gouvernement qu'ils n'ont pas. Mais en supposant la chose absolument telle qu'ils la croient; en admettant que jamais l'intérêt particulier ne se sert chez eux de la fougue publique pour arriver à ses fins; que dans le détail on a trouvé dans ce pays-là le secret unique de s'assurer d'une exacte fidélité dans l'administration des deniers; j'avoue que j'aurai grande confiance en l'assemblée générale d'une nation pour conseiller le Gouvernement

Digitized by Google

sur le régime intérieur; mais que pour les affaires du dehors, il n'est Gouvernement si foible & si inappliqué, qui ne les entende mieux que le peuple. Or, il n'est rien qui soit tant affaires du dehors que la guerre ou la paix, & sur tout la guerre maritime.

Ceci nous meneroit trop loin, & me jetteroit dans une discussion où je n'aurois peut-être pas l'avantage. Je tranche sur cette partie & reviens à mon fait, en disant que tout homme, toute compagnie, tout corps, tout peuple, est caution dangereuse de grandes dettes, en proportion de ce qu'il est facile à les contracter. Or, pour connoître la nature de l'attention que s'attire le peuple emprunteur, jugeons du grand par le petit.

On a l'œil sur son débiteur, on est aux aguets sur ses démarches: mais est-ce pour augmenter l'opinion de son crédit? Au contraire au moment où l'engagement est contracté, l'on voudroit presque que sa fortune fût immobile; on craint qu'il ne se tourne vers l'économie qui nous menaceroit d'un prompt rembourſement; mais on redoute infiniment davantage qu'il ne se charge de nouveaux engagemens, & ne coure vers sa ruine. Si quelque accident étranger lui cause du dérangement, aussi-tôt la peur gagne les créanciers, tous accourent à la fois pour assurer leur hipotheque, ou quand ce sont

Digitized by Google

des engagemens de commerce, tous les billets ſont préſentés au même inſtant, & bientôt la crainte idéale devient une calamité réelle pour le débiteur.

Telle eſt la ſorte d'attention que s'attire une puiſſance débitrice; mais je dis plus: ſi un Banquier forcé à de grandes avances, ou un Négociant engagé dans de vaſtes entrepriſes, répand un grand nombre de ſes billets ſur la place, il ne tient qu'à l'aſſociation de quelques envieux ou Agens de change, de le prendre au dépourvu dans le moment le plus embarraſſant, & d'arrêter ſes opérations. Ils ſemeront un bruit fâcheux, diſcréditeront ſes billets, ou les mettant par des reviremens de parties dans les mains de leurs aſſociés, ils les feront préſenter tous à la fois, & arrêteront ainſi l'opération la plus sûre & la mieux combinée. A l'Application: cinq ou ſix têtes principales dans l'Europe pourroient, le cas y échéant, s'entendre, & jeter l'alarme dans les fonds publics d'Angleterre, & décider ainſi de la guerre & de la paix chez cette impérieuſe Nation.

Il s'enſuit de tout ce que j'ai dit ci-deſſus, que les dettes nationnales ſont, non-ſeulement une ruine, mais encore une chaîne, quand elles ſont contractées avec l'étranger. J'ai dit ci-deſſus ce qu'elles opéreroient dans l'Etat, quand même elles ne ſeroient que des engagemens vis-

Digitized by Google

à-vis les Citoyens. Ce n'eſt toutefois que dans ce ſens-là ſans doute que Melon prétend que *les dettes d'un Etat ſont des dettes de la main droite à la main gauche, dont le corps ne ſe trouve point affoibli, s'il a la quantité d'alimens néceſſaires, & s'il ſait les diſtribuer.* Mais ſi j'écorche ma main gauche pour revêtir d'une double peau ma main droite; je m'incommoderai certainement des deux parts; & c'eſt préciſément ce que je fais en augmentant dans l'Etat l'ordre des rentiers. Ceci mérite un examen.

Les rentiers, en les conſidérant en cette qualité iſolée, ne ſont autre choſe que gens qui vivent d'un tribut impoſé ſur la portion d'autrui, ſans autre ſoin que celui de recevoir & donner quittance: ſoit en regardant l'état primitif de l'homme condamné au travail, ou d'autre part les avantages qui reviennent à la ſociété de l'induſtrie & de l'activité des particuliers, tout homme qui vit ſans rien faire eſt une chenille dans l'Etat, & c'eſt-là proprement la définition du rentier.

L'on me dira que je poſe un homme idéal; que la totalité des rentes établies dans l'Etat eſt diſtribuée ſur toutes les claſſes & ordres de ſujets, qui tous indépendamment de leurs rentes s'adonnent à quelque profeſſion, ſoit pour augmenter leur fortune, ſoit pour acquérir de

Digitized by Google

la considération ; qu'il est impossible que le Militaire, que le Magistrat s'adonne à l'agriculture ou au commerce, & qu'il faut bien qu'ils ayent d'ailleurs des moyens de subsistance assurés & faciles à percevoir sans se détourner de leurs emplois ; que ceux même à qui leur état permet de s'adonner à l'agriculture & au commerce, sont bien aises d'avoir quelques revenus à l'abri des revers de ces deux professions, & qui les aident à en supporter les échecs ; que ceux qui exercent les arts libéraux, & jusques aux moindres arts méchaniques y ont part, & deviennent par-là moins avides & moins intéressés dans leur travail : que cela multiplie enfin les biens dans la société, & subdivise les grosses fortunes, objet que j'ai présenté ci-devant comme nécessaire.

Telles sont à peu près toutes les raisons à m'objecter en faveur des rentes & des rentiers ; elles méritent d'être examinées les unes après les autres.

1°. Je poserois un homme idéal, si je disois que dans l'Etat les rentiers sont d'un côté, & les possesseurs de fonds de l'autre, comme les justes & les méchans seront au jour du Jugement. Il est pourtant vrai que sans aller si loin, cela se pourroit voir, puisqu'en Angleterre ces deux órdres sont distincts & séparés, de sorte que leurs divers intérêts toujours contrepointés, causent dans les Parlemens bien des débats dont

Digitized by Google

dont leurs papiers publics nous instruisent, & qui sont comme de droit, presque toujours décidés contre les intérêts des possesseurs des fonds de terre; usage dont je leur souhaiterois la continuation, si je les haïssois. Mais ce n'est point une chimere de dire qu'il y a parmi nous des gens qui jouissent d'une grosse fortune toute en revenus, soit sur le Roi, ce que j'appelle le public, soit sur les Corps, les Communautés ou les Particuliers. Le monde en est plein, & de ceux qui ne font autre chose que recevoir & jouir: je ne prétends pas plus attaquer ceux-là que d'autres. Je sais qu'ils sont sous la sauve-garde de la bonne foi publique & particuliere; or la bonne foi cheville ouvriere de la société, me trouvera toujours fidele à ses engagemens même les plus onéreux & les plus forcés, soit dans mes Ecrits ou dans mes actions. Je dis seulement que la sorte de biens qu'on appelle rente, est celle des trois que j'ai établies ci-dessus, qui est la moins favorable, en ce que d'une part elle ne sauroit être accrue qu'aux dépens des deux autres, au lieu que les autres le sont par le travail & l'industrie; d'autre part, en ce qu'elle aide la paresse & l'inaction, ennemies réelles de la prospérité d'un Etat.

2°. Il est impossible, dit-on, que le Militaire, que le Magistrat, &c. s'adonnent à l'agriculture & au commerce; en

Digitized by Google

conſéquence il faut bien qu'ils aient d'ailleurs des moyens de ſubſiſtance aſſurés & faciles à percevoir ſans ſe détourner de leurs emplois.

Il y a bien des réponſes à cela. Premiérement, je ne confonds point dans les rentes les appointemens, gages & autres émolumens attachés aux charges & emplois. L'axiome, qu'il eſt juſte que le Prêtre vive de l'Autel, me paroît de droit pour tout citoyen dévoué à des fonctions publiques. Secondement, dans un Etat bien policé, & où le mérite aura la prééminence ſur les richeſſes, les gens en place ne ſeront plus ſi avides de biens, & la vie modeſte, inſéparable de la vraie décence dans la Magiſtrature, ſera une nouvelle ſource de richeſſe. Troiſiémement les Magiſtrats les plus occupés des fonctions publiques, ont cependant des fonds de terre dont ils tirent le revenu, comme les autres propriétaires, par le moyen des fermiers. Or, comme les rentes, ſur quoi qu'elles puiſſent être aſſiſes, ne ſont priſes que ſur les fonds ou ſur les conſommations, comme les conſommations ne ſont jamais chargées qu'aux dépens des fonds de terre, qui par des rapports néceſſaires ſupportent dans le fait toutes les charges, il arrivera qu'en diminuant les rentes, on augmentera les terres, & que chacun profitant de cette diminution en proportion de ce qu'il poſ-

Digitized by Google

fede de terres, retrouvera par ce moyen ce qu'il perdra par la diminution des rentes.

3°. Ceux qui s'adonnent à l'agriculture & au commerce, ont besoin aussi de quelques revenus fixes, & à l'abri des revers.

Je pourrois répondre à cela qu'en affirmant que la multiplicité des rentes est un mal dans l'Etat, je ne prétends pas inférer de-là qu'il fallût les éteindre toutes, quand la chose seroit possible. J'aurois même quelque scrupule à appuyer cette opération; non que je puisse appercevoir en quoi ce seroit un mal, mais parce que d'une part il s'en faut bien que je ne croie voir tout ce qui seroit visible pour d'autres, & que de l'autre, je tiens en général qu'en toutes choses les extrêmes sont vicieux, & que ce n'est que dans un juste milieu que se trouve le vrai point. Mais pour répondre plus en regle à l'objection ci-dessus, il me semble qu'il est une sorte de fonds naturels tout aussi à l'abri des revers, que le peuvent être des impositions sur les biens d'autrui.

Ces fonds sont la modestie & l'économie. Si l'Agriculteur, si le commerçant ont la prudence de prévoir les inconvéniens naturels, inévitables dans l'ordre des choses, & que loin de dépenser les fruits, ou les produits en entier d'une bonne année, ils aient toujours en réserve de quoi

Digitized by Google

faire de nouveaux fonds en cas de malheur (or cette prudence ils l'auront, dès que l'économie ſera en honneur dans l'Etat) ce régime fera le même effet que pourroit faire la portion de rentes qu'on leur attribuoit comme néceſſaire, & avec d'autant plus d'avantage, que d'une part ces nouveaux fonds ſeront ſur leur propre bien, & non ſur celui d'autrui, & que de l'autre ce que chacun met en réſerve dans ſes greniers ou dans ſes magaſins eſt une augmentation de richeſſes pour l'Etat. Or il ſeroit inutile de répéter ici ce que j'ai déjà longuement établi dans le cours de cet Ouvrage, à ſavoir, que tout ce qui néceſſite l'économie & la modération dans les mœurs des particuliers, eſt un bien pour l'induſtrie & la population, & par conſéquent pour l'Etat.

4°. Quant à ceux qui exercent les arts libéraux & méchaniques, Je dirai des premiers ce que dit l'Italien: *Un poco di neceſſita* eſt la nourrice des grands talens, Les arts & métiers méchaniques ſont faits pour fournir à l'artiſan une honnête ſubſiſtance, l'entretien, l'éducation & l'établiſſement de ſa famille; & par-tout où l'on verra des artiſans faire des fortunes rapides & exorbitantes, on peut dire que le luxe regne, & que la recherche & la fantaiſie l'emportent ſur la décence & la néceſſité; mais ſi le bonheur de quelques-

Digitized by Google

uns leur fait amasser de grands fonds, s'ils sont représentés par un amas considérable de matériaux propres à leur profession, ce sont-là des fonds réels, qui ne dépendent point de la bonne ou mauvaise foi d'autrui, & qui font autant de richesses pour l'Etat. Et quant à ce qu'on dit, qu'un artisan enrichi devient moins avide & moins intéressé dans son travail, c'est encore une de ces spéculations démenties par l'expérience quotidienne & universelle, & qui ne valent pas la peine d'être refutées.

5°. Pour ce qui est enfin de l'allégation, que les rentes multiplient les biens dans la société, & subdivisent les grosses fortunes, j'ai démontré, quant au premier point, qu'il ne pouvoit avoir lieu que dans le seul cas où les rentes sont établies sur les étrangers; & quant au second, si l'on veut se donner la peine d'examiner la chose au fond, on verra que cet établissement est tout propre à faire l'effet contraire.

L'avare, ou si l'on veut, l'économe qui par une contention suivie & uniquement avantageuse pour lui, est parvenu à épargner sur ses revenus de quoi se faire un fonds sur le patrimoine d'autrui, n'abandonnera pas cette utile méthode au moment où il commence à en goûter les fruits; la premiere échéance des intérêts devient pour lui un encouragement; & comme

Digitized by Google

cette sorte de revenus n'est sujette à aucuns des inconvéniens qui interceptent quelquefois la perception des autres, bientôt les intérêts grossissent le capital, sa fortune devient laboule de neige qui grossit à vue d'œil de ce dont elle dépouille tout ce qui se rencontre en son chemin.

Mais, me dira-t-on, cet homme tel que vous me le dépeignez, eût également été un Vampire pour toute autre sorte de fonds, & avec le même détriment pour le reste de la societé. . . . Point du tout : un avare amasse-t-il des effets mobiliers, des denrées, des marchandises ; &c. ses magasins sont un fonds pour l'Etat. Tant qu'ils sont en substance, ils ne portent point d'intérêt, ce qui fait une grande différence pour l'accroissement de la fortune de cet homme ; & bientôt sa propre avarice lui est à charge, si elle accumule ses fruits à un certain point. Sa passion se tourne-t-elle au desir d'établir & d'accroître sa fortune en fonds de terre ? il trouve de toutes parts les passions d'autrui sur son chemin ; au lieu que quand il ne s'agit que de prêter son argent, elles le favorisent toutes. Chacun estime sa terre, son patrimoine & son champ, au-dessus de l'évaluation publique. L'avare tenté de s'arrondir trouve long-temps cette estimation trop forte & trop opiniâtre. La nécessité fait-elle tomber quelqu'un dans ses rets ? il s'apperçoit aussi-tôt qu'en deve-

Digitized by Google

nant plus grand terrien, on multiplie ſes embarras dans une toute autre proportion que ſes richeſſes. Bientôt il ſe dégoûte d'une adminiſtration étendue ; toujours mal ſervie quand le maître eſt chiche pour ſes Agens. Il reconnoît enſuite qu'en plaçant ſes epargnes en améliorations ſur ſon propre fonds, elles ſont plus utilement employées qu'en envahiſſant le fonds d'autrui ; il travaille chez lui, il double ſon revenu, & ſon économie devient profitable pour l'Etat, de ruineuſe qu'elle étoit.

Il eſt donc de raiſonnement autant que de fait, comme l'expérience le démontre, que les rentes ſont propres à groſſir les grandes fortunes aux dépens des petites, & c'eſt un notable inconvénient de plus.

L'utilité prétendue des rentes ainſi combattue dans toutes les allégations poſſibles en ſa faveur, il ſeroit ſuperflu de s'étendre auſſi au long ſur leurs inconvéniens. Dire que *le rentier eſt de ſa nature un oiſif qui jouit*, c'eſt dire que la plûpart des maux de la ſociété lui ſont dûs. En effet, le luxe, la débauche & leur ſuite ne trouvent guere que dans cet ordre leurs miniſtres & leurs fauteurs. *Baiſſez le taux des rentes, éteignez-en autant que les circonſtances pourront le permettre*, vous verrez doubler l'induſtrie ; & renaître l'économie nourrice des Etats & mere de la population.

Digitized by Google

De ces deux principes, le premier n'eſt pas même à notre choix, & quand nous voudrons y faire la moindre réflexion, nous nous trouverons néceſſités à cette opération par la manœuvre de nos voiſins. En effet, tant que le commerce ſera en concurrence (& je crois qu'il eſt de l'intérêt général qu'il ſoit toujours ainſi) Il eſt impoſſible que la concurrence ſe ſoutienne, ſi la partie commerçante, c'eſt-à-dire emprunteuſe d'une des nations, eſt obligée de payer de plus gros intérêts de ſes fonds que les autres.

A forces égales, ſi deux coureurs partent, l'un de quatre lieues de diſtance, & l'autre de cinq pour atteindre au même but, certainement celui qui a l'avance d'une lieue ſur ſon concurrent, arrivera toujours le premier. Il en eſt de même de deux places marchandes, dont l'une trouve l'argent néceſſaire pour ſes avances au 4 pour 100. tandis que l'autre ne le peut avoir qu'au 5.

Si un Mercier achete l'argent au 3. il fait un profit honnête en revendant au 5. il a 2. pour 100. de bénéfice clair; donc la Marchandiſe ne ſera vendue que 5. au-deſſus de ce que la main d'œuvre a coûté: ſi le Mercier achete l'argent au 5. il ſera obligé pour faire le même profit, de revendre au 7. la marchandiſe ſera plus chere, & conſéquemment moins propre à la concurrence. Mais cette augmen-

Digitized by Google

tation premiere, ne sera pas la seule que la marchandise supportera : il faut encore y proportionner les risques devenus plus forts, les dépenses rélatives plus fortes; parce qu'il est très-vrai que chaque marchandise porte en détail sa part de la plus grande cherté de son signe, & que chaque main par où elle passe, lui fait essuyer ses rapports avec la plus grande valeur de l'argent. Le tout ensemble calculé, l'on seroit étonné de trouver les deux tiers peut-être de différence du prix, au lieu de la proportion premiere, parce que cette proportion, comme je viens de le dire, se multiplie par toutes les mains qui la supportent. Il s'ensuit de cette induction réelle, & qui ne peut être contredite, que sitôt que les Anglois & les Hollandois mettront chez eux l'intérêt de l'argent au 4. nous serons fous, ou ce qui est synonime, de faux sages, si nous n'en faisons autant.

J'ai oui dire que les dits & contredits étoient nécessaires en fait de procès, mais ils ne valent rien en fait d'affaires d'Etat. Un Etat ne sortira jamais de son engourdissement & de la léthargie des usages & de l'indécision, s'il n'est gouverné par des têtes tranchantes qui voient le but & qui y marchent à travers les broussailles, sans les prendre pour de la futaye. Je dis plus, dans le fait dont il s'agit, nous avons quinze & bisque sur nos voisins, & voici pourquoi.

Digitized by Google

1°. Plus une nation a de produit, plus elle peut agir sans tâtonner avec le commerce, attendu que le produit est le canevas du commerce, & que quand même ce dernier se seroit éloigné, qu'on lui fasse luire les matériaux de l'échange, il reviendra sur le champ.

Si au contraire les Hollandois perdent une branche de commerce, il leur faut des peines incroyables & du bonheur encore pour la rattrapper, attendu que comme ils ne sont que les voituriers de l'univers, ils sont dépendans du produit d'autrui, à qui tout exportateur est bon. Les Hollandois donc doivent cultiver & ménager leur commerce qui leur tient lieu de fonds & de forme, au lieu qu'il n'est pour nous que la forme, tandis que l'agriculture est le fonds. Les Anglois qui ont un produit considérable en comparaison des Hollandois, nous cedent infiniment néanmoins en fait de cette richesse premiere. Le tronc de leur arbre est plus foible, & les branches plus fortes; en conséquence ils doivent plus craindre l'orage. Ainsi donc, quand ces nations baissent chez elles l'intérêt au risque de la sorte de strangurie momentanée qui peut en arriver au commerce, nous ne devons nullement hésiter d'en faire autant chez nous, & l'événement justifiera notre hardiesse.

2°. Mais, dira-t-on, ces sortes de baissemens ne se font point en Hollande &

Digitized by Google

en Angleterre par des Ordonnances ; c'eſt l'abondance de la denrée appellée *argent*, qui d'elle-même en porte le loyer à ſon taux, comme il en arrive de toutes les denrées au marché ; au moyen de cela, le Gouvernement ne riſque rien en aidant à des opérations qui ſe déterminent d'elles-mêmes par la pente des choſes. Telle eſt la maxime que veut adopter notre Gouvernement ; puiſque l'élément du commerce eſt la liberté, il ne ſauroit mieux faire que d'imiter en cette partie la méthode des nations qui ſe prétendent libres. Le taux de la place déterminera d'abord celui des emprunts tolérés, & qui ne ſont point ſous la protection du Gouvernement, quand celui-ci ſera bien décidé, la loi du Prince ſuivra l'impulſion au lieu de la donner, & de la ſorte on ſera certain de la ſtabilité de l'opération : qualité toujours à rechercher, ſur tout en fait de finance.

J'approuve cette modération : ainſi donc nous voilà d'accord : & vous convenez avec moi que ſitôt qu'une ſorte de convention publique aura baiſſé le prix de l'argent, la loi du Prince ſe conformera à ce tarif de convenance ; juſques-là tout eſt bien : j'ajoute ſeulement qu'il eſt néceſſaire de placer à cet égard l'optique un peu plus loin que vous ne faites, pour ne pas ſe tromper à ſon effet. La place de Paris eſt un miroir très-fautif. Pourquoi

Digitized by Google

cela ? C'eſt que preſque tout ce qui emprunte ſur cette place, cherche des fonds pour des objets abſolument étrangers au commerce, pour des avances de finances, pour des entrepriſes pour le Roi, &c. D'une part, ce ſont toutes affaires excluſives, & qui par conſéquent ne font aucunement regle pour le commerce; de l'autre, ce ſont opérations de finances, où il y a 50. 100. & ſouvent 150. pour 100. à gagner; & quand il s'agit d'emprunter pour de tels objets on n'y regarde pas de ſi près. D'ailleurs c'eſt le pays des fous, des débiteurs inſolvables, & par conſéquent des entrepreneurs téméraires. Paris en un mot eſt néceſſairement une place très-fautive.

Nos places de commerce en Province ſont trop foibles & trop dépendantes des reverſemens du Tréſor Royal pour pouvoir ſervir de regle. Un mouvement dans la finance, un ordre imprévu de la part des Receveurs & Fermiers Généraux pour faire rentrer les deniers des caiſſes des Provinces, jettent tout-à-coup le déſordre, & font diſparoître l'argent de deſſus les places de Nantes & de Bourdeaux. La ſuppreſſion des galeres qui portoient tous les ans 1500000. livres à Marſeille, a jeté cette place dans une miſere dont elle ne ſe relevera peut-être jamais. Ce n'eſt donc point encore là qu'on peut connoître le vrai tarif de l'argent.

Digitized by Google

Où donc ? C'eſt à Amſterdam & à Londres. Mais c'eſt chez les Etrangers. . . . . Les parties de l'Europe commerçante ne ſont point étrangeres les unes aux autres, rélativement à la circulation. L'or vient du Pérou, & n'y retourne pas ; il ne ſe perd que par deux conduits, les Indes Orientales, & les bijoux & meubles. Le premier de ces débouchés ne ſera nuiſible, que quand les mines du nouveau Monde viendront à tarir : *ô utinam* ! Le ſecond n'abſorbe rien en comparaiſon de ce dont la ſomme monétaire groſſit tous les ans. A cela près, l'argent eſt en Europe ; les barrieres foibles & idéales en ce genre, qu'on appelle frontieres, ne ſont rien pour lui, elles ne doivent pas arrêter non plus l'homme d'Etat qui veut diriger l'or vers l'utilité de ſon pays. Ainſi donc le Gouvernement en France, auſſi-tôt qu'il voit le taux de l'argent conſtamment baiſſé chez un de nos voiſins, doit y marquer le taux du Prince par une bonne Ordonnance.

C'eſt un moyen de plus que nous avons chez nous. Nos voiſins infatués de leur liberté ſeroient effrayés de l'intervention de l'autorité dans leur partie ſenſible. Tolérant d'ailleurs pour toutes les Religions, il eſt arrivé chez eux de la fermentation des ſectes ce qui arrive par-tout de celle des paſſions, qui en fait naître de monſtrueuſes & hors de la nature, mais qui d'ailleurs émouſſe les paſſions premieres ;

Digitized by Google

Ainſi donc la Religion & le ſcrupule y ſont relégués, pour ainſi dire dans le ſein de quelques familles tranquilles, mais ne dominent nullement ſur la partie active de la nation. Il en eſt tout autrement parmi nous; on compte encore avec ſa conſcience en général dans tout ce qui n'eſt pas impulſion du moment, & je connois aſſez le monde prêteur pour pouvoir aſſurer qu'auſſi-tôt que le Roi auroit fixé l'intérêt de l'argent au 4 pour 100. & défendu aux Notaires d'autoriſer des emprunts à un taux plus conſidérable; mille gens qui penſent ne pouvoir excéder l'intérêt permis ſans faire l'uſure, mille autres qui font entrer dans leur probité de n'éluder en rien la Loi du Prince, ſe conformeroient d'eux-mêmes au nouveau tarif. D'autre part, on ne pourroit plus accepter de prêts ſur contrat à un taux plus fort, ſans ſe déclarer prodigue en quelque ſorte: bientôt tout le monde s'y feroit, & il n'y auroit pas moins de facilité pour les emprunts que par le paſſé. En effet, l'argent y ſeroit ni plus ni moins, & il vaut mieux en tirer quatre ou trois & même deux pour cent que rien du tout.

Eh! quand on ſe dégoûteroit de prêter ſon argent à un ſi bas intérêt, où ſeroit le mal? (il faudroit bien en faire quelque choſe.) Les fonds de terre hauſſeroient de prix dans l'eſtime publique,

Digitized by Google

ainſi que dans l'évaluation ; chacun en voudroit avoir ; les poſſeſſions s'en ſubdiviſeroient, & conſéquemment ſeroient mieux entretenues. Cette amélioration qu'on ne fait pas aujourd'hui ſur ſon fonds, parce qu'elle coûteroit cent piſtoles, & que cela ne bonifieroit le bien que de 20. livres de rente, ſe feroit avidemment alors, attendu qu'on y trouveroit à placer ſon argent au prix courant, & avec bien plus de ſûreté ſur ſon propre fonds.

Il s'enſuit de cette induction, que le baiſſement des intérêts ſeroit une des meilleures & des plus ſûres opérations pour animer l'agriculture. C'eſt que tout ce qui eſt bien part du même principe, & tend au même but.

D'autre part, tout objet de commerce ſeroit tentant. Un homme ſeroit fou aujourd'hui de riſquer des entrepriſes périlleuſes pour ne pas gagner le 5. pour 100. que ſon argent peut lui rapporter ſans riſque en le plaçant ſur le Roi, ſur les Corps, ou ſur les Particuliers. Vainement dira-t-on qu'il eſt obligé d'engager ſon argent ſans retour, & ſans pouvoir s'en procurer la rentrée, ce qui ne convient pas à tout le monde : mauvaiſe objection. Sitôt que ſon contrat eſt bon, il trouvera toujours à s'en défaire. Quand le Clergé emprunte, quelque fort que ſoit l'emprunt ; à peine les deux tiers des prêteurs qui ſe préſentent peuvent-ils trouver pla-

ce. Si l'un de ceux dont l'argent eſt reçu, veut le lendemain marier ſa fille ou acheter une Charge à ſon fils, il peut choiſir un acquéreur de ſon contrat entre ceux qui n'ont pu trouver place, & ſon argent lui rentrera ſur le champ.

Je dis donc que tant que ces contrats-là rapporteront cinq pour cent, il n'y aura de commerce ſage que celui qui rapporte cinq & demi, ſi non ce n'eſt pas la peine de travailler & de riſquer. Quand les contrats ſeront au quatre, quatre & demi ſuffiront au commerce, & ainſi du reſte. Ainſi donc le baiſſement des intérêts eſt une des meilleures ou plus ſûres opérations pour animer & multiplier le commerce.

Ce que je dis ici du commerce peut s'entendre auſſi de toutes ſortes d'entrepriſes : on les verroit ſe multiplier à l'infini dans l'Etat, ſans ſavoir d'où provient ce redoublement d'induſtrie ; & l'on en viendroit au point qu'on attribue aux habitans de la Chine, où, dit-on, il y a des entrepreneurs qui fourniſſent la nourriture aux laboureurs dans les champs.

Les fermes des terres hauſſeroient à proportion de ce que les fermiers ſe contenteroient d'un moindre profit qui ſuffiroit déſormais à toute eſpece d'entrepriſe dans l'Etat. Cet avantage très-réel pour les particuliers deviendroit immenſe pour l'Etat par le hauſſement des fermes du Roi, &

Digitized by Google

par la diminution de toutes ſes dépenſes miſes au rabais par la multitude des concurrens.

Enfin les manufactures s'éleveroient de toutes parts au moyen de toutes les facilités que nous avons établies ci-deſſus. Ainſi donc le baiſſement des intérêts eſt une des meilleures & des plus sûres opérations pour exciter & vivifier l'induſtrie.

Il réſulte de ce que deſſus, 1°. que la diminution des intérêts au *prorata* du taux établi chez ſes voiſins, eſt une opération forcée par-tout ailleurs que dans l'iſle des aveugles.

2°. Que nous avons à côté de nous deux places dont le tarif nous avertira toujours, ſans autre ſpéculation, du moment où cette opération eſt néceſſaire, & du cran précis où il faut la marquer.

3°. Que par des raiſons morales & phyſiques, elle eſt moins périlleuſe & plus facile chez nous que par-tout ailleurs.

4°. Que néceſſairement elle animera l'agriculture, multipliera le commerce, & vivifiera l'induſtrie.

C'eſt beaucoup, & je crois l'avoir démontré, que de baiſſer le taux des rentes; mais comme je l'ai dit, en parlant des Anglois, ce n'eſt libérer en rien l'Etat & les Particuliers, ſi l'on ne trouve le moyen de les éteindre petit-à-petit. Or, je crois inutile de répéter déſormais qu'il n'entre

Digitized by Google

dans mon ſyſtême aucune ſorte de ralâchement ſur les principes de la bonne foi.

Plus on eſt grand, moins l'exacte probité doit coûter, puiſque tandis que le pauvre & le foible n'ont preſque d'intérêts que relatifs au néceſſaire, le riche & le puiſſant ne traitent que du plus au moins de ſuperflu ; d'où il ſuit que la mauvaiſe foi des puiſſans eſt plus odieuſe & plus impardonnable que celle du pauvre. Plus on eſt au-deſſus des loix coërcitives, plus on riſque en proportion de ſa puiſſance, à s'en affranchir. Ce que les loix ne peuvent faire, le diſcrédit (excommunication civile, & loi des loix dans l'humanité) le fait ; & malheur aux grands une fois atteints de cette lepre incurable malheur à leur réputation, à leur fortune, à leurs entrepriſes : tout leur briſe dans la main pour en avoir cru des guides aveugles, & faute de quelque application qui leur eût aiſément fait découvrir dans l'exacte obſervation de leurs paroles la véritable voie de ſecouer tous engagemens onéreux, & d'être en état de n'en contracter que d'utiles. En conſéquence, je tiens que ce ſont des eſprits gauches, & des cœurs foibles ou pervers, qui les premiers ont établi dans les maximes d'Etat un relâchement qui déshonoreroit des particuliers. Il ſeroit aiſé de démontrer par les faits que les plus véritablement grands Rois & grands Mi-

Digitized by Google

niſtres ont été les plus honnêtes gens dans leur ordre, & que, ſi quelquefois ceux-là même ont manqué en certaines occaſions à leurs principes, ce ne ſont pas ces faits-là qui leur ont le mieux réuſſi. Dès que l'intérêt ſeul entre dans nos calculs, le champ eſt ouvert au pour & au contre. On ſe méprend aux principes, on eſt trompé pas les conſéquences; dès-lors le tableau des maximes varie ſelon les circonſtances. Eh! qu'eſt-ce qu'une grande manutention qui n'a ni objets certains ni principes? Voulez-vous ſavoir où gît l'intérêt toujours fixe, toujours immanquable? C'eſt dans l'uniformité, la vérité, la bonne foi. Tout ce qu'il y a d'avantageux ici-bas ſe rapporte là. La vérité eſt le moyen de la roüe de l'intérêt & de la fortune. Si tant de gens ſe plaignent qu'elle eſt ſans ceſſe mobile, & écraſe ceux qu'elle a élevés, c'eſt que le moyen manquant, la roue n'a plus d'appui, & bientôt vole en éclats. La vérité ſeule, je le ſens, m'éleve dans le cours de ces ſpéculations au-deſſus de l'étroite ſphere de mon foible génie, & je ne doute pas qu'un Miniſtre qui en auroit aſſez pour agir comme je raiſonne, ne ſentît en pratique l'effet que je ſens en théorie. Vérité, probité, bonne foi, ſont les vrais appuis de tout Gouvernement. Ces vertus n'excluent ni la force, ni la prudence; au contraire elles les dirigent, elles les décident.

Digitized by Google

En conséquence, quand je dis qu'il faut éteindre les charges & les dettes de l'Etat & des particuliers, je n'entends pas qu'on y emploie aucun de ces moyens ruineux & forcés qui n'auroient jamais dû venir en la pensée des hommes d'Etat, si des circonstances accablantes & des exemples tirés des temps de barbarie ne les y avoient comme entraînés; mais l'opération est possible par des moyens seuls de régime & d'économie.

Quand je dis charges & dettes de l'Etat, ces deux mots seroient synonimes, si réellement l'article *des charges* considérées comme emploi, n'en étoit une très-réellement pour nous dans le sens qui signifie *fardeau.*

En lisant un état de la France aujourd'hui, on est étonné de voir qu'un individu sans charge est plus rare dans ce Royaume, que ne l'est un homme ayant charge. Or, comme il est, je crois, reçu sans contestation qu'on avilit les dignités en les multipliant, & qu'où les dignités & les emplois sont avilis, le Gouvernement s'affoiblit & perd de sa considération, il s'ensuit de ces deux axiomes, qu'indépendamment de ce que les appointemens & privileges de tant de charges appauvrissent l'Etat, elles l'affoiblissent encore.

Sulli l'a dit dans ses Economies Royales; ce digne Ministre, un des plus grands

Digitized by Google

peut-être qui aient jamais paru, en ce qu'il joignoit en un dégré bien rare de prudence & d'élévation l'eſprit de détail le plus inventif & le plus exact au génie du grand des affaires. Ce grand Miniſtre; dis-je, qui régénera les affaires, uniquement parce qu'il ſut toujours en aſſujettir le régime à ſon plan & à ſa façon de faire, au lieu que les autres s'aſſervifſent communément, en entrant dans le poſte, au courant des uſages, c'eſt-à-dire, à celui des abus, avoit coutume de mettre en abrégé le tableau des choſes ſous les yeux de ſon Maître, de façon que d'un trait le Prince pût tout voir. C'eſt encore là la vraie pierre de touche du ſerviteur excellent & ſupérieur par l'eſprit & par le cœur.

D'ordinaire les hommes les plus capables en grand, & dont le jugement eſt le plus droit, ſont auſſi, par diſpoſition de tempérament, les plus aiſés à rebuter d'un travail épineux & de détail; & au moyen de cette diſpoſition qui n'échappe pas à un Courtiſan ambitieux, les plus dignes Princes ſont ceux qui parviennent le plus aiſément à ſe méfier d'eux-mêmes, & à ſe regarder intérieurement comme dépendant du prétendu travailleur qui leur apprête la beſogne, parce que cet homme leur préſente la branche par les pointes, au lieu de la leur donner par la tige. Ils leur hériſſent l'art de gouverner de tous les

Digitized by Google

détails faits pour les Commis, tandis qu'il n'eſt rien de ſi ſimple de ſoi-même dans une machine montée, & que tout ce qui doit coûter le plus au Prince, n'eſt que de rapporter à cinq ou ſix principes généraux qui conſtituent entre eux le bon Gouvernement, non-ſeulement les ordres émanés du thrône, mais encore les plus ordinaires actions de ſa vie, qui toutes peuvent influer beaucoup ſur le bien ou le mal de l'Etat. Le vrai Miniſtre donc eſt celui qui rapportant tout à la gloire de ſon Maître, lui fait voir ce qui eſt vrai; c'eſt-à-dire qu'un Prince n'eſt point un ſcribe: qu'il en paie pour être les eſclaves des détails; comme il le doit être lui de l'extérieur de ſon Etat, & des regards de l'univers ſans ceſſe tournés ſur lui; & qu'en un mot, toutes les affaires de l'Etat lui peuvent être préſentées ſur une feuille de papier.

Henri IV. fut aſſurément un Roi des plus éclairés & des plus actifs qu'il y eut jamais, & cependant c'eſt ainſi que Sulli lui traçoit en quelques lignes les principaux objets du Gouvernement. Les vrais Mémoires de ce grand homme ſous le titre *d'Economies Royales*, Livre qu'on ne lit plus tant à cauſe du peu d'ordre des précieux matériaux qui y ſont renfermés, que parce qu'on l'a depuis peu retourné en beau François, mais qui n'eſt pas moins digne de la continuelle étude d'un hom-

Digitized by Google

me d'Etat ; ces Mémoires ; dis-je, ſont pleins de précis de cette eſpece que ce grand Roi priſoit, parce qu'il étoit capable d'en faire de pareils. J'en tranſcris un ici tout au long, qui dans 36 maximes renferme plus de choſes que n'en dira tout mon Ouvrage.

ETAT & MEMOIRE dreſſé par commandement du Roi, & à lui baillé à votre retour du voyage de Poitou en l'année 1604. *des choſes leſquelles peuvent prévenir de grands déſordres & abus, & par conſéquent auſſi apporter diverſes ſortes d'affoibliſſemens aux Royaumes, Etats & Principautés ſouveraines.*

I. Augmentation de tailles, tributs & daces, *affoibliſſement d'Etat.*

II. Toutes impoſitions perſonnelles, avec ſurcharge, *affoibliſſement d'Etat.*

III. Diminution de trafic, commerce & marchandiſe, *affoibliſſement d'Etat.*

IV. Diminution d'ouvrages & manufactures & labourages, *affoibliſſement d'Etat.*

V. Enchériſſement de vivres, & tous mauvais ménages, *affoibliſſement d'Etat.*

VI. Augmentation de chicaneries & de formalités de la Juſtice, *affoibliſſement d'Etat.*

VII. Exceſſives uſurpations d'autorité aux Officiers, *affoibliſſement d'Etat.*

Digitized by Google

VIII. Refus d'Audience aux complaignans & à tous opprimés qui demandent juſtice, *affoibliſſement d'Etat.*

IX. Feſtins, banquets, momeries, jeux & brelans, *affoibliſſement d'Etat.*

X. Indifférence entre les perſonnes de diverſe qualité & de condition, morgues & ſimagrées, *affoibliſſement d'Etat.*

XI. Uſurpations de qualités, titres & nobleſſes, *affoibliſſement d'Etat.*

XII. Enchériſſement des denrées & marchandiſes, *affoibliſſement d'Etat.*

XIII. Surhauſſement & diſproportion des monnoies, *affoibliſſement d'Etat.*

XIV. Vanités, curioſités, luxe, débauches & délices, *affoibliſſement d'Etat.*

XV. Indifférences en habits, ameublemens & trains, *affoibliſſement d'Etat.*

XVI. Excès & magnificence de bâtimens, dorures & diaprures d'iceux, *affoibliſſement d'Etat.*

XVII. Faſtes, oſtentations, vanités, mines & ſimagrées dévotieuſes, *affoibliſſement d'Etat.*

XVIII. Indifférences aux cérémonies & honneurs rendus à cauſe des parentages & viſites, *affoibliſſement d'Etat.*

XIX. Délices, jeux, berlans, affiquets, cabinets & débauches de femmes, filles & garçons, *affoibliſſement d'Etat.*

XX. Tolérance de vices, luxe, pompes & bombances, *affoibliſſement d'Etat.*

XXI. Tolérance aux grands Officiers de faire

Digitized by Google

faire en leurs charges tout ce que bon leur semble, *affoiblissement d'Etat.*

XXII. Excès de salaires aux Ministres de Justice, Finances, Police, Avocats & Procureurs, *affoiblissement d'Etat.*

XXIII. Grandes guerres sans besoin ni nécessité, *affoiblissement d'Etat.*

XXIV. Absolue disposition des Souverains par un Particulier ou plusieurs, *affoiblissement d'Etat.*

XXV. Mépris des gens de qualité, capacité, mérite & service, *affoiblissement d'Etat.*

XXVI. les excessives affections des Rois & Princes en de certaines sortes d'exercices, plaisirs & passe-temps, & quelques particuliers, *affoiblissement d'Etat.*

XXVII. Les vicieuses inclinations des Ministres d'Etat mignons & favoris des Souverains, *affoiblissement d'Etat.*

XXVIII. Toutes tolérances d'omissions & mépris des bonnes loix, coutumes & usages utiles, *affoiblissement d'Etat.*

XXIX. Toutes trop exactes recherches de vieilles erreurs, fautes & mauvais usages qui ne se voient plus avec préjudice, *affoiblissement d'Etat.*

XXX. Toutes augmentations de Loix, Edits & Ordonnances non absolument nécessaires, *affoiblissement d'Etat.*

XXXI. Tous accroissemens de droits, gages, attributions, augmentations & privileges, *affoiblissement d'Etat.*

Digitized by Google

XXXII. Toutes sortes d'augmentations d'Officiers en toutes sortes de charges & fonctions, *affoiblissement d'Etat.*

XXXIII. Toutes nouvelles créations de Cours Souveraines, *affoiblissement d'Etat.*

XXXIV. Tous excessifs enrichissemens de Ministres maniants les affaires publiques, *affoiblissement d'Etat.*

XXXV. Toutes vies oisives, fainéantes & voluptueuses, *affoiblissement d'Etat.*

XXXVI. Tous mépris de Loix, Constitutions, Ordonnances & bonnes pratiques, *affoiblissement d'Etat.*

Je ne doute pas qu'après cette lecture, des Critiques de Cabinet ne trouvassent & peu d'ordre & des répétitions dans ces notes, sans songer que le style de l'esprit & celui de la vraie politique, sont deux, & que Sulli, selon les apparences, avoit peu le temps de compasser ses phrases: mais si l'on veut se donner la peine de relire ce peu de notes, d'attribuer ce qui a l'air de répétitions aux nécessités du temps, & même du tempérament du très-digne Roi qui demandoit des vérités à un homme sévere, on verra que rien n'est de trop dans cette esquisse.

Quel dommage que Sulli eût eu le temps d'écrire aussi longuement que moi; mais six de ses maximes, à savoir, les premiere, troisieme, quatrieme, vingtieme, vingt-cinquieme & trente-deuxie-

Digitized by Google

me, renferment tout ce que j'ai dit, & tout ce qui me reste à dire. Quand on ne me sauroit pas gré d'avoir ressuscité, pour ainsi dire, ce Mémoire, on devroit du moins me le pardonner ne fût-ce que pour appuyer mes spéculations de l'autorité d'un des hommes du monde qui a le plus supérieurement & utilement pratiqué en ce genre. La maxime trente-deuxieme est la seule qui ait trait à mon sujet actuel. Qu'auroit dit Sulli, s'il eût seulement vu notre Almanach Royal d'aujourd'hui ? Je sais que cette multiplicité de Charges est une des traces des temps fâcheux où l'on fut obligé de multiplier les ressources à quelque prix que ce pût être ; mais je ne puis croire qu'il ne fut aisé de la supprimer petit à petit ; & néanmoins en peu d'années, en commençant par leur ôter tout exercice, tous droits & privileges, & ne leur conservant que le revenu de leur finance. Les moyens de rembourſement se présenteroient ensuite en foule, dès qu'on seroit attentif à n'en laisser échapper aucun.

Quant à ce qui est des dettes de l'Etat, outre celles du Roi, j'y fais entrer celles des Corps, des Villes, & de tout ce qui peut s'appeller *Communautés*.

La diminution des intérêts seroit d'abord un grand achemînement au rembourſement du principal en le rendant moins onéreux. Ensuite la liquidation de

Digitized by Google

ces dettes, objet qui dans mes principes doit être moins rapportant que jamais, ne laisseroit pas cependant d'en libérer une grande partie.

En effet, en style de finances, on ne considere guere, à moins que la faveur ne s'en mêle, certains reliquats d'engagemens onéreux que le Roi a été dans le temps obligé de contracter avec des gens d'affaires, que comme des prétentions surannées; & comme on voit que ces gens ont fait de grandes fortunes dans leurs entreprises; on croit le Roi quitte au fond, ou l'on ne solde avec eux qu'à leur désavantage, & qu'autant que la moitié de la somme aura acheté des Protecteurs. On ne considere pas en cela que c'est avertir les futurs entrepreneurs qu'ils doivent faire leur main, dès qu'ils le pourront, & mettre dans les marchés, en sus du profit, la perte des reliquats. La bonne foi publique penseroit tout autrement, & regleroit ces sortes de dettes comme entre pairs à la bourse. Si l'entrepreneur a prévariqué dans son entreprise, qu'il soit pendu sans miséricorde; mais de crainte de fouiller le Gouvernement du soupçon d'avoir voulu enrichir le Trésor de la dépouille de ce misérable, que ce qui lui est dû selon les clauses de son marché, soit distribué à ses héritiers au rebours des successions ordinaires, c'est-à-dire, en commençant par les plus éloignés. Dès-lors vous aurez éla-

Digitized by Google

gué par un seul acte de Justice la moitié de ces demandans. Tous ceux qui sentiront leur cas verreux, se hâteront d'obtenir décharge, & de donner quittance, & n'y seroit pas reçu qui voudroit, si ces entrepreneurs avoient affaire à moi: l'on payeroit & l'on seroit payé. Quant à ceux qui ont satisfait à leurs engagemens, je ne leur en retrancherois pas un sou, eussent-ils des millions: mais comme la soif de l'or est celle des hydropiques, ces richards ne manqueront jamais de parens qu'ils voudront mettre sur la même voix de fortune, & c'est en ce genre-là seulement que faisant pour le Roi ce qu'on appelle des affaires, on feroit acheter les emplois lucratifs de la finance par de fortes cessions de reliquats loyalement dûs & reglés.

Il est néanmoins des cas qui, quoique rares, ne sont cependant pas sans exemple, & même de nos jours, où les récompenses honorifiques doivent essayer d'ancrer l'honneur même sur le territoire naturel du lucre. Un homme qui riche du fruit de ses premiers travaux, emploie volontairement ensuite ses talens acquis par un long usage pour le service de sa patrie, sans en retirer d'autre fruit que la réputation d'avoir bien servi, mérite la plus haute considération. Ceux qui menoient les Armées Romaines à la guerre, & ceux qui étoient chargés du soin de

Digitized by Google

leur subsistance, étoient du même ordre. Il n'est presqu'aucune profession dont on ne pût bannir l'obscure cupidité, & mettre à sa place une sorte d'héroïsme.

Les dettes courantes & qu'on appelleroit criardes pour un particulier, une fois nettoyées, les différentes dépenses qu'on paieroit au courant en argent comptant, diminueroient presque de moitié; grande avance pour l'opération tendante à libérer l'Etat.

Les dépenses des Corps & des Villes, réglées pareillement, & conduites avec une exacte économie en tout ce qui n'a pas trait au public, fourniroient bientôt des fonds aux rembourſemens. Les principales de ces dépenses consistent aux paiemens des rentes; & l'opération seule du baissement des intérêts feroit tout-à-coup une richesse publique. Je suppose, par exemple, que le Languedoc doive 50 millions, qui au 5 pour 100, font d'intérêt 2500000 livres, l'intérêt réduit demain au 4, ce n'est plus que 2 millions, & les 500000 livres restant font un premier rembourſement; & si l'intérêt venoit à trois, comme je suis sûr qu'on l'y mettroit en 4 ans en France si l'on vouloit, ce seroit un million par an. Ce million rembourſé éteint autant d'intérêt, & bientôt la somme faisant le fer à cheval, nettoieroit dans peu toutes les dettes.

Digitized by Google

Mais quelle allarme parmi les rentiers ! Sitôt que les Corps solides rembourſent, chacun emploie tout ſon crédit pour n'être pas dans le cas; ce ne ſont que murmures parmi ceux ſur qui cela tombe : ce ſeroit bien pis alors qu'on rembourſeroit de toutes parts. Oh ! j'avoue que ces ſortes de plaintes me trouveroient un cœur d'airain ; mais prenez garde qu'une telle déſolation eſt au fond une allégreſſe publique, puiſque c'eſt une augmentation de crédit, un véritable tréſor amaſſé, puiſque dès que les Corps ouvriront une caiſſe d'emprunt, on y courra de toutes parts. Il falloit jadis faire des taxes pour avoir de l'argent, c'étoit le cas de ſe plaindre ; il falloit créer des Charges onéreuſes, vendre les privileges, la Juſtice, la Nobleſſe à des uſuriers, avilir & multiplier les dignités, créer des rentes viageres, c'eſt-à-dire, ériger un temple à la diſſipation & à la vanité dénaturée, faire des lotteries ruineuſes quelquefois pour l'Etat, &c. Demain vous en faut-il ? Il ne faut que dire aux Corps du Royaume : les frontieres ſont ménacées, l'honneur du pavillon François eſt attaqué, ouvrez vos caiſſes : auſſi-tôt les banques, les études des Notaires, les coffres forts, les bourſes, les caves des particuliers repouſſent l'or de toutes parts. Ce métal mis en fuſion par la confiance publique, roule à grands flots, & vient ſe rendre dans

Digitized by Google

les caisses principales de l'Etat. C'est-là le point où Cyrus vouloit être quand il disoit : J'*ai donné mes trésors à garder à mes sujets.*

A l'égard des rembourſemens, pour que perſonne n'eût à ſe plaindre, je garderois une exacte balance : les dernieres dettes ſeroient les premieres rembourſées, ſans qu'aucune préférence y entrât pour rien ; & peut-être que ces premiers-là ſeroient les plus heureux, car leur ſomme leur rentreroit au temps où les autres emplois de l'argent ne ſeroient pas encore au feu. L'on ſent bien d'ailleurs que ſi d'une part la diminution des intérêts doit aider aux rembourſemens, ceux-ci de l'autre faciliteroient la diminution des intérêts. C'eſt ainſi qu'en toutes choſes les biens de la ſociété ſont un cercle entre eux, ainſi que les maux.

J'ai à ce ſujet ſouvent ouï dire qu'une importante réfléxion avoit arrêté l'opération du baiſſement des intérêts en France ; c'étoit la crainte que les Etrangers, qui ont beaucoup de fonds ſur nos places de commerce, ne vinſſent tout-à-coup à les retirer, & d'un trait de plume à nous mettre en déſordre. Un ſouris niais. ſeroit toute ma réponſe à une ſemblable allégation, ſi j'étois dans le cas de pouvoir décider ſur cet article ; mais petit perſonnage que je ſuis, il faut que je me donne la peine de répondre.

Digitized by Google

Il suffiroit, je crois, de dire que les Anglois qui ont, à ce qu'il me semble, au moins cinquante fois plus de fonds étrangers chez eux que nous, n'ont pas été arrêtés par cette crainte quand ils ont voulu baisser très-rapidement & de plus d'un tiers l'intérêt de leurs fonds publics; mais s'il faut à notre prudence des raisons de détail pour la rassurer, en voici:

1°. Il n'est pas vrai que ce soient les fonds étrangers qui fassent aller notre commerce; je le répete, cela n'est pas vrai. Les têtes de Chambre de Commerce qui alleguent ces sortes de choses, ont eux-mêmes des rentes, des maisons, &c. & craignent d'en voir baisser le revenu; L'intérêt particulier leur fait avancer un fait contre l'intérêt public, dont ils ne craignent pas qu'on cave à fonds la vérité. Mais quand cela seroit, qu'ai-je proposé ci-dessus? Rien autre chose que de baisser en proportion de ce que feront Londres & Amsterdam. Or cela posé, croit-on que le dépit des Etrangers les oblige à retirer leurs fonds qui leur vaudroient autant que chez eux, pour le rapporter dans leur patrie, où tous les placemens sont remplis, & où ils ne leur rapporteroient rien?

2°. L'Ordonnance sur la diminution des intérêts ne porteroit que sur les dettes autorisées par la loi, & non sur les arrangemens furtifs, qu'on appelle *taux*

Digitized by Google

de l'argent sur la place; en conséquence les Négocians seroient bien les maîtres de supporter leurs anciens engagemens sur le taux primitif, d'où s'ensuit que le commerce n'est en façon quelconque à consulter sur cette opération.

Où les Etrangers ont le plus de fonds parmi nous, c'est en contrats non exigibles sur l'Hôtel-de-ville de Paris, sur les Provinces, les Corps, &c. Tous ces Corps n'ont emprunté que sous l'autorité du Prince, qui n'a point garanti aux prêteurs l'éternelle permanence de leurs prêts. Tout ce qu'ils peuvent exiger de la bonne foi de leurs débiteurs, c'est d'être les premiers remboursés au *prorata* de ce dont on sera en état de se libérer; & c'est j'en suis sûr, une faveur qu'ils n'ambitionneront pas. Les arrangemens économiques du débiteur augmentent la confiance du créancier.

Reléguons donc cette importante difficulté dans la classe des *si* & des *mais*, *remora* des esprits médiocres; & revenons à nos arrangemens intérieurs, sans crainte qu'ils soient barrés par qui que ce puisse être.

On sent que la libération des particuliers, s'il est permis de parler ainsi, est une suite de celle de l'Etat, & des Corps & Villes.

1°. Les dettes publiques diminuant, les charges diminuent aussi.

Digitized by Google

2°. L'économie publique encourage & nécessite même celle des particuliers.

3°. Ce reflux d'argent vers sa source opéreroit d'une façon douce, solide & stable ce que la folie du système a fait en vapeur révolutoire, passagere & souffrée. Le prix des terres & des effets réels montant en proportion de ce que les effets fictifs deviendroient rares, & de ce qu'il n'y auroit plus de vrais biens que les biens naturels, le fonds & l'industrie, un particulier obéré vendroit une ferme, un Seigneur une terre, trois fois sa valeur d'aujourd'hui, & payeroit ses créanciers réduits à employer leur argent à améliorer ou la terre ou le commerce en grand & en détail. L'on deviendroit riche de son travail & de son économie, chacun selon son état, ce qui est le vrai point favorable à la population.

Une telle opération n'a pas besoin d'être conduite à son dernier terme, pour qu'on en ressente les bons effets. Il suffiroit que la direction des choses eût pris ce tour-là, pour que la résurrection fût visible de toutes parts; mais en supposant le projet entier accompli, l'Etat, les Corps & les Villes entiérement libérés, l'extinction totale des rentes enfin, à la réserve de celles qui seroient établies sur les Etrangers, je demande si cela diminueroit d'un écu les revenus de la France & des François.

Digitized by Google

Mais, dira-t-on, tout l'argent des particuliers passera chez l'Etranger. Tout ? vous vous trompez ; car tant qu'il y aura des terres & de l'industrie sous votre Empire, on aimera mieux placer son argent auprès de soi, que de l'envoyer sous une Domination étrangere ; mais quand cela seroit, encore un coup ce ne seroit qu'un bien, puisque ce seroit autant de tributs que vous imposeriez à vos voisins.

Considérons d'autre part ce qui se passeroit au-dedans. L'Etat libéré de tant de charges onéreuses n'auroit pas besoin de tant d'impositions, & laisseroit respirer les sujets en temps calme, sauf à augmenter les levées de deniers au besoin, au lieu de se servir d'emprunts & de moyens extraordinaires. Les Corps, les Provinces, & les Villes moins imposées par le Souverain, & délivrées de tous intérêts, se verroient libres d'employer leurs revenus à la bonification de leurs fonds.

Combien d'ouvrages d'une utilité premiere se présenteroient alors à des Administrateurs éclairés ! Combien de rivieres à rendre navigables, de canaux à construire, de ports à récurer, de chemins à percer & consolider, de manufactures à établir, de pépinieres à entretenir, d'hôpitaux d'Incurables, de maisons d'Enfans-Trouvés à construire & à doter ! Quelle élégance, quelle perfection ne mettroit-

Digitized by Google

on pas dans les choſes même de pure décoration qui honorent un ſiecle, qui affectionnent les Citoyens à la patrie, qui attirent les Etrangers, &c. S'agiroit-il de faire un portique, un temple, un théâtre, des promenades, des quais, des fontaines, l'on ne ſeroit plus gêné par le ſentiment continuel de la miſere & de la ſurcharge publique, on donneroit l'eſſor au génie des artiſtes, & l'on ſe rappelleroit que qui travaille pour le public, doit vouer ſon ouvrage à l'immortalité.

Ce que les Provinces feroient pour le public, les particuliers le feroient pour leur famille, & ſur leur patrimoine. Ne pouvant augmenter ſa fortune, qu'en bonifiant ſon fonds, on tireroit de la terre mille reſſources aujourd'hui inconnues. Les machines pour élever les eaux ſur les terres nous arriveroient de la Chine, plûtôt que les toiles peintes; & quand je ramene les inventions utiles de ſi loin, je ne penſe pas qu'on négligeât celles qui ſe trouvent en Europe, & dont nous profitons ſi peu.

Les entrepriſes du commerce intérieur & extérieur étant après la culture des terres, les ſeuls moyens de placement pour l'argent, elles ſe multiplieroient à l'infini, & cependant deviendroient rares en proportion du nombre de gens qui voudroient s'y intéreſſer. En conſéquence, tout entrepreneur, ou toute Compagnie qui ſe

Digitized by Google

formeroit pour un objet de travail, auroit doubles & triples fonds en comparaison de l'étendue qu'elle pourroit donner à son entreprise serrée de toutes parts par les tentatives & les efforts d'autrui. De-là plus de banqueroutes d'une part; de l'autre l'on mettroit en solidité ce que l'on tâche de mettre aujourd'hui en étendue. La concurrence animeroit l'industrie de tous côtés, & celle-ci tendroit à la perfection, un petit gain seroit regardé comme l'utile & l'agréable fruit d'un grand travail; & c'est quand on en est à ce point qu'un Etat est à son plus haut dégré de population & de prospérité.

Arrêtons-nous un moment, & considerons si d'après ce tableau, dont on m'a vu broyer & placer les couleurs, & que j'ai tâché de rendre aussi vrai que je le vois, il ne seroit pas possible de concilier les principes des Théologiens sur l'usure avec la nécessité du commerce.

Il est de fait, que la pratique de l'Eglise en général, & les plus saines écoles de Théologie en particulier ont toujours condamné tout prêt d'argent; car dans le fait, le prêt à contrat de constitution est une aliénation absolue du fonds sous une redevance annuelle, & lorsque l'on veut en faire le remboursement, il ne peut être considéré que comme un rachat pécuniaire de cette redevance, à telles enseignes que si depuis la passation du

Digitized by Google

contrat l'intérêt ou la redevance a baissé, comme on le voit aux contrats sur la ville de Paris, le rachat baisse en proportion & l'on a aujourd'hui pour 16000. livres un contrat qui en coûta jadis 32. Le contrat de constitution n'est donc point un prêt à intérêt.

Des deux restrictions compriſes ſous l'emblême *damnum emergens* & *lucrum ceſſans*, la premiere ſort entiérement du fait en queſtion; puiſqu'elle ne peut s'entendre que d'une Compagnie de commerce: ſitôt qu'on s'aſſocie au gain & à la perte d'une entrepriſe qu'on fourniſſe ſon contingent en argent, en vaiſſeaux ou en marchandiſes, la choſe eſt abſolument égale, pourvu qu'il n'y ait d'ailleurs rien que d'équitable dans la convention; & puiſque Dieu nous a ordonné le travail, l'Egliſe eſt bien éloignée de le défendre.

Quant au *lucrum ceſſans*, ſi j'oſe en dire mon avis, il a fort l'air d'une condeſcendance eccléſiaſtique qui a plus d'apparence que de réalité. En effet on entend par ce mot, que ſitôt que pour obliger le tiers en ſon beſoin, je prête mon argent qui eût pû me profiter ailleurs, je puis en retirer un intérêt. Oh! je demande, qui ne peut par cette reſtriction ſe faire à cet égard une fauſſe conſcience? Si j'ai des dettes, je puis prêter à intérêt, parce que cet argent, ſi je ne l'euſſe prêté, payeroit mes dettes. Si je ne dois rien, je pouvois en-

Digitized by Google

core acheter un domaine qui m'auroit procuré du bénéfice : si je n'entends rien au régime des biens fonds, je pouvois acheter des bestiaux, qui vendus après le glandage, m'auroient fait profit : si, citadin absolu, la terre & ses produits, le commerce & ses entreprises me sont inconnus & m'effraient, je pouvois avoir à un inventaire des meubles qui me coûteront au double chez l'ouvrier, quand mon argent me sera rentré : si rien de tout cela ne me convient, mon argent devant moi & à ma disposition, m'auroit donné une tranquillité & une aisance que je n'ai plus, & qu'on me doit payer ; ainsi de classe en classe, il ne se trouveroit au monde prêteur à jour, qui par le moyen du *lucrum cessans* ne fût en sûreté de conscience.

Mais encore un coup, en supposant qu'il soit vrai que l'Evangile & ses Ministres condamnent sans aucune restriction tout prêt d'argent à intérêt, je soutiens que c'est faute d'avoir examiné la chose dans son principe, qu'il est demeuré constant chez les grands & les petits, chez les hommes instruits comme chez les ignorans, que cet anathême qui vient de trop haut pour qu'il puisse être changé, est absolument incompatible avec le commerce. Cette opinion est très-dangereuse pour la Religion tant par sa généralité que parce qu'il est impossible de se refuser au sentiment, à l'expérience, & à la démonstra-

Digitized by Google

tion de l'utilité du commerce. Mais dès qu'il eſt démontré que la diminution de l'intérêt eſt un avantage inconteſtable pour le commerce, il s'enſuit néceſſairement que l'extinction de tout intérêt ſeroit un plus grand avantage encore.

Remettons-nous devant les yeux le tableau d'un Etat au point de proſpérité où je l'ai conduit tout-à-l'heure, d'un Etat libéré de toutes dettes; & où par conſéquent l'intérêt de l'argent ſeroit au taux le plus bas, & voyons ſi le commerce n'y ſeroit pas auſſi floriſſant que par-tout ailleurs ſans prêt d'argent.

Quelle néceſſité dans cet Etat pourroit forcer quelqu'un à jeter des billets ſur la place? Seroit-ce le Souverain pour les beſoins de l'Etat? Le hauſſement des impoſitions & la facilité des recouvremens lui ſeroient un moyen aſſuré. En faudroit-il d'extraordinaires? les Corps & les Villes n'auroient qu'à offrir des contrats. Seroient-ce les Commerçans? Sitôt qu'un Négociant habile, & bien en correſpondance, auroit un projet de commerce, il trouveroit dans ſa famille, dans ſes amis, partout enfin mille aſſociés ſoumis qui s'offriroient à courir les riſques de ſon entrepriſe. Un homme induſtrieux, un habile artiſte imagineroit-il une nouvelle manufacture ou quelque ouvrage utile? Les gens riches l'aideroient de leurs fonds, pour y trouver quelque profit direct ou

Digitized by Google

indirect. Un particulier voudroit-il établir ſes enfans, acheter une charge, &c. il trouveroit dix prêteurs à contrat pour un. Un jeune ouvrier, un détaillant voudroit-il s'établir? les Commerçans en gros lui feroient des avances, puiſque le détaillant eſt preſque auſſi néceſſaire à la fabrique, que la fabrique l'eſt au détaillant.

Je ne vois perſonne enfin qui s'en trouvât gêné, que les diſſipateurs, les Agioteurs, & les Commerçans en banqueroute, tous gens à noyer, s'il étoit un homme au monde qui fut incorrigible.

C'eſt ainſi qu'en examinant le vrai fond des choſes, on trouveroit qu'en tout & par-tout les plus ſaines loix de la morale ſont les plus sûrs moyens de l'intérêt. Mais il eſt temps de finir cette ſeconde Partie de mon eſſai. Quoique je m'y ſois plus éloigné encore de mon Texte que dans la premiere, c'eſt pourtant lui qui m'a guidé. Il y auroit mille choſes importantes à dire encore ſur la proſpérité intérieure d'un Etat, mais je crains de n'avoir été que trop long. Mes principes choquent en tant d'endroits les opinions reçues, que je n'aurois fait qu'une partie de mon devoir, ſi j'avois négligé de les étendre, & de les porter au point de démonſtration que je ſuis capable de leur donner. Le tout cependant ſe réduit juſqu'à préſent à un petit nombre de principes pratiques, & les voici.

Digitized by Google

1°. Aimez & honorez l'agriculture.

2°. Repouſſez du centre aux extrémités tout ce que vous attirez des extrémités au centre.

3°. Mépriſez le luxe & l'indécence dans la dépenſe.

4°. Honorez les vertus & les talens, & ne les payez point.

5°. Baiſſez le taux de l'intérêt, éteignez les rentes.

Telles ſont les meres-branches auſquelles ſe rapportent tous les rameaux de la vivification intérieure, & d'où doit naître la vraie proſpérité, l'*immenſe population*.

CHAPITRE IV.

Ce que c'eſt que le Commerce étranger, ſa néceſſité, & ſur quel plan il faut s'en faire une idée.

ON a traité dans la premiere Partie de ce que c'étoit que la vraie richeſſe & la vraie proſpérité, comme auſſi des moyens de les trouver. Dans la ſeconde, des moyens de les accroître & d'en réprimer les abus. On va dans la troiſieme traiter de ceux de s'approprier l'une & l'autre chez autrui.

Pour ſe faire une idée juſte du Commerce étranger, il faut revenir ſur nos pas & nous rappeller certains principes généraux & immuables que nous avons ci-devant établis. L'étendue d'un Etat ne fait pas ſa force; au contraire, l'intérêt nous montre que tous les grands Empires ont tourné court vers leur décadence auſſi-tôt qu'ils ont ceſſé d'être conquérans. Qu'on ſe ſouvienne à cet égard de ce que j'ai dit dans ma ſeconde Partie: *Auſſi loin qu'un Gouvernement peut étendre protection, juſtice & ſûreté, il peut ſe promettre un Empire durable; où ſa juſtice ne peut atteindre, ſon Empire s'arrête auſſi.*

En conſéquence nous nous ſommes con-

Digitized by Google

tentés des bornes de nos frontieres, & nous avons mis tous nos soins à nous approprier véritablement les Provinces qu'elles renferment; c'est-à-dire, à y distribuer la Police & y établir la vivification intérieure. Pour cela nous nous sommes fait un plan fixe; & du centre, c'est-à-dire, de la Capitale, nous avons ouvert les rameaux de circulation jusques aux extrémités, de façon que la méchanique entiere de la machine politique a tout son jeu libre, & que l'Etat ensemble ne fait qu'un tout qui reçoit ses mouvemens par l'action facile du cœur. La France en un mot tient la racine de la prospérité, elle est forte & unie au-dedans.

En cet état, je m'éleve & je regarde autour de moi, je vois ce qu'on appelle les Nations Etrangeres. J'y trouve des préventions contre nous, des craintes, de la haine, de l'ambition. Or, mes semblables, nous ne pouvons rien les uns que par les autres. L'homme isolé seroit le plus malheureux de tous les êtres; & qui cependant caveroit le résultat de nos passions, verroit au bout des projets de celles de chacun de nous, la conséquence d'être seul. Il est pourtant vrai que la nature nous porte d'elle-même à la société; d'autre part cette même société nous inspire des craintes, des jalousies, des précautions. Qu'est-ce que cette prudence? Est-ce perfection de la nature; en est-ce la corrup-

Digitized by Google

tion ? Le problême eſt aiſé à réſoudre par les effets : s'il tend à perfectionner la ſociété, le principe eſt bon ; s'il viſe au contraire à la corrompre & la diſſoudre, il eſt mauvais. C'eſt-là l'épreuve à laquelle je me ſoumets volontairement, & j'eſpere faire voir dans la ſuite de ce Traité, que tous les hommes gagneroient, tant étrangers que concitoyens, à ſe traiter en freres.

Le Prince gouverne ſa Cour d'un coup d'œil, ſes armées par un ordre abſolu, ſes ſujets par un régime fixe de loix : il eſt donc pluſieurs ſortes de dominations, même dans le Royaume le plus ſoumis. Il eſt de même une façon de dominer ſes voiſins ſans envahir & dévaſter leur territoire ; & cette façon uſitée de tous les temps dans pluſieurs grands empires, c'eſt de leur impoſer un tribut. Heureuſement pour l'Europe, tout y eſt contrebalancé de façon qu'il eſt impoſſible qu'aucun Prince puiſſe impoſer à ſes voiſins un tribut forcé : il faut donc avoir pour objet un tribut volontaire, & c'eſt ce que fait le Commerce étranger.

Pour parvenir à me procurer cet avantage, je ſuis préciſément la même méthode que j'ai miſe en œuvre pour la vivification intérieure ; & l'Etat entier dans ma grande ſpéculation qui embraſſe déſormais l'Univers, eſt relativement aux pays étrangers ce qu'étoit ci-devant la ca-

Digitized by Google

pitale relativement aux provinces & à tout le territoire de la France.

Je n'ai rien négligé pour y établir la confiance, & l'exacte police qui regne aujourd'hui dans la capitale; l'agriculture a mis en jardin tout le territoire; l'induſtrie inventive, œconome & active s'eſt établie par-tout; les canaux & chemins de communications forment les rues de cette floriſſante ville. Il ne s'agit plus maintenant que de procurer les mêmes avantages à nos voiſins, & de nous les rendre relatifs ces avantages. Mon Prince ne dût-il y gagner que le titre de bienfaicteur de l'humanité; à qui ce titre divin ſera-t-il dévolu plus juſtement entre les hommes qu'à celui dont un Auteur très-partial contre notre nation a dit: *Dominus Rex Francorum, qui terreſtrium Rex Regum eſt?* Mais il eſt aiſé de démontrer qu'on ne peut faire le bien d'autrui ſans faire le ſien propre, & j'eſpere prouver la vérité de cet axiome dans la partie que je traite, qui, je crois, eſt la plus importante de toutes.

Je viens d'annoncer que la France devoit être aux terres étrangeres ce que j'ai dit ci-deſſus que la capitale étoit aux provinces. Jai dit dans la ſeconde partie qu'une ville n'étoit vraiment Capitale d'un pays qu'autant qu'elle en attiroit tout, & qu'en conſéquence de ce qu'il n'y a bourſe aucune dont on puiſſe toujours tirer ſans

Digitized by Google

y rien remettre, la Capitale devoit porter toute ſon attention à repouſſer ſans ceſſe aux lieux d'où elle vouloit tirer. C'eſt par cette méthode ſeule que nous ſommes parvenus à unir, peupler & vivifier le Royaume entier. La même méthode doit exactement être obſervée à l'égard des étrangers.

Entre tant & tant de paradoxes dont on pourra m'accuſer dans le cours de cet Ouvrage, paradoxes que j'ai avancés de bonne foi, & ſur leſquels je ſerois bien aiſe d'être contredit, celui-ci ſans doute paroîtra des plus inſoutenables; car il ſuit de mon principe que nous avons intérêt à ce que nos voiſins éclairés ſur tous les reſſorts de la ſaine politique portent chez eux l'agriculture, l'induſtrie & les bonnes loix, au plus haut point où elles peuvent aller, & retirent de ce régime proſpere tous les avantages qui en ſont la ſuite. C'eſt cela que j'ai prêché pour nos provinces. Vous vous trompez, je ne ſoutiens pas cela, je le démontre.

Pour parvenir à cette démonſtration, ſuppoſons un moment qu'une Puiſſance commerçante, que l'Angleterre, par exemple, parvînt au but de ſes deſirs; quels ſeroient-ils d'abord? D'une part elle envahiroit & livreroit à ſes colonies le nouveau Monde; mais toujours en garde contre ces mêmes colonies qu'une ſi vaſte étendue de pays & tant de reſſources en tout

Digitized by Google

tout genre à leur disposition porteroient à l'indépendance, elle prendroit soin de borner par tous moyens leur accroissement & leur industrie. Maîtresse absolue de la navigation, elle déclareroit une guerre sanglante à tous voituriers de mer, s'il est permis de parler ainsi, ce qui ne seroit au fond qu'étendre son tyrannique acte de navigation en même-temps que son empire. Ses peuples feroient alors eux-mêmes le commerce entier de l'Univers, & ce la sans doute est très-beau; mais prenez garde que par une conséquence inévitable, tout peuple à qui le commerce extérieur est interdit, perd bientôt l'industrie. La cessation de celle-ci étrangle la population; avec la population tombe l'agriculture. Oh! je demande aux Anglois ce qu'ils retirent des côtes de l'Afrique qu'on appelle la Barbarie; des bleds, diront-ils, & c'est tout ce qu'il nous faut. Sans doute, & je le dirai dans le Chapitre suivant. Mais toutes les terres ne sont pas de la nature des côtes Septentrionales de l'Afrique, qui presque sans aucune culture sont d'une fertilité singuliere. Les terres de l'Europe en général ne rapportent que par un travail assidu. Supposons-leur cependant la même vertu qu'à ces premieres, & voyons ce que font les Barbaresques avec ce secours. Féroces, livrés au gouvernement du Sabre, c'est-à-dire, à une Anarchie presque absolue, ils s'entre-

Digitized by Google

détruisent au-dedans, & n'ont au-dehors d'autre profession que celle d'infester les mers de leurs pirateries. Ils obligent par-là les Anglois, ainsi que toutes les nations commerçantes, à entretenir des flottes qui les contiennent dans un état de paix : contrainte mal gardée, & toujours enfreinte au moment où elle seroit la plus nécessaire. Si au lieu de cela, l'Afrique peuplée comme elle l'étoit autrefois & mieux policée encore, chose possible, avoit sur ses côtes nombre de villes florissantes, enfin la population & l'industrie relatives, d'une part son produit centupleroit à l'infini, à l'avantage général de l'humanité ; de l'autre, ses besoins multiplieroient de même, & les nations les plus industrieuses, hardies & œconomes dans le commerce en profiteroient, néanmoins concurremment avec toutes les autres, chacune en proportion de ses avantages naturels.

Considérons d'autre part la Hollande, l'opposé diamétral assurément de l'Afrique autant par l'industrie & la population que par le climat. Un Politique foible, un Historien partial vous diront, comme le Sultan Selim, que pour le bien de l'humanité il eût fallu jeter dans la mer ce petit morceau de terre ; que dans son enfance & sa jeunesse ce pays fameux a été arrosé de ruisseaux de sang ; qu'il a ruiné l'Espagne & par contre-coup épuisé d'hom-

Digitized by Google

mes tous les Etats de la Maiſon d'Autriche; qu'élevée par nos ſoins, ingrate de tant de bienfaits, la Hollande a ſoulevé contre nous l'Europe entiere & ſoudoyé nos ennemis; que la premiere elle a changé l'eſprit liant & pacifique du commerce en une politique barbare qui n'a rien eu de ſacré que ſon propre intérêt; qu'elle a donné l'exemple d'une dériſion indigne de la Religion ſous le nom de tolérance; que ſa liberté n'a ſervi qu'à autoriſer le libertinage, à multiplier & répandre par l'impunité de la preſſe les libelles les plus dangereux; qu'en un mot c'eſt le rendez-vous des vices humains, où l'on ne connoît d'autre Dieu que leur principe, à ſavoir la cupidité.

C'eſt ainſi que je l'ai oui peindre par des gens qui croyoient dire vrai. Retournons le feuillet, & cherchons la vérité. Les guerres de Flandres ont ſans contredit été très-opiniâtres & à la longue très-ſanglantes; mais je ſoutiens que loin d'être deſtructives pour l'humanité, elles ont été tout le contraire. Repaſſons les annales de l'art de la guerre en Europe depuis que les nations du Nord eurent détruit l'Empire Romain, les invaſions des Barbares, leurs guerres entre eux, les ravages des Normands, nos guerres avec les Anglois, nos courſes en Italie, &c. on ne verra dans tout cela que des expéditions rapides, où tout plioit devant le nouveau

Digitized by Google

venu qui alloit brûlant & saccageant, jusques à ce que rencontrant l'ennemi, le sort des armes se décidoit par une bataille sanglante où l'une des nations étoit exterminée, & l'autre affoiblie au point de ne pouvoir s'en relever de long-temps. C'est ainsi que les Hurons & les Iroquois se font la guerre. Les guerres de Flandres faites dans un pays où tout étoit en armes pour sa défense contre des étrangers, obligerent les deux partis à se disputer le terrein pied à pied. Les nécessités grandes & capitales des deux côtés rendirent l'esprit des gens de guerre inventif; on couroit de grands dangers, on étoit mû par de grandes passions; il fallut faire de grandes choses pour de petits succès. Dès-lors la réputation entra pour beaucoup dans la guerre, & la plus cruelle des guerres dans son principe se trouva par cette gradation avoir civilisé l'Europe dans ce genre meurtrier. L'art de vaincre prit la place de l'art de détruire; & sans étendre plus loin une discussion qui me meneroit hors de mon sujet, on sent la différence de ces deux points & je m'en rapporte aux gens du métier pour décider si la guerre réduite en art n'est pas infiniment moins meurtriere que les courses de la barbarie & de la férocité.

Quant à l'allégation, qu'elle a ruiné & dépeuplé l'Espagne, j'ai dit autre part

que c'étoit à toute autre chose qu'il falloit attribuer la dépopulation de ce beau Royaume ; en effet, rappellons-nous ce que c'étoit que les armées que l'ambition de l'Espagne envoyoit dans les différentes contrées de l'Europe. Trois ou quatre mille hommes des vieilles bandes Espagnoles, troupes alors de la plus haute réputation, étoient regardés comme un renfort capable de changer la face de la guerre. Si l'on veut balancer ce qu'il est sorti d'hommes de l'Espagne pour les guerres de Flandres & d'Italie, avec ce qu'il en est sorti & ce qu'il en sort continuellement de la Suisse, on verra qu'il n'y a aucune comparaison ; cependant la Suisse est toujours également peuplée & cultivée. Pourquoi cela ? C'est que les sources de l'or arrivent en fleuves en Espagne, & ne sont plus que de petits ruisseaux quand elles parviennent en Suisse.

La Hollande, dit-on, nous doit son existence ; ingrate depuis, elle a été notre pire ennemie. Raison d'Etat ; hé ! quel Gouvernement au monde peut sans rougir reclamer le droit des bienfaits ? Quand nous avons appuyé la Hollande, ce fut pour affoiblir l'Espagne, trop puissante alors. La triple alliance, époque du revirement de système de cette République à notre égard, étoit dans la raison d'Etat. Un Roi, jeune, puissant & redouté, alloit devenir leur voisin en vertu d'un

Digitized by Google

droit au moins litigieux & d'un fait très-décidé. L'ancien poſſeſſeur étoit foible, & hors d'état de ſe faire craindre. S'il y eût eu lieu à des diſcuſſions pacifiques de droit, & que la Hollande eût ſonné le tocſin en s'alliant contre nous, le trait eût été ingrat & trop audacieux; mais notre Cour en entamant des négociations, ſe faiſoit rapidement juſtice par les armes : le Miniſtre d'Angleterre arrive, propoſe une alliance qui établit un contrepoids; le Chef de la République s'y engage, & ne ſe ſert enſuite de cette augmentation de forces, que pour appuyer & faire conclure une paix qui nous fût avantageuſe. Quand le Miniſtre d'autrui fait pour ſon Maître ce que nous voudrions que le nôtre fît pour nous, l'équité qui eſt la vraie politique, veut que loin de le haïr, ſon ennemi même l'eſtime. La grande ame de Louis XIV. étoit faite pour ces ſentimens-là, ſi ceux de ſes Miniſtres qui avoient interêt de l'occuper de la guerre, n'avoient cherché à faire dégénerer en fierté ſon penchant vers la gloire. Il ne pardonna pas à la Hollande d'avoir connu ſes vrais interêts; & la marque qu'il lui donna peu après de ſon indignation, fut d'eſpece à changer le cœur & l'eſprit de l'Europe entiére à notre égard. Depuis Louis XI. aucun de nos Princes n'avoit paru avoir le génie uſurpateur : les apparences en furent dévolues à la Maiſon d'Autriche; & les grands hommes en tout

Digitized by Google

genre qui l'ont servie, n'ont pû empêcher que l'effroi que toute l'Europe conçut de ses desseins n'ait affoibli de toutes parts cette puissante Maison. Louis XIV. par son expédition de Hollande se rendit propre cette fâcheuse disposition de ses voisins; faut-il être étonné que ces Républicains, plus exposés que tous les autres, aient fait contre lui tous les efforts qu'inspirent de tels ombrages ?

Quant au reproche d'injustice & de politique barbare dans le Commerce, il y en a peut-être bien eu quelque chose jadis dans les détails; mais de dire qu'ils aient été les premiers, cela est faux. Qu'on voie les guerres de Venise & de Gènes, qu'on remonte enfin jusques à Carthage, les annales du gouvernement marchand sont & toujours seront tachées des traces impures de la cupidité dominante. Le Commerce doit servir en toute liberté, & jamais ne commander.

Pour ce qui est de la tolérance, c'est un chapitre qui n'entre point dans mes spéculations déja trop étendues; mais je la crois plus propre à détruire les faux cultes qu'à les autoriser; & la liberté de la presse qui seroit un vice principal dans un pays gouverné, est un incident de rien en un rendez-vous public où la police tient lieu de loix, & où le travail sert de police. Le travail, quoiqu'on en dise, est plus d'habitude en Hollande, qu'excité par la cupi-

Digitized by Google

dité destructive. Vous, qui cherchez des vices en Hollande, souvenez-vous que leur mere est l'oisiveté.

Voilà, je crois, la Hollande considérée sous son vrai point de vuë, & lavée des reproches principaux que lui font ses ennemis. Voyons maintenant si l'humanité en général ne lui auroit pas de véritables obligations.

Le Commerce du Levant & celui de l'Asie par la voie unique des caravanes, étoit le seul connu en Europe, avant que la nécessité eût obligé les Hollandois à se faire un fonds de leur industrie. Ces Commerces cultivés par quelques peuples d'Italie, & qui n'avoient de théatre que la Mediterranée, laissoient toujours dans l'enfance l'art de la navigation. Les Portugais avoient doublé le Cap de Bonne-Espérance & trouvé la route des Indes Orientales, & les Espagnols avoient découvert, conquis & dévasté les Côtes Meridionales de l'Amérique; mais les premiers dormiroient peut-être encore seuls dans leurs comptoirs d'Asie, & les derniers se contenteroient de faire fouiller des mines, si les Hollandois forcés par la nécessité & par l'interdiction du Commerce dans les ports d'Espagne, n'avoient de toutes parts tenté & établi la concurrence par des travaux inouïs, une audace, & une constance plus qu'humaine.

On sçait que les premiers navigateurs Anglois & François, que le desir de s'en-

Digitized by Google

richir & la témerité romanesque qui regnoit alors porta vers les côtes de l'Amérique Septentrionale, échouerent la plûpart dans leurs entreprises; parce que comptant pour rien les avantages de la nature qui s'y présentoient de toutes parts, ils ne songeoient en débarquant qu'à s'occuper de l'inutile recherche des mines, & que les autres abandonnerent volontairement ces beaux pays dès qu'ils virent qu'on n'y trouvoit ni or ni argent. Les Hollandois montrerent les premiers à l'Europe encore barbare que le vrai moyen de trouver l'or, étoit d'acquerir & approprier à nos besoins les productions de la terre & de la mer, s'éveiller matin, s'endormir tard, travailler jour & nuit, & s'ouvrir les routes de l'échange.

Non-seulement ils apprirent à faire circuler les métaux, mais encore à les reproduire par le moyen des banques nationales; ils établirent des Compagnies, & firent enfin regner l'industrie de l'Europe sur l'Univers entier. Si les Anglois ont un Commerce, si nous eumes une Marine, nous la devons aux Hollandois.

Ajoûtez à ces objets généraux tant d'autres services de détail, la perfection des manufactures, l'art des canaux, de la construction marchande, &c. il se trouvera que l'industrie Hollandoise a plus instruit & accommodé le monde moderne, que la philosophie, la législation & les arts de la

Digitized by Google

Grece n'éclairerent le monde ancien. Si pourtant on peut citer un exemple d'un peuple qui ait pouſſé ſes avantages au plus haut point où ils pouvoient aller & au-delà du degré imaginable, c'eſt aſſurément celui-là. Le monde entier y a gagné, & ceux même à qui leur puiſſance a fait le plus d'obſtacles.

On verra à la ſuite de ceci qu'il entre dans mes principes que chacun ſe mette en état chez ſoi de ne pas recevoir la loi de ſon voiſin. Je dirai auſſi comment l'eſprit d'équité conſtante & ſoûtenue doit donner aux armes un poids & une force plus à l'abri des revers de la fortune qu'elles ne l'ont ſans cela. A l'égard du premier de ces deux points, je crois l'avoir ſous-entendu en mettant à la tête de tout la force & la vivification intérieure. J'établirai bientôt que les moyens de ſe faire reſpecter en ſont une des appartenances abſolues. Je reviens à mon principe. Dans la ſpéculation actuelle, la France eſt la capitale, les pays étrangers ſont les provinces.

Notre interêt donc dans ce nouveau genre d'Etat, eſt comme dans celui que nous avons vivifié tout à l'heure, que les grands chemins ſoient libres & les communications aſſurées d'un bout à l'autre de ce vaſte Empire. La première des communications eſt ſans contredit la mer; on préjuge d'avance à quel point j'y établirai la liberté, ainſi que celle des rivières, des

Digitized by Google

chemins, des frontières, de tout enfin ce qui peut faciliter la communication entre nous & les contrées étrangères, même les plus éloignées.

Nous avons dit auſſi qu'il importoit de renvoyer juſtice & protection aux lieux d'où on veut tirer ſervice & ſubvention; nous ne pouvons exécuter ces deux opérations chez l'étranger que par la voie de la guerre & de la paix. Il faut donc que l'empire de ces deux choſes ſoit dans notre main; & cet empire, je l'avance hardiment, n'y ſçauroit ſubſiſter qu'en conſéquence de mes principes, & ſur-tout de cette équité prédominante dont je fais le premier & le plus puiſſant de mes moyens. Maintenant après avoir établi l'eſſence du Commerce étranger en général, tâchons d'en déduire les attributs & le détail.

Mais qu'on ſe ſouvienne à jamais qu'ainſi qu'une famille ne peut proſperer ſeule ſans le concours des autres familles dont elle eſt environnée, de même une bourgade, une ville, un Etat perdront toujours à vouloir réaliſer la chimère de la proſpérité excluſive.

La Chine qu'on cite quelque-fois comme exemple, qu'un Empire peut ſubſiſter & proſpérer ſur ſa propre ſubſtance, ſans avoir aucune relation de commerce ni de politique avec ſes voiſins; la Chine eût beaucoup gagné, ſi elle eût employé à civiliſer les Tartares, les frais, les ſoins &

Digitized by Google

le travail que lui coûta sa célébre muraille. Je parlois ci-devant à des Chrétiens, & j'aurois pu leur alleguer une loi dictée par l'Etre souverain qui leur enjoint de vivre tous comme freres, & qui proscrit en conséquence la politique de l'interêt particulier. Je parle maintenant à l'Univers entier, & conséquemment faisant abstraction de notre Loi, quoiqu'elle ne prêche que douceur & humanité, je suis en droit de demander aux nations Mahométanes & Payennes la, même impartialité.

Consultons la loi naturelle. Qu'on éléve ensemble cent enfans des differentes nations des quatre parties du monde, sans leur dire qu'ils sont étrangers les uns aux autres; on verra naître entre eux les mêmes liaisons d'intimité qui désignent les premiers principes de la société: ils se réuniront pour le plaisir, se sépareront pour l'étude, s'entr'aideront au travail. Les hommes enfin sont tous freres par nature, & la nature ne fut jamais un mauvais politique.

Le mal est que les gens attentifs aux petits interêts, ont presque toujours prédominé dans le monde. Le bien est fort au dessus de nous, le mal rampe à nos pieds; en conséquence la vie de l'homme qui tend au bien est spéculative, celle de son contraire est active. Par une suite de la foiblesse humaine, l'homme actif arrive communément à son but. De-là vient que de cent personnes qui arrivent sur le grand

Digitized by Google

théatre des dignités (ce qui au fond est bien peu de chose, si ce n'est pour faire bien) à peine y en a-t-il dix qui aient les grandes vuës, c'est-à-dire, un génie vaste, éclairé & droit en même temps. Or les petits hommes dans les grandes places, & devenus conséquemment maîtres des grands ressorts, sont ceux qui ont établi comme une vérité le mensonge le plus physique, à sçavoir, que les maximes d'Etat ne s'accordent pas avec l'exacte probité. Je suppose qu'un homme fourbe soit Ministre, mille particuliers honnêtes gens ne peuvent l'empêcher d'être tel, ni même éviter d'en être opprimés s'ils se trouvent en son chemin. Cet homme alors & ses flatteurs attribueront à sa supériorité le succès qui n'est dû qu'au poids de sa position. Si un homme de la trempe de ceux qu'il croit primer, se trouvoit en tête de notre Sicophante, Ministre d'un Prince égal ou même inférieur, c'est alors que le fripon & ses ruses montreroient la corde; mais la Providence qui veille à l'équilibre des nations, en même temps qu'elle permet que leurs fléaux les plus actifs naissent d'ordinaire au milieu d'elles, la Providence, dis-je, sçait bien que notre petit grand trouvera presque toujours son semblable dans son antagoniste. Oh! quand les deux arlequins se rencontrent, c'est à qui surpassera son compétiteur en grimaces, & voilà la politique des prétendus hommes d'Etat qui

Digitized by Google

ont voulu bannir de leur ſcience l'équité.

Aujourd'hui cependant le monde devient plus éclairé ſur ces ſortes de choſes ; les myſteres d'Etat n'en impoſent plus à l'humanité, qui s'eſt fait des révolutions paſſées, un tableau de proportion pour juger du vrai mobile des grands évenemens préſents & futurs. Nous voyons que des miſeres d'interêts ou de paſſions particuliéres ont de tout temps décidé des plus grandes choſes ; & le maſque de la politique eſt déſormais percé à jour.

Il ſeroit difficile, ſi jamais on ſçavoit qui je ſuis, de coudre à ma poſition & à ma façon d'être, toutes les ébauches de notions éparſes dans cet Ouvrage. Je puis néanmoins ajoûter, que quoique ceci ait été écrit tout de ſuite, (& il y paroît) il m'en coûteroit moins encore de traiter de tous les détails que j'omets, & qui n'entrent pas dans mon plan. Je placerois aiſément ici par ordre le dénombrement de chacune de nos provinces, ſes loix civiles & municipales, ſon produit, ſon induſtrie, ſes moyens particuliers d'exportation actuelle & d'amélioration future. Je déduirois de-là en détail notre Commerce étranger, & celui de toutes les nations de l'Europe, & en gros pour les nations étrangéres, les mêmes points que je viens d'énumerer pour nous ; il m'en coûteroit auſſi peu de traiter des interêts actuels des Princes, de la gradation des

Digitized by Google

actes respectifs qui les constatent depuis cent ans; en un mot, ce qui git en faits, s'il étoit de mon sujet, me coûteroit moins à parcourir qu'à établir ici tant d'idées différentes, mais qui ressortissent à un tout uniforme. Pour tout cela je ne m'en crois pas plus merveilleux, & il y en a mille dans Paris qui en sçavent autant & plus que moi; en un mot, les hommes aujourd'hui sont éclairés. C'est donc par le raisonnement, & non par le mystere, qu'il faut démontrer la nécessité de l'astuce dans la politique. Oh! quant à ce point, je défie les plus habiles. Mon système est à découvert, & je le rendrai complet dans toutes ses parties.

CHAPITRE V.

De quelle nature d'effets doit être le Commerce Etranger.

MA tête est le pays des idées, & je crois qu'on commence à s'en appercevoir. Un jour que je rêvois pour m'amuser, il me vint en pensée qu'un terrein de deux toises en quarré mis en petite loge à l'Opéra se louant mille écus par an, & ce terrein se trouvant multiplié en hauteur par le moyen des échafaudages, il se trouveroit que par un calcul du nombre de toises ainsi estimées que renferme l'éten-

Digitized by Google

duë du Royaume, on le rendroit d'un prix ineſtimable en le couvrant d'hiſtrions, chanteurs, & baladins. Cette folie qui me fit rire un moment, peut avoir trait à une vérité très-eſſentielle qui eſt l'avantage de la population.

Le terrein dans le quartier des halles à Paris, ſur le port à Marſeille, & en quelques autres lieux ſe vend cent piſtoles la toiſe, & relativement au profit naturel qu'on peut faire ſur le produit d'une toiſe de terrein, ce prix eſt auſſi fol que le premier. C'eſt uniquement la population & l'induſtrie qu'elle néceſſite, qui ont forcé ſi avantageuſement la nature des choſes.

Il eſt conſtant par cette induction & par tout ce qui ſe préſente à l'entendement, indépendamment des raiſons que j'ai déduites, que la population eſt le bien & l'avantage unique où doivent tendre & ſe réunir tous les ſoins tant politiques que civils d'un bon Gouvernement. J'ai fait voir ci-devant comment tous les moyens d'augmenter la population ſe réduiſoient en un ſeul, à ſçavoir d'étendre les moyens de ſubſiſtance. En conſéquence de ce principe j'ai d'abord recommandé l'agriculture, qui ſeule peut établir & multiplier le produit du terrein qui ne nous eſt point diſputé. J'ai enſuite traité des moyens de rendre, autant qu'il eſt poſſible, tous les avantages de la ſociété communs aux habitans des divers cantons de

Digitized by Google

ce territoire, afin d'éviter qu'on n'en abandonne certains moins favorisés, pour surcharger les parties vivifiées. De-là j'ai traité des moyens de borner les consommations, & de tourner la société de façon qu'on oublie en quelque sorte, s'il est possible, l'axiome homicide qui dit : *le superflu chose si nécessaire*; attendû que qui de la consommation d'un seul peut faire celle de trois, gagne 200. pour cent sur le meilleur de tous les commerces. J'ai ensuite déduit la façon de porter tous les hommes vers l'agriculture ou l'industrie. Maintenant en supposant que tous ces arrangemens soient en plaine vigueur, je vais chercher des subsistances chez les autres.

C'est dire d'un seul mot tout l'objet du Commerce étranger bien entendu. Portez à l'étranger autant que vous pourrez de l'or & des matières ouvrées, rapportez de chez lui des denrées comestibles d'abord, & à leur défaut des matières brutes qui servent de fonds au travail de vos manufactures ; voilà tout le secret d'un Commerce étranger avantageux, & tout le mystere de cette science si compliquée de détails, & si malentendue par les Gouvernemens, qui voudroient que tout allât par leurs loix, par leur inspection, & que tout s'arrêtât en vertu de leurs systêmes & prohibitions.

Digitized by Google

Revenons au plan tracé dans le précédent Chapitre. Considérons le Royaume comme la Capitale, & les pays étrangers comme les provinces. Nous avons dit qu'il falloit repousser sans cesse l'argent de la Capitale dans les provinces, attendu que selon la constitution des choses, la Capitale l'attiroit toujours à elle par les nécessités du Gouvernement, par le séjour des grands propriétaires, par l'influence des grandes affaires, &c. Toutes ces choses au premier coup d'œil ne se rencontrent pas dans la nouvelle Capitale que nous venons de fonder. Elle n'est ni en droit ni en pouvoir de tirer des subsides de ses prétendues provinces; les grands propriétaires de l'Empire universel sont tous chez eux, il en est de même des grandes affaires. Ainsi la comparaison cloche dès le premier pas, & defectueuse dans le principe, elle le deviendra davantage encore par les conséquences. Considérons mieux cependant, & remontant à la nature des choses, nous retrouverons peut-être la parité dont nous paroissons maintenant si éloignés. Examinons d'abord le premier de ces deux articles sur lesquels nous paroissons en défaut, nous passerons ensuite au second.

Quelle est en soi la nature des subsides? Si ce n'est autre chose que la loi du plus fort imposée en especes sur le plus foible, la récolte sera le droit des gens.

Digitized by Google

Mais nous lui avons ci-devant trouvé une définition & plus honnête & plus vraie. La ſubvention des ſujets envers leur Souverain n'eſt autre choſe que la ſoute du payement que fait le Prince en juſtice & protection, & nous avons démontré que ſi-tôt que ces deux ſubventions n'étoient pas au pair, l'Etat couroit à ſa perte. En conſéquence il n'y a ni perte ni gain dans cette ſorte de commerce; chacun y fait ſa fonction, & le bien de l'état en reſulte; c'eſt là tout.

Dans le nouveau Gouvernement établi dans l'induction actuelle, la Capitale qui n'a d'inſpection ſur les provinces que de ſupériorité, & qui ne lui doit juſtice & protection qu'en grand, & dans le genre que j'ai renvoyé au chapitre de la guerre & de la paix, n'a pas beſoin d'en tirer en ſervices & ſubvention ce qu'elle ne ſçauroit acquiter en juſtice & protection.

La circulation ſe ralentit en proportion de ce que les provinces ſont éloignées, je l'ai dit dans la ſeconde Partie; mais elle exiſte, ou bien tout commerce eſt interrompu. Or quand elle exiſte, il faut qu'elle ſe rapporte aux régles déja établies, ou que le fleuve remontant vers ſa ſource, le ſang refluant vers le cœur, le déſordre ſe mette dans toute la machine.

Mais, dira-t-on, de quel droit vous conſidérez-vous ici comme le centre de

Digitized by Google

toutes choses ? Chaque nation n'auroit-elle pas le même droit ? Il s'en faut bien que je ne défende aux autres d'en uſer ; je ne fais ici pour l'Etat que ce que chacun fait pour ſoi dans le monde. En général, involontairement même, on rapporte tout à ſoi, & de cette infinité de faux calculs naiſſent cependant le mouvement, les rapports, le bien enfin de la ſociété. Que chaque peuple donc ſe conſidére comme le centre univerſel : pouvû qu'il ſe conduiſe ſelon mes principes, il n'en pourra réſulter que ſon bien & l'avantage général. Si au contraire il s'en écarte & tend au but de la proſpérité excluſive, il fera le malheur de ſes voiſins, & ſe détruira lui-même après avoir barré les autres ; mais il ne tiendroit qu'au Roi Paſteur.

Lui montrer en moins d'un inſtant.
Qu'un rat n'eſt pas un éléphant ;

& que de la façon dont ſont conſtitués les différents Etats de l'Europe, le véritable éléphant c'eſt la France, quand elle voudra n'avoir de vuës que ſubordonnées à la juſtice & à l'équité.

Revenons donc à notre induction faite uniquement pour nous, & diſons que la Capitale plaine de peuple, d'induſtrie & de commodités, n'a naturellement beſoin d'aucunes matières ouvrées qu'elle trouve chez elle à meilleur marché que

Digitized by Google

par-tout ailleurs. D'une part, l'immenſe population y a établi la concurrence qui met au rabais tous ouvrages; de l'autre, le ſoin de repouſſer au loin les métaux, & de les troquer ſans ceſſe contre des ſubſiſtances, empêche la ſurabondance de l'or qui ſeule peut hauſſer les prix du travail: en conſéquence tous ouvrages y ſont à meilleur marché, plus parfaits & mieux conditionnés; d'où il ſuit que vainement les provinces enverroient les leurs à cette Capitale, puiſque tous les avantages de la façon & du prix ſe réuniſſent en faveur des matières qui ſe fabriquent chez elle.

Par les mêmes raiſons, les provinces s'y fourniront de tout ce qui leur ſera néceſſaire en ce genre. A la vérité, ces provinces, & les peuples qui les habitent, peuvent & doivent tenter à cet égard tous moyens de concurrence.

Il en eſt deux, à ſçavoir les prohibitions d'une part, c'eſt-à-dire, les défenſes de conſommer les ouvrages de vos manufactures, & d'autre part des meſures ſemblables aux vôtres pour exciter chez eux la même population & induſtrie que vous avez établie chez vous.

A l'égard du premier de ces moyens, on ſçait par expérience que ces ſortes de défenſes ſont d'ordinaire l'effet contraire à leur objet; & d'ailleurs, quand j'en ſerai au Chapitre des prohibitions, on verra que j'en proſcrirois bientôt la méthode.

Quant à ce qui eſt du ſecond moyen, tant mieux pour l'humanité entiére, & tant mieux pour nous par conſéquent. Chacun alors vaudra tout ce qu'il peut valoir en raiſon de ſon produit & de ſon induſtrie, & ce marché-là ne ſçauroit nous ôter la primatie.

Mais en attendant que tout le monde ſoit éclairé ſur ſes vrais interêts, marchons aux nôtres. C'eſt ſans contredit de faire jouir les provinces de toutes les commodités inventées & fabriquées chez nous, pour que d'une part le commerce & la communication avec la Capitale leur ſoit utile & que de l'autre, elles contractent l'habitude de ces conſommations qui doivent nous les ramener fréquemment.

En outre les diverſes facilités que la convention générale a attribuées aux métaux, font que tous les hommes les eſtiment comme richeſſes, parce qu'ils ont la faculté d'être échangés contre toute ſorte de biens ſoit de neceſſité, ſoit d'opinion; & parmi le grand nombre peu ont le bon eſprit de concevoir qu'il eſt un point juſques auquel l'argent eſt richeſſe, & par-delà lequel il eſt pauvreté. En conſéquence tous y courent; & tout pays où l'on trouvera de l'argent en abondance, eſt sûr d'être l'objet de l'empreſſement de tous les autres.

Ces matières donc, à ſçavoir argent, commodités & ſuperfluités de la vie, ſont

entre elles la ſubvention que la Capitale doit aux provinces dans le nouvel arrangement que nous venons de faire; & il en faut attirer en revanche les matières de conſommation, comme nous avons dit dans la ſeconde Partie que Paris devoit faire de ſa banlieuë.

Mais, dira-t-on, de ces deux choſes que vous voulez ſans ceſſe fournir, je vois bien d'où vous tirerez la première, à ſçavoir les matières ouvrées; votre produit, votre population & votre induſtrie ſont des ſources inépuiſables de ce genre de tréſor; mais quant à l'autre, vous n'avez point de mines, & en euſſiez-vous, elles ſeroient bientôt épuiſées au moyen de votre ſyſtême de toujours ſolder en argent & recevoir en denrées. Or l'agriculture & la population peuvent aller ſans argent, mais l'induſtrie ne ſçauroit s'en paſſer.

J'ai dit ailleurs, que ſi-tôt que les métaux étoient ſortis de la terre, inutile fardeau au déſert, ils couroient ſe répandre aux lieux où ſe trouvoient les richeſſes réelles dont ils devoient être le ſigne, & par conſéquent aux lieux vivifiés par la population. Ainſi donc les communications étant ouvertes, partout où il y aura de l'agriculture, il y aura des hommes; par-tout où ſeront les hommes en nombre, ſera l'induſtrie; par-tout où ſeront ces trois choſes; vous verrez circuler les métaux avec facilité.

Digitized by Google

D'ailleurs en désignant ici la nature du commerce avantageux, je n'ai prétendu en exclure aucun autre, & l'on le verra dans la suite de mes principes. L'or nous viendra de toutes parts en échange des choses qu'on viendra prendre chez nous, ou que nous irons porter aux autres; je n'exclus pas même le commerce de nos denrées chez l'étranger, persuadé que l'entiére liberté est l'ame du commerce & de la production: mais j'ai pris mes mesures pour qu'il entre dix fois plus de denrées dans le Royaume qu'il n'en sortira, & c'est tout ce qu'il me faut.

Ces mesures demandent beaucoup de calcul & de finesse dans la réduction des Ordonnances à cet égard; mais en voici le précis. Ce sont exactement les mêmes qui font que le maraischer de Paris va vendre ses herbes à la Halle plutôt que de les porter à Chartres ou à Montargis.

Si-tôt qu'une consommation continuelle & répetée sur les lieux assurera le débit de la denrée à un bon prix & sans déplacer, je doute que personne soit assez fol pour aller courir les risques, & payer les frais de la route & du transport pour les porter aux Hollandois.

Il peut arriver cependant qu'un gourmet retiré dans une des deux villes ci-dessus veuille goûter des premiers pois ou des fruits qu'on ne cultive bien qu'auprès de Paris, en ce cas il les fait venir à grands frais,

Digitized by Google

frais; mais en revanche de cette petite exportation, qu'elle importation immenſe ne tire pas de ces lieux & de leur population Pariſienne! De même, quand les Anglois conſommeront ce qu'on appelle les grands vins à Bordeaux au prix où l'on les paye, quand les Flamans, les Allemands tireront nos premiers vins de Champagne, c'eſt aſſurément le produit de notre territoire qu'ils conſomment; & c'eſt une grande perte pour l'Etat, s'ils nous remplacent ce produit en dentelles & autres ouvrages fins, où la forme emporte mille & mille fois le fonds; mais ſi nous retirons en bled cet équivalent, nous y gagnerons beaucoup attendu la différence du prix & de la néceſſité entre ces deux marchandiſes.

On a prévu depuis long-temps en France l'inconvénient de l'immenſe multiplicité des plantations en vignes, & on l'a ſenti depuis, quand toutes nos côtes de l'Océan ſe trouvant fermées, les peuples de ces parties du Royaume ſont morts de faim au milieu de leurs vignobles. Mais à cet égard on a prétendu abbattre l'arbre par les feuilles. On a défendu les nouvelles plantations, & ordonné d'en arracher pluſieurs des vieilles.

Combien d'Ordonnances on s'épargneroit en conſidérant les choſes dans leur principe, & jamais dans leurs effets! Qu'eſt-il arrivé de cette methode? Quel-

Digitized by Google

ques pauvres diables compris dans la verve des arrachis ont murmuré, d'autres ont acheté des permiſſions, le plus grand nombre a fait des expoſés faux; & à combiner ceux de toutes les requêtes à certaines Intendances, il ſe trouveroit prouvé par bons certificats que le territoire entier de la généralité eſt impropre à porter autre choſe que des vignes. Somme totale, le nombre des vignes a augmenté de beaucoup, & ira toujours croiſſant malgré les inconvéniens de ce genre de recolte, inconvéniens accrus encore par la diſproportion du débit à la denrée tant qu'on ne fera pas trouver au colon ſon avantage à faire produire autre choſe à ſon champ.

En effet, la dépopulation ôtant toute eſpece de débit à la denrée comeſt ble, il ſe trouve que dans l'intérieur des provinces éloignées du commerce, celui qui a fait une abondante récolte n'en ſçait que faire, & la donne en nature à des volailles qu'il eſt obligé de conſommer faute de débit. Cela iroit bien juſques-là s'il ne falloit pas payer les charges de l'Etat; mais à l'échéance il eſt ſergenté, & ſe trouve dans l'oppreſſion au milieu de cette richeſſe primitive devenue pauvreté par la tournure des choſes. Il ſe retourne alors, & conſidere autour de lui quelle eſt la ſorte de denrée dont il peut faire de l'argent, puiſque c'eſt de l'argent unique-

Digitized by Google

ment qu'on lui demande. Il voit que son voisin devenu vigneron vend bien ou mal sa denrée qui descend par les rivières aux lieux de l'exportation; il se met à planter des vignes. Son vin lui demeure-t'il? il le brûle en eau-de-vie, & s'il pouvoit le réduire en esprit de vin, & mettre toute sa récolte aux dépens de ses bois en une bouteille de pinte, pourvû qu'elle lui rapporte de l'argent en proportion des doubles & triples façons qu'il lui aura données pour la réduire à rien, son affaire est faite, & il vit.

Il resulte néanmoins de la réunion d'une quantité d'affaires particuliéres faites de la sorte, que le produit de provinces immenses va se consommer chez l'étranger en matiéres, qui n'étant pas de nécessité absolue, ne le mettent point dans notre dépendance, au grand détriment de la population & par conséquent de l'Etat.

Si au lieu de cela, par les moyens de vivification simples, mais indispensables que j'ai établis dans la seconde Partie de cet Ouvrage, on étoit venu à bout de semer partout du peuple, de l'industrie & de la consommation, vous verriez bientôt les vignes se retrécir d'elles-mêmes. Les denrées propres à la nourriture de l'homme deviendroient nécessaires & hausseroient de prix, on en trouveroit le débit prompt & assuré dans son canton; cela suffit, & tient lieu de toute ordonnance

Digitized by Google

pour obliger le payſan à quitter le hoyau & reprendre la charrue & la bêche; & ce qui reſteroit de vignes dans les terreins impropres au labour & au jardinage, rapporteroit au double, étant mieux cultivé, parce qu'une nature de bien aide l'autre. Voilà tout mon ſecret, & je ne connois ſorte de denrée qu'il fît tomber, ſinon le papier qu'on emploie en ordonnances vaines, qui demeurent ſans exécution.

Les Anglois, pour encourager la culture des grains dans leur Iſle, ont uſé d'une ſinguliére méthode qui leur a réuſſi; c'eſt de gratifier aux frais de l'Etat les exportateurs de cette ſorte de denrée. Ils ont modifié & dirigé cet important objet de police ſur des proportions relatives au tarif des marchés de l'interieur pour cette précieuſe marchandiſe. Cette méthode pourroit avoir été bonne pendant un temps, & devenir nuiſible dans d'autres circonſtances; car il n'eſt aucun réglement de police de détail immuable ici-bas.

Si mon ſyſtême abſolu n'étoit pas d'abandonner tout régime de détail en fait de commerce à la prudence, à l'induſtrie & activité du commerçant, je dirois que je trouverois plus raiſonnable de gratifier l'importateur de grains que l'exportateur; mais quant à moi, je ne voudrois nullement m'en mêler. Il eſt des peuples qu'un Gouvernement éclairé doit exciter par

Digitized by Google

tous moyens à gagner leur vie ; heureuſement le François n'a jamais donné cette peine-là. Il n'y a qu'à le laiſſer faire & le protéger, il trouvera de lui-même toutes les routes poſſibles d'induſtrie & de gain.

Je ne ſuis pas vieux, & ſi pourtant j'ai vu déjà pluſieurs fois la diſette dans différentes Provinces, & cela ſur de ſimples bruits. Auſſitôt que le prix des grains monte à un certain point, chacun le boucle chez ſoi ; les Provinces abondantes en cette ſorte de denrée en regorgent, & la voient manger par les charençons, tandis que la famine eſt à leur porte ; & ceux qui ont permiſſion d'en faire ſortir, ne profitent pas du ſurhauſſement, attendu que les permiſſions coûtent cher, & que quand même le chef eſt intégre, ſes ſous-ordres font leur main.

D'autre part, ceux qui ſont chargés de la police des Provinces affamées font des marchés onéreux pour faire venir de bien loin ce qui ſeroit naturellement à leur porte. Comme d'un côté leur défaut à la plûpart n'eſt pas la prévoyance, & que de l'autre ces ſortes de révolutions ſont d'ordinaire ſi ſubites qu'il ſeroit impoſſible de les prévoir, le ſecours n'arrive jamais que quand le fort de l'orage eſt paſſé. Ces grains amenés de loin, échauffés & quelquefois pourris en partie, arrivent au moment où la nouvelle récol-

Digitized by Google

te a remis une ſorte d'abondance dans le pays; & comme il ne faut pas tout perdre, & au contraire, on oblige les Provinces à conſommer ces grains qui portent des maladies dans un pays déjà dévaſté par la diſette précédente.

Qu'on ne crie point à la ſatire, mes preuves ſont faites, & c'eſt devant Dieu que je veux n'en avoir jamais à me reprocher. Ce que je dis, je l'ai vu cent fois, & d'un œil qui ſçait voir au-deſſus des erreurs populaires. On dit ici ce que l'on veut, & il n'y a rien qui ne puiſſe être préſenté d'un beau côté; mais quatre millions de témoins appuyeroient mon allégation. Et comment cela pourroit-il ſe faire autrement? Je ſuppoſe que l'Auvergne, le Limouſin & les pays voiſins, Provinces les plus méditerranées du Royaume, manquent tout à coup de ſubſiſtance; ſi le bruit de la cherté ſe répandant, la Bourgogne, le Poitou, le haut Languedoc, pays abondants, reſſerrent leurs grains, il faut que les bloqués reçoivent les vivres par les oiſeaux, ou déſertent leur pays. Mais, dira-t-on, l'on y pourvoit avec prudence; chaque Adminiſtrateur ſçait ce qu'il lui faut de grains pour la ſubſiſtance de ſa Province, & laiſſe ſortir le reſte: opération raiſonnable, puiſqu'il n'eſt pas juſte de s'expoſer à mourir de faim pour ſecourir ſes voiſins qui ne ſouffrent ſouvent qu'en opinion,

Digitized by Google

& parce que des monopoleurs ont entrepris de mettre chez eux la disette qu'ils parviendroient à nous communiquer aussi.

Belle spéculation ! & si je demandois tout-à-l'heure à chacun de ces Thermomètres ambulants ce qu'il leur faut de grain, année commune, pour nourrir leur département, les plus sages me diroient qu'ils n'en sçavent rien, comme en effet cela est impossible à sçavoir, & les autres me produiroient une somme idéale, comme le sont du plus au moins tous les dénombremens. Mais je veux que ce soit chose estimable; pour sçavoir à quoi la consommation doit se monter, en seront-ils plus instruits de ce qu'ils ont réellement des grains chez eux, de la disposition & fantaisie des possesseurs, soit pour débiter, soit pour attendre ? C'est pourtant sur des suppositions de cette nature qu'on leur attribue la superintendance des entrailles des sujets du Roi: & moi je vais donner mon secret pour abréger tous ces calculs, pourvoir à tant de craintes vraies ou fausses, détruire à jamais le monopole; & je mets ma tête qui vaut bien la leur, qu'il n'y aura jamais plus de famine, ni même de disette dans aucun canton du Royaume.

Ce secret est tout simple comme le sont tous les miens, car il en est de cela comme des ruses dont la meilleure est de n'en point avoir. Le judicieux David

Digitized by Google

Hume a dit que l'argent eſt comme l'eau, qui prend néceſſairement ſon niveau. Ce trait de génie eſt relatif au bled tout de même.

Conſidérons notre heureuſe poſition, indépendamment de l'incomparable fertilité de nos Provinces, qui ſelon mon plan ne doit pas nous ſuffire, nous donnons la main de toutes parts aux pays de l'abondance en ce genre; à droite l'Italie, la Sicile, l'Afrique; à gauche l'Angleterre, l'Irlande, le Nord, &c. Dans cette poſition pouvons-nous jamais craindre de manquer de bled? laiſſez-le courir en toute & entiére liberté d'un bout à l'autre du Royaume. Ce ne ſera point le bled de Picardie qui viendra nourrir l'habitant d'Aurillac affamé; mais ſi-tôt qu'on apprendra qu'un marché en manque, les voiſins s'empreſſeront d'y en apporter, & ce marché deviendra tout de ſuite plus abondant. Si l'appas du gain a obligé les ſuſdits voiſins qui n'avoient que leur proviſion néceſſaire à ſe dégarnir avant le temps, l'annonce du feu ſe montrera bientôt chez eux, & dès-lors les pompes d'accourir. Ainſi de proche en proche les grains reflueront d'eux-mêmes & ſans aucun ſoin de police, des extrêmités au centre. Arrivés aux frontières, les mers, les rivières, tout vous eſt ouvert, fuſſiez-vous au milieu d'une guerre ſanglante; vos ennemis fuſſent-ils

Digitized by Google

les maîtres de la mer, article dont je vous garantirai tantôt, rien n'empêchera le commerce & la cupidité de l'ennemi même d'apporter du bled où il en manque: ainsi donc pour maintenir l'abondance des grains dans le Royaume, que faut-il faire? Rien.

M. Colbert a passé & passera toujours pour avoir sçu gouverner l'intérieur du Royaume; pendant tout le cours de son ministere les grains n'ont jamais été gênés un seul instant. Il prenoit soin seulement que les grandes Villes, celles sur-tout qui sont voisines des débouchés maritimes, s'approvisionnassent de grains étrangers, & laissoit aller le reste.

Ce soin même (si j'ose raisonner d'après ce grand homme d'Etat) me paroît superflu & dangereux: superflu, en ce que l'industrie & l'activité du commerçant sçaura prévenir toujours la nécessité des approvisionnemens, & que par ce moyen les frais & la perte du magasin seront aux dépens ou de l'étranger ou du particulier qui veut bien les supporter, & non à ceux du public dont les affaires ne sont jamais mieux administrées, que quand il n'en a point; dangereux, en ce que c'est un commencement d'inspection dans une matière, où toute inspection ouvre la porte aux plus grands inconvéniens.

Revoyez d'un coup d'œil l'histoire entiere; vous y trouverez que le propre de

Digitized by Google

tous les Gouvernemens du monde eſt d'aimer les détails, en proportion de ce qu'ils deviennent incapables & languiſſants. Plus l'eſprit eſt foible, plus il aime à embraſſer des objets nouveaux ; & la même pareſſe qui laiſſe flotter les vraies rênes du Gouvernement, voudroit ramener à ſoi les moindres fils de l'adminiſtration particuliére. Ainſi donc un grand Miniſtre qui ſçait où l'autorité doit s'arrêter d'elle-même, doit, s'il eſt homme de bien, ſe ſuppoſer des ſucceſſeurs qui l'ignoreront, & en conſéquence éviter de toucher de certaines cordes qu'une main mal-habile peut & doit déranger tout-à-fait.

Il y a des Provinces où l'on a imaginé de faire des magaſins de bled au Roi, ſoit pour les troupes, ſoit pour les occurrences & néceſſités du pays. Qu'arrivera-t-il de cela ? C'eſt qu'un jour ce ſera le cannevas d'un monopole criant. Quand il faudra remplir les greniers, le nom du maître privilégié par-tout arrêtera les grains, & les employés les auront au prix qu'ils voudront. Faudra-t-il vuider les magaſins, de crainte que les grains ne dépériſſent ? Le même nom ſacré arrêtera toute autre vente, & ſervira de voile à un gain ſûr & illicite.

J'ai vu des privilégiés affamer un pays, & qui plus eſt, en extorquer honneur & chevance ; je n'en dirai pas davantage par

les principes que je me ſuis faits. Il n'y a rien, vous répondent à cela ceux qui ont aſſez bon eſprit pour vous entendre, qui n'ait ſon inconvénient. Qu'on me montre celui de l'entiére & abſolue liberté, & j'y répondrai : mais faiſons mieux, & recevez le défi de l'abeille aux frélons ; on a aſſez long-temps uſé de votre méthode, & tous les quatre ans une diſette en a été le prix. Nous voilà à la veille d'une guerre qui nous fermera la mer, le temps ne nous eſt pas favorable, eſſayez de la mienne, & vous ſçavez ce que j'ai parié. Je fais plus, je me montrerai alors, & l'on ne me trouvera peut-être pas indigne de répondre aux pieds du Souverain de la nourriture de ſes ſujets, pourvu qu'on me permette, au premier bruit de diſette, d'y aller voir.

La confiance entiére que j'ai en cet unique objet, *la liberté*, fait que je n'héſiterois pas même à demander, au moins juſques après l'épreuve, la ſurſéance des ſoins paternels que prennent en temps de calamité les Compagnies ſouveraines auſquelles la haute Police eſt dévolue. Je ſçais qu'aucunes vuës de faveur, & moins encore d'interêt particulier ne les déterminent dans leurs Arrêts, & qu'ils n'agiſſent à cet égard que par des vuës de Citoyens & de Magiſtrats ; mais d'une part, ſi l'on leur lie les mains, ce qui arrive quelquefois, le découragement,

Digitized by Google

la terreur des peuples, & l'audace du monopole en augmentent; de l'autre, ſi l'on les laiſſe agir, leur autorité trop compliquée & trop formaliſte pour les détails de la baſſe Police eſt très-redoutée dans la haute, attendu qu'il y a peu de ſubterfuges contre des Arrêts du moment, que le conſentement des peuples autoriſe dans leur exécution. Cet appareil effraie le commerce, accroît les huées ſouvent injuſtes de la populace, & groſſit le mal en augmentant le bruit.

Que demande la Police ? Que j'arrête le monopole ; je lui promets de faire crever dans leur peau les monopoleurs en les prenant ſous ma protection. En quelque coin du Royaume qu'un tel homme, ou une telle compagnie prétende faire enchérir les bleds, plus il amaſſera, plus il me fera de plaiſir. Il n'ira pas choiſir pour ces ſortes de magaſins des lieux où le bled peut arriver de toutes parts, & où jamais ſon amas ne ſeroit qu'un grain de ſable. C'eſt aux lieux qui lui paroiſſent aiſés à épuiſer, qu'il commencera ſon opération. Laiſſons-le faire, & eût-il bâti ſur le mont d'or en Auvergne la tour de Babel, ſa pompe aſpirante ſera préciſément le moyen qui de proche en proche attirera en France les grains de la Livonie d'une part, & ceux de l'Egypte de l'autre. Je lui déſirerois les reins aſſez forts, & l'entendement aſſez aveugle

Digitized by Google

pour continuer long-temps ſon opération, j'aurois par ſon moyen un magaſin sûr aux lieux les plus éſcarpés du Royaume; mais il n'aura garde, & bientôt voyant que la cherté n'exiſte que dans ſa cupide imaginative, las de faire remuer ſon bled & étançonner ſes greniers, il les ouvrira de lui-même à perte, & ſera corrigé pour jamais.

Cet exemple en grand porte ſur toutes ſemblables opérations en petit. Le marchand de bleds devenu preſque la chouette de la ſociété à force de mal-entendus & d'abus, bien ou mal intentionné ſeroit toujours très-libre d'acheter, mais ſon propre ſoin & celui de ſon camarade l'empêcheront de ſurvendre jamais. Il en eſt de ce genre d'hommes comme de l'homme en général; voulez-vous le rendre utile, multipliez l'eſpece.

Mais, dira-t-on, l'exemple que vous venez de nous citer, vous l'avez préciſément pris à votre propice. Vous mettez la famine au centre du Royaume, entourée de toutes parts de l'abondance qui vient au ſecours, & qui attire après ſoi le ſuperflu de l'étranger; il vous eſt aiſé de la ſorte de reprendre votre prétendu niveau. Mais changeons la thèſe, & ſuppoſons des calamités étrangéres qui au moyen de la liberté donnée au commerce des bleds dans le Royaume attire tout-à-coup le ſuc alimentaire de vos campa-

Digitized by Google

gnes, la multitude d'éveillés que vous avez dreſſés à ce genre de commerce, parcourra à l'inſtant vos provinces, votre grain deſcendra au-lieu de remonter, & où en retrouverez-vous après ? Votre liberté de ſortie & d'entrée étant égale, le beſoin & la cherté étant ailleurs, tout ſera en ſortie & rien en entrée ; vous appaiſerez la premiére faim chez vos voiſins, & vous ſuccomberez ſans reſſource ſous le poids de la derniére.

Je réponds à cela, que je ſuppoſe la famine où elle naît d'ordinaire, c'eſt-à-dire, aux lieux les plus ingrats & les plus éloignés du commerce ; & quant au fait que l'on m'oppoſe, c'eſt une hypothèſe de pure fiction ; puiſque, ſi la diſette eſt dans le Nord & que nos grains y courent, ceux du Midi viendront les remplacer chez nous, & nous y gagnerons les profits d'un double commerce. Il faut donc, pour que nous ſoyons dans l'embarras ſuppoſé ci-deſſus, que d'un pole à l'autre les fruits de la terre aient été ſéchés juſques dans leurs racines. A moins de ce cas ſur lequel il ſeroit fol de calculer, puiſqu'il na pas d'exemple depuis que le monde eſt monde, revoyez notre poſition ; nous tendons également la main au Levant & au Nord ; rendez-vous naturel du commerce des grains, tant par cette ſituation que par la liberté établie déſormais à cet égard dans le Royaume,

Digitized by Google

nous n'en manquerons jamais, tant qu'il y en aura quelque part dans l'univers.

Si la supposition de la disette générale peut avoir lieu, je pourrois dire que les Anglois qui n'ont jamais gêné la sortie de leurs grains, l'arrêterent cependant en 1709, temps de calamité presque générale, & qu'une exception de cette espece ne tire pas à conséquence; mais je m'en garderai bien. Je crois l'entiére & intacte liberté des bleds d'une telle importance, que je me regarderois comme un parricide d'avoir conseillé au Gouvernement d'y mettre la main en quelque circonstances que ce pût être, de crainte des conséquences pour l'avenir. J'ai donc un autre réponse à l'hypothèse fictive d'une famine générale; en ce cas nous ne nous flattons pas, je crois d'avoir le privilége de la peau de bœuf de Gedéon, & situés comme nous le sommes au centre de l'Europe, d'être seuls exceptés de la disette universelle; chacun donc en aura sa part, & dès lors les grains étant chers par-tout, chacun consommera le peu qu'il en aura recueilli, puisque d'une part il seroit impossible d'en faire des amas qui valussent la peine du transport, & que de l'autre, le transport ajoûtant au prix de la denrée celui des frais, on trouveroit mieux son compte à vendre sur les lieux.

D'ailleurs un pays adonné à l'agriculture, (tel que le sera la France selon

mon plan, & que la liberté des grains l'aidera encore à l'être) trouvera dans de telles calamités des reſſources que les autres n'auront point. Ceux qui en 1709. voyant les ſemailles perdues, prirent leur parti de ſemer de l'orge auſſi-tôt que la terre s'ouvrit, la trouverent tellement préparée à la fécondité par le nitre dont le froid exceſſif l'avoit empreignée, qu'ils eurent une récolte extraordinaire de cette ſorte de bled, qui empêcha le peuple de mourir de faim. En un mot, en tout état de cauſe, le Gouvernement ne doit jamais ſe mêler des bleds que pour en protéger la culture & l'exportation par une entiére liberté.

Tout le détail dans lequel je viens d'entrer, paroît au premier coup d'œil appartenir à la ſeconde Partie de cet Ouvrage dans laquelle je traite de la vivification intérieure; mais il eſt aiſé de voir combien cette ſpéculation a trait au commerce extérieur, puiſque dans l'état où j'ai ſuppoſé le Royaume, ce n'eſt que des pays étrangers qu'on peut déſormais tirer la ſubſiſtance d'une partie des habitans.

Une fois la conſommation des grains aſſurée, de façon qu'il faille toujours une grande quantité de grains étrangers pour nourrir le peuple immenſe que contiendroit la France en ce cas; une fois les communications libres & faciles par-tout ouvertes & établies dans l'intérieur, il

n'eſt pas poſſible d'imaginer que jamais on en vienne à conſommer des grains étrangers, que ceux du pays n'aient eu auparavant le débit le plus sûr & le plus facile; cela ſuppoſe un entier encouragement à l'agriculture qui, comme nous l'avons dit, ſçaura faire fructifier les rocs, d'où s'enſuivra un fonds toujours renaiſſant de population.

En général chaque Province croit ſe vanter en diſant: Nous pouvons nous paſſer de toutes les autres, & notre Province nous fournit toutes les neceſſités de la vie pour ſes habitans. Ces ſortes d'allégations qui démontrent l'eſprit patriotique & qui en quelque ſorte le régénerent, ne ſont pas faites pour être combattues; mais quand elles ſeroient exactement vraies dans l'état actuel, comme elles ne le ſont nulle part, je ne leur répondrois pas moins: Ce que vous me dites prouve votre miſere, & non votre proſpérité; car en ſuppoſant que votre Province nourriſſe un million d'habitans dans l'état de culture où elle ſe trouve, les reſſources de l'agriculture ménagées dans toute ſon étendue, comme elles le ſont aux environs de Paris, d'Orléans, &c. en tireroient de quoi en nourrir trois. Partant enſuite de ce point, & marquant les gradations proportionnelles, il faut poſer que là où trois millions d'habitans vivent du produit de la terre un tiers en ſus doit vivre de celui de l'in-

Digitized by Google

duſtrie, ſi l'Etat eſt en ſa pleine proſpérité. Cette induſtrie, pour être métamorphoſée en ſubſiſtance, a beſoin de l'aller chercher ailleurs, puiſque tout le produit de votre territoire eſt deſtiné. Donc un tiers de cette valeur réelle qui n'eſt autre choſe que la population, ne peut exiſter que par autrui.

Somme totale ; je ne demande autre code pour la Police générale & particuliere des grains, qu'un Edit qui *déclare cette denrée marchandiſe libre dans toute l'étendue du Royaume, qui l'affranchiſſe de tous droits d'entrée & de ſortie, de quelque nation que puiſſent être les bâtimens qui la viendront chercher ou qui l'apporteront ; permettant à tous particuliers de quelque qualité & condition qu'ils puiſſent être, d'en faire tels approviſionnemens & magaſins, & en tel lieu qu'ils voudront ; défendant en outre à tous Officiers, Magiſtrats, & Entrepreneurs d'en faire des achats, autrement que de gré à gré, fût-ce au nom du Roi & ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, même de raiſon d'Etat, comme proviſion de Paris, de Places frontières menacées, d'Arſenaux maritimes, &c.* A ces conditions je me charge de tous évenemens, & promets que toujours le public & les particuliers en trouveront ſous leur main pour les amagaſinemens les plus conſidérables.

Ce que j'ai dit de l'utilité d'un commerce extérieur qui attire dans le Royau-

Digitized by Google

me les grains de l'étranger, doit s'entendre au second rang de toute denrée comestible & de consommation, des légumes, du ris, des marrons & chataignes, s'il étoit un pays d'où l'on en pût apporter des chargemens; du poisson frais & sec, objet immense pour la consommation du peuple; des viandes salées, des fromages, des vins étrangers qui, quoique d'une utilité seconde, ne laissent pas de tenir lieu de quelque chose; en un mot de tout ce qui peut nourrir vos habitans du produit du territoire étranger.

Pour attirer toutes ces choses, comme vous ne le pouvez que par l'échange, il faut payer à l'étranger des tributs d'industrie, autrement votre dette ne pourroit être soldée qu'en denrées; & alors non-seulement ce ne seroit pas la peine, mais encore vous courriez risque de voir tourner le commerce à votre désavantage.

Il n'y a donc que les matieres ouvrées, ou produits des manufactures qui puissent être présentées à l'étranger en équivalent fictif & de convention de matieres d'une utilité premiere & absolue. A cet égard nous y avons pourvu en semant par tout le Royaume des manufactures qui d'abord n'avoient d'objet que de fournir à la consommation du pays, & d'y établir une portion d'industrie proportionnée aux charges que le Gouvernement vouloit y

Digitized by Google

impoſer. Mais comme la perfection eſt en tout & par-tout fille du travail, il ſe trouve que ces menues racines d'induſtrie ont pouſſé des troncs qui ſe renforcent chaque jour. Chaque pays & canton a dans ſon climat, dans le génie de ſes habitans, dans la nature de ſes eaux & de ſes différentes productions, diverſes propriétés, qui miſes en œuvre par l'art, par un travail aſſidu; & un encouragement continuel, multiplieront bientôt à l'infini les produits de l'induſtrie dans le Royaume. Je ne crains pas de dire qu'en ce genre aucune nation de l'Europe ne nous égale non plus qu'en produit. Mais ce n'eſt pas de ce dernier article dont il eſt queſtion maintenant, puiſqu'il s'agit de nous ſervir de celui d'autrui.

Dire que les manufactures les plus parfaites, c'eſt-à-dire, celles où la valeur du travail excede le plus celle de la matiére premiere, ſont les plus avantageuſes, ce ſeroit mettre en maxime ce qui eſt démontré en calcul preſque dans tout le cours de cet Ouvrage. Tout ce qui eſt en matiere eſt dépenſe, tout ce qui eſt en travail eſt profit. Mais comme il faut des manufactures de toute eſpece, tant pour la conſommation du peuple & de ceux qui n'ont pas de quoi acheter cher, que pour laiſſer toute liberté à l'induſtrie, il importe fort auſſi d'attirer à ſoi des matieres étrangeres pour fournir au travail

Digitized by Google

des manufactures; bien entendu que tout le territoire nationnal ſoit à tous égards mis en ſa plus grande valeur.

Quand nous aurons des muriers bien entretenus & émondés à l'entour de nos champs (ce qui eſt par parenthèſe la ſeule façon de les placer pour qu'ils ne nuiſent pas à la récolte) qu'on ſçaura en France faire deux cueillettes de leurs feuilles comme en Toſcane & en Piémont, que de proche en proche on aura appris à filer les ſoies de la facon qui a donné tant de réputation à celles du Piémont; alors, dis-je, il ſera très-avantageux que nous en tirions beaucoup du Levant & de l'Italie, attendu que ces ſoies n'entreront chez nous que pour y être travaillées, & qu'on a une certitude phyſique que la premiere balle étrangere eſt un ſignal que toutes celles du pays ſont deſtinées. J'en dis autant des laines, des chanvres, des lins, des cotons, des bois, & de tout enfin ce qui eſt matiere à fabriques.

Et cet état regardons autour de nous, & voyons encore une fois ſi le Commerce étranger peut ſe paſſer de la proſpérité étrangere. Pour trouver chez nos voiſins du comeſtible, il faut que l'agriculture y ſoit en valeur; & plus elle y fleurira, plus ces denrées ſeront abondantes. Pour trouver le débit de tant de marchandiſes dont l'échange eſt néceſſaire à la ſubſiſtance d'un tiers de vos ha-

Digitized by Google

bitans, il faut que les étrangers soient en état de les acheter; & plus ils seront riches, plus le goût des ouvrages fins que nous avons dit nous être les plus avantageux à débiter, s'étendra chez eux. Si la Providence écoutoit vos vœux intéressés, ô Puissances commerçantes, ils tendroient à la fin à anéantir le commerce étranger.

Mais, dira-t-on, accordez-vous donc avec vous-même. Selon votre plan, vous voulez non-seulement consommer toutes vos denrées, mais encore attirer celles d'autrui: vous voulez encore non-seulement vous fournir toutes les nécessités, commodités & superfluités, mais en fournir à l'étranger: de deux choses l'une, ou chacun en fera autant de son côté, & en ce cas votre plan est caduque; ou ce plan réussira, & dès-lors votre projet de fraternité universelle est un leurre, ou un droit d'aîneſſe si fort que vous prenez tout & ne laissez rien aux autres. Les Puissances que vous taxez d'ambition, n'ont pas un objet plus exclusif & plus marqué.

Qui prendra la peine de me lire d'un bout à l'autre, verra que mon plan est uniquement que chacun vaille ce qu'il peut valoir relativement à son produit, à son travail & à son industrie. Je crois cette liberté générale de droit des gens & d'équité naturelle. Qu'on mette de

Digitized by Google

toutes parts un frein à l'oppreſſion ; que l'Univers le veuille ou qu'il en frémiſſe, le Roi Paſteur le peut s'il eſt Roi de France. A cela près, chacun eſt le maître chez ſoi de ſe faire les loix qu'il voudra, & de ſuivre le plan qui lui paroîtra le meilleur. Je vois que certains principes généraux du mien pourroient convenir à toutes les nations ; mais quand nos voiſins les ſuivroient à l'envi, cela ne nous ôteroit pas le droit d'aîneſſe que nous tenons de la nature ; ils en ſeroient plus puiſſans, & nous en proportion. Si au contraire nous ſommes les ſeuls à ſuivre ce ſyſtême ſage & ſalutaire, loin qu'il fût ruineux pour eux, il les vivifieroit par impulſion. Je ne connois que les Provinces Autrichiennes des Pays-bas qui puiſſent ſe plaindre que la proſpérité des Provinces-Unies à fait diſparoître la leur, au-lieu que le monde entier y a profité, comme je l'ai dit plus haut.

Mais la comparaiſon du ſyſtême des Hollandois au mien clocheroit autant que celle de leurs Etats à la France. Revenons à celle que j'ai établie ci-deſſus de la Capitale & des Provinces, & convenons qu'il en eſt dans cette ſuppoſition comme dans la réalité, où la Capitale ne peut avoir de proſpérité conſtante, qu'autant qu'elle a ſoin de l'entretenir dans les Provinces, au-lieu de

Digitized by Google

les épuiſer. En conſéquence loin de retenir chez moi le ſecret de mes manufactures, & de tâcher par tous moyens de me conſerver la proſpérité excluſive, je ſerois tout le premier à communiquer aux Etrangers tout ce que l'expérience & le travail m'auroit pu faire découvrir de ſecrets; je ne chaſſerai plus les ouvriers de chez moi par des loix de force, comme nous avons fait jadis; mais ſitôt que par la protection de détail je me ſuis aſſuré un fonds toujours vivant d'induſtrie, je ſerai fort aiſe que les autres puiſſent jouir des mêmes avantages.

Une grande erreur en politique, qui tourne en venin toutes nos lumieres & connoiſſances en ce genre, & qui détruira à la fin l'humanité, c'eſt d'être infatués, comme nous le ſommes, du malheureux principe renfermé dans ce proverbe : *Nul ne perd que l'autre ne gagne*, principe barbare autant que faux; & moi je dis, ſoit dans le phyſique, ſoit dans le moral: *Nul ne perd qu'un autre ne perde.* Devaſtons, par exemple, l'Angleterre aujourd'hui, brûlons ſes Arſenaux, mettons le trouble civil dans ſon Gouvernement, chaſſons par des ſuccès inouis toutes leurs colonies de l'Amerique, réduiſons-les dans l'intérieur à l'état de Barbarie où ils étoient, du temps des maſſacres des deux

Digitized by Google

deux Roſes; Carthage eſt diſparue, qui a pris ſa place? Qui a continué les voyages d'Hamilcar, les découvertes d'Hannon? Qui repeupleroit, je le demande, les immenſes colonies de l'Amerique Septentrionale? Le produit en ſeroit déſormais approprié aux taureaux ſauvages, comme ci-devant. En Europe, toutes les richeſſes dont cette Iſle merveilleuſe eſt comblée, ſeroient dévorées comme le furent jadis celles de l'Univers par les Barbares du Nord; cette légiſlation ſinguliere, les arts fougueux & ſublimes chez eux comme leur génie, l'induſtrieuſe agriculture, tout diſparoîtroit de la ſurface de cette Iſle couverte déſormais de forêts. L'Angleterre devient la Corſe du Nord, je le veux; mais penſez-vous que les nations reſtantes vivront à l'avenir ſans querelles? vous ne vous en êtes ſans doute pas flattés; l'une après l'autre & par les mêmes raiſons il faudra tout abîmer, tout ſoummettre & parvenir à la Monarchie univerſelle qui n'eſt autre choſe que la dévaſtation univerſelle. Voyez vous-même, vous menai-je trop loin?

Dans l'autre hypotheſe, je ſuppoſe, par exemple, que l'Eſpagne étant une des Provinces les plus voiſines de la Capitale que je ſuppoſe, je cherche à établir dans ſon territoire la même vivification dont je reſſens les avantages. Je

Digitized by Google

lui enſeigne d'abord les vrais moyens de mettre en honneur l'agriculture : ſon produit alors lui ſuffit & au-delà : mais où eſt le mal pour nous, puiſque nous avons dit qu'un commerce exportatif de nos denrées étoit ruineux? Je lui apprends enſuite à rendre ſes rivieres navigables ; eſt-ce aux dépens de nos eaux ? Elle ouvre ſes chemins, c'eſt les ouvrir auſſi à mon commerce. Elle fabrique enfin, elle met en œuvre ſes matieres premieres de ſon produit ; ſoin alors de me livrer aux clameurs & à l'avidité de nos commerçans, de faire ces honteuſes démarches auſquelles trop de miniſteres ſe ſont prêtés, pour ſolliciter chez des voiſins foibles ou ignorans la ſuffocation de l'induſtrie, je fais tout le contraire.

En effet, de quel front une Cour étrangere oſe-t-elle ſolliciter auprès d'un Prince éclairé la ſuppreſſion des fabriques naiſſantes, & de quelles mauvaiſes raiſons ſon truchement peut-il colorer cette démarche ? Il n'en eſt aucune qui vaille ; il faut donc corrompre, métier infame pour les régiſſeurs de l'humanité. Quant à moi, je craindrois de déſigner par de telles plaintes à une Cour éclairée préciſément le but où elle doit tendre. Je ferois donc tout le contraire, & voici comment : tout ſecret ſeroit prohibé dans mes manufactures ; loin de craindre que l'Eſpagne & toute autre

Digitized by Google

(car je ne la cite ici que pour exemple) me volât mon métier, je l'exhorterois à m'envoyer des éleves, qui seroient particuliérement instruits & recommandés chez moi. Je verrois tout-à-coup toutes sortes de manufactures s'élever en Espagne; Dieu le veuille, car c'est ma Province. Il s'ensuivra, direz-vous, qu'elle ne viendra plus rien prendre chez moi. Folle & trois fois abusive conséquence! Je soutiens, & à cet égard je m'en rapporte aux commerçans, que les nations chez lesquelles on fabrique, consomment plus, proportion gardée, du produit de nos manufactures, que celles qui n'en ont aucunes chez elles; & que sera-ce, en supposant le point établi de la liberté générale, article que je traiterai en son lieu?

Des pieces de drap de mauvaise qualité & où le prix de la matiere est presque égal à celui du travail, suffisent au commerce de presque toutes vos échelles du Levant. Est-ce là le produit de nos manufactures, qu'on consomme en Angleterre malgré le cri général & l'émulation de la nation. Plus un peuple jouit des nécessités de la vie, & plus il en veut les commodités; plus ensuite il en connoît les commodités, & plus il en recherche les superfluités; & c'est cela qu'il nous importe de donner en échange à l'Etranger. Or s'agit-il de superfluités &

Digitized by Google

de bagatelles, c'eſt le ſublime du François, & Dieu décréta, du jour qu'il peupla les Gaules, que jamais aucun peuple n'égaleroit en ce genre d'induſtrie celui qui vivroit dans cette terre & ſous ce climat.

C'eſt donc déſormais, dira-t-on, ſur ce prétendu décret que vous fondez le renverſement de tous les principes de politique & de commerce connus juſques à ce jour. Je réponds à cela que ce n'eſt pas ma faute, ſi nous penſons comme des hommes, & agiſſons comme des brutes. Que nous dit le Décalogue, & non-ſeulement le nôtre, mais celui de toutes les Religions ? Que nous diſent la Loi naturelle, le droit des gens, les loix particulieres, tout inſtitut humain, & conſéquemment la raiſon univerſelle ? C'eſt que les hommes ſont freres, & doivent ſe traiter en conſéquence. Je ne renverſe donc rien, je tire la politique de la raiſon & de la morale ; je crois que c'eſt ſa vraie ſource. Ceux qui prétendent tirer la leur de leur intérêt excluſif, penſent ſans doute être les ſeuls ici-bas qui aient le ſens commun. Or en cela ils ſe trompent plus lourdement que le plus ſtupide des hommes ; car chacun entend à peu-près auſſi bien que tout autre ſes petits intérêts, & c'eſt-là le principe de tant & tant de chaînes données de toutes parts à la proſpérité humaine.

Mais il s'en faut bien que je ne croie mes vues aſſez vaſtes pour m'en attribuer

Digitized by Google

l'invention. Je me ſuppoſe ici Miniſtre du plus puiſſant Prince de l'Univers, cette poſition donne du large à l'équité. C'eſt Dieu qui décide de la confiance des Princes ; rarement encore les Miniſtres qui en ſont honorés trouvent-ils chez les peuples même les plus ſoumis cette acceſſion volontaire, dont le refus ſeme de buiſſons la marche des plus grands Miniſtres, & les borne ſouvent à la rubrique des uſages & du courant. Je ne blâme donc point ceux qui font autrement que je ne conſeille ; mais j'eſpere démontrer en totalité que ce plan univerſel eſt la ſeule route de la proſpérité, & que les moindres détails œconomiques peuvent y tendre par des chaînons néceſſaires. A l'égard de ce que je dis de notre ſupériorité en induſtrie, fineſſe de travail & goût pour les nouveautés de détail, il n'y a pas de fait plus démontré par l'expérience de tous les temps.

Tel eſt donc mon plan relativement à l'induſtrie étrangere. Qu'on juge maintenant ſi d'une part celle-ci peut le rendre caduc, & de l'autre s'il tend à rendre notre droit d'aîneſſe oppreſſeur.

L'enſemble de cette multitude de principes a déduit aſſez, je penſe, quelle eſt la ſorte de ſubſides que je veux tirer de l'Etranger, & quel eſt le repréſentatif du droit d'échange que je dois à ces nouvelles Provinces en qualité de Capitale. A l'égard de l'autre objet de balance dont

Digitized by Google

il a été fait mention, & que nous ne retrouvons plus dans notre nouvelle distribution, à sçavoir le *sejour des grands propriétaires*, j'ai à ce sujet quelques objets de détails à traiter. Ils paroîtront d'abord très-minutieux, & contraster par-là avec les inductions ci-dessus; mais sans recourir à l'indulgence que j'ai demandée pour ma façon libre d'écrire, je desire seulemant qu'on me lise jusques au bout, & l'on verra que ces détails ont trait aux grands ressorts de la prospérité de l'Etat.

Il est certain qu'un bon Gouvernement doit avoir une singuliere attention à attirer les Etrangers chez lui. Ce que je dis ici doit s'entendre non-seulement de ceux qui viennent s'établir dans le territoire & y apporter leur travail, mais encore de ceux qui voyagent, ou qui y font quelque séjour.

A l'égard des premiers, j'ai cru inutile de dire que ces restes de Barbarie, nommés *droits d'aubaine* & autres devoient être supprimés, comme les loix du code de Caïn quand il commença à bâtir un fort: mais c'est des seconds que je parle uniquement.

J'ai dit ci-devant que la politesse & l'honnêteté de la nation, sa magnificence & les arts avoient tellement attiré les Etrangers en France sous le regne de Louis XIV. qu'à peine 60 ans de guerre presque consécutives les en avoient pu écarter. Tout

Digitized by Google

les arrêtoit en France, même la sorte de courtoisie & la modération des aubergistes.

Ce dernier point paroît d'abord indigne de considération ; mais à l'examen j'ai fait voir qu'il importe, & j'ai dit comment il avoit dégénéré.. Nos sociétés exclusives d'aujourd'hui, notre goût pour les commodités obscures ; notre paresse en fait de dépenses d'éclat, & peut-être notre pauvreté, ont au moins autant nui à notre lustre en ce genre. Il y avoit autrefois à Paris & plus encore à la Cour, plusieurs maisons de grands Seigneurs qui en faisoient en quelque sorte les honneurs, & où les Etrangers d'un certain ordre étoient admis & recherchés sur leur nom ; ils y trouvoient tout le monde, faisoient des connoissances, & se louoient de l'urbanité de la nation. Aujourd'hui qu'un Etranger arrive à Paris, livré d'abord aux corsaires d'ouvriers en tout genre qui assiegent les hôtels garnis, on le pille à l'envi comme ville prise d'assaut ; il n'a de ressource d'amusement que les spectacles : là il voit l'air exclusif peint sur le visage de tous les merveilleux ; familiers entre eux, leur air redressé semble attendre un nouveau visage pour devenir impertinent, & n'être pas de leur connoissance paroît à leur maintien être une note d'infamie. La liste de leurs soupers prétendus qu'ils débitent en confidence à l'assemblée, fait

Digitized by Google

croire à l'Etranger, qui ignore que la plûpart vont manger un poulet dans quelque réduit pour s'éviter la honte de ſouper en public, que tout eſt partie de plaiſir dans cette Capitale. Seul & déſorienté, il en rentre plus triſtement dans ſon hôtel garni, & s'il veut enfin en ſortir, il faut qu'il ſe détermine ou à aller ſouper avec des filles, ou à être reçu dans quelque maiſon de jeu, où une aſſemblée de harpies le guette pour le dépouiller. Il entend annoncer des Marquiſes & des Comteſſes à la diable qui lui font faire des parties de dupe, le careſſent d'une façon vile quand il perd ſon argent, &. le querellent quand il veut aller ſe coucher. Cet homme qui ſouvent n'a de neuf que le langage, s'apperçoit de ce manege ſi groſſier d'ailleurs qu'il n'échappe pas au plus borné; confondu avec toute ſorte de gens qui hantent ces ſortes de maiſons, il y voit arriver des étournaux de toutes parts, & ſouvent telle eſpece de ſon pays qui n'eût oſé manger avec ſes valets de chambre, & qu'on fête plus que lui, parce que ce dernier ouvre ſa bourſe avec plus de ſottiſe. Cet homme ſort enfin de Paris, croyant avoir vu le monde, l'appréciant au taux de la facette qu'il en a apperçue & le mépriſant en conſéquence. Je me ſouviendrai toujours d'avoir ouï dire dans une ſociété preſque bourgeoiſe, à l'occaſion d'un bal qu'on y avoit donné

Digitized by Google

la veille: *Oh ce petit Gotha eſt une chenille inſupportable!* Je m'informai qui étoit ce petit Gotha, c'étoit un Prince régnant de Saxe-Gotha; & quand je le dis à ces plates citadines, je n'eus d'autre réponſe ſinon: *Qu'il regne chez lui, mais qu'il ne vienne pas nous coudoyer ici.* Eſt-il étonnant après cela que les Etrangers qui voyagent en France, en prennent une auſſi fauſſe idée, qu'ils la communiquent à leurs compatriotes, & que ni les uns ni les autres n'aient envie d'y revenir.

Les ſciences & les arts, enfans de la proſpérité, & ſeuls propres à la perpétuer, ſont auſſi non ſeulement des moyens preſque certains d'illuſtration & de ſupériorité pour une nation, mais encore des ſources de lucre & de profit. Ce n'eſt ſeulement que dans le ſens où elles ſervent à attirer l'Etranger, que je les conſidere maintenant.

Perſonne n'ignore le genre de tribut que la Grece impoſa par la réputation de ſes Rhéteurs ſur toutes les nations policées, juſqu'à ſon entiere deſtruction.

Uſons de notre légéreté naturelle pour conſidérer les accidens: c'eſt en cela qu'elle peut nous être utile; mais ayons un tout autre poids & meſure pour apprécier les talens; l'eſtime les rend utiles autant qu'honorables à la patrie, le dédain les rend bientôt nuiſibles. Conſidérons chaque choſe dans ſon inſtitution,

Digitized by Google

nous y retrouverons la pureté & la nobleſſe de ſon origine. La poéſie, expreſſion du culte & de la Religion dans ſon principe, & qui n'eſt jamais plus ſublime que quand elle s'attache à remplir ſon inſtitution premiere, devint enſuite la trompette de l'héroïſme & la légiſlatrice des mœurs. Par elle le poëme épique nous peignit celles des Héros ſous l'emblême d'une fable intéreſſante. L'ode célébra plus directement leurs exploits. La tragédie montra l'horreur du crime & les malheurs qui le ſuivent, mit la vertu dans ſon vrai jour. La comédie & la ſatyre corrigerent les mœurs en divertiſſant. L'égloque rendit ſenſibles l'innocence & les plaiſirs de la vie champêtre. L'élégie honora la cendre des bienfaiteurs de la ſociété. L'hiſtoire, dépoſitaire des grands événemens, eſt la vraie carriere de l'ambition des ames nobles; école de vertu, elle l'eſt encore de prudence & de conduite pour tous les hommes; elle leur apprend à connoître la vraie grandeur, & à diſcerner l'héroïſme de la cupidité; elle ſeule a le privilege de préſenter aux Rois la vérité toute nue, & de leur faire entendre ce qu'ils ſeront pour la poſtérité. L'éloquence eſt le théatre de l'empire de l'eſprit & du ſentiment ſur les opinions, les penchans, les paſſions même de l'humanité: elle montre que le noble & le vrai ſont les ſeuls reſ-

Digitized by Google

forts efficaces de l'émotion, & les seuls dont l'impression soit durable. La philosophie enfin qui renferme les hautes sciences, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé dans l'ordre des connoissances, a été définie par un grand homme: *L'étude de la nature & de la morale fondée sur le raisonnement.*

Si de la définition des sciences & des beaux-arts nous passons à celle des arts libéraux, nous les trouverons en proportion marqués au même coin de grandeur premiere & d'utilité absolue, soit pour fournir les commodités de la vie de l'homme, soit pour élever son ame, soit pour aiguiser ou détendre son esprit. Il est apparent que la même Providence, qui a répandu sur toute la surface de la terre habitable les choses nécessaires à la vie, y a distribué aussi les talens qui en multiplient les commodités & les agrémens. Les peuples les plus célebres autrefois par ces chefs-d'œuvres du talent & de l'industrie, ne sont aujourd'hui connus que par leur barbarie & leur ignorance; le Gouvernement fait tout.

J'ai montré dans la seconde Partie par quelle gradation ces talens précieux dégénerent; l'estime & l'appui qu'on leur accordera, en proportion de ce qu'ils se rapprocheront de leur institution premiere, est le seul moyen de les soutenir & perfectionner. Si-tôt qu'un Poëte, qu'un Ecrivain, qu'un Orateur

Digitized by Google

ne regardera plus ſon art que comme un moyen de diſtinction paſſagere & de mode, qu'un Architecte, un Sculpteur, un Peintre, un Muſicien, n'auront d'objets qu'un lucre mercenaire, les uns & les autres prenant la nouveauté pour le goût du ſiecle parce qu'elle eſt celui du vulgaire, aideront à ſa corruption en l'égarant par des ſentiers ſcabreux & inuſités, ou en flattant les paſſions qui toujours changeantes ne font cas que de ce qui pique leur goût émouſſé. Les gens à talens, ainſi que leurs juges, ne retireront à la fin d'autre fruit de cette corruption réciproque, qu'un mépris mutuel qui tend à la chute entiere des arts, d'où s'enſuit pour une nation l'état de barbarie. Le Gouvernement ne ſauroit donc trop conſidérer les Scavans, les hommes de génie, les Artiſtes chacun dans ſon eſpece.

Notre nation a fait à cet égard la tranſition la plus rapide d'une extrémité à l'autre. On recommande encore dans les Châteaux aux Précepteurs de ne point apprendre aux enfans à faire des vers, parce que c'eſt un métier fol qui détourne un homme des devoirs de ſon état, qui nous fait des ennemis, & qui n'eſt bon à rien; tandis qu'à la Ville chacun imagine avoir pu être un Deſpreaux, parce qu'on ſait faire un couplet: ſe réſervant en conſéquence le droit de juger les Poëtes, on regarde l'art comme une miſere

Digitized by Google

faite pour l'adoleſcence, & qu'on doit dédaigner dans l'âge mûr. Un grand Poëte eſt un homme divin, doué d'un talent rare par la Providence, & qui ne peut le faire valoir dignement que par une étude opiniâtre & jamais ſervile des grands modeles, une univerſalité ſinguliere de connoiſſances, une patience, un travail & un jugement bien pénibles à allier avec la vivacité d'imagination & la fougue d'harmonie qui conſtituent le talent primitif de la poéſie. Malgré la quantité d'exemples qu'on voudroit me citer au contraire, je démontrerois, ſi cette diſcuſſion m'étoit ici permiſe, qu'il n'a paru aucun véritablement grand Poëte, chez qui les vertus n'aient de beaucoup ſurpaſſé les défauts. C'eſt à tort qu'on ſépare dans ces hommes éclatans la perſonne du talent; rien n'eſt moins ſéparable. Un fol peut avoir eu quelques-uns des talens qui font le Poëte, & ſouvent les plus brillans, mais revoyez la vie des vraiment grands Poëtes de toutes les nations, & vous en reviendrez à mon avis.

S'il en eſt ainſi dans l'abandon, & la ſorte de liberté outrée où l'on laiſſe les gens à talens, que ſeroit-ce ſi l'on aidoit par l'encouragement & l'honneur au penchant heureux qu'ils ont à ſe croire des hommes privilégiés & conſidérables? ſi l'on les regardoit comme faits pour illuſtrer leur patrie, pour en faire vivre les

Digitized by Google

Héros, en perpétuer l'eſpece, donner à leur langue la prééminence & l'immortalité? Ils ſont cela cependant aux yeux d'un Gouvernement éclairé; & quand je cite ici les Poëtes, on n'imagine pas ſans doute que je leur donne une injuſte préférence ſur les Sçavans, ſur les Orateurs, les Hiſtoriens, &c. Par-tout où les beaux arts & les ſciences ſeront en honneur, vous trouverez les vertus brillantes & ſolides de la ſociété au premier rang; par-tout où les arts libéraux fleuriront, vous verrez le goût & les mœurs s'élever en proportion.

Vainement un homme prétend-il tenir un rang diſtingué dans le monde, ſi quelque ſorte de mérite ne le lui attribue: il en eſt ainſi des nations; ce ne ſeront ni nos prétentions, ni notre vanité excluſive, qui nous conſerveront le rang qu'ont tenu nos peres dans l'Europe. La prud'hommie & la haute courtoiſie nous le donnerent d'abord: ces vertus étoient ſeules eſtimées parmi des nations toutes conquérantes; la valeur bouillante, la généroſité & la nobleſſe nous l'ont continué dans la ſuite. Quand les ſciences & les arts vinrent dans l'Europe éclaircir les préjugés, & établir le goût du génie & des connoiſſances, nous nous diſtinguames encore dans ce genre, où nous avons preſque égalé la plus brillante antiquité. Conſervons tous nos attributs mo-

Digitized by Google

raux, si nous voulons nous maintenir dans nos avantages phyliques, sinon nos lumieres ne nous serviront qu'à perdre même l'orgueil, ressource en quelque sorte de la barbarie, mais interdite à la décadence.

Tant qu'une nation conservera la prééminence du mérite & des talens, elle est sûre d'imposer aux étrangers le tribut volontaire *du séjour des grands propriétaires*; la jeunesse la plus distinguée de ses voisins viendra s'y former, & tous jusqu'aux moindres artisans méchaniques voudront y prendre des leçons. On sacrifie communément des fonds considérables en proportion de sa fortune à la dépense des voyages, & ces fonds restent dans l'Etat. Quels tributs immenses n'ont pas valu à l'Italie les restes défigurés des édifices utiles ou fastueux des Romains? Nous sommes en état de les égaler, & d'arrêter ici la curiosité satisfaite. On va voir la tombe prétendue de Virgile, & l'on cherchoit ici dans la foule le Président de Montesquieu. Si un tel homme une fois connu, au-lieu d'être forcé, pour jouir de quelques parcelles de sa réputation, d'aller la soutenir par des distractions, des bons mots, des soupers qui peut-être ont abrégé ses jours, & autres miseres de la société, eût été noté par quelque distinction marquée, couronné en un mot dès son vivant, quels efforts ne fu-

Digitized by Google

roit pas faire à chacun en ſon genre un exemple trop rare toutefois pour tirer à conſequence !

Il en eſt de nos facultés ſenſitives, comme des parties animales qui s'accroiſſent & ſe renforcent en s'exerçant. Le génie univerſel d'une nation s'éleve & s'étend par l'émulation ; les hommes s'y mettent à leur rang, & les étrangers accourent prendre en quelque ſorte droit de citoyen chez un peuple, où le mérite eſt à ſa place.

Mais j'en ai dit aſſez pour faire comprendre ſur quel plan devroit, ſelon moi, être conduit le commerce étranger : ſi d'un bout à l'autre de mon Ouvrage on a trouvé des idées effrayantes de nouveauté, ce Chapitre paroîtra en ouvrir une carriere plus extraordinaire encore ; mais à cet égard je répete que je ſerois fort aiſe d'être combattu. J'ai bien d'autres principes plus étranges à établir dans la ſuite de ceci ; mais ſi l'on ſe rappelle d'où je ſuis parti, & avec quel ſoin j'ai lié toutes les conſéquences d'après leſquelles je marche, on verra que ſi je m'égare, c'eſt de bonne foi : au reſte le papier ſouffre tout ; peut-être mon plan eſt-il impoſſible dans la pratique, on pourra du moins le dire tel juſques à ce qu'on l'ait tenté ; mais il eſt compoſé de bien des rameaux d'uſage ; & je doute qu'aucun portât des fruits nuiſibles à la ſociété.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Des Communications, & des Ports.

ON eſtime les frontieres d'un Etat en proportion de ce qu'elles ſont de facile garde, c'eſt-à-dire, ſéparées de toute communication avec les voiſins. Si la Providence en eût jugé ainſi, elle eût tranſporté les différentes peuplades d'hommes, chacune dans des iſles ſéparées, & nous eût privés du goût & du talent marqué que nous avons pour la navigation. La nature nous fit tous pour la ſociété; le premier oppreſſeur bâtit les premiers remparts, & des frontieres gardées ne ſont autre choſe qu'un fort d'une plus grande étendue. Quand les barrières naturelles ſe ſont refuſées à la crainte, compagne aſſidue de la tyrannie de fait ou de volonté, les Souverains ont cherché à s'en faire, les uns en reculant les bornes de leur Empire, d'autres en les rapprochant au contraire, quelques-uns en réduiſant en déſerts de vaſtes contrées qui les ſéparent de leurs voiſins; certains en bâtiſſant une muraille, détournant des rivieres, ou faiſant des lignes & retranchemens foibles par leur étendue & de difficile gar-

Digitized by Google

de; le plus grand nombre enfin a pris le parti de ſe couvrir de places fortifiées, en ſorte que chaque peuple a l'air de ſe précautionner contre la peſte qui eſt chez ſes voiſins.

Spéculons dans le courant de la ſociété; les maiſons les plus exactement fermées ſont en général celles où l'humanité a le plus à ſouffrir. Remarquez encore que la clôture eſt plus contre ceux qu'elle renferme, que contre ceux qu'elle exclut. Toutes les images de la méfiance ſont triſtes & lugubres; toutes celles de la confiance ſont gaies & libres: nous forçons en tout & par-tout la nature des choſes, & nos efforts ſont nos propres bourreaux.

Si les précautions dont nous venons de parler, ſont néceſſaires à quelques Puiſſances, ce ſeroit ſans doute aux plus foibles dans la crainte de l'invaſion de la part des plus forts: il eſt cependant à remarquer que dans la pratique on les trouve toujours employées dans le cas contraire. Les Républiques de la Grece ne ſurent ſe fortifier contre le Grand Roi que par leur union, leur courage & l'amour de la patrie. Rome renfermée dans le continent de l'Italie n'apprit à faire la garde aux portes Caſpiennes qu'après qu'elle eut ſubjugué le monde entier, le Rhin ne lui parut pas alors une aſſez forte barriere, & malgré les forts & les légions innombrables qui couvroient les

Digitized by Google

frontieres de l'Empire, les Barbares n'avoient qu'à paroître pour y jeter la consternation & l'effroi : forcer la barrière & démembrer l'Etat étoit la même chose. Si aux exemples anciens j'en voulois ajouter de modernes, ils viendroient également à l'appui de mon principe, & l'on trouveroit que les Etats les moins soigneux de couvrir leurs frontieres sont dans le fait les plus difficiles à démembrer, témoins la Germanie, la Suisse, &c. D'autre part, l'Italie qui est peut-être la contrée de l'Univers à qui la Providence a donné les plus belles barrieres naturelles, qui par-tout est bornée par des mers ou couverte de montagnes inaccessibles, a de tout temps été en proie aux invasions de ses voisins. Depuis quatre siecles elle ne se défend de la servitude que comme le roseau de la rage des vents, & pour être tout-à-fait esclave, il ne lui manque que des places de guerre.

On sait à la guerre, que l'offensive a fait tous les conquérans aux dépens des Etats enceints de barrieres supposées impénétrables. Soyez fort au-dedans, peuplé d'hommes laborieux, d'une ame élevée, d'un esprit industrieux, qui estiment & craignent le Gouvernement, & n'eussiez-vous de places fortes, & de troupes réglées que ce qu'il en faut pour élever des Officiers, vous serez certainement invincible. Mais il n'est point question ici de troupes, je ne

Digitized by Google

parle même de places qu'en qualité de barrieres contre l'étranger. Si vous les croyez néceſſaires, faites du moins qu'elles ſoient comme la garde d'un Prince légitime qui montre la puiſſance, mais qui n'effraie ni ne vexe perſonne.

Loin de vouloir fermer l'entrée de votre pays à vos voiſins, cherchez à la leur ouvrir de toutes parts; ouvrez les gorges & défilés, aſſurez les chemins, abbatez les rochers; ne ſouffrez pas qu'on mette en uſage dans vos Villes frontieres ces précautions minutieuſes, utiles contre de mépriſables eſpions, offenſantes ou du moins fatiguantes pour un honnête citoyen, indignes enfin d'une nation également puiſſante, généreuſe & civiliſée; que votre pays, en un mot, ſoit ouvert aux étrangers, comme votre Capitale l'eſt aux habitans de vos Provinces.

J'ai dit que les chemins, & les canaux de communication devoient être tracés & conduits avec ſoin de la Capitale aux extrémités des Provinces; ils aboutiſſent alors à l'étranger. Bientôt, dès que votre confiance aura attiré la ſienne, il ne craindra pas d'imiter votre conduite proſpere, il fera des chemins chez lui, il joindra ſes canaux aux vôtres; la facilité des communications fera chez lui le même effet qu'elle a fait chez vous, elle rendra les tranſports aiſés, vivifiera l'agriculture. Si ſuivant la méthode que je vous ai

Digitized by Google

preſcrite ci-devant, au-lieu de regarder d'un œil d'envie la proſpérité d'autrui, baſſeſſe d'ame dans des commerçans, mais déshonorante & de la plus vile ineptie dans une nation naturellement magnanime, vous l'aidez au contraire de vos ſoins, de vos conſeils, de vos ouvriers mêmes, quand on vous en demandera; bientôt vous aurez le plaiſir & l'honneur de faire le digne perſonnage de pere commun; vous verrez fructifier vos Provinces; & la barbarie, la ſeule choſe que la proſpérité ait à redouter, s'éloignant de proche en proche, vous la verrez ſe confiner chez les Samoyennes.

Vous aurez l'avantage de voir diſparoître chez vos voiſins, ainſi que chez vous, cette politique barbare & imaginaire qui n'a d'objet que d'envahir, de détruire, de partager le bien d'autrui, de diſpoſer des peuples comme d'un troupeau de bœufs, ſous le prétexte du bien général & d'un être de raiſon appellé équilibre, chimere qui n'a de réel qu'un maſque qu'elle prête à l'ambition, idée dont les dépendances ſont ſi ſujettes à varier, qu'il faudroit pour la maintenir un congrès toujours ſubſiſtant, & toujours autoriſé à tenir la balance, à placer & déplacer les contre-poids d'après l'examen d'un thermomêtre.

Je l'ai dit, & je ne ſaurois trop le répéter; civiliſez vos voiſins, & de proche en proche, s'il étoit poſſible, l'Univers

Digitized by Google

entier, & vous n'en aurez plus rien à craindre. Eh ! que vous importe de donner des loix par-delà les lieux où elles peuvent atteindre ? Je vous ai démontré que la souveraineté n'a qu'une certaine portée, par delà laquelle elle ne peut régner que sur la destruction. Cette portée s'étend en proportion de ce que vous pouvez étendre vos bienfaits, & retirer subvention. Je vous enseigne le seul moyen d'établir l'un & l'autre point sur les étrangers; je vous l'ai démontré possible, & j'ai prouvé que cette opération vaudroit beaucoup mieux pour vous qu'une souveraineté réelle, quand même elle ne vous seroit pas disputée.

Il est une sorte de frontiere la plus assurée de toutes, & en même temps la plus ouverte, c'est la mer, territoire commun à toutes les nations. Vouloir s'en attribuer l'empire, c'est se déclarer l'oppresseur universel; & l'usurper, c'est être le fléau du genre humain, & se déclarer digne d'une proscription de droit comme la race de Cham, & de fait comme les empoisonneurs & les incendiaires.

Si quelque chose fondoit le droit d'un Souverain sur certaines mers, ce seroit la charge & le soin de les tenir nettes de forbans & de pirates, le titre de protection, en un mot. Mais ce droit respectable, dès que semblable aux expéditions d'Hercule & de Thesée il n'a d'objet que l'uti-

Digitized by Google

lité générale, ne ſauroit s'étendre juſques à s'y attribuer une Juriſdiction. Sans cela tout peuple aſſez puiſſant pour ſe rendre le plus fort ſur l'univerſalité des mers, & pour en exclure tout autre, ſe feroit de la violence une extenſion du droit ci-deſſus. La mer eſt donc libre ſelon les loix de l'équité qui fait la baſe de ma politique, libre comme l'air dont aucun peuple que je ſache, n'a prétendu juſques à préſent uſurper l'empire.

Le commerce maritime eſt devenu ſi néceſſaire à la vivification & proſpérité d'un pays, qu'en général la terre vaut moins en proportion de ſa qualité & fécondité, qu'en proportion de ce qu'elle eſt à portée d'une mer navigable. Or comme il s'en faut bien que tous les parages le ſoient, & que toutes les côtes offrent des abris, des anſes, des rades & des ports, c'eſt un don tout particulier de la Providence & de la nature que d'avoir des côtes d'un facile abord, attendu que des plages dangereuſes nous éloignent plus du commerce, que ne feroient des montagnes inacceſſibles. Ce don peut, comme tous autres, être perfectionné; la nature peut même être corrigée aux lieux où elle offre le moins d'avantage.

On a mis en farce & expoſé aux riſées du public, par l'organe de M. Ormin faiſeur de projets à la comédie, le plus utile de tous qui eſt devenu proverbe; c'eſt

Digitized by Google

de *mettre toute la côte en ports de mer.* Les Hollandois ſe ſont bien trouvés de n'avoir pas cru ce projet idéal. La mer ne baignoit chez eux que des côtes baſſes, & conſéquemment expoſées à tous les vents; l'embouchure des rivieres qui viennent s'y rendre de toutes parts, y formoit des marécages ſans fonds ſolides; la nature enfin ſembloit avoir pour jamais condamné ces contrées ingrates & aquatiques à ſervir de retraite à des eſpeces d'hommes amphibies, dont la pêche ſeroit l'unique moyen de ſubſiſtance. L'art & le travail ont corrigé & forcé la nature; des digues prodigieuſes ont fait des rivières & des ports. Le terrible élément s'eſt vu forcé de reculer devant des hommes laborieux; & quand ils ont eu éprouvé juſqu'où la nature pouvoit céder, ils ont trouvé dans l'art de quoi ſurmonter ceux de ſes déſavantages qui ſembloient invincibles. Pour eux l'art de la conſtruction a changé ſes proportions, & l'Europe étonnée a vu ſortir de leurs marais des flottes victorieuſes, & tout le commerce de l Univers. C'eſt véritablement en Hollande que toute la côte eſt en ports de mer. On pourroit citer encore ici le port de Livourne, ouvrage du grand Côme, & ſitué dans un endroit dont le génie du peuple détermina ſeul le choix, la terre & la mer y refuſant d'ailleurs toute autre ſorte de facilité.

Les

Digitized by Google

Les deux mers qui baignent nos côtes dans une étendue immense de pays, n'ont aucun des inconvéniens dont nous venons de parler. Si dans quelques endroits les parages y sont moins favorables, il n'en est aucun où l'on ne pût par de moindres soins se procurer des débouchés, & une navigation relative à la nature des terres & à l'exposition des mers.

En vain opposeroit-on à la possibilité que j'établis ici, que le Gouvernement Républicain qui suppose l'égalité de fait ou d'opinion, est plus favorable à la liberté qui donne l'essor au commerce & le met en état de faire les efforts singuliers dont nous venons de parler. En vain diroit-on d'autre part, que la nécessité seule peut pousser l'industrie à ce point: Que les Hollandois cantonnés & repoussés par les armes de leurs ennemis, forcés de perir ou de tirer leur subsistance de la mer, ne peuvent servir de modèle pour un peuple heureux, à qui la terre offre par-tout le nécessaire & même l'abondance, & qui vit tranquille sous un Gouvernement auquel il est attaché. Ces deux objections, quoique faciles à detruire, ont cependant quelque chose de frappant qui m'oblige à les discuter dans le détail.

Dire que le Gouvernement Républicain est plus propre au commerce qu'une sage Monarchie, ce seroit décider une question qui sera, je crois, long-temps indécise,

Digitized by Google

& qui, si elle devoit cesser de l'être, seroit plutôt déterminée au contraire; cette question est de sçavoir lequel des deux Gouvernemens, ou du Monarchique ou du Républicain, est le plus propre à faire le bonheur de l'humanité. Comme un des grands arcs-boutans de ce bonheur est le commerce, s'il étoit vrai que l'un des deux Gouvernemens lui fût plus favorable que l'autre, la question seroit décidée.

Si je voulois écrire simplement pour m'exercer & me faire valoir, si je voulois citer, comparer, disserter &c. je pourrois retoucher ce sujet déjà tant rebatu; & je finirois, je crois, par dire que la forme de République vaut mieux pour un petit pays & nécessiteux, & la Monarchie pour un grand Etat. Mais trop de grands hommes ont déja échoué dans cette discussion, qui n'est même pas de mon sujet. Quant à moi je pense que l'Empire le plus doux & le plus prospere est celui des mœurs; les mœurs ont fait les usages, les usages ont fait les loix. Quand un Empire décline, & que les loix y perdent de leur force, on croit étayer le bâtiment par de nouvelles loix. C'est traiter la maladie de l'arbre par les branches; courez aux racines, remédiez aux mœurs. Cela posé, il est de fait que la Monarchie a plus de ressources contre la décadence, que la République: un seul dans la premiére regne sur l'opinion,

Digitized by Google

& peut ſans le ſecours des loix ramener les mœurs par ſon exemple.

Il eſt une race de Souverains qui jouent un grand rolle dans l'Europe. Le pere donna dans un faſte exceſſif qui introduiſit le luxe dans ſes Etats; & ſes envieux qui en préſagerent la ruine, exciterent par un titre ſon humeur prodigue & magnifique: le fils en un trait prit une conduite diamétralement oppoſée; tout changea de face; le luxe fit place aux mœurs de Lacédémone, & le tréſor du Prince s'accrut d'autant: le petit-fils trouva le tréſor, & les mœurs militaires; les circonſtances ne manquent jamais aux Souverains. Un rare génie ſçut employer ces moyens; il devint l'homme de l'Europe, & prenant un milieu entre les excès oppoſés de ſes deux prédéceſſeurs, il a fait valoir & reſpecter la dignité attribuée comme venteuſe à ſon grand-pere; il a fait profiter le double tréſor acquis par ſon pere; il a montré une puiſſance prédominante, où à peine autrefois on recherchoit un allié. Il y auroit mille exemples ſemblables de regéneration dans des Monarchies. Qu'on m'en montre un ſeul d'une République une fois corrompue, qui ſe ſoit jamais relevée. La choſe eſt ſans exemple: pourquoi cela? C'eſt qu'elle eſt impoſſible.

Dire que la Monarchie eſt plus ſtable, dire qu'elle eſt plus ſuſceptible de regé-

Digitized by Google

nération, ce seroit dire qu'elle est plus favorable au commerce, qui comme toute autre branche d'utilité, ne peut que perdre au trouble & au désordre; mais on imagine que l'esprit d'égalité qui constitue en apparence le Gouvernement Républicain, est plus propre à la liberté, ame reconnue du commerce. Il n'est rien dans l'état naturel des mœurs & usages d'un peuple, qui établisse plus promptement l'inégalité des fortunes que le commerce. De la disproportion des talens & des succès naît rapidement celle des fortunes, toujours dangereuse dans une République: on croit encore que l'Etat Monarchique, & les nombreuses Hiérarchies qui le composent, éloignent trop du système des affaires le commerce & ses interêts, & mettent au dernier rang ce qui devroit être au premier.

A cet égard on se trompe, & dans le fait & dans le droit. Dans le fait, en ce que tous les hommes, de quelque rang qu'ils puissent être, se tournent directement vers l'objet où ils s'imaginent rencontrer leur utilité. Qu'y a-t'il de plus ravalé de sa nature que la Finance? Il fut un temps cependant où l'on persuada aux Princes que c'étoit le nerf de leur puissance, & que les Financiers étoient les piliers de l'Etat. Aussi-tôt on vit tous les Princes semblables au Jupiter de la fable remettre la foudre dans les mains d'un oiseau de

Digitized by Google

proie; la Finance prédomina visiblement & fructifia du moins pour son compte, si ce ne fut pour celui du Souverain. Aujourd'hui l'on s'éveille de toutes parts sur les avantages du commerce; & si les Princes veulent en croire mon conseil & non pas le leur, c'est-à-dire, ne s'en mêler aucunement que pour le protéger, vous le verrez prospérer dans les Monarchies avec d'autant plus de rapidité, que le mot, *Gascons, le Roi vous voit*, qui sous Louis XII. changea en lions des troupes ébranlées, fera toujours, quand on voudra, le même effet en tout art & profession sous un grand Prince.

On se trompe aussi dans le droit, si l'on imagine que le commerce doive pour prospérer être l'objet premier des délibérations & des conseils dans l'Etat, tenir en un mot le premier rang dans l'attention du Prince.

Le plus habile commerçant est celui qui entend le mieux ses interêts particuliers. J'en ai beaucoup connu & des plus éclairés, je n'en vis aucun qui ne donnât plus que parfaitement à gauche sur ceux de l'Etat. A la reserve de quelques aigles du commerce qui savent tout, & dont le vrai négociant se moque, quand par hazard ils s'avisent dans leur précis de faire quelque incursion sur son canton, le bon commerçant n'entend que sa partie, & il l'entend bien. Semblable au vi-

Digitized by Google

gneron, au berger, au jardinier, au laboureur, tirez-le de là, il ne comprend plus chose au monde; ou si par hazard un esprit naturel, des voyages, des connoissances acquises, un Gouvernement plus incliné vers de semblables Conseillers d'Etat, l'ont mis dans le cas de sortir de sa sphère, questionnez-le, suivez-le dans ses plans; si-tôt que vous approcherez de la corde qui l'intéresse, comme la chate métamorphosée en femme, vous le reverrez bientôt sur ses quatre pattes, & le nouveau Ministre ne sera plus qu'un politique de la bourse.

Si le Roi donc veut faire du commerce sa plus importante affaire, & en prendre lui-même la direction, il ne le peut qu'avec le conseil des négocians, & des-lors la charrue ira avant les bœufs. L'expérience l'a prouvé, & les annales de l'humanité entiére nous montrent que les Puissances commerçantes furent toujours les plus promptes de toutes à décliner.

Heureusement cette attention de Banquier & de Commettant qui ne pourroit qu'avilir & débiliter le Gouvernement, n'est point du tout nécessaire dans le Prince pour que le commerce fleurisse dans ses Etats. Le Prince n'a d'interêts grands & petits que la population. Cet interêt à la vérité entraîne tous les rameaux de la surveillance souveraine, mais en voici la gradation; l'agriculture d'abord, l'indus-

Digitized by Google

trie enſuite, & le commerce. Ces trois racines de la population ne demandent de lui qu'encouragement & protection. La protection, à la vérité, exige du Gouvernement des ſoins, mais tous grands, tous dignes du Sceptre & de la Majeſté; police des mœurs & jamais du travail; protection de l'humanité entiére qui comprend celle du nom François. Voilà ce que je préſenterois à mon Maître, comme objet digne de ſes ſoins; il trouveroit mon travail facile, & verroit qu'il n'en ſeroit pas moins fructueux. J'expliquerai dans la ſuite plus au long cette idée.

Le commerce débarraſſé de tant d'Edits, de Déclarations; de Réglemens, & d'Inſpecteurs, chargé lui-même de ſa police de détail & momentanée, ſe trouveroit auſſi libre & plus libre qu'il ne ſauroit l'être dans une République, & mieux protégé; c'eſt tout ce qu'il lui faut, & tout auſſi ce que j'ai à répondre à ceux qui prétendent que le Gouvernement Républicain convient mieux au commerce, que l'Etat Monarchique. Examinons maintenant la ſeconde objection, qui conſiſte en ce qu'il ne faut pas attendre de l'induſtrie volontaire les mêmes efforts, que de celle qui eſt néceſſitée.

J'ai dit, & l'on n'en ſauroit diſconvenir, que l'induſtrie eſt fille de la néceſſité, mais de la néceſſité courageuſe, détermi-

Digitized by Google

née, & non d'accablement. J'ai dit auſſi que la population néceſſite l'induſtrie, & cela ſe voit par-tout. J'ai prouvé que la population ne pouvoit venir que du travail de tous le plus pénible, à ſavoir l'agriculture. J'ai fait voir que dès que cette racine de l'humanité ſeroit bien entretenue, elle fourniroit des colonies nombreuſes, & ſurabondantes à toutes les autres parties du travail. C'eſt de-là que doit naître la vraie néceſſité. En ôtant même au François ce génie actif & volage qui d'une part le condamne au mouvement, & de l'autre réaliſe en quelque ſorte à ſon imagination les eſpérances les plus éloignées, il ſuffit que de toutes parts la population le preſſe & le force à chercher les moyens de ſubſiſter, pour qu'il ſoit obligé de porter des colonies ſur toutes les parties du travail & de l'induſtrie.

Cette portion de territoire fictif une fois remplie, les conſommations reſſerrées par le nombre de conſommateurs, cette nouvelle reſſource eſt encore épuiſée. La renaiſſance continuelle de la population n'en eſt que plus prompte, & ſon ſuperflu plus nombreux. Il ne reſte déſormais à ce ſuperflu de moyens de ſubſiſter que ſur les terres étrangeres. Mais ce n'eſt plus le temps où des côtes déſertes offroient de toutes parts un aſyle aux nouveaux eſſains que les anciens chaſſoient

Digitized by Google

de la mere ruche, & où les colonies trouvoient promptement par le défrichement des terres la subsistance à la fois, & les mêmes commodités que dans leur patrie, attendu que les besoins de l'humanité dans son adolescence étoient infiniment moins étendus qu'ils ne sont aujourd'hui. Maintenant c'est toute autre chose : la terre entiére est partout distribuée, & s'il reste encore des pays immenses, de nouvelles découvertes à faire, les colons ne sçauroient y transporter les arts & commodités qui leur sont devenues nécessaires, & qui les attacheront toujours à leur patrie. Foulés d'un côté & pressés par la population surabondante, repoussés de l'autre par la propriété exclusive établie par-tout, je demande quelle est la nécessité plus que forte, celle-là ? Invincible d'une part, elle n'a de l'autre rien de l'appareil des nécessités de tout autre genre, toujours voisines du désespoir. L'homme pressé de la sorte ne voit que son besoin personnel, & non celui de ses semblables ; environné de gens qui partis du point où il se trouve, ont eu l'adresse & le bonheur de se faire une place, il voit toujours le succès autour de lui, sa famille l'aide dans ses premiers pas, & son courage, toujours d'émulation, n'est jamais de crainte.

La nécessité donc qui a produit des prodiges d'industrie, peut & doit être plus naturellement, plus promptement & plus

Digitized by Google

conſtamment une ſuite d'une bonne adminiſtration dans un grand Etat & abondant en produit, que dans un petit, attendu que dans ce dernier l'ordre naturel des choſes eſt renverſé. L'induſtrie y établit la population, au-lieu que c'eſt la population qui doit forcer l'induſtrie. Or on ſçait qu'un ordre de choſes priſes dans la nature eſt infiniment plus ſolide, que celui où la nature eſt forcée.

Il eſt donc de fait que nous pouvons tirer de nos côtes même les moins favorables le même parti que les Hollandois ont tiré des leurs. Cela poſé, le devons-nous, Je ne crois pas que la choſe ſoit problématique; ce ſeroit demander ſi nous devons augmenter nos débouchés, notre vivification, notre commerce, nos pêches, nos matelots. Eh! pourquoi toute notre côte ne ſeroit-elle pas en ports de mer, ſi elle y peut être? Ce ſont des provinces maritimes que nous acquerons.

Je ferai voir dans le Chapitre des prohibitions, de quel œil on doit regarder les priviléges attribués à certains ports à l'excluſion de tous autres. Nous ſommes tous enfans du même Etat & ſujets du même Prince; tous doivent jouir également de ſa protection, & des avantages de la nature en proportion de ce qu'elle en a mis à la portée d'un chacun. Proportionnez le gabaris & la force des bâtimens à la qualité des parages, des rades, des anſes, des ports

Digitized by Google

qui s'offrent à vous; protégez la navigation & les navigateurs de quelque espece qu'ils puissent être, aidez autant qu'il est possible aux avantages de la nature en ce genre, & corrigez ses désavantages pour ouvrir sur toutes vos côtes des retraites & des nids à ces sortes d'alcyons; faites que les communications en canaux & en chemins y aboutissent de toutes parts, & ensuite laissez-les faire.

CHAPITRE VII.

De la Marine militaire, sa nécessité, les moyens de la rendre florissante, & de la borner.

N'AYANT point parlé des forces militaires d'un Etat, il semble que la marine militaire devroit être comprise dans cette sorte d'interdiction, puisque les forces de mer sont ainsi que celles de terre une portion de la partie militaire. Mais il est entre ces deux portions plusieurs différences sensibles qu'il est bon de déduire ici. Elles se réduisent toutefois à trois principales.

1°. Les troupes de terre sont la force d'un Etat au dedans, & la marine l'est au dehors. 2°. Les troupes de terre peuvent opprimer l'Etat même qui les soudoye, & la marine ne peut jamais rien contre lui.

Digitized by Google

3°. Un Etat peut, moralement parlant, ſe ſoûtenir en pleine proſpérité & ſe faire reſpecter ſans ſoudoyer aucunes troupes réglées, & l'on en trouve encore aujourd'hui en Europe qui ſont dans ce cas; au-lieu que s'il a des côtes maritimes, il ne ſçauroit maintenir ſon commerce extérieur dans l'indépendance, s'il n'eſt appuyé par une marine puiſſante & proportionnée à ſes forces.

J'ai donc pu m'abſtenir de traiter de la marine militaire relativement à la terre, puiſque mon plan n'a jamais été de régler l'Etat; & je ne pouvois ſous-entendre la marine, puiſqu'elle eſt indiſpenſablement liée au commerce étranger.

On ne s'attend pas ſans doute à me voir traiter les détails & la manutention intérieure de cette partie; ce que je n'ai fait pour aucune des autres dont j'ai traité, je ne le ferai pas préciſément pour celle de toutes qui eſt la plus étrangére à toutes connoiſſances acquiſes autrement que par expérience. Je n'en parlerai donc point en homme de mer, puiſque je ne le fus jamais. Il eſt difficile aujourd'hui, me dira-t-on, d'être bon politique ſans cela, je l'avoue; auſſi ne ſuis-je ce dernier que comme citoyen.

Les troupes de terre ſont la force d'un Etat au dedans, & la marine l'eſt au dehors. Je m'explique: je ne prétends pas dire qu'un Etat en ſoit plus ou moins inex-

Digitized by Google

pugnable en proportion de ce qu'il entretient plus ou moins de troupes réglées; à cet égard je ſuis abſolument de l'avis d'un Auteur moderne, homme de génie dont je tranſcris ici tout entier le morceau qui a trait à cet article, parce que je ne dirois que la même choſe, & la dirois infiniment moins bien.

„ C'eſt l'erreur de ce ſiecle & du pré-
„ cédent, de croire que les forces d'un
„ Etat conſiſtent dans les nombreuſes trou-
„ pes réglées qu'il entretient. Pour en ſen-
„ tir le faux, il ſuffit de jetter les yeux
„ ſur l'Hiſtoire des guerres de l'Europe
„ depuis 4 à 500. ans. Dès qu'une armée
„ eſt battue ſur la frontiere, il n'y a plus
„ maintenant de ſalut pour le vaincu,
„ que dans un prompt traité de paix. Son
„ Etat ouvert à l'ennemi n'a plus que des
„ bourgeois timides, & des payſans ſans
„ émulation à oppoſer à des ſoldats. Il a
„ perdu toute une Province, dès qu'il
„ n'en a plus la Capitale. Il eſt réduit à
„ s'enſevelir ſous les ruines de ſon thrône,
„ ou à s'y aſſeoir aux conditions qu'il plai-
„ ra à ſon vainqueur de lui preſcrire.

„ Lorſque les Souverains ne prenoient
„ ſur eux que de guider leurs peuples
„ dans la défenſe de la patrie, ils comp-
„ toient autant de ſoldats qu'ils avoient
„ de ſujets: l'Etat étoit une frontiere pour
„ l'ennemi, qui trouvoit à combattre auſſi
„ long-temps qu'il cherchoit à vaincre;

Digitized by Google

» on lui disputoit le terrein pied-à-pied.
» Une ville qui se rendoit à lui après des
» assauts redoublés, ne faisoit point sa
» capitulation pour les villes de sa dépen-
» dance; chaque bourg, chaque village
» coûtoit un siège. Tant qu'un Souverain
» possédoit un coin de son pays, il pou-
» voit se flatter de rechasser son ennemi
» de ce qu'il en occupoit, & de recouvrer
» ce qu'il avoit perdu; le plus puissant
» Prince de l'Europe n'y étoit redouté que
» par la peine & l'inquiétude que son
» ambition pouvoit donner à ses voisins.
» On étoit sûr que le temps émousseroit
» ses forces, & qu'à force de choquer,
» elles deviendroient incapables de soû-
» tenir le choc.

» La différence entre les regnes de
» Charles VII. & de Louis XIV. en Fran-
» ce met dans tout son jour la vérité de
» ce contraste. Maître des plus belles Pro-
» vinces de la France, possesseur tran-
» quille de ses villes principales, Roi re-
» connu & obéi dans Paris, le Roi d'An-
» gleterre avoit dans son ennemi, réduit
» à la Seigneurie de Bourges, un Cham-
» pion qui lui tenoit tête. Louis XIV. voit
» sa frontière entamée par deux Généraux
» de ses ennemis, & il se hâte d'offrir à
» Saint-Gertruidemberg, pour prix de leur
» retraite, les fruits de vingt victoires.
» Son Royaume est encore entier: il a des
» millions de sujets qui n'ont seulement

Digitized by Google

» pas entendu le bruit des canons enne-
» mis, & il ne se croit pas en état de te-
» nir contre soixante à quatre vingt mille
» soldats. Il n'a perdu encore aucune ba-
» taille sur ses terres, & il juge qu'il ne
» lui reste que d'aller mourir glorieuse-
» ment, par un coup de témerité & de
» désespoir. L'ennemi est encore à deux
» journées des frontières que le Royaume
» avoit, lorsque Philippe-Auguste soûte-
» noit l'effort de toute l'Europe conjurée
» contre lui & en triomphoit, & Louis
» le Grand croit impossible de lui en
» empêcher la conquête. Plus de 200 lieues
» de pays derriere lui, plus de cent à
» l'un & à l'autre de ses côtés, ne lui
» semblent pas assurer une retraite hono-
» rable. Landrecy & le Quesnoy déci-
» dent du sort de la France; Valenciennes
» & Dunkerque, Arras, Amiens, Cam-
» bray, Maubeuge, & tant d'autres pla-
» ces fortes, que ses prédécesseurs ou ne
» posséderent jamais, ou cesserent de pos-
» séder, sans qu'ils en jugeassent leur thrô-
» ne moins ferme, sont à ses yeux des
» places inutiles. Il n'a que des hommes
» pour les défendre. Il ne peut donner
» des habits uniformes à des millions
» de ses sujets, qui ne demandent qu'à
» prendre l'ennemi à dos & en flanc, à
» le ruiner sans combattre, & il n'ose
» employer leur zèle. La Pologne est en-
» core à présent sur le pied que l'on nom-

Digitized by Google

„ me Gothique & Barbare : elle fatigua
„ Charles XII. comme elle avoit fait les
„ autres Rois de Suéde. La Saxe eſt diſ-
„ ciplinée à la moderne * : Charles XII.
„ y fut maître, ſans combattre, auſſi
„ long-temps qu'il y voulut reſter.

Les troupes réglées pourroient avoir en France deux utilités que j'ai détaillées dans la premiére & dans la ſeconde Partie ; l'une, d'occuper, alimenter, & affider au Gouvernement une nombreuſe & pauvre Nobleſſe, dont l'inquiétude & la néceſſité pourroient embarraſſer la police de l'Etat ; l'autre, de fournir aux travaux publics des ouvriers d'un tout autre ordre que les manœuvres ordinaires ; mais le véritable objet des troupes réglées en général, c'eſt d'être le porte-reſpect du Gouvernement.

Il ſeroit à ſouhaiter que les mœurs fuſſent aſſez bonnes dans un Etat, & qu'en conſéquence les loix y fuſſent aſſez reſpectées pour que la force n'y fût jamais néceſſaire au maintien du bon ordre. Un enfant qui craint un air de froideur de ſon Mentor ou de ſes parens, a de toutes autres reſſources que celui qu'on ne peut conduire que par la crainte des châtimens ; & comme un Mentor habile ne ſçauroit trop ſe ménager les nuances du ſentiment & celles de la honte, pour n'être pas obligé d'en venir aux remedes qui abaiſſent le cœur, qui riſquent d'aliéner l'eſprit, qui

* Teſtament politique du Card. Alberoni.

Digitized by Google

peuvent même l'aigrir à la fin ; de même un Gouvernement éclairé trouve dans l'honneur, la prudhommie, l'attachement à la patrie, &c. des reſſources toujours prêtes qu'il doit manier avec une dextérité & une attention paternelle & conſtante.

Mais ſi de petits pays peuvent être maintenus dans la régle par ces moyens doux & proſperes, il n'en eſt pas ainſi des grands Etats qui renferment tant de peuplesdifférents en mœurs, en tempérament, en loix civiles, & où tant d'humeurs contraires fermentent ſans ceſſe. Pour que le Gouvernement ſoit reſpecté, il faut qu'il ſoit en état de ſe faire craindre. Telle eſt, quoi qu'on en diſe, la véritable inſtitution des troupes réglées.

Si les Princes l'enviſagent ainſi, ils rougiront d'employer tant de ſatellites pour le maintien d'une autorité légitime & ſacrée; ſi au contraire ils veulent conſidérer leurs troupes comme la défenſe de l'Etat, ils rougiront encore de montrer tant de crainte, & de faire paſſer leur vie ſous les armes à la dixiéme partie de leurs ſujets adultes en pleine paix, n'ayant pour voiſins que des nations civiliſées. Mais à cet égard je renvoie tout partiſan des troupes réglées à l'article tranſcrit ci-deſſus; conſidérons d'ailleurs, que ce ſont les plus puiſſants Princes, & conſéquemment ceux qui ont le moins à craindre de

Digitized by Google

leurs voiſins, qui ſont le plus de troupes réglées.

Ne craignez rien pour votre territoire excluſif. Je l'ai tellement peuplé & vivifié, coupé de canaux, couvert de villes, de villages & d'habitations, que pour peu que vous preniez ſoin de diſcipliner les habitans de vos frontieres, de leurs apprendre à ſe rallier à de certains ſignaux, & à défendre l'entrée de leur pays, les Tartares mêmes n'y ſauroient pénétrer. Mais c'eſt le territoire commun, qui ne peut avoir aucun de ces avantages, qu'il faut défendre, & ſur lequel il faut porter des forces capables d'y maintenir la police & la liberté générale, ſeule & unique loi que vous ayez à donner au dehors. Ce territoire, c'eſt la mer.

C'eſt ſur cet élément ſeul que vos forces peuvent ſe tranſporter au loin, ſans riſquer de ſe détruire. Vos troupes de terre veulent-elles faire une invaſion dans les pays étrangers, tout les arrête : les montagnes, les rivieres, les chemins, le défaut de vivres, de munitions, de chauſſures, que ſçais-je ? l'intempérie du climat, tout enfin dérange vos projets, & multiplie les inconvéniens. Sur mer au contraire, le logement, l'artillerie, les vivres, tout marche avec vos troupes ſur un terrein uni. L'art a appris à y vaincre les tempêtes, cet art a endurci le corps de vos ſoldats ; & qui peut vivre ſur ſon bord dans vos

Digitized by Google

rades, eſt fait à peu de choſe près au climat univerſel. Il eſt donc vrai que le militaire de terre eſt la force d'un Etat au-dedans, & la marine au-dehors.

J'ai dit encore que le premier peut être dangereux, & le ſecond jamais. L'expérience de tous les ſiecles & de tous les peuples nous apprend que ſi-tôt que l'eſprit militaire, & plus encore les troupes ſoudoyées prennent le deſſus dans un Etat, tôt ou tard le chef militaire s'y empare de l'autorité. Or comme toute ſociété d'hommes qui s'eſt réduite en forme de Gouvernement, n'eut d'abord d'objet primitif que celui de ſe mettre à couvert de la force, il s'enſuit de ce que nous venons de dire, que les forces de terre ſont dangereuſes pour tout Etat, quel qu'il puiſſe être.

Il n'en ſauroit être ainſi des forces de mer; plus vous les élevez & illuſtrez, plus auſſi vous les détachez de l'eſprit de piraterie, qui n'eſt en ſoi que l'enfance & la barbarie de la marine. Quelque nombreux que devienne ce corps néceſſaire, un matelot à terre n'a pas plus d'adreſſe & de réſolution qu'un loup renfermé. Quelque autorité & décoration que vous donniez à ſes chefs, ils ne ſont rien que ſur leur bord, ou tout au plus dans l'enceinte de leurs arſenaux: hors-delà perſonne ne les connoît que par la gazette, ne les entend que ſous le *capot*; & en ſuppoſant que

Digitized by Google

leurs jalousies, ou leur ambition puissent faire manquer des expéditions éloignées, du moins ne peuvent-ils rien dans l'intérieur de l'Etat, qui est le foyer sacré.

J'ai dit enfin, qu'un Etat pouvoit se passer en quelque sorte de troupes réglées, & se faire respecter sans cela; mais qu'il devoit renoncer à tout commerce extérieur, s'il n'avoit une marine militaire.

La preuve de la première de ces allégations se trouve sous nos yeux. Je ne citerai pas l'Angleterre, qui ose aujourd'hui provoquer une Puissance qui lui est aussi supérieure en tous genres de ressources qu'en étendue de territoire, & qui a 200000 hommes de troupes. On me diroit avec raison que ses fossés la garantissent. Mais la Suisse n'a pas de semblables barrieres; le corps Germanique si respecté des Puissances étrangéres n'a pas, comme tel, des troupes proportionnées à sa puissance; & si quelques Maisons dans l'Empire sont puissamment armées, c'est pour leurs interêts particuliers & non pour le service du corps: la Pologne se conserve, quoiqu'ouverte de toutes parts, divisée au-dedans, & nulle part en corps. En un mot, sans vouloir approuver cette façon d'être, elle existe; mais qu'on me montre aujourd'hui un pays commerçant sans forces maritimes. Le Portugal & l'Espagne sont par leur position la tête naturelle du commerce de l'Univers; l'Italie

Digitized by Google

eſt à la porte de celui du Levant, & cependant. . . . . .

Je veux bien néanmoins qu'une République peu conſidérable & induſtrieuſe, que Genes, Hambourg, Raguſe, &c. puſſent, au milieu des diſſenſions qui occupent & énervent réciproquement les grandes Puiſſances, faire un commerce neutre & utile, & des profits que la cupidité leur pardonne en faveur de leur foibleſſe; mais en tout genre les grands ne ſauroient décheoir ſans tout perdre. Si nous n'avons une marine proportionnée au rang que la France doit tenir en Europe, plus notre induſtrie eſt vive & naturelle, plus ſes reſſources ſont nombreuſes, & plus auſſi les uſurpateurs du commerce, quels qu'ils puiſſent être, ſeront attentifs à l'étouffer, à l'éteindre, & à nous ôter toutes les reſſources que la plus attentive manutention intérieure nous a préparées. Un bâtiment ſappé par le pied périt bien plus vîte qu'un autre qui, laiſſé à découvert aux injures du temps, ſe détruit par le faîte. Mais à la fin, tout cela revient au même. Ainſi un Etat où l'agriculture eſt négligée, où le peuple eſt vexé par les traitans, où le luxe eſt en honneur, où la richeſſe eſt ſeule eſtimée, eſt bien plus près de ſa ruine & du changement de ſa conſtitution, de ſon démembrement & de ſa diſſolution totale, qu'un autre où l'induſtrie ſeulement eſt attaquée: alors à la vérité les

Digitized by Google

calamités ne viennent que par le faîte du bâtiment; mais bientôt toute la masse s'en ressent & se trouve accablée sous les débris.

Il nous faut donc une marine proportionnée à notre rang en Europe. Quant à ce qui est de ce rang, je dirai dans les Chapitres suivants ce que j'entends par-là. Considérons maintenant en grand ce qu'est & ce que doit être cette marine.

Je ne ferai point entrer dans cet examen une partie autrefois importante de nos forces en ce genre, & qui a servi d'école à plusieurs des plus grands hommes de mer que la France ait eus; c'est des Corsaires dont je veux parler: nous avons beaucoup perdu de ce côté-là; mais un examen d'un instant fera voir que ceux qui comptoient retrouver parmi nous en ce genre les mêmes hommes qu'on y vit autrefois, n'avoient fait aucune des réflexions qui doivent servir de régle aux opinions des hommes d'Etat. 1°. Le génie aventurier est passé de mode par-tout, comme j'ai dit ailleurs. 2°. Les courses des Chevaliers de Malthe en général sur tout ce qui portoit le pavillon du Grand-Seigneur, courses qui ne leur sont permises aujourd'hui que sur les foibles Corsaires qu'on appelle Barbaresques, formoient bien des jeunes gens distingués à l'intrépidité & aux fatigues de la mer, & c'est-

Digitized by Google

là le seul métier de Corsaire qu'eussent fait les Officiers d'un certain ordre ; mais c'en étoit un. 3°. Quant à nos Corsaires de profession, l'avidité du gain est le seul mobile de cette prodigieuse valeur qui les rendit si terribles : tant que l'Espagne fut notre ennemie naturelle, maîtresse des sources de l'or, elle offroit l'appas nécessaire à cette sorte d'intrepidité ; on alloit en course périr ou faire fortune, & on la faisoit. Si-tôt que par le nouvel arrangement de l'Europe nous sommes devenus les amis naturels des Espagnols, cet avantage a passé à nos ennemis. Ceux de nos Corsaires célèbres que les guerres précédentes avoient élevés, ont encore paru tels pendant le cours de la premiére guerre de ce siècle ; mais une longue paix ayant terminé leur course, il n'étoit pas prudent d'esperer que la race s'en perpétuât. Heureusement dans mon système elle ne pourroit être que nuisible, on le verra dans la suite, & c'est par cette raison que je n'en dirai pas davantage sur cet article.

Je me souviens d'avoir lu quelque part dans *du Moulé*, comme disent les bonnes gens, que la marine en France est composée de deux corps, l'un militaire, l'autre je ne sais plus comment on le désignoit ; mais, en style de marins, cela s'appelle *la plume*.

Ce mot, qui fait hérisser les crins à

un Officier de vaiſſeau, comme celui de *gabelle* à un Bas-Breton, me donna de la curioſité; je demandai, s'il étoit queſtion de faire voler des vaiſſeaux, comme autrefois Pégaſe ou l'Hyppogriffe, & j'appris par le menu que c'étoit une armée de gens d'écritoire & de bureau, deſtinés à tenir dans les arſenaux & ſur les navires des états de dépenſes & de fournitures, & à apprendre au militaire que, pour ferrer la mule, il faut mieux être aſſis que debout. Je compris alors qu'il ſeroit tout auſſi raiſonnable de dire que les entrepreneurs de vivres, munitions, fourages, hôpitaux, &c. & leurs prépoſés font partie du corps militaire en France; car s'il eſt vrai de dire que ces gens-là ne ſont annexés aux troupes que paſſagérement, & ſeulement quand la guerre oblige de les mettre en corps d'armée, au lieu que les autres ſont permanents & brevetés du Roi, l'on peut répondre à cela que la marine eſt toujours en corps, & que ſon objet & ſes néceſſités n'étant guères moins eſſentielles en temps de paix qu'en temps de guerre, il eſt néceſſaire que ſes *impedimenta* ſoient toujours ſur pied. On pourroit encore noter une autre diſparité, c'eſt que ceux des troupes de terre leur ſont juſques à un certain point indiſpenſablement néceſſaires, au-lieu que les gens de mer prétendent tout le contraire des leurs.

Ce

Ce n'eſt pas à moi à décider cette queſtion; ce que j'y vois, ainſi que tout le monde, c'eſt que cette union de deux matieres entiérement hétérogenes qu'on a prétendu amalgamer & réunir en un même corps, cauſe dans l'intérieur de cette partie intéreſſante de la choſe publique les mêmes diſſenſions qu'on voit dans la maſſe phyſique entre le feu & l'eau: mais différent en cela de tout autre ferment interne qui rend ordinairement plus terrible au-dehors le peuple qui en eſt travaillé, celui-ci a totalement énervé la marine. La partie militaire foible, inconnue, découragée en quelque ſorte, n'eſpere & ne deſire rien, tant que la plume aura quelque autorité: la plume de ſon côté munie de l'inſtrument qui atteint le plus loin, avantagée auprès du Gouvernement de la ſorte de confiance que la foibleſſe humaine accorde preſque toujours à la ſoupleſſe & au reſpect extérieur, regarde ſes antagoniſtes comme gens incapables de bien ſervir l'Etat. Or comme il eſt de fait, que depuis le Prince Robert juſques au moindre matelot, en général tout bon marin eſt un animal aſſez rude & indigeſte; il s'enſuit de-là que ceux qui de leur nature ſeroient les plus propres à regénérer les anciens Héros raboteux de la marine, les Duqueſne, les Barth, les Duguétrouin, &c. ſont prévenus & deviués dès leur enfance par leurs adverſaires

Digitized by Google

adroits & civilisés, & éloignés du service & de tout avancement comme moins capables de plier sous le joug, que ne le feront les Officiers médiocres. De semblables jalousies & mécontentemens, dans une autre sphere, ont de nos jours privé la France du célebre La Bourdonnays, c'est-à-dire, de l'homme de notre siecle le plus redouté par nos ennemis sur la mer.

Il ne m'appartient pas de décider sur ces matieres, & sur la forme d'une administration, dont le fonds est absolument inconnu à tout homme qui n'a point été sur la mer. Seulement puis-je dire, qu'on a reconnu depuis long-temps que l'axiome *divide & impera*, est aussi faux que détestable, & qu'en supposant que le corps controlleur soit aussi nécessaire que le corps acteur, il seroit indispensable de les unir, de faire rouler entre eux les fonctions, les prérogatives, les récompenses; d'arracher enfin jusqu'au germe d'une zizanie qui par mille détails va directement à la destruction de la marine, véritable nerf de l'Etat dans la situation présente des choses de l'Europe.

Mais je pourrois répéter ici ce que j'ai dit ailleurs dans l'article du taux de l'intérêt: nos rivaux, dont la marine est si florissante, peuvent nous servir de modele; s'ils ont comme nous dans les choses de la mer une administration mipartie, si les gens de bureau ont toute la

Digitized by Google

confiance du Conseil de l'Amirauté, & si les marins ne sont regardés que comme instrumens passifs, destinés à monter sur les planches au jour & au quart-d'heure préfix, sauf à décider de leur route sur le contenu de paquets cachetés à ouvrir à telle hauteur; s'il en est ainsi, dis-je, chez les Anglois, cherchons ailleurs le vice intérieur qui a détruit notre marine, & qui semble combattre les efforts du Gouvernement pour la relever.

Les Anglois, ont cependant un autre mêlange, dont l'imitation risqueroit d'avilir notre marine militaire. Cette nation devenue commerçante d'esprit, d'ame & de corps, a pris en une sorte de mépris les vertus militaires; & cet esprit inhérent au comptoir qui a détruit Carthage & autres, est encore aidé chez eux par le goût de l'indépendance qui hait le militaire, parce qu'elle le craint. En conséquence tout ce qui compose leur marine de guerre, fait en temps de paix la marchandise. Bien des gens ont pensé que nous devrions suivre en France cette méthode qui exerce sans cesse les Officiers & les matelots, & qui fait retrouver dans les profits du commerce une sorte de compensation des fortes dépenses de la marine, qui aide à en soutenir le poids. Je suis bien éloigné de cette opinion. Je n'ai rien tant recommandé en fait de mœurs dans tout le cours de cet Ouvrage, que

Digitized by Google

de laisser à chaque profession son esprit & ses principes, & de regarder comme le plus grand des profits, l'extension de tout autre mobile que celui de l'intérêt.

L'honneur, ame de l'esprit militaire, n'est nullement compatible avec l'esprit du gain. Sans vouloir inculper la conduite des Amiraux Anglois, ni leur attribuer le peu de succès de leurs entreprises en grand, tandis qu'ils tenoient la mer esclave sous les forces prodigieuses qui ont épuisé leur nation; sans désapprouver un régime qui peut être bon chez eux, & sur lequel je ne déciderai point, parce que je ne les connois pas assez pour cela, je soutiens par la connoissance que j'ai du génie de notre marine militaire, que la méthode ci-dessus l'abâtardiroit entiérement chez nous.

Pour quelques hommes privilégiés sortis seuls, parmi un millier d'autres éternellement obscurs, du sein du commerce & de la piraterie, pour devenir des Héros, il y en auroit cent en qui cette bassesse d'éducation & de principes étoufferoit toute idée de gloire & d'élévation. J'ai vu plusieurs de nos ports: j'ai été surpris de l'esprit de vivacité, d'émulation, de témérité & d'amour pour le travail qui perçoit de toutes parts dans la jeunesse de ce corps: tout s'y occupoit de son métier; la plus grande faveur à laquelle ils aspirent, c'est d'être préférés

Digitized by Google

dans les armemens de détail qui se font; & j'ose affirmer, moi, qui me connois mieux en hommes, qu'en rhombs de vent, que sur dix il n'y en a pas deux qui ne cherchent à se distinguer dans leur métier. Si les fruits de cette émulation ne percent pas aussi avantageusement qu'on devroit l'esperer, plusieurs raisons peuvent contribuer à cette sorte d'engourdissement.

1°. Il est presque impossible dans ce métier de se tirer du pair, si la faveur n'aide au mérite, & ne lui donne les occasions. Dans tout état, hors le militaire dont l'obéissance passive fait l'essence absolue, un homme se distingue par son propre mérite; un Ecclésiastique, un homme d'Etat, un Magistrat, un homme de Lettres, &c. met de lui-même ses talens au jour; & quoique les circonstances influent toujours beaucoup sur sa réputation, il peut néanmoins aller de lui-même jusques à un certain point. Dans le militaire de terre même, quoique la tête & le cœur d'un Héros aient souvent été pour jamais bornés par la fortune aux emplois subalternes, il est pourtant vrai qu'il se rencontre des occasions, où un homme entreprenant peut par quelque heureuse témerité se faire un nom, & se frayer la route à de nouveaux succès. Les commissions de détail dépendent du chef présent & actuel, & la Cour n'apprend le nom du nouvel éleve de la gloire que par

Digitized by Google

le bruit de ſes premiers exploits. Dans la marine au contraire, tout vient de-là. & le Commandant d'un port n'oſeroit confier un Brigantin à un Enſeigne de vaiſſeaux pour une expédition hazardeuſe, que le projet d'abord n'ait été approuvé, retardement qui de lui-même change & anéantit les circonſtances dont le ſuccès dépendoit, & qu'enſuite la nomination de l'homme même à qui l'exécution en doit être confiée ne vienne de la Cour. Or il eſt de fait qu'en tout état & ſurtout à la guerre, rarement ſe fait-on de bonne heure une réputation brillante par les voies ordinaires.

Par où un Enſeigne, par exemple, ſe tirera-t-il du pair, dans une flotte, dans une eſcadre, ſur un vaiſſeau même. Il ſera brave; ils le ſont tous. Il fera mieux le quart qu'un autre, il entendra mieux les parties relatives à la conſtruction, ſera plus actif dans un armement, &c. ce ſont-là les détails qui conſtatent eſſentiellement le mérite relatif, & qui font le bien de la choſe, mais qui ne ſauroient percer juſques au Miniſtere trop éloigné des ports pour y voir clair en ce genre.

On a des notes, dira-t-on, ſur tous les Officiers: le Gouvernement n'apprendra-t-il jamais qu'en quelque partie que ce puiſſe être, l'inſpection des détails ne lui ſauroit ſervir, qu'à être plus facilement & plus irrémédiablement trompé? Ces li-

Digitized by Google

belles de noms notés, invention dont M. de Louvois a je crois l'honneur en France (article dont on l'a loué d'autant plus mal-à-propos, qu'il n'étoit instruit que par l'espionnage, & que cette méthode ne tend au fond qu'à détruire toute subordination, en établissant la correspondance directe du subalterne à la Cour) ces libelles, dis-je, sont aux mains d'un Commis, & jamais les livres Sybillins ne furent susceptibles de tant d'interprétations diverses. Un Gouvernement aussi auguste que le nôtre, n'a besoin de tenir notes que des qualités des chefs, *Mitte sapientem, & nihil dicas.* Que l'autorité soit remise à des hommes dignes de la faire valoir, & qu'on s'en rapporte à eux des détails, du soin de choisir les sujets, & de celui de les employer. Vainement, diroit-on, que pour parvenir à choisir de bons Commandans, la Cour doit être instruite des différens mérites de ceux qui aspirent à ces sortes de grades, les prévoir de loin, ce qui est l'effet des notes ci-dessus: si-tôt que les places auront le *decorum* & le degré d'autorité qu'elles doivent avoir, la voix publique indiquera toujours les hommes d'élite, capables de les remplir. Je n'appelle point la voix publique les rapports & les intrigues des courtisans, mais l'estime du public & cette sorte de déférence volontaire que s'attirent immanquablement la réputation, l'âge & l'expérien-

Digitized by Google

ce dans leur sphere, déférence qui n'a rien de commun avec l'engouement qu'inspirent quelquefois passagérement les hommes à la mode.

De plus, ces hommes une fois à leur place, en replacent une infinité d'autres. Les gens d'esprit & de mérite n'ont qu'une chose de commune avec les sots & les fripons, c'est que l'une & l'autre espece provigne avec une égale facilité, ce qui revient au proverbe des anciens: *par paremm quærit.*

Une autre raison qui empêche qu'il ne sorte aujourd'hui d'une école de jeunes Héros, des hommes aussi brillans que l'étoient ceux qui la fonderent autrefois; c'est 1°. la constante hiérarchie des grades multipliés, qui engourdit & affaisse nécessairement la bonne volonté. Je ne dirois pas aussi décidément que cet arrangement fût un mal; car, puisqu'il faut un grand nombre d'Officiers, & peu de Commandans, du moins faut-il donner des objets fictifs d'ambition à la totalité pour empêcher l'émulation de s'engourdir. Il y a cependant à répondre bien des choses à cela: car d'abord il est vrai de dire que l'ambition des grades a presque partout pris la place de celle de la gloire, qui fut l'ame autrefois de toutes les vertus militaires; ensuite on convient généralement que l'ordre du tableau est le pont aux ânes, & pis encore: car je doute

Digitized by Google

que ces animaux, en allant au moulin, marchent par rang d'ancienneté, l'ordre du tableau cependant est une suite nécessaire de la multiplication des grades militaires; sans lui, ils seroient bientôt donnés à la faveur, ce qui est le pis de tout.

Je ne sais donc si ce seroit un paradoxe de dire qu'en tout genre de militaire, peu de grades, mais fort respectés, vaudroient mieux que la méthode d'aujourd'hui, où nos gens de guerre doivent, pour faire leur chemin, amasser autant de brevets, que nos peres entassoient d'exploits du temps des Bayards, pour se faire une réputation.

Quoiqu'il en soit du pour & du contre des deux questions que je viens de traiter ici, il est certain qu'on y trouve les raisons de l'espece d'égalité qui se rencontre aujourd'hui entre les Officiers de la marine en France. Peut-être aussi est-ce qu'ils marchent de niveau, car jamais un corps militaire n'a été si ameuté, & si rempli de l'esprit de son métier.

Mais cette volonté, qui est sans bornes dans la jeunesse ainsi que toutes les autres passions, s'émousse dans l'âge mûr. On veut alors des espérances plus réelles que celles de surprendre & de brûler un vaisseau ennemi. Les grands honneurs de la guerre & de l'Etat, le Bâton de Maréchal de France, l'Ordre du Roi étoient autrefois des points de vue permis aux

Digitized by Google

Officiers de marine, & toujours présens à leurs espérances en la personne de leurs chefs. Ils sont aujourd'hui comme bornés au Cordon-Rouge, récompense de Caporal. A tort allégueroit-on que depuis le combat de Malaga, il n'y a eu aucune occasion de mer qui ait mérité ces sortes de distinctions à nos marins: il est aisé de répondre à cette objection; mais elle m'offre un examen qui n'est point étranger à ce Chapitre.

Jamais on ne présenta à Louis XIV. l'idée de la nécessité d'une marine puissante sous son véritable point de vue. Je l'ai dit ailleurs, en parlant de l'âge de la France, nous étions jeunes encore dans le siecle passé; des phantômes d'éclat & de gloire s'offroient aux Souverains, au-lieu de la vraie gloire qui n'est autre chose que l'utilité de leurs peuples. Je ne prétends pas dire que M. Colbert n'eût sur cela les vues d'un véritable homme d'Etat; mais pour en faire goûter à son jeune Maître les plans & la dépense, il fallut les présenter à son ambition; lui faire bombarder Gênes & Alger, attirer des ambassadeurs de Siam. Louis XIV. donc (& il seroit aisé de le prouver par les faits) ne considéra la marine que comme une branche de sa puissance, propre à frapper les étrangers; une dorure de son Palais, nécessaire à sa gloire, mais inutile à la solidité du bâtiment.

Digitized by Google

Un Miniſtre puiſſant, homme de la plus profonde judiciaire & de la plus vaſte expérience en petit, ſe rappelloit ſur ſes vieux jours, que durant une année de guerre ce Prince voulant abſolument qu'on achevât le bâtiment des Invalides, & tous les fonds étant deſtinés, ordonna qu'on prît ſur ceux qui étoient attribués à la marine 5. millions qui étoient néceſſaires à la perfection de cette maçonnerie. Cet homme ſpectateur alors, devenu Miniſtre depuis, trouvant peut être ſon répertoire de principes d'homme d'Etat un peu ſec, fut ravi d'y recueillir cette anecdote, perſuadé ſans doute que, pour être un Alexandre, il ne falloit que porter la tête de côté; il agit en conſéquence, nous en avons dit ailleurs un mot.

Louis XIV. donc, preſſé de toutes parts dans la derniere guerre, retrancha ſes armemens de mer, comme l'on retrancheroit aujourd'hui les voyages de la Cour.

Or ſi l'on eût eu quelque idée de ce que c'eſt que la marine, il étoit aiſé de faire ſentir à ce Prince infatigable & conſommé dans les affaires du Gouvernement, qu'en tenant la mer, il faiſoit tomber d'elle-meme la ligue de ſes ennemis ſur terre.

En effet, toute cette ligue étoit uniquement ſoudoyée par ce qu'on appelle les Puiſſances maritimes, l'Angleterre & la Hollande. Si ce Prince ſe fût borné à fai-

Digitized by Google

re passer en Espagne peu de troupes, nombre de braves volontaires, des grains, des munitions & de l'argent, pour aider aux efforts de cette généreuse nation qui vouloit se conserver un Prince qu'elle s'étoit choisi; s'il se fût borné en Italie, à accabler le Duc de Savoye & s'emparer des montagnes de façon à ne plus craindre d'invasion de ce côté; en Allemagne à la défensive du Rhin; en Flandres, à munir & approvisionner les places fortes, y mettre de bons Commandans, & dans le pays quelques camps volans sous des chefs éveillés, dont on ne manquoit pas alors; que de dépenses prodigieuses n'eût-on pas épargnées! dépenses, qui ne lui ont servi qu'à entretenir & perdre chez ses voisins cinq cent mille hommes de troupes réglées. La moitié de ces dépenses portées du côté de la mer auroit fait tomber en trois campagnes cette hydre de ligue, nourrie de succès imprévus, & arrêtée par le premier regard de la fortune de notre côté. Nos vaisseaux en ce temps, forts ou foibles, ne pouvoient souffrir qu'un Anglois tînt devant eux. Le proverbe étoit parmi les marins: *S'ils sont Hollandois, nous nous battrons; s'ils sont Anglois, nous les battrons.* Le Roi Guillaume lui-même étoit dans ce préjugé fondé sur les faits d'alors, & disoit que ses Anglois n'étoient plus les mêmes, si-tôt qu'ils n'avoient pas leur bœuf bouilli dans

le ventre. Nos flottes armées, comme elles l'auroient été, si cet objet eût été le principal point de vue de l'énorme puissance de Louis XIV. auroient accablé celles des Puissances maritimes, & l'on sait que cela ne tint qu'au lendemain de Malaga. Bientôt, la mer étant libre, on auroit pu faire craindre par-tout les maux de la guerre portative, croiser sur les flottes Hollandoises à leur retour des Indes, livrer à nos armateurs sans nombre les mers du Levant & du Nord, les côtes de l'Angleterre & de la Hollande, bloquer en un mot, de toutes parts ces colosses d'argent aux pieds de tourbe & de fromage.

En même temps des escadres détachées auroient dominé dans la Baltique. Le Roi de Suede qui dédaigna notre alliance, dont il connoissoit le faste, la distance & la foiblesse, l'eût acceptée & peut-être recherchée, si nos escadres avoient été en état de tenir en bride le Roi de Danemarck, de proteger les renforts qui venoient de Suede à son Roi engagé en Allemagne, de lui donner la main en Livonie, de garantir les côtes de ses Etats.

D'autres escadres envoyées coup sur coup dans l'Amerique Septentrionale auroient aidé aux efforts des braves Canadiens, si redoutables alors aux colonies Angloises; pour peu qu'ils eussent été aidés, toutes les colonies de nos ennemis dans cette

partie du nouveau monde, qui sont aujourd'hui des Etats, foibles alors, auroient disparu de ce continent : du moins peut-on affirmer, sans paroître bâtir en Espagne, que l'Isle de terre-Neuve, la Baye Hudson, & l'Acadie entiere leur eussent été enlevées, puisqu'il ne tint presque à rien qu'avec les plus médiocres secours ils n'en fussent alors entiérement chassés.

De ces trois conquêtes, l'une leur enlevoit le plus riche des commerces, celui des pêches ; l'autre la meilleure des traites, celle des pelleteries ; la troisieme, un pays admirable & dont la conservation est absolument nécessaire à celle de notre colonie du Canada. On sçait que les trois furent cedées au traité d'Utrecht, article qu'on auroit compensé plutôt par la cession de la Bourgogne, si l'on en eût connu l'importance.

Mais mon dessein n'est pas ici de faire une incursion sur la politique. Je demande seulement, si d'après le tableau que je viens de faire, assurément sans exagération de l'emploi que Louis XIV. pouvoit faire d'une marine supérieure dans sa derniere guerre ; je demande, dis-je, si l'on pense que cette guerre eût autant duré dans le cas où les Puissances maritimes se seroient vu attaquées de la sorte dans leur vrai foyer, qui est la mer. Je le répete, Louis XIV & son cabinet si célebre dans l'Europe, ne connoissoient point les véritables avantages des

forces de mer. La preuve en eſt qu'il ſe renferma dans ſes ports, au moment où il étoit le plus néceſſaire de faire les derniers efforts ſur mer.

Si donc ce Prince, qui ne rendit ſa marine brillante que par la même raiſon qui lui fit galonner ſa maiſon militaire, crut cependant que pour donner à ce corps l'émulation & le degré d'eſtime néceſſaire aux ſuccès, il falloit le faire participer aux grades & aux honneurs du premier rang dans l'Etat, combien à plus forte raiſon ne doit-on pas lui faire eſpérer les mêmes avantages aujourd'hui, où l'on commence à convenir du principe ancien qui dit que, *qui eſt maître de la mer, eſt maître de la terre.*

Objecter qu'il n'y a pas dans ce corps des hommes de marque qui puiſſent être décorés de la ſorte, ſeroit objecter faux puiſqu'il s'y rencontre au moins autant qu'ailleurs des gens de nom & de mérite : mais quand cela ſeroit vrai, ce ſeroit tranſpoſer la cauſe & l'effet ; ce n'eſt point le manque des ſujets qui fait la décadence du corps ; *vice versâ*, c'eſt la décadence du corps qui abſorbe les ſujets. Mais je demande ſi tous les Maréchaux de France aujourd'hui ont gagné des batailles ; Dieu nous en préſerve nous nous ſerions trop battus : pourquoi croit-on qu'il faut des décorations pour le militaire de terre, où dès qu'un homme eſt Officier général, il eſt étranger pour

ainſi dire à tous les corps, & qu'il n'en faut point dans la marine, qui a l'avantage de conſerver ſes Chefs dans ſon ſein, dans ſes ports, & pour ainſi dire, en famille ? avantage qui, par parentheſe, ne contribue pas peu à l'éducation & à la bonne volonté de cette jeuneſſe tellement tournée vers ſon métier, qu'elle en devient preſque amphibie.

Quoiqu'il en ſoit de la ſolidité des raiſons ſur leſquelles je viens de m'étendre pour motiver le prétendu engourdiſſement du corps militaire de la marine, il n'en eſt pas moins vrai, comme je l'ai dit, que l'eſprit du corps y eſt plus que par-tout ailleurs, l'ambition bornée au métier, l'honneur, la gloire & le deſir des occaſions, le tout en un degré qui peut être également utile à la patrie & redoutable à l'ennemi.

Que deviendroit tout cela ſi l'on s'aviſoit d'y faire entrer un alliage d'eſprit marchand ? Je ne ſaurois trop le répéter, l'eſprit militaire & celui du commerce ne s'accordent pas. Tant que les Nations belliqueuſes ont dominé, le commerce a été livré à des peuples eſclaves, les Juifs & les Armeniens, &c. Le commerce brave les avanies & viſe au gain, c'eſt ſon unique ambition ; comment l'unir à celle de la gloire ?

Les Flibuſtiers, les Corſaires & autres ont fait des prodiges de valeur dans des

Digitized by Google

vues de pillage, c'eſt autre choſe. L'avidité de ces gens-là ne peut pas s'appeller plan de fortune, c'eſt le brigandage dans ſes profits & ſes déprédations. Ce cercle de néceſſités & de profuſions accoutume enfin les gens du bas étage, les matelots & autres, à un genre de vie qui leur fait une habitude de valeur; auſſi n'ai-je pas prétendu vous dire qu'il fallût un ordre de matelots & de Pilote pour la marine, diſtinct d'avec ceux qui ſervent au commerce; mais à l'égard des chefs de ces aventuriers qui ſe ſont acquis quelque renom, remarquez qu'ils ſe ſont retirés après s'être enrichis, ou que s'ils ont continué à ſervir & à s'expoſer pour la gloire, le déſintéreſſement eſt devenu une de leurs vertus.

En un mot, un des plus ſurs moyens pour abâtardir entiérement le militaire, c'eſt de l'enrichir. Le ſoldat Romain qui, ayant fait une action d'éclat pour ravoir ſon bagage, chargé par ſon Général d'une autre expédition hazardeuſe, lui répondit, *Envoyez-y quelqu'un qui ait perdu tout ſon bien*, fit une leçon à tous les Gouvernemens préſens & à venir. Tel homme (& les marins en badinent ſouvent entre eux) va aux Indes le plus hardi navigateur de l'Europe, qui en revient craignant toujours de porter trop de voiles.

Je ſuis donc bien éloigné de penſer qu'il faille en cela ſuivre la méthode des Anglois. Je penſe au contraire qu'on ne

Digitized by Google

ſauroit trop ſéparer nos arſenaux maritimes des ports de commerce, & compoſer le corps militaire de brave Nobleſſe pauvre, & deſtinée à demeurer telle. C'eſt ici l'eſcorte de la richeſſe & de l'abondance & non ſes bêtes de ſomme. Eſt-ce aux porte-bales à tenir les chemins libres? Eſt-ce à ceux qui ſont commis à leurs ſûretés, à enlever à ces premiers les menus profits de leur penible métier?

Deſtiner une claſſe de Citoyens à la pauvreté, ſeroit une eſpece d'excommunication majeure ſelon la façon de penſer d'aujourd'hui; ce ſeroit chez moi une inconſéquence d'autant plus grande, ſi je penſois ainſi touchant la marine, que j'établis que c'eſt la plus néceſſaire de toutes les portions de l'Etat relatives à l'extérieur; mais pour peu qu'on ſe rappelle mes principes ſur l'amour prédominant des richeſſes, ſur la néceſſité de l'amortir & de lui ſubſtituer des mobiles plus nobles & plus vertueux pour toutes les profeſſions, chacune dans ſa ſphere, on verra que ce n'eſt pas ma faute, ſi l'on ſe méprend à mon intention à cet égard. Il eſt juſte que chacun ſoit récompenſé ſelon ſes ſervices: qui travaille pour l'honneur doit obtenir honneur & conſidération, & c'eſt ce qu'il faut au corps militaire de la marine pour lui rendre ſon ancien luſtre, & mettre dans tout ſon jour ſa bonne volonté qui n'a point dégénéré.

Digitized by Google

Au reſte, c'eſt encore un miracle de notre bonheur & de notre puiſſance, que cette émulation réelle. Dans les temps de ſplendeur de notre marine, il y avoit 600. gardes marines, ſçavoir 200. dans chaque département, & des Enſeignes, Lieutenans, Capitaines &c. en proportions; on en auroit autant demain ſi l'on vouloit, & qui bientôt ſeroient animés du même eſprit qui vivifie le corps entier. Eh! n'eſt-ce rien que cette pépiniere immenſe de Héros déshérités qui ne coutent preſque rien, qui n'ont guere plus à eſperer, & qui ſe donnent corps & ame, ſang & os, au ſervice de la patrie dans le plus rude de tous les métiers? Un vaiſſeau du premier rang étoit alors monté de 18. gardes marines, & d'Officiers à proportion. Cet ordre de gens qui ſe tiennent fort ſuperieurs, comme de droit, au ſoldat & au matelot, faiſoient la force de nos navires & les rendirent invincibles. On a cru bien faire d'en diminuer depuis le nombre, de plus de moitié ſur chaque vaiſſeau; au dire des gens du métier, on a mal fait, & cela paroît vraiſemblable. Mais ceci me jetteroit dans des détails qui me doivent être interdits.

Un autre arc-boutant principal de la marine, c'eſt le nombre, la police, l'inſtruction & l'encouragement des matelots. Pour bien connoître à quoi tiennent les reſſorts de ces quatre choſes, il faut en

Digitized by Google

revenir à mes principes, que l'agriculture & la vivification intérieure pousseront la population aussi loin qu'elle peut aller, d'où s'ensuit qu'un grand peuple sera obligé de chercher au-dehors des moyens de subsistance.

La légéreté & vivacité Françoise est telle que loin que cette nécessité lui soit pénible, nous avons toujours plus de goût pour les travaux des courses que pour la vie sédentaire. Le métier de la mer a d'ailleurs, tout dur qu'il est, une sorte d'attrait qui fait que ceux qui y sont une fois habitués ne peuvent plus s'en passer, & à plus forte raison ceux qui y sont élevés, tels que les enfans des matelots, pêcheurs, & autres. Si donc on manque de ces sortes de gens, il faut s'en prendre d'une part à la misere du peuple, de l'autre à la foiblesse & aux intercadences du commerce, de l'autre enfin à la tyrannie qu'on exerce sur eux sous prétexte de police.

Quant à ce dernier point, tout instant & réel qu'il est, je m'abstiendrai d'en traiter par deux raisons; l'une que ce seroit me jeter dans les détails, l'autre que je dois conformément à mon plan éviter tout ce qui peut gréver ou offenser quelqu'un en particulier. Je me contenterai de répéter ici ce que j'ai déjà dit ailleurs, que c'est vitier la chose publique, que de la charger de tant d'ordres & de ressorts de détail.

Digitized by Google

Dans quelque partie de la masse physique que ce puisse être, toute accélération d'activité sera nécessairement suivie d'une sorte d'engourdissement. On crée des places pour le mérite quand on s'éveille, elles sont données à la faveur quand on s'endort, & il n'en reste que la surcharge pour le Trésor, & quelquefois la tyrannie des sous-ordres pour la chose. Un temps viendra où le Bibliothécaire ne saura pas lire, où le Surintendant des bâtimens ne connoîtra pas l'équerre, où l'Intendant des classes ne sera jamais sorti de Paris, où les Inspecteurs des manufactures se connoîtront en figures de Rhétorique. Quant à l'instruction des matelots, une grande navigation seule, sans autre secret, y suffit; & pour ce qui est de l'encouragement, qu'ils soient payés, qu'au-lieu de les forcer pour le service de la marine militaire, on les choisisse comme d'élite sur les armateurs, les commerçans, &c. quelques petites distinctions de détail feront le reste.

Le François a un avantage singulier, & que je n'oserois dire exclusif, c'est qu'en tout état il est aisé de le piquer d'honneur, & par ce mobile de lui faire faire des prodiges. Je ne voudrois pas jurer qu'il n'y eût des prétentions jusques dans le métier de portefaix, du moins je le crois, à la vérité sans l'avoir bien examiné; mais en tout autre, je l'ai vu, & quand on ne lui-

Digitized by Google

fait pas faire des miracles, c'eſt la faute des chefs.

J'ai traité de la néceſſité de la marine. J'ai déduit enſuite les moyens de la rendre floriſſante, autant du moins qu'il convient à un homme de terre qui ne ſauroit parler qu'en aveugle des détails de cet art excluſif. J'ai dit qu'il falloit réunir en un ſeul corps les deux états, qui en avoient tout le maniément, en conſulter les chefs, leur donner du crédit & de l'autorité dans leur partie, les décorer, &c. Il me reſte pour remplir le plan de ce Chapitre, à traiter d'un article tout particulier, c'eſt *des moyens de la borner.*

On me dira peut-être, que nous n'avons que trop bien entendu cette partie, & qu'on auroit beſoin aujourd'hui d'un travail tout oppoſé, & qui traitât des moyens de l'accroître; mais ce point me rejetteroit dans les détails que j'ai prétendus éviter. Je me contenterai donc de dire qu'avec de l'argent & la volonté de le bien employer, vous ferez ſortir des vaiſſeaux de la terre, comme Pompée des légions; mais de même que celles-ci arrivèrent tard & furent bientôt diſſipées, parce que les gens du Senat, de la Tribune, & du Barreau voulurent ſe mêler de les conduire & de guider le Général: prenez garde . . .

C'eſt dans un tout autre ſens que j'enviſage ici la néceſſité de borner la mari-

Digitized by Google

ne militaire. La mer étant aujourd'hui devenue le théatre naturel de la guerre, il eſt à craindre que la folie de la multiplication des forces ne paſſe de la terre ſur cet élément. Autrefois on faiſoit la guerre ſans s'épuiſer. Louis XII. l'eut pendant tout ſon regne ſans ſurcharger ſon peuple ni dépeupler ſes Etats. Henri IV. prêt à monter à cheval pour aller préſider à une révolution générale de l'Europe, à la tête des plus grandes forces qu'on eût encore vues raſſemblées, avoit une armée de trente mille hommes. En un mot, juſques au temps de Louis XIV. *de grands hommes commandoient de petites armées, & ces armées faiſoient de grandes choſes.* Mais depuis la guerre de 1672. qui changea tout le ſyſtême de l'Europe, & qui de défenſeurs de l'équilibre nous en montra les oppreſſeurs, toute l'Europe étant réunie contre nous, il fallut faire tête de toutes parts. Louis, conformément à ſon caractere, voulut faire plus, & être le plus fort par-tout: ſecondé par les efforts ſurnaturels de deux Miniſtres, dont les talents euſſent pu faire à jamais le bonheur de la France, tandis que leur jalouſie en fit le malheur, il en vint à bout, & cet état forcé parut dès-lors à Louis triomphant être ſon état naturel. Il s'y tint donc, & força par-là ſes ennemis à en faire de même. Chaque Prince eut depuis le triple des trou-

Digitized by Google

pes réglées qu'il entretenoit autrefois, & quelques-uns jusques au décuple.

Il arrive cependant de cela que les peuples sont plus foulés en temps de paix, & que la guerre dont les premieres dépenses portent toujours sur des fonds extraordinaires, c'est-à-dire, sur le capital de l'Etat, n'est autre chose qu'un rendez-vous général de deux ou trois cents mille hommes qui traînent une immensité de caissons, de chariots de vivres, d'artillerie & d'équipages; qui, s'ils se rencontrent, donneront ce qu'on nomme une *bataille*, où personne n'ordonne, & où peu savent ce qu'ils font; sinon trouvant une place devant eux, ils pointeront tant de canons contre, qu'ils la raseront jusques à ce que capitulation s'ensuive. Chacun ensuite s'en retourne de son côté, moins sçavant que le premier jour, jusques à l'été prochain où il en reviendra d'autres; car ceux-ci mourront tous pendant l'hiver de cette fatigue inusitée. Heureusement au bout de 4 ou 5 ans on fait un traité où jouant à qui perd gagne, tout se retrouve à-peu-près comme il étoit avant qu'on eût commencé, & il arrive en effet, que ce n'est qu'à l'humanité en général qu'on a fait la guerre.

Il me paroît à craindre que la même manie ne gagne sur mer aujourd'hui qu'on commence à sentir que c'est le véritable théatre de l'Empire & de l'intérêt. Elle y seroit d'autant plus dangereuse que des forces

ces exorbitantes sur mer sont encore d'une plus grande consommation par dépérissement, que sur terre.

A entendre parler nos badauts, les Anglois ont aujourd'hui six cents bâtimens de toute espece armés en guerre, au moyen de quoi il nous en faudroit mille environ à nous proportion gardée, de façon que si chacun de son côté calculoit de la sorte, il n'y auroit peut-être pas assez de bois de construction aujourd'hui dans le monde, pour que chaque puissance fût armée sur mer selon ses proportions réelles ou imaginaires. Tâchons de prendre un tarif plus raisonnable & d'en établir ici les moyens.

Un peuple qui pour faire la guerre, déserteroit en entier les campagnes & abandonneroit l'agriculture, n'auroit plus d'autre ressource que de faire comme les Suisses, dont le projet étoit de s'établir sur le territoire d'autrui lors de leur invasion dans les Gaules au temps de César. Mais cette ressource qui ne seroit pas, je crois, du goût des nations d'aujourd'hui, seroit même prohibée à une Puissance maritime, attendu que les descentes sont & toujours seront les plus infructueuses des opérations de la guerre offensive. Il est pourtant vrai qu'une telle Puissance qui mettroit toutes ses forces en armement de guerre, est précisément dans le cas que nous supposions tout à l'heure, attendu que le commerce est aux forces de mer ce qu'est l'agriculture aux forces de terre. Pour

Digitized by Google

qu'une famille ne se ruine pas, il faut qu'à mesure que la dépense augmente, la recette augmente aussi. Une nation n'est autre chose qu'une grande famille, & ses affaires sont assujetties au même principe : en conséquence l'objet d'une grande marine étant de protéger un grand commerce, elle opére directement contre son institution, quand au contraire elle lui coupe les veines, c'est l'égorger, que d'enlever tous les matelots pour des armemens forcés dont la moitié est toujours inutile. Vainement diroit-on que c'est un mal indispensable, & nécessité par la folie de son voisin ; cela peut-être sur terre (& encore plus rarement qu'on ne pense, ce que je prouverois aisément si cela étoit de mon sujet) mais jamais sur mer. Si notre voisin est assez fol pour s'enfler comme la grenouille, laissons-le crever de lui-même. Tout-ici-bas a ses proportions relatives, & qui en sort perd en solidité ce qu'il gagne en étenduë.

Pour bien faire donc, il faut avoir une telle marine en temps de paix, que sans augmentation elle puisse suffire en temps de guerre.

Cette partie du militaire a dans ce genre un avantage que n'a point l'autre. Les troupes de terre ne peuvent être exercées en temps calme par des camps de paix, exercice de pure montre, ou par les travaux publics, objets d'excellente utilité, mais qui, en endurcissant le soldat, ne le

Digitized by Google

forment point à son métier. Pour la marine au contraire, sortir du port, c'est faire campagne ; les risques & les travaux de la mer, les tempêtes, les changemens de climat, sont ce qu'il y a de plus dur dans ce métier : il faut également alors savoir manœuvrer selon le temps & les parages, voguer en escadre, menager le vent, connoître les signaux & le reste. La guerre n'ajoute à cela que la necessité de faire feu, quand on rencontre l'ennemi. Une marine bien exercée est à demi invincible, les plus redoutables vaisseaux de la mer sont ceux de Malthe, qui n'ont peut-être jamais attaqué leurs semblables.

Toute l'augmentation donc, que je voudrois à la marine en temps de guerre, ce seroit des lettres de marque aux armateurs. Ceux qui font votre commerce, & ceux qui pillent celui de l'ennemi, tendent au même but dans ces temps de calamité, & certainement le François aura toujours quinze & bisque sur l'étranger au jeu de l'audace & de l'étourderie. Mais quant à votre marine, il faut que bornée à un point fixe & proportionnée à votre commerce, elle ne vous coute ni plus de dépenses, ni plus de soins, ni plus de projets quand il y aura des mutins sur mer, que quand tout y sera dans l'ordre & soumis à votre empire, c'est-à-dire, au droit des gens. Ces deux points paroissent plus aisés à prescrire qu'à établir ; mais

Digitized by Google

comme dans tout le cours de cet Ouvrage, je n'ai mis en avant, autant que je l'ai pû, aucune allegation, que je n'en aie marqué le point & les moyens, je vais en ceci suivre la même méthode.

Il paroît difficile d'abord de fixer le point de proportion que j'ai établi ci-dessus entre la marine & le commerce; mais sans s'arrêter à cet égard à de vaines spéculations; jai transcrit ailleurs l'état de la marine de Louis XIV. dans les temps de splendeur, & ce qu'elle coutoit armée par moitié chaque année. Il est aisé de voir que les frais de cette marine ne sauroient être à charge à l'Etat, & les faits encore tout vivants démontrent que ce ne fut point elle qui l'épuisa.

Quoique l'exagération puisse dire aujourd'hui de la puissance navale d'Angleterre, les gens instruits conviendront, en revenant au vrai, qu'elle n'est pas plus forte, que ne l'étoient alors les forces combinées de la Hollande & de l'Angleterre, à qui nous tinmes tête avec supériorité. Si la derniére s'est accrue, c'est aux dépens de l'autre. Je dis plus, c'est qu'en augmentant notre marine & conséquemment notre commerce, nous diminuerons celui de nos rivaux mais en les supposant au point où ils sont aujourd'hui, tout homme sensé conviendra que nous disputerions au moins le terrein à l'Angleterre, si notre marine étoit sur le pied où elle fut

Digitized by Google

en 1681. Prenez garde en outre, que selon le plan proposé dans le Chapitre précédent, un point qui nuisit extrêmement dans le siécle passé à nos plus belles opérations de mer seroit corrigé, je veux dire le manque de ports en plusieurs endroits, & sur-tout dans la Manche. La Hogue, Cherbourg & autres, devenus de beaux ports, seroient une bride toujours présente à nos ennemis, & des retraites assurées contre le revers de la guerre & les inconveniens de la mer.

Si à cet avantage & aux forces établies ci-dessus, vous ajoutez encore les forces auxiliaires que vous assurera le titre toujours exactement suivi & respecté dans toutes vos démarches de protecteur du droit des gens, j'ose répondre que vous dominerez seul sur les mers, tant que vous ne perdrez pas de vuë l'objet réel de cet Empire. Cet objet, je le répete, doit être de tenir libre cette campagne commune, de façon que l'industrie & le travail y puissent tout, & la violence rien.

C'est ce point de vuë, dont il ne faut s'écarter en aucune sorte pour quelque interêt national que ce puisse être; à ce prix vous dominerez. Dans le cas contraire, vous rentrerez bientôt dans la classe des accidens. Je ne fais point de plan pour l'injustice & pour la force, ce n'est pas la peine; on peut seulement predire, en vertu du même don qui fait que le diable est

Digitized by Google

quelquefois prophête, c'eſt-à-dire par une conſtante expérience du paſſé, que des plans deſtructeurs auront toujours une mauvaiſe fin, quelle que puiſſe être l'intelligence & l'habileté qui les conduiſe & qui en déguiſe les reſſorts. Quant au plan de la protection univerſelle du commerce, j'en établirai les moyens dans le Chapitre ſuivant.

A l'égard de ce que j'ai dit qu'il faut que la marine ne coute pas plus de dépenſe, de ſoins & de projets en temps de guerre qu'en temps de paix, on ſent, quant à la dépenſe, que puiſqu'elle devoit être armée par moitié chaque année dans la paix, il n'y a d'augmentation à cet égard que celle de l'armement entier dans le cas de néceſſité; ce qui n'eſt pas un objet comparable à toute autre dépenſe de la guerre en quelque genre que ce puiſſe être. Par rapport aux plans & aux projets, ſi l'on en ſuit de bons en temps de paix, il y aura peu de choſe, ou rien à y changer en temps de guerre.

En effet, quel doit être le but de vos eſcadres de haut bord en temps de paix? C'eſt de paroître chaque année dans les trois mers l'Océan, la Méditerranée & la Baltique, d'y faire montre de votre puiſſance & de votre ſouvenir, d'y recevoir les plaintes de vos commerçants & d'en vérifier l'objet, d'examiner la conduite des prépoſés à l'agence du commerce, de re-

Digitized by Google

hausser la considération de nos Ministres dans les pays étrangers, de faire paroître en tous lieux une jeune & florissante Noblesse, qui par ses manières généreuses se fera des amis, dont le parti François sera grossi, de se montrer enfin en état de redresser les torts & contraventions, tant les nôtres que celles des étrangers, toutes choses nécessaires pour faire respecter le pavillon François, c'est-à-dire, la nation. D'autre part, quel peut être l'emploi de vos escadres légeres ! C'est de faire d'abord les mêmes choses dans le nouveau monde & les colonies, d'en établir la correspondance directe avec la Cour, d'y porter les secours d'hommes, d'outils & de munitions necessaires, de visiter les côtes pour veiller de toutes parts au maintien de l'ordre, à l'appui des nouveaux établissemens, au secours du foible, à l'encouragement du colon, à la liberté du commerce, &c. autant au Levant & sur les côtes de Guinée. Or je demande si, au temps de guerre, il y aura rien à ajouter à ces différentes destinations, si ce n'est une sorte de plan, pour que les escadres parties de divers ports puissent se donner la main en cas de besoin, & marcher en force quand il sera nécessaire.

Vainement projetteriez-vous de les faire servir à des expéditions de terre, le succès de ces sortes d'entreprises mis en balance avec ce qu'ont coûté celles même

Digitized by Google

qui ont été les plus heureuſes, devroit avoir déſabuſé l'Europe entiere de ce genre de projets. Voulez-vous entreprendre ſur les établiſſemens de vos ennemis? Renforcez vos colonies, qu'elles agiſſent dans le Continent, & que vos eſcadres n'aient d'autre emploi dans ces ſortes d'expéditions, que de convoyer les bâtimens deſtinés au tranſport des troupes aux lieux où elles ne peuvent arriver que par mer, comme, par exemple, en Terre-Neuve; & de bloquer enſuite les ports des lieux contre leſquels on voudroit agir.

Une marine militaire fixée & entretenue au point où étoit celle de Luis XIV. ſuffiroit pour remplir tout ces objets également vaſtes & indiſpenſables; & maintenue dans l'eſprit militaire, brillant, audacieux, & déſintéreſſé, qui s'eſt toujours conſervé dans ſon ſein, paſſeroit ſur le corps à tous les marchands de l'univers mis en colere. Ce n'eſt pas que je prétende dire que les Hollandois autrefois, & les Anglois aujourd'hui n'aient été de braves & redoutables ennemis. L'air de la mer & l'habitude de ſes périls indépendants de la guerre endurciſſent l'homme & le rendent en conſéquence propre à cette profeſſion; mais la pauvreté volontaire ou habituelle d'une part, de l'autre cette élévation & ces vues que donnent le métier excluſif de commander & de combattre, ſe trouveront dans un corps de marine uniquement militaire, &

Digitized by Google

lui donneront, soit dans les plans, soit dans l'exécution, le même avantage sur les marines marchandes, qu'à l'oiseau de proie sur une poule qui défend ses petits.

J'ai rempli à-peu-près l'objet de mon titre, moins en détail que je n'aurois pu; mais autant que j'ai cru le devoir pour faire appercevoir sur cette matiere tout ce qu'il est nécessaire d'en montrer au public. La nécessité de la marine est un point dont tout le monde convient. Les moyens de la rendre florissante, qui paroissent si simples dans mon énoncé, renferment néanmoins tous les soins de détail qui doivent concourir à cet objet d'importance premiere. Quant à ceux de la borner, je me suis prescrit de n'indiquer que le point où l'on doit s'en tenir, & l'emploi qu'il en faut faire: je n'ai pas voulu aller plus loin.

On me demanderoit peut-être plutôt les moyens de la porter à ce point; mais en ce cas on ne m'a guères lu, ni dans l'énumeration des frais de la marine de Louis XIV. citée d'après Dutot, ni dans les effets que j'ai démontré devoir resulter d'une agriculture animée, honorée & protégée, d'une vivification intérieure portée au plus haut point, de l'immense population qui doit être la suite de ces choses, & de l'industrie prodigieuse qui naît de celle-ci; si l'on ajoute à ces ressources celles qui naîtront du rétablis-

Digitized by Google

sement des affaires de l'Etat par le baissement des intérêts & l'extinction des rentes, la diminution des dépenses de l'extraordinaire des guerres, au moyen d'un système de conduite qui nous conciliera l'estime & l'amitié de ceux de nos voisins qui seront hommes, & nous mettra à même de mépriser les turbulents, on verra que selon ce plan nous devons être si forts, qu'une telle marine seroit plutôt pour nous un exemple de modération, qu'un effort.

Je vais toutefois à tant de ressorts naturels, & qui naissent de la chose, en ajouter encore un, le plus fort de tous; & dont les moyens de détail nous sont étrangers; c'est ce que nous verrons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Des Prohibitions.

C'EST ici la manie universelle de l'humanité, & l'article sur lequel, à mon sens, tous les Gouvernemens du monde s'éloignent le plus de leur objet.

Celui de toutes bonnes Loix, telle qu'elles puissent être, est l'utilité générale & particuliere, réunies ensemble. C'en est-là le vrai type dont il ne faut jamais

Digitized by Google

s'écarter, & cette régle seule peut nous garantir des écarts de l'imagination & de l'irrésolution de l'esprit dans une matiére d'une importance absolue, & sur laquelle on a tant erré.

Un nombre de législateurs, une infinité d'auteurs politiques ont refléchi, ordonné, écrit sur cette matiere; ils n'ont trouvé que vuide, écarts, inconveniens naissants des remedes apportés à d'autres inconvéniens, erreurs enfin, en proportion de ce qu'ils se sont écartés de ce principe simple & général. Un grand génie entre autres a de nos jours développé l'immense tissu des Loix connues jusques à nous, a recherché leur esprit & leur convenance, leurs propriétés selon les différents genres de Gouvernement, leur utilité selon les différentes classes d'hommes, leur possibilité selon les divers climats. Personne ne respecte plus que moi le génie vivifiant l'utile & vaste érudition, l'heureuse & malléable imagination de cet homme célébre. J'admirai des premiers l'humanité de ses principes, la fermeté philosophique de son esprit, le feu de son style, &c. mais je trouvai, comme bien d'autres, que lorsqu'on veut suivre ce grand maître, & que désireux du bien, on espére le trouver sous de tels auspices, bientôt trop éclairé par son guide, on parvient moins à se consoler & à esperer, qu'à se rebuter. Ce grand homme au fond détruit bien plus qu'il

Digitized by Google

n'édifie, montre le mal par-tout, & ne dit pas où seroit le bien. Ses partisans outrés alleguent sur cela qu'il n'ose tout dire, & je reponds que c'est lui faire tort que de lui supposer une crainte basse à laquelle il s'est montré fort supérieur. Il a rendu en cela justice à son siécle; mais si j'ose porter un œil d'Artiste sur les images des Dieux, je dirai qu'à force de considérer l'humanité dans la corruption de sa conduite, il devint moins propre à l'envisager dans la pureté de son institution. Tout homme, quelque supérieur qu'il ait pu être, eut son défaut; le sien fut d'aimer trop les objets compliqués, & de ne pas assez en revenir au simple qui est le vêtement de la vérité.

Je le répete, l'esprit des bonnes Loix n'est autre chose que l'utilité générale & l'utilité particulière, combinées & reunies. Considérons les loix primitives de l'humanité, celles de la nature qui, à la reserve des ordonnances de culte & de la soumission de l'esprit renferment toutes les loix de la Religion; parcourons, dis-je, la totalité de ces Loix; je défie qu'on m'en montre une seule qui en faisant le bonheur de la société, sacrifie à l'intérêt général, l'avantage personnel de quelque particulier. Le respect, la soumission & la reconnoissance pour l'Etre souverain (ce qui, je crois, compose en totalité l'amour de Dieu qu'on nous recommande) l'amour de

Digitized by Google

ſes ſemblables, le reſpect filial, la tendreſſe pour ſes proches, les vertus enfin qui poſent les premiers fondemens de la ſociété, n'ont aſſurément rien d'excluſif pour aucun de ſes membres. Je puis en dire autant de celles qui en étendent & conſolident l'établiſſement. L'amour de la patrie, l'attachement au Gouvernement, toutes les vertus enfin qui conſtituent les mœurs, ſont auſſi avantageuſes au moindre des individus qui compoſent la ſociété, chacun a par ſoi, qu'elles le peuvent être aux têtes qui ſe trouvent les plus privilégiées par ſes arrangemens intérieurs. C'eſt ce que j'avance ſans crainte, & déſirant même d'être démenti; parce que la preuve par les détails qui ſeroit étrangere à cet ouvrage, ne donneroit que plus de jour à la vérité la plus eſſentielle en morale & en politique.

Quelques Ecrivains imbus des maximes d'indépendance ou d'oppreſſion qui regnent de nos jours (car ces deux extrêmités ſe touchent) ont prétendu trouver dans les priviléges de certains ordres & corps de l'Etat, une infraction du droit commun qui donne à tous les hommes une égale part aux avantages de la ſociété. Ce ne peut être qu'un aveuglement abſolu, ou une malignité qu'il n'eſt pas permis de ſuppoſer ſur de ſimples indices, qui confonde ainſi les êtres moraux & phyſiques, & prêche le renverſement de tout ſous pré-

Digitized by Google

texte de vouloir en retablir les droits. Chaque individu a ſans doute un droit égal aux avantages de la ſociété en proportion de ce que comporte la poſition où il a plu au ciel de le faire naître. Le même ſoleil eſt pour tous, & perſonne n'a droit de nous en ôter la jouiſſance; mais l'un a les organes vifs, l'autre les a foibles, ſans que cette diſparité mette le dernier dans le cas de murmurer. L'inégalité du partage eſt même infinement moins excluſive dans les biens de la fortune, que dans les dons de la nature. Les premiers entrainent avec eux leurs charges, impoſent des devoirs, néceſſitent des ſoins, & une ſorte d'eſclavage qui compenſe les beſoins de la médiocrité la plus rétrécie. Plus on eſt élevé, moins on eſt libre, quand on fait ſon devoir; plus on eſt infame & malheureux, quand l'on y manque.

L'inégalité des conditions, & les privilèges attachés aux premiers rangs du bâtiment politique ne choquent donc point les bonnes loix; car s'il en étoit autrement, nulle ſociété ne pourroit ſubſiſter que contradictoirement aux loix de la nature, puiſqu'il n'en peut exiſter aucune ſans Hiérarchies plus ou moins multipliées, plus ou moins privilégiées en proportion de l'étenduë de l'Etat, c'eſt-à-dire, du territoire de la ſociété.

Je n'ai point de droit au bien d'autrui, mais j'ai droit à tout le mien. Ce mien

eſt l'univers entier, comme ſi je ſortois de l'arche, pourvu que je n'emploie pour l'acquerir aucun des moyens proſcrits par la Loi naturelle. On ſçait qu'elle eſt toute renfermée dans ce grand principe, éternel comme la vérité dont il énonce une portion, *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qui te fût fait.* A cela près je puis & dois me procurer à moi, & à toute la ſociété dont je fais partie, tous les avantages que mon eſprit peut appercevoir, que mon activité peut atteindre, que mon induſtrie peut faire valoir.

L'étenduë de ce devoir, ainſi que ſes bornes, ſont les mêmes pour tous les hommes depuis le premier juſques au dernier; je dirois depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, ſi ſelon mes principes, tout ſceptre ne devoit ſe terminer en houlette par un bout.

Ce peu de principes établis jetteront une vive lumiére ſur la nature des prohibitions, & feront diſcerner aiſément celles qui ſont permiſes d'avec celles qui ſont injuſtes. Mon plan n'eſt aſſurément pas de faire, en quelque partie que ce puiſſe être, un traité de morale. Je ne parle que de l'intérêt. On ne ſait, ou du moins on ne répete que trop aujourd'hui que tout ce qui n'eſt pas vraiment équitable, n'eſt jamais véritablement profitable auſſi. Ce principe de toute vérité ſert de plaſtron à bien des gens qui veulent paroître ce qu'ils ne ſont pas. Ils ré-

Digitized by Google

petent hautement que ce n'eſt que faute de calcul qu'on eſt injuſte, eſpérant perſuader par-là qu'il ne faut les examiner que du côté de l'eſprit qui eſt leur fort, & non de celui du cœur qui eſt leur côté foible. Mais ici je n'établis rien que je ne le raiſonne du moins ſelon ma portée; & ſi quelquefois une ſorte de morale perce dans cet Ouvrage, ce n'eſt jamais que pour démontrer des vérités politiques.

C'en eſt une, que le monde eſt encore dans ſon enfance en matiere de Gouvernement. Je n'imagine pas avoir montré juſques ici aſſez de préſomption, pour qu'on m'accuſe de m'élever un autel de nuées ſyſtématiques, devant lequel j'immole tous les légiſlateurs préſents & paſſés, me croyant ſeul chargé d'une miſſion expreſſe pour annoncer à l'univers que tous les hommes qu'il a révérés n'avoient nulle idée du terrein ſur lequel ils jetoient les fondemens des édifices qui ont ſubſiſté & ſubſiſtent encore aujourd'hui. De toutes les ſottiſes répandues ici-bas & ſur leſquelles j'ai *légitimé* au moins auſſi avantageuſement qu'aucun autre, l'aveugle préſomption eſt une de celles que j'ai le plus oubliées. Je crois donc fermement que les différences du juſte & de l'injuſte euſſent été le pivot des opérations de tous les Légiſlateurs, ſi les hommes étoient une pâte docile dans les mains de ceux qui les gouvernent. Mais

Digitized by Google

il s'en faut bien qu'un génie ſupérieur ne ſoit le maître de faire recevoir les meilleures loix préciſément parce qu'elles ſont telles. Le tempérament d'un peuple, les uſages, le climat, & tant d'autres matériaux étrangers à la conſtitution de la choſe en elle-même, mais dont l'habitude a fait une ſeconde nature, entrent néceſſairemeut dans la compoſition des arrangemens de la ſociété, & un homme ſage ſe voit réduit à ne lui donner que les loix ſouvent informes qu'elle eſt capable de ſupporter. Solon le diſoit en parlant de ſes Athéniens, & le plus grand des exemples nous a fait voir que cette barrière inſurmontable aux vuës de l'équité, eſt invincible pour la Divinité même, ſans détruire le libre arbitre de l'homme & conſéquemment toutes les loix.

Il n'eſt donc pas étonnant que toutes les légiſlations, dont nous avons connoiſſance, ſoient très-imparfaites; & l'on n'en doit pas moins admirer la ſupériorité d'eſprit & de vuës de ces génies privilégiés qui ont ſu amener des hommes indociles & accoutumés à la licence, les amener, dis-je, au point de ſubir la contrainte des loix.

Si ces hommes qui ſe ſont acquis tant d'autorité, & qui venus, pour ainſi dire, à propos dans le monde, ſavoient ſi bien profiter de la diſpoſition de leurs compatriotes vers la laſſitude de l'anarchie pour

Digitized by Google

ſe les ſoumettre, n'ont pu pouſſer cet empire juſques à rétablir dans la police intérieure la Loi naturelle dans toute ſa pureté, devons-nous être ſurpris que cet effort ait été impoſſible aux Legiſlateurs du ſecond ordre, à qui il n'étoit permis que de réparer ou orner en détail un bâtiment déjà conſtruit, & dont on n'eût pu reprendre les fondemens, ſans riſquer d'entraîner la ruine de l'édifice?

La force ſeule ou d'eſprit ou de corps a fondé les Empires: *igitur initio reges (nam in terris nomen imperii id primum fuit,) diverſi, pars ingenium, alii corpus; exercebant.* La force de corps regne ſur la ſervitude, celle d'eſprit ſur la ſuperſtition. La plûpart des Fondateurs des nations ont réuni ces deux moyens, chacun en proportion des circonſtances. L'un & l'autre ſont propres à préparer l'eſprit des hommes, & à les rendre capables de recevoir de bonnes loix, mais ils ne ſauroient en produire. Il s'enſuit de-là que fonder un Empire & lui donner des loix, ſont deux opérations tellement diſtinctes, qu'elles appartiennent néceſſairement à deux hommes différents.

En ſuppoſant que Guillaume le Conquérant eût eu le génie de Charlemagne, & qu'ayant détruit la nation dominante en Angleterre, il eût cherché à rendre heureux les peuples de ſes nouveaux Etats, que Platon ſe fût préſenté, & que le Prin-

Digitized by Google

te, renonçant à tout autre avantage de ſa conquête qu'à celui de bienfaicteur, n'eût conſervé de ſa puiſſance que ce qu'il en falloit pour appuyer le nouveau Légiſlateur juſques à ce que l'habitude eût forcé ces hommes groſſiers à vouloir être bien; ces deux hommes réunis auroient pu fonder un Etat, & lui donner des loix: mais ſi la refonte & l'aſſemblage des idées Platoniciennes combinées d'une part avec les préjugés de la Chevalerie, la loi des ſerfs, l'amour de la guerre, l'orgueil de la victoire, &c. ſi l'union, dis-je, de toutes ces choſes paroît former une hypothèſe monſtrueuſe, c'eſt toutefois préciſément l'image d'un Conquérant légiſlateur. En effet, les idées folles & les préjugés inhumains des premiers ſont auſſi inhérents à l'eſprit de conquête, que les lumiéres pures de juſtice & d'humanité ſont néceſſaires à l'eſprit de légiſlation.

N'en déplaiſe donc aux Hiſtoriens de Cyrus & de Seſoſtris, qui ont fait des modeles plutôt que des copies d'après nature, je mets en fait que ces deux rolles n'ont jamais été réunis. Romulus fonda Rome; Numa Pompilius lui donna des loix. Cette alternative de deux hommes indiſpenſablement néceſſaires à l'établiſſement d'un Etat, répétée dans leurs ſucceſſeurs fut peut-être, humainement parlant, le principe réel de l'inébranlable ſolidité de cet Empire.

Digitized by Google

Si donc on a dit avec raiſon, que tout projet de régénération dans quelque partie du corps politique que ce ſoit, & par conſéquent dans la maſſe entiere, doit avoir pour objet de ramener la choſe publique à ſes principes fondamentaux, c'eſt ſeulement des loix d'inſtallation dont on a voulu parler, & non des loix d'Ordonnance & de diſtribution, puiſque ces derniéres n'exiſtoient pas; je m'explique. Une nation qui originairement militaire pencheroit par la corruption de ſes principes à devenir commerçante ou uſuriere, c'eſt-à-dire, où la prééminence paſſeroit du premier de ces états au dernier, tourneroit viſiblement vers ſa décompoſition, & conſéquemment le but du regénérateur devroit être de la ramener à ſon ancien eſprit; c'eſt ce que j'appelle loix d'inſtitution. Mais ſi de-là nous paſſons à rechercher ſes loix fondamentales que j'appelle loix d'Ordonnance & de diſtribution, ce n'eſt point dans ſon origine que vous les trouverez; à peine chaque ſiècle vous en préſente-t-il quelqu'une de celles qui ont mérité ce grand nom par une utilité éprouvée.

Cette diſcuſſion nous meneroit loin, & me jetteroit inſenſiblement hors de mon ſujet. Ce que j'en ai dit ſuffit pour faire ſentir 1°. qu'il n'eſt rien d'immuable & de toujours bon dans les inſtitutions humaines; rien qui puiſſe conſtamment ſer-

Digitized by Google

vir de point de ralliement dans les écarts où le relâchement des reſſorts politiques peut entraîner ceux qui en ont le maniement. 2°. Que la diſtinction du juſte & de l'injuſte eſt la ſeule bouſſole qui puiſſe diriger de bonnes loix. 3°. Qu'il ne ſauroit y avoir d'état & de ſociété, dont un grand nombre de loix de diſtribution ne puiſſe être réformé ſur ce principe, & que ce n'eſt point innover, mais conſolider & fonder. 4°. Qu'il eſt toujours temps de s'appliquer à cette ſorte de travail, autant que les circonſtances peuvent le permettre.

Si jamais cependant un Souverain peut ſans crainte entreprendre les nobles fonctions de Légiſlateur, c'eſt lorſque ſon Gouvernement eſt tellement autoriſé par l'habitude, l'amour & le reſpect, que non-ſeulement il régne de fait ſur les biens & ſur les vies, mais encore ſur les opinions. Or, en aucun temps du monde, toutes les conditions renfermées dans cette définition ne ſe ſont trouvées réunies en faveur du Gouvernement dans quelque Etat ou ſociété qui puiſſe avoir ſubſiſté, comme elles le ſont aujourd'hui en France.

La nation entiere ſemble avoir identifié ſes interêts, ſa gloire, ſes notions enfin de tout genre en une ſeule perſonne, *le Roi.* Juſtice, police, finance, commerce, marine, pavillon, militaire, places, artillerie, villes, bourgs, hameaux, terri-

Digitized by Google

toire, habitans, tout eſt au Roi. Cette façon de ſentir fut de tout temps naturelle au François; mais autrefois, quoique le Prince fût comme aujourd'hui le ſoleil unique de ſon tourbillon, les Grands, ſemblables à une glace, recevoient la lumiére d'un côté pour la réfléchir de l'autre: aujourd'hui, tels que l'Héliotrope, tout leur luſtre, tous leurs efforts ſont tendus vers l'aſtre bienfaiſant, ils ne ſont rien que par-là, & languiſſent loin de ſa vuë.

Cette réunion de toutes les parties d'un Etat en un point unique ne reſſemble pas non plus à l'engourdiſſement de l'eſclavage établi par le deſpotiſme chez d'autres nations. Le François trop inappliqué, trop vif pour rien craindre à l'excès, propre à tous climats, prêt à toute entrepriſe, plante naturelle du ſol de la légéreté & de l'eſpoir, ne ſauroit être réduit en eſclavage.

En ſuppoſant qu'on me diſputât cette induction phyſique, j'en allegue une preuve de fait. Nous imaginons, nous combinons, nous inventons, nous exécutons avec vigueur non-ſeulement dans le détail de nos petits intérêts, mais en grand: nous ne ſommes donc point aſſervis, quoique nous ſervions. Un temps viendra peut-être où la Cour ſera foible, tremblante, irréſolue, partagée de cabales qui prenant l'eſſor au-delà de ſon intérieur porteront ſur les affaires publiques; le terrein y ſera difficile, le climat ora-

Digitized by Google

geux, l'aſpect changeant; on s'écriera alors au deſpotiſme, & c'en ſont en effet les ſymptômes. Mais ſi je voyois ce temps (dont Dieu me préſerve) je dirois le deſpotiſme eſt là, mais ce n'eſt point à lui que la nation obéit, c'eſt à ſon Prince légitime & cher, que ce phantôme cache à ſa vuë, mais qu'il ne peut dérober à ſon cœur. Ne préſageons point des temps fâcheux quand la Providence nous en accorde de favorables. Il eſt de fait que le Prince peut tout à préſent en France ſur les eſprits; c'eſt aſſez pour autoriſer un citoyen à mettre au jour celles de ſes idées qu'il croit pouvoir ſervir à l'avantage public. Les plus vagues imaginations peuvent avoir quelque utilité, quand des vuës ſupérieures daignent les diriger & les réduire.

Il s'enſuit de ce que deſſus, qu'il n'eſt édifice politique ſi bien conſtruit, qu'on ne trouve dans ſon architecture des marques de l'antique barbarie de ſes premiers conſtructeurs. Il en reſulte encore que l'attention d'un Gouvernement éclairé doit ſe porter toujours à réformer ces reſtes difformes & déshonorants, & que le juſte & l'injuſte ſont le ſeul point ſur lequel cette attention puiſſe diriger ſes vuës ſans crainte de s'égarer dans le Dédale des contradictions humaines. Il eſt évident enfin que ſi jamais aucun Gouvernement fut, par la qualité des acceſſoires, libre de travailler à cet ouvrage utile avec cer-

Digitized by Google

titude de la facilité dans l'exécution, c'eſt le nôtre aujourd'hui.

Ce préambule pourroit ſervir d'introduction à un plan de reformation, c'eſt-à-dire, de diſcours de réception aux Petites-maiſons. Mais on ſait par quelles gradations je me trouve en ce moment docteur *in utroque jure.* Je ne ſuis dans le principe que populateur; mais la population, quoiqu'un miracle continuel de la Providence, eſt néanmoins ſoumiſe aux arrangemens du Gouvernement.

Tant que les hommes ont eu de la terre pour s'éloigner les uns des autres, la population a pû s'étendre malgré les efforts deſtructeurs des paſſions humaines; mais cette reſſource eût été bornée & bientôt épuiſée ſans celle du travail & de l'induſtrie. En effet, toutes les premieres peuplades étoient de paſteurs ou de chaſſeurs. Eh! combien peu d'hommes nourriroit la terre, ſi elle n'offroit à notre ſubſiſtance que ces ſecours-là! Nous les avons multipliés à l'infini par l'agriculture, & c'eſt le premier des moyens; j'en ai traité dans ma premiere Partie. L'induſtrie eſt le ſecond: celle-ci ſe diviſe en deux branches, induſtrie domeſtique, & induſtrie étrangére: j'ai parlé de la premiere dans ma ſeconde Partie. Comme elle eſt entiérement aſſujettie aux reſſorts de protection & d'encouragement qui partent des vuës du Gouvernement & de ſon

Digitized by Google

ſon régime intérieur, j'ai été néceſſaire-ment forcé à toucher cette corde là, mais je l'ai fait légérement & avec le reſpect que doit un citoyen à l'autorité qui le protege, & à laquelle il doit ſa ſûreté. Dans cette troiſieme Partie où je traite de l'induſtrie étrangere, je me trouve obligé, par la même continuité de chaînons relatifs, à devenir Politique, comme j'étois Magiſtrat ci-devant. Tel eſt le principe & la gradation de toutes mes prétentions. J'acheverai ma carriere, parce que je l'ai commencée; mais quand ma miſſion volontaire ſera finie, reprenant, comme Eſope, mon ſarot & mes ſabots, je réſigneraï toutes mes Charges, & redeviendrai Gros Jean comme devant.

Cependant croiſſant de la ſorte à chaque inſtant en dignités, mes devoirs augmentent proportionnément en étendue. J'ai cru, par exemple, pouvoir ſous-entendre dans la ſeconde Partie tout ce qui ſe rencontroit de relatif, ſur le terrein que je parcourois alors, au Chapitre des Prohibitions que je traite en ce moment.

Ce n'eſt pas que je ne ſuſſe bien qu'avant que d'entreprendre de faire reſpecter le droit naturel dans l'univers, il ne fallût commencer par le faire régner chez ſoi. Sans ſortir des regles de prudence & de conduite que je me ſuis preſcrites, je pouvois, je devois peut-être rappeller combien de monumens de l'antique bar-

Digitized by Google

barie ſont encore vivans parmi nous. En déſignant les gabelles &c. je n'aurois pas craint qu'on m'eût accuſé de vouloir tarir les ſources des revenus du Prince & de l'Etat. On ſait comment j'ai parlé ſur les impôts, & l'on n'imagine pas que je ſois aſſez peu fécond, pour ne pouvoir remplacer un filet impur autant que foible de finance par dix autres trois fois plus abondans, & dont l'établiſſement & le régime conformes au droit naturel, rentreroient pour le fond dans le grand principe que j'ai établi, qu'il faut que tout-ici-bas donne en proportion de ce qu'il reçoit. Combien d'abus de régime compliqué, & de police recherchée n'aurois-je pas pu attaquer, & j'oſe dire, démontrer ridicules par le fait encore plus que par le raiſonnement; les privileges & maîtriſes de corps & métiers, par exemple, tyrannie de détail & couvre-feu de l'induſtrie, & tant d'autres qui ſe ſont gliſſés dans la police, & y ont établi les plus criants abus du monopole ſous le prétexte de déraciner ceux de la liberté.

J'ai cru devoir omettre tout cela, tant pour éviter de choquer l'intérêt particulier, que pour ne pas m'engager dans des diſcuſſions qui demanderoient des volumes. J'ai d'ailleurs toujours craint de m'ériger en cenſeur public; mais ce qui eût peut-être ſoulevé bien des gens, ſi je l'euſſe entrepris dans le détail, on me pardonne-

Digitized by Google

ra de le tenter en grand. Ce n'eſt-là le territoire que d'un petit nombre de gens moins ſujets à ſe paſſionner, & qui entendent raiſonner les Auteurs politiques & moraux à peu-près, comme le vent ſouffler. *Laiſſons-les dire, pourvu qu'ils nous laiſſent faire*, eſt leur deviſe. Eux & moi, nous nous ſommes partagés ces deux genres de travaux, & il n'y a pas d'apparence que nous nous gênions réciproquement dans nos fonctions.

Me contentant donc à l'égard des prohibitions domeſtiques d'avoir dit qu'il eſt toujours néceſſaire de déraciner dans l'intérieur de l'Etat tout ce qui y ſubſiſte de contraire au droit naturel, & que jamais les circonſtances, qui peuvent concourir à déſigner le temps opportun pour des changemens, ne furent plus favorablement réunies qu'elles le ſont aujourd'hui parmi nous, je paſſerai aux prohibitions étrangeres.

Parcourons les différens tarifs établis dans les ports de toutes les nations de l'Europe: retrouvons les traces premieres de cette abſurde & ſcélérate ſcience qui bientôt a ſerpé dans tout l'univers au détriment de tous les Peuples: cherchons dans les traités les monumens des travaux & des fineſſes de la politique pour tourner à ſon avantage ce moyen décevant de proſpérité excluſive: voyons dans les états de finance ce revenant-bon de la barbarie &

Digitized by Google

de l'oppreſſion ſur la civiliſation & la liberté ; ce recueil immenſe, cet arſenal de traits lancés & renvoyés contre l'humanité en général ne ſeroit encore qu'un petit échantillon du nombre d'empêchemens que l'eſprit excluſif & d'intérêt a répandus ſur la ſurface de la terre, pour gêner l'induſtrie & la communication néceſſaire entre les hommes, qui eſt l'eſſence du commerce. Ne diroit-on pas que nous ſommes au temps des brigands & de la barbarie, où l'on ne connoiſſoit d'autre droit que la force, & d'autre loi que la néceſſité, avec la différence que les petits brochets ont ſervi de pâture aux grands qui s'étant partagés l'étang, dominent chacun dans leur canton, & n'y veulent laiſſer engraiſſer que ceux qui vivent ſous leur protection, & qu'ils ſont ſûrs de dévorer plutôt ou plus tard, ſelon leur appétit ou leurs beſoins.

Quand l'imaginative de charger de droits une ſorte de marchandiſe qu'on veut diſcréditer, ſeroit auſſi recherchée & ſûre qu'elle eſt plate & fautive, tout homme d'Etat eût dû la rejeter, par l'idée ſeule que l'invention n'en peut être ſecrette, ni le principe excluſif. Vous impoſez ici, l'on vous rend la pareille ailleurs : l'induſtrie y perd de toutes parts ; mais le plus grand déſavantage eſt pour celle des deux nations qui eſt la plus prompte à ſe rebuter, la plus opiniâtre à conſommer,

Digitized by Google

& dont le genre d'induſtrie eſt de la néceſſité la moins abſolue. D'après ce principe inconteſtable, je laiſſe à juger ſi nous gagnons plus que d'autres à cette méthode deſtructive.

Je ſais tous les *ſi* & les *mais*, dont les petits ſpéculateurs ont enluminé cette vaine ſcience. J'ai parcouru l'immenſe bibliotheque du pour & du contre; & c'eſt parce que je la connois, que dégoûté des ſinuoſités de ce Méandre, j'oſe affirmer que qui n'en ſaura pas franchir les détours & tendre au-delà, ne fera jamais rien de grand ni de ſolide pour le bonheur de l'humanité. On doit ſavoir de reſte de quel point de perfection eſt ſuſceptible l'action des reſſorts compliqués: ne voudra-t-on jamais connoître l'efficacité de ceux qui ſont ſimples?

En cela, comme en toute autre choſe, je n'ai qu'un ſecret, mais je le crois bon: & comme je n'ai juſqu'à préſent rien détruit que je n'aie mis quelque choſe à la place, je vais donner mon idée, qui n'eſt rien moins qu'impraticable pour le Roi Paſteur.

Il faut ſe rappeller ce que j'ai dit: premiérement que le commerce eſt à l'extérieur ce qu'eſt la vivification à l'intérieur; ſecondement, que nous avons tous intérêt à ce que nos voiſins tirent de leur territoire & de leur induſtrie toutes les reſſources poſſibles; troiſiémement, que le

Digitized by Google

commerce eſt de ſa nature incompatible avec toute autre domination que celle de l'induſtrie & du travail.

Raſſemblant en un point ces principes & les diverſes conſéquences que j'en ai tirées, quand je les ai traités chacun en particulier, ne pourroit-on pas ſe faire un plan général de débarraſſer l'induſtrie de toutes les entraves que lui ont donné de toutes parts l'aveugle cupidité & l'abus de l'autorité?

J'ai dit ailleurs, que le Roi Paſteur commenceroit par dégager l'intérieur de ſes Etats de tant & tant d'obſtructions établies dans les temps où chaque partie de l'Etat avoit ſes fonctions à part, & ne concouroit à former un tout que dans certaines circonſtances preſque toujours au choix de ceux qui dominoient dans les Provinces. Si depuis, l'avarice du fiſc les a conſervées, on ſait qu'il eſt preſque dans tous ſes calculs auſſi éclairé que le ſeroit le laboureur qui n'enſemenceroit pas ſes terres, de crainte de ſe priver de la portion de grains néceſſaire pour cela; mais le Roi Paſteur qui, par les vues que j'ai détaillées ailleurs, n'a d'autre objet que d'établir une prompte & facile communication entre les différentes parties de ſon territoire, a fait tomber tous ces empêchemens, comme les barricades dans les rues de ſa Capitale, & tout eſt déſormais libre dans l'intérieur de ſon Royaume.

Digitized by Google

Il a fait plus; considérant que ce seroit perdre une partie des avantages de la situation de ses Etats que de ne pas y offrir la liberté du *transit* aux marchandises & denrées des étrangers, dont la destination est au dehors de chez lui, & qu'il prive par-là ses sujets des profits du *nolis*, du dépôt, des commissions &c. il leve de toutes parts les barrieres, & présente à l'univers étonné les droits de l'hospitalité, les avantages d'une communication toujours aisée, & d'une police admirable dans ses Etats. Tant de bienfaits l'ont déjà rendu l'idole & l'exemple de l'humanité; s'élevant alors de sa situation naturelle à cette nouvelle sphere acquise à si bon droit, il entreprend enfin de rendre universels tous ces avantages, & voici comment il y réussit.

Il propose d'abord à ceux des Etats commerçans, qui n'ont presque d'autres fonds que leur industrie, un traité de fraternité, portant suppression totale de tous droits d'entrée sur tout ce qui sera apporté dans les ports de l'une des Puissances contractantes par les sujets & vaisseaux de l'autre, de quelque nature qu'il puisse être, & de quelque pays qu'il soit apporté.

Certain d'avoir poussé chez lui l'industrie au point, que celle de l'Etranger ne lui damera jamais le pion, dès qu'elle aura le désavantage des frais de transport

Digitized by Google

il levera toutes les défenſes & prohibitions de manufactures étrangeres pour obtenir les mêmes avantages chez les autres, & ne prohibera que celles de la fabrication des peuples qui n'auront pas voulu entrer dans le Traité.

Je ne crois pas qu'on imagine cette négociation bien difficile à conclure avec la Hollande, Hambourg, Gènes, & autres Républiques qui ont quelques vues de commerce. Certaines Puiſſances du Nord, dont le Gouvernement eſt éclairé, y accéderoient bien volontiers auſſi: & s'il en eſt encore quelques-unes qui, par un bizarre aveuglement, renonçaſſent aux avantages du commerce, pour ſe conſerver cette deſtructive portion de leurs revenus qui provient des droits d'entrée ſur les matieres indiſpenſables à la conſommation de leurs ſujets hériſſés d'ignorance & de miſere, on pourroit ſe contenter d'un réglement de tarif univerſel & uniforme, immuable également & reſpectif, au moyen duquel on recevroit leur acceſſion.

Le ſyſtême de l'univers eſt changé: le monde entier eſt connu, & les irruptions des Barbares ne ſont plus à craindre, à moins que le malheureux ſyſtême d'intérêt excluſif, dont la politique du commerce fait aujourd'hui la baſe de ſes ſpéculations, ne porte les nations policées à s'affoiblir réciproquement juſqu'à ce que quel-

Digitized by Google

que brigand ou chef de voleurs ſortis du fond de la Tartarie, dévaſte enfin le ſecond théatre de la proſpérité humaine, comme leurs pareils ont autrefois déſolé le premier.

Une ſemblable révolution n'a pas d'apparence. Si nos vues de commerce & d'intérêt ſont encore bornées, c'eſt qu'elles ſont bien modernes; mais les hommes vont loin en peu de temps, quand une fois ils trouvent le fil de quelque connoiſſance nouvelle; & puiſqu'il me vient à moi, qui m'avoue très-médiocre, des notions claires & neuves ſur des matieres au-deſſus de ma portée dans la pratique, que ne doit-on pas attendre dans peu des vues des vrais hommes d'Etat & de ceux que la Providence a doués d'un génie ſupérieur? Il y a donc toute apparence que les hommes connoîtront bientôt leurs vrais intérêts en ce genre, qui ne ſont pas plus difficiles à concevoir que ne le ſont les ſubtilités de detail dont on enveloppe cette prétendue ſcience. On peut conclure en conſéquence que les révolutions déſaſtreuſes, du moins celles dont les hommes ſont les auteurs, ſont bannies de l'univers.

L'art de l'Imprimerie a multiplié, communiqué & étendu les connoiſſances; la découverte de la Bouſſole a facilité les communications; celle de la Poudre à canon a égaliſé les forces, & rendu la férocité

Digitized by Google

moins redoutable. Ces trois inventions assez voisines l'une de l'autre, & qui ont entre elles des rapports de désastre & d'utilité, forment ensemble une époque qui a changé la face du monde.

En tous les temps le commerce & l'empire de la mer ont élevé les peuples fort au-dessus de leur sphere naturelle; mais les nations belliqueuses, toujours sûres de détruire leurs rivales commerçantes en les attaquant dans leurs foyers, pouvoient étouffer le commerce, & remettre l'empire aux mains de la force jusqu'à ce que, bannie par la prospérité qui engendre la mollesse, elle passât chez d'autres peuples pour régner de nouveau par leurs succès. C'est ainsi que Lacédémone victorieuse d'Athènes concentra le commerce & la politique des Grecs; que celui de Tyr ne fut plus que dans la mémoire des hommes, pour avoir osé braver un Conquérant; que Carthage qui couvroit presque les deux mondes, disparut & entraîna dans sa chute le commerce de l'univers; qu'Alexandrie enfin, étape du monde entier par sa situation & ses autres avantages, n'est plus qu'un monceau de ruines, pour s'être trouvée sur le passage d'un peuple, dont le cercle d'idées ne s'étend pas au-delà de l'esprit de conquête & d'oppression.

Depuis les découvertes ci-dessus, tout a changé de face dans le principe; d'où

Digitized by Google

la prudence humaine peut conclure que tout en changera dans les conſéquences. Le commerce s'eſt partagé, l'ignorance n'a plus été comme autrefois la compagne de la force; elle ſuit au contraire partout l'abâtardiſſement & la langueur. L'empire de la mer a toujours à la vérité fait pancher la balance: cette vertu eſt ſon eſſence, & rien ne peut la lui enlever; mais les nations policées ont toutes ſenti cette vérité, & cherché à enlever cet empire à leurs ennemis. L'Eſpagne que la Providence avoit deſtinée à ſubjuger & ravager le nouveau monde, jouiſſoit à peine de la domination des mers, qu'une poignée de ſes ſujets révoltés entreprit avec un courage merveilleux de la lui diſputer, & en vint à bout avec un ſuccès qui paſſa ſes eſpérances. De peuples proſcrits qu'ils étoient, ces favoris de l'induſtrie, devenus puiſſance importante, virent bientôt les Inſulaires leurs voiſins marcher ſur leurs traces, & leur faire d'un trait de plume la plus cruelle des guerres en pleine paix. La Hollande ſentit le coup tel qu'il étoit, & la plus acharnée des guerres maritimes alloit décider de l'empire diſputé, quand la France mêlée dans la querelle, d'abord comme alliée, & qui ſous ce perſonnage avoit attrapé une partie du gâteau, enſuite comme conciliatrice, devenue bientôt une rivale redoutable.

Digitized by Google

Peut-être troisieme larron.
Eût saisi . . . . .

si son maître, séduit par l'appas des circonstances & par l'espoir de reculer utilement ses frontieres, n'eût donné d'autres ombrages à l'Europe, & n'eût forcé la Hollande, par la crainte de ses propres foyers, de courir au plus pressé & de s'unir à sa rivale pour s'assurer contre un tel voisin. La continuation du mauvais système volontaire de la France entraîna celle du mauvais système forcé de la Hollande. L'étoile & les forces prodigieuses de Louis XIV. le maintinrent sur cet élément comme ailleurs; ses ennemis devinrent, il est vrai, les propriétaires & les laboureurs de la mer, mais il y campa toujours, soit en corps d'armée, soit avec des troupes légeres; & quoiqu'on en dise, l'empire de la mer est non-seulement encore une chimere, mais même désormais une chimere impossible à réaliser. Vainement les Anglois prétendent-ils en être aujourd'hui les maîtres: l'objet seul de s'y rendre les plus forts les oblige à des dépenses qui excedent leurs moyens, & les tient dans un état de contraction qui ne peut qu'entraîner un accablement absolu. L'union de deux ou trois Puissances, même dans l'état actuel, les embarrasseroit étrangement; & de ces trois, il en est deux qui, si elles connoissoient leurs forces & prenoient les moyens véritables pour en ren-

Digitized by Google

dre l'explosion maritime, les reduiroient dans peu d'années à tenir dans l'Europe le rang qu'ils y ont tenu de tout temps, & qui est assez beau pour qu'ils pussent s'en contenter.

Il resulte de tout ceci, que selon les loix de la prévoyance fondée sur le cours des choses passées, les incursions de la barbarie ne sont plus à craindre pour le monde policé, du moins dans le genre dont l'Histoire ancienne nous donne tant d'exemples, c'est-à-dire, de façon à s'établir sur la ruine entiere de l'industrie & des arts, & que les parties qui désormais tomberont en décadence, périront par des maux de langueur, dont plusieurs cantons furent & sont tour-à-tour attaqués.

La mer & les sciences perpétuées sauveront désormais l'humanité du malheur de retomber en entier aux portes de l'abrutissement, & de recommencer les penibles efforts de l'invention. Il resulte encore que par un effet contraire, quoique rapproché dans le principe, la mer & les sciences perpétuées sauveront pareillement l'humanité du joug de l'intérêt exclusif, qui n'est autre chose au fond que la Monarchie universelle. Qu'arrivera-t-il donc du froissement continuel de cet intérêt déïfié de nos jours ? Le voici. Il n'appartient qu'aux élémens arrangés expressément par une main toute puissante pour se com-

Digitized by Google

battre ſans ceſſe ſans s'entre-détruire, de montrer à nos yeux ce miracle continuel; mais les choſes ſécondes ne participent nullement à ce prodige : il arrivera donc entre les peuples qui ſe diſputent l'empire de la mer & le commerce excluſif, qu'épuiſés de toute parts par des efforts exceſſifs, obligés de ſurcharger les peuples pour fournir aux frais d'une guerre diſpendieuſe & aux accès d'une émulation dégénérée en haine tantôt ouverte, tantôt couvée ſous la cendre, ils ſe dépeupleront reciproquement.

Ainſi que les meubles précieux, & après eux les rats & les reptiles même fuient d'une maiſon prête à tomber, les mœurs, les ſciences, les arts, l'induſtrie, & juſqu'aux moindres talens méchaniques, tout abandonne un Etat en décadence. Le nouveau monde offre à l'humanité exilée les mêmes avantages qu'elle trouvoit dans l'ancien; & ſi les hommes demeurent toujours auſſi barbares qu'ils le ſont encore, quelque jour ſes peuples diviſés, auſſi peu inſtruits par nos malheurs que nous le ſommes par ceux des pays où les Antiochus & les Ptolomées ſe faiſoient autrefois la guerre; ſe diſputeront avec acharnement les pelleteries de nos déſerts.

Le projet donc de fraternité entre les peuples commerçans, loin d'être ideal & imaginaire, eſt le ſeul qui puiſſe remettre la cupidité à ſa place : elle eſt bonne

Digitized by Google

quand elle obéit, exécrable quand elle commande. De pasteurs des humains, les Souverains cupides en deviennent les bouchers : les uns & les autres conduisent les troupeaux ; mais les premiers au pâturage, les autres, à la mort.

Le souverain, qui persuadé de l'utilité & de l'absolue nécessité du traité général proposé ci-dessus, & que je suppose ici peu instruit de l'opiniâtreté des faux calculs de l'intérêt penseroit d'abord que les plus grandes difficultés à l'exécution de son projet viendroient de la part des puissances qui ne font aucun commerce maritime, & qui, accoutumées à jouir des droits perçus sur les marchandises que les nations industrieuses apportent dans leurs ports, ne voudroient point borner à cet égard leurs pouvoir dans l'espérance d'obtenir, les mêmes immunités dans une sorte de commerce inconnu à leurs sujets, ne doit point être arrêté par ces foibles considérations. J'ai dit ci-dessus par quel moyen on pourroit faire entrer ces puissances dans nos mesures, en les modifiant en leur faveur, & je suis persuadé que si par une conduite toute contraire à celle des conseils de commerce d'aujourd'hui, & par une générosité que j'ai démontrée utile & nécessaire dans les premiers Chapitres de cette troisieme Partie, au-lieu de chercher à perpétuer, l'ignorance & la paresse des nations qui n'entendent ni le commerce, ni les manufactures, on aidoit &

& encourageoit au contraire, par tous moyens à, établir chez elles l'une & l'autre de ces richesses, ces nations entreroient bientôt avec une confiance entiere dans toutes les vues de leur bienfaicteur.

Peut-être que d'abord les plus grandes difficultés viendroient de celles des Puissances commerçantes, dont l'ambitieuse cupidité est fomentée par l'orgueil, & servie par des grandes vertus de patriotisme, de constance, &c. Une nation, qui se laisse journellement bercer dans les écrits de quelques visionnaires du faux espoir, qu'elle peut & doit envahir le commerce universel, & qui (je l'ose dire, moi, l'ami du genre humain) autorise également la fraude & la violence, ou du moins la souffre dans ses branches, pourvu que l'intérêt de l'instant se trouve au bout; une nation, qui conserve précieusement dans ses fastes comme monument de la legislation la plus éclairée, & observe soigneusement dans sa conduite la teneur de l'acte le plus tyrannique qui jamais ait été proposé à un peuple qui prétend s'unir à l'Univers entier par les liens du commerce; cette nation, dis-je, pourroit bien envisager comme formé contre elle un plan de liberté générale & universelle sur la mer, & de communication libre & fraternelle entre tous les peuples. Il est pourtant vrai de dire que nulle part plus que chez ce peuple altier, il ne naît à la fois d'hommes su-

Digitized by Google

périeurs & clairvoyans en grand. Il eſt en conſéquence à préſumer que, dans l'hypotheſe de l'exécution de tous les plans d'utilité & d'amélioration propoſés dans mon Ouvrage, ces hommes attentifs auroient dès long-temps examiné les opérations, & approuvé les vues du Roi Paſteur; que la nation entiere auprès de laquelle les bons conſeils prévalent toujours à la fin, auroit antécédemment profité dans bien des détails des bons exemples de ſon voiſin & que par-là plus diſpoſée à juger favorablement de ſes projets, elle ſeroit plus ſuſceptible de perſuaſion ſur l'utilité de ceux auſquels ſon acceſſion ſeroit neceſſaire.

En laſſuppoſant dans cette diſpoſition, je ne vois pas ce que des têtes ſages pourroient oppoſer dans le Parlement d'Angleterre à la propoſition d'accéder au traité de fraternité univerſelle en fait de commerce. Il ſeroit aiſé de leur prouver d'abord que leur célebre acte de navigation étoit une folie dans le temps même où il fut propoſé, quoique les incidens qui porterent alors d'un autre côté les vues des Puiſſances étrangeres, en aient procuré le ſuccès. En effet, ſi Louis XIV. que les Anglois ont tant combattu, & qui les a ſi bien ſervis, pendant tout le cours de ſon regne, n'eût attiré ſur lui la jalouſie & les craintes de l'Europe entiere; ſi l'Eſpagne, la France, le Dannemark, & la

Digitized by Google

Suéde ſentant comme on l'auroit dû les conſéquences de ſouffrir qu'une nation par un acte de commerce osât déclarer toutes les autres peſtiférées pour ſes ports, & ſe réſervant le privilege de faire partout le commerce en toute eſpece de denrées & marchandiſes, osât preſcrire la nature de ſon chargement à tout vaiſſeau qui n'auroit pas le bonheur d'être Anglois: ſi ces Puiſſances, dis-je, également intéreſſées à cette injure faite au genre humain avoient pris des meſures combinées contre cet attentat à la liberté publique, les Anglois auroient honteuſement reculé. Au-lieu de cela chaque Puiſſance regarda cet affront comme étranger à ſon fait, & contente d'obtenir la permiſſion d'apporter chez la reine des nations les denrées de ſon crû ne vit de léſés dans cet acte, que les Hollandois voituriers immenſes, & cultivateurs preſque nuls.

Mais eſt-ce un ſoulagement pour moi, quand la moitié de ma maiſon brûle, ſi celle de mon voiſin ſe trouve conſumée toute entiere? L'acte de navigation, loin d'être une des dépendances du droit de ſouveraineté que chacun a chez ſoi, étoit un attentat tyrannique contre le droit des gens; & comme tel devoit être réprimé, ſi ce n'eſt par une ligue générale, du moins par une ſemblable prohibition chacun chez ſoi, uniquement pour les Anglois. Cet acte le ſeroit aujourd'hui, que toutes les nations

Digitized by Google

viſent à être commerçantes, s'il étoit queſtion de le faire éclorre.

Je doute qu'il fût plus mal-aiſé de démontrer dans le même ſens, que toutes les prohibitions uſitées de nos jours pechent également contre la juſtice & contre le bon ſens; & tout me porte à croire qu'en étendant plus qu'il ne convient à mon plan, les détails du projet que je propoſe, on parviendroit à faire entendre à l'Angleterre, que ſes peuples aujourd'hui mieux établis que tous autres ſur la mer, auroient un avantage réel & prompt à l'établiſſement de la liberté univerſelle.

Et pourquoi ſe figurer des monſtres où peut-être ils ne ſont pas ? Combien de commerces lucratifs que cette nation fait par interloppe, ſupportant les frais de la fraude & les périls du brigandage, & dont l'appas les pourroit faire entrer dans les vues du Roi Paſteur ! Combien de motifs de guerres ruineuſes rayés ſur le livre des calamités du genre humain ! Quel accroiſſement dans le reflux immenſe des denrées & marchandiſes, dont les plus habiles navigateurs auroient le premier profit, & du moins ceux du *nolis*, &c. Depuis long-temps je ſuis d'aſſez près, quoique dans mon cabinet, les progreſſions de l'eſprit Anglois dans ſes vues, dans ſes actions & dans ſes délires, car il y en a par-tout. J'efface, autant qu'il m'eſt poſſible; de nos rélations les nuages

Digitized by Google

du préjugé & des leurs, les exagérations de l'enthousiasme ; je tâche de les juger sans partialité dans ce moment même, où les préventions contre eux m'environnent de toutes parts. Je me trompe fort, ou les différentes vues de détail qui, dans un ouvrage moins sommaire que celui-ci, jetteroient un jour avantageux sur les conséquences de mon système, les frapperoient bientôt plus efficacement que tous autres.

En supposant toutefois que quelque Puissance, telle qu'elle pût être, refusât de se prêter à ce nouvel arrangement, soit en totalité, soit avec les modifications que j'ai admises en faveur de celles qui n'exportent rien, fort ou foible (ce qui me seroit égal en matiere d'Etat où la justice seroit la seule alliée offensive & défensive dont je vouluſſe dépendre) j'aiderai au privilege exclusif de ce peuple opiniâtre par la plus décidée des opérations.

Je n'aurois point recours à la force pour contraindre des peuples libres à concourir à leur propre avantage ; car chacun est le maître chez soi. Je défendrois à tous les sujets de l'Etat, comme crime de haute trahison & au premier chef, tout commerce direct ou indirect avec la nation qui m'auroit rénié pour son frere. Cette loi proclamée avec les plus grandes solemnités, & revêtue de toutes les formes qui pourroient la rendre authen-

Digitized by Google

tique, ſeroit encore redoutable par les peines qui ſuivroient ſon infraction. La tête du fraudeur ſeroit miſe à prix, ſa maiſon raſée, ſa poſtérité déclarée infame juſques à la derniere génération.

Vainement allégueroit-on contre cette ſévérité, que les peines diſproportionnées aux crimes ſont un abus contraire aux mœurs, & qui avilit les loix. Perſonne ne connoît mieux que moi la vérité de cet axiome dans le courant de la ſociété; mais la néceſſité de ce régime dans le tronc a des exceptions dans les branches. La lenteur des formes reçues dans l'adminiſtration des loix civiles ſeroit auſſi mal dans un camp, que le deſpotiſme d'un Général d'armée, ou d'un Capitaine de vaiſſeau dans ſon bord ſeroit dangereux dans le tribunal de la Juſtice. Le commerce eſt une branche de la ſociété; la célérité eſt ſon élément, & conſéquemment les loix tranchantes ſon régime. A conſidérer d'ailleurs dans celle que je propoſe les vues du Légiſlateur, il eſt aiſé de ſentir que celle-ci étant d'une utilité du premier ordre, ce qui les dérange mérite d'être réprimé par des peines proportionnées. Quoiqu'il en ſoit, ennemi juré du pour & du contre, dès que je vois juſtice devant moi, j'établirois cette loi; je la ferois obſerver; & (ce qui ſelon moi eſt l'ame de toute police & de tout Gouvernement) je prendrois en contrayention quelqu'un

Digitized by Google

dont le procès & la punition rendus publics, effrayeroient pour long-temps les plus hardis.

En cet état, permis seroit aux nations prohibées d'établir chez elles les mêmes défenses; je ne m'en ressentirois aucunement ni sur terre ni sur mer, & nous vivrions de la sorte, comme gens qui ne s'entendent ni ne se voient.

Qu'en arriveroit-il alors? On peut concevoir la chose sous deux hypotheses. La premiere est que chacun de son côté seroit réduit à son propre fonds. En ce cas, celui qui en auroit le plus, auroit le dernier; & je ne vois pas que celle-là fût à notre désavantage avec qui que ce puisse être. La seconde plus conforme à la tournure actuelle des choses, c'est que chacun de son côté feroit concurremment le commerce chez les nations neutres, & solliciteroit l'exclusion de son rival. Oh! dans ce cas, je demande pour laquelle des deux parleroient la justice, les faits, & les vues d'utilité? Ne seroit-ce pas pour celle qui renonçant à tout privilege particulier, ne demande de franchises que celles qu'elle offre, & d'avantages que ceux qu'elle procure?

Enfin ou la nation Cananéenne a, au moment de l'interdiction plus de commerce que nous, ou elle en a moins. Si elle en a plus, la perte d'une branche considérable lui doit être plus sensible; si

Digitized by Google

elle en a moins, elle eſt moins en état de ſe récuperer ailleurs de ce qu'elle perdroit chez nous. Je ſais qu'on peut me retorquer l'argument ; mais d'une part, on ne ſauroit m'ôter l'avantage d'avoir la juſtice de mon côté, & un objet fixe au-lieu d'un but idéal ; de l'autre, je vois d'ici à peu-près quelles pourroient être ces puiſſances ; je connois des vues chez elles, ainſi que des moyens chez moi, qui feroient prévaloir mon parti. J'en dis aſſez, mais je m'en reſerve peut-être encore davantage.

Cependant ce ſeroit pouſſer trop loin le château en Eſpagne, que de donner comme probable l'eſpérance, qu'un pareil état de tenſion pût durer ſans occaſionner une guerre ouverte entre des nations rivales, & déjà aigries par l'interdiction mutuelle du feu & de l'eau. C'eſt ici que je rappelle ce que j'ai écrit à la fin du Chapitre précédent, quand après avoir établi une floriſſante marine militaire chez nous, & les moyens de la ſoutenir & de la diriger de façon qu'elle ſoit en état de nous faire reſpecter par-tout, j'ai dit que j'allois ajoûter à tant des reſſorts naturels & qui naiſſoient de la choſe, des moyens étrangers & qui nous deviendroient propres.

Revenons en effet ſur la ſuite d'objets que j'ai préſentés dans le cours de cet Ouvrage ; peignons le Roi Paſteur environné d'un peuple immenſe qui benit la

Digitized by Google

douceur & la vigilance de ſon Gouvernement, ouvrant ſes chemins, ſes villes & ſes ports aux étrangers qui jouiroient chez lui des mêmes avantages que ſes regnicoles. Montrons ce Prince magnanime, qui d'une part a perſuadé l'Europe de ſa modération, & de l'autre, montré que cette vertu eſt fondée en principes, & qu'étant chez lui l'ame de la juſtice, il en veut être l'arbitre ailleurs. Bienfaiſant pour tous ſes voiſins, il leur a communiqué les arts qui font ſa proſpérité, enſeigné ſes manufactures, encouragé chez eux l'art de la navigation ; ils lui doivent tout enfin, & il ne leur demande rien.

En cet état, il leur préſente un traité dont tout l'objet eſt de rendre libre la mer & les communications, le travail & l'induſtrie. Ce traité viſiblement utile pour la plupart des puiſſances auſquelles il eſt propoſé, a été ſigné, comme je l'ai dit, par pluſieurs d'entre elles qui en ont viſiblement goûté les fruits. Concevez, s'il ſe peut, quel accroiſſement de réputation doit avoir procuré à ce Prince une telle conduite. Chacun ſait que la réputation eſt le premier des biens pour tout homme, en quelque claſſe que la Providence l'ait placé, mais que ce bien devient plus important pour chacun d'eux en proportion de l'élévation de ſon état. Un Roi de haute renommée eſt la principale,

Digitized by Google

le, & pour ainſi dire l'unique force de ſon Etat. Or ſuppoſant que ce Prince, ami des hommes, dont toutes les démarches & les vues ſont à découvert ? dont toute la politique eſt ſur les levres, ſoit obligé d'employer le glaive pour ſoutenir la cauſe de l'humanité ; peut-on penſer que cette guerre ne devienne pas bientôt la cauſe commune de toutes les Puiſſances alliées ? & c'eſt alors qu'affranchi par la Déclaration de guerre des entraves de la juſtice qui me défendoit de contraindre, même pour impoſer le joug de l'humanité, je ne ferois de traité que celui dont la baſe ſeroit l'acceſſion à la confraternité univerſelle dans le commerce.

Tel eſt le ſeul joug qu'il ſoit permis d'impoſer à ſes voiſins, & le ſeul empire qu'il ſoit utile, & praticable d'exercer ſur eux. Et qu'on ne m'accuſe pas de donner ici un rechauffé de Platon & de ſa République. Ce rare génie bâtiſſoit en l'air, & moi je parle d'après les faits tels qu'ils ſont, & j'en tire des arrangemens ſubſéquens, tels qu'ils doivent être.

Je ne vois ſur-tout cela qu'une objection réelle à me faire, qui eſt celle du fiſc. Votre entiere liberté de communication, me dira-t-on, entraine d'une part la ſuppreſſion de tous droits & douanes intérieures qui, ſelon vous, ne ſont que des obſtructions contraires à la circulation, de l'autre celle des droits d'entrée & de

Digitized by Google

sortie des ports : par où donc remplacerez-vous le déchet énorme que votre plan cause aux revenus de l'Etat ? & comment le Roi qui ne fait point le commerce, profitera-t-il de celui de ses sujets ? Ne nous alleguez point ici vos axiomes philosophiques & rebatus, que les richesses des peuples sont celles du Prince ; qu'où il y a plus d'hommes, les services sont à meilleur marché d'où s'ensuit qu'un moindre numéraire équivaut à un plus grand ; que des peuples riches & contens sont toujours prêts à se saigner pour l'honneur & l'utilité de leur Prince : que la réputation est le plus grand des biens & autres sentences de cabinet. Nous avons assez entendu de tout cela ; nous saurions aussi, si nous voulions savoir, que plus les peuples sont riches, plus ils sont attachés à leurs richesses, & d'autant moins disposés à s'en dessaisir ; qu'où il y a plus d'hommes, il faut plus de nerf pour les contenir ; que les Princes de la plus haute réputation, Salomon, ou si l'on veut, Louis XIV. sont ceux qui ont le plus accru leurs finances, &c. mais tout cela ne fait rien au fait. L'extraordinaire des guerres, la marine, la politique, la justice, la police, la maison du Prince, ne seront point entretenus avec des axiomes moraux ; ainsi donc remplacez au tresor d'un côté ce que vous lui ôtez de l'autre, sinon l'on ne vous fera seulement pas l'hon-

Digitized by Google

heur de vous ranger dans la classe des suivans de *Sir Politick*, qui visionnaires de bonne foi, méritent du moins quelque indulgence comme tous bien intentionnés ; mais singe du renard sans queue vous serez sifflé comme ayant, en vertu d'une dialectique aussi foible qu'abondante, entrepris de nous démontrer que les fievres quartes nous sont bonnes.

Ce n'est peut-être pas des gens du fisc que viendroient ces objections. Ceux d'entre eux qui n'entendent que leurs calculs, ne lisent & ne commentent que Barême, & les autres plus éclairés savent bien que le mieux est possible ; mais incertains si le mieux public concourroit avec le mieux particulier, ils parviennent à penser, à force de le dire, que tout ce qui est, est bien, & qu'il suffit, pour être homme d'Etat, de faire l'office du jour le plus rondement & le plus utilement qu'il est possible : mais de quelque genre que puissent être les auteurs de ces objections qui, je l'avoue, peuvent du moins venir à l'esprit de bien des gens, je leur répondrai sommairement, & sans répétition de mes anciens principes où je ne crois pas avoir rien biaisé : 1°. Que je n'ai jamais prétendu rendre les sujets de l'Etat riches, mais au contraire, l'Etat riche de sujets. 2°. Qu'en avouant qu'où il y a plus d'hommes, il faut plus de nerf pour les contenir ; je demande

Digitized by Google

ce que c'eſt que ce nerf. Si, ſelon mes Critiques, ce nerf eſt la finance, je conviendrai que j'ai fait autre part que chez eux mon cours d'anatomie; mais j'ai oui dire que le plus riche & le moins nerveux des Souverains eſt le Mogol; & l'hiſtoire des révolutions d'Empires nous montre que dans le conflit de deux nations, la plus riche a toujours ſuccombé. Si au contraire le nerf eſt la police intérieure, & les forces de terre & de mer, tout cela n'agit que par des hommes; & qui en a le plus, a le plus de nerf auſſi. 3°. Que les Princes qui doués d'ailleurs des plus grandes qualités, ont abuſé de l'obéiſſance de leurs ſujets pour pouſſer trop loin les reſſources de la finance, ont préparé par cet éclat éphémere les plus fatales révolutions, des ſciſſions d'Empires, des banqueroutes d'Etat, &c. mais que Cyrus, Charlemagne & autres, dont le nom ſera toujours un éloge, ont fait les plus grandes choſes ſans moyens extraordinaires & ayant toujours en horreur de fouler les peuples. Pour en venir enfin au point principal, & oubliant pour ce moment-ci par combien de raiſons de fait j'ai prouvé que le Roi Paſteur doubleroit ſes revenus en cultivant ſes terres, j'offre un dedommagement tout ſimple de la diminution de revenus occaſionnée par la ſuppreſſion des douanes, & autres droits perçus en ce genre dans l'intérieur

Digitized by Google

du Royaume & sur nos frontieres : & quel est-il ? accroissement d'impôts sur les terres. Je m'explique

Il a paru cette année un Ouvrage sous le titre de *Memoire S. L. E. P.* Ce morceau qui traite d'un des détails du régime domestique, montre dans l'Auteur des connoissances en ce genre que je n'ai pas; mais ou je me trompe fort, ou toutes ses idées en grand rentrent dans mon plan. Quand aux détails qui paroissent traités avec une grande vérité, ils démontrent, du moins par le fait, qu'il est très possible de voir des peuples qui fournissant au Prince des subsides au moins aussi forts que leurs voisins, s'imposent encore volontairement des sommes considérables, pour leurs dépenses particulieres, uniquement encouragés par les avantages d'une sorte de liberté intérieure, & d'une répartition établie sur un tarif fixe & permanent.

Ces deux choses sont tellement de droit naturel, qu'on ne peut regarder les arrangemens contraires à cette façon d'être qui subsistent encore, que comme de ces restes d'enfance que l'âge mur corrigera dans peu ; mais il résulte de ces notions une preuve de fait, que les terres, dans l'état même où sont les choses, pourroient porter plus qu'elles ne font au moyen de ces deux conditions. Oh ! maintenant, si revenant sur la suite de

Digitized by Google

principes inconteſtables par leſquels j'ai démontré que tout vient de la terre, que tout produit part delà, quelque altération & changement que le travail ait procuré à la matiere premiere, que toutes les charges portent en poids ſur la terre, que toute induſtrie la fait valoir, & conſéquemment que tout commerce eſt à ſon profit; ſi, dis-je, ſe rappellant cette ſuite d'inductions toutes ſimples, & que je n'ai pas inventées, on veut ajouter encore à ces avantages démontrés ceux qui, dans l'ordre économique que j'ai établi doivent reſulter du baiſſement des intérêts, & de l'extinction ou diminution des rentes, qui doivent porter le prix de la terre, à un taux ineſperé, l'on verra qu'en cet état le propriétaire payera dix pour gagner cent; que ſa tourbe, ſon grais, ſon ardoiſe, tout enfin ce qui n'avoit point de prix, en acquerra juſqu'à 20 pieds ſous terre, & qu'il ſe trouvera trop heureux d'acheter par une légere ſubvention le concours de l'induſtrie univerſelle ſur ſon fumier.

Voilà tout mon ſecret: je n'en eus jamais que de ſimples, & a vrai dire, je ne fais aucun cas des autres. D'ailleurs on ne doit pas s'attendre à trouver ici des projets de finance. Quand j'aurois cet eſprit-là, il me ſeroit abſolument inutile. Je n'en ſuis cependant pas tellement dépourvu, que je ne puiſſe faire une offre

Digitized by Google

comme feu Girardin ; c'eſt qu'on faſſe un relevé de ce que valent les douanes du Royaume, qu'on prélève ce qu'il en coûte pour l'entretien des prépoſés & les frais de la geſſion de cette partie, & que le produit en ſoit établi ſur le pied de la meilleure année en dix : j'offre alors de m'en charger, & d'en donner le double au Roi, ſauf à en traiter avec tels gens qu'il me plaira, étrangers, nations ou particuliers, compagnies, chambre du commerce, provinces, communautés, &c. ſans exiger que l'autorité me prête main-forte en quoi que ce ſoit, & promettant en outre qu'on ne payera nulle part aucuns droits de douane, d'entrée ou de ſortie ni dans le Royaume ni ſur la frontiere. C'eſt, je crois au fond, avoir trop repondu à cette objection : revenons.

L'intérêt excluſif, ſemblable à ces fruits trompeurs qui ſous une belle apparence cachent un venin corroſif, n'eſt autre choſe qu'un poiſon lent qui ronge & détruit également celui qui le prépare & celui qu'il attaque. Comment un Gouvernement, dont les démarches & les conſeils tendent hautement à cet intérêt, peut-il attendre de ſes ſujets quelque fraternité entre eux, quelque ſoin de la gloire de l'Etat, quelqu'amour de la patrie ? Ses voiſins lui ſont étrangers, parce qu'il n'a avec eux qu'un rapport ſecond, ſi l'on peut parler ainſi ; il le ſera de

Digitized by Google

même aux habitans des provinces de l'Etat, qui ne le regarderont que comme une puissance étrangere attentive à s'enrichir des dépouilles de la vraie patrie, & ne verront sa domination que comme une surcharge : l'habitant d'une ville particuliere aura les mêmes sentimens pour le corps de l'administration générale de la province ; le pere de famille pour la communauté ; l'enfant s'accoutumera à regarder son pere & ses freres comme des Vampires qui le dessechent & rendent sa condition plus mauvaise. Toutes les passions particulieres enfin tendront à la dissolution de la société générale, & l'intérêt déguisé sera le lien unique des citoyens entre eux, semblables à ces animaux de carnage qui s'aident & s'unissent en quelque sorte pour la rapine, toujours prêts à s'entredévorer pour le partage de la proie.

Je m'entends opposer de toutes parts, que l'Histoire démontre presqu'en tous lieux que l'amour de la patrie n'est point du tout une branche de cette douce & recommandable vertu qu'on appelle l'humanité ; que les peuples qui nous ont donné les plus grands exemples de la premiere de ces vertus, ont toujours été ceux qui fraternisoient le moins avec les étrangers ; que les Juifs les avoient en horreur, les Grecs en haine, les Romains en mépris ; & que l'Anglois, qui d'en-

Digitized by Google

tre les peuples modernes eſt celui où le patriotiſme eſt le plus en recommandation, fait de ſon droit de naturalité le titre le plus excluſif & le moins communicable ; que ce ſont cependant les peuples qui eurent le plus de proſpérité & de durée. Cette objection vaut peut-être la peine d'être diſcutée.

Les Juifs, à les examiner dans le point de vue qui nous eſt ordonné, devoient ſelon les vues de la Providence, éviter toute communication étrangere pour conſerver dans toute ſa pureté le dépôt précieux de la Loi écrite, & ſe garantir de la corruption de l'idolâtrie qui les environnoit de toutes parts. La même Loi nous ordonne aujourd'hui d'être tous freres ; mais ce n'eſt point dans ce ſens-là que nous conſidérons les choſes. A les voir donc uniquement en politique ; je demande ſi l'Hiſtoire entiere des Juifs, ſi leur infortune éterniſée offre un tableau bien concluant pour le dogme de l'intérêt excluſif.

Les Grecs toujours diviſés entre eux, toujours jaloux de la proſpérité publique & de la vertu des particuliers, nous font voir dans l'Hiſtoire de leur Gouvernement intérieur le théâtre le plus rebutant de l'inconſéquence humaine ; les différentes petites Républiques, qui partageoient entre elles cette partie des beaux arts & des grands talens, s'uſerent, pour ain-

Digitized by Google

ſi dire, les unes contre les autres. Les Grecs conquérans furent les pires des maîtres ; les Grecs aſſujettis, les plus vils des eſclaves.

Les Romains aimerent leur patrie pardeſſus toute choſe ; mais qu'étoit-ce que cette patrie ? l'univers entier, dont l'empire promis à leur poſtérité faiſoit le premier de leurs préjugés ; toutes leurs guerres, tous leurs traités tendoient à cet objet unique ; leurs ennemis les plus cruels une fois aſſujettis entroient en part des privileges des citoyens, & faiſoient portion de la patrie. Ils marcherent de la ſorte à la Monarchie univerſelle ; & ſi dans les temps de leur proſpérité ils devinrent orgueilleux & inhumains, ce fut un vice d'un Gouvernement étendu pardelà les bornes naturelles de ſa conſtitution. Proſpérant comme guerriers, ils déclinerent comme citoyens, ſi-tôt qu'ils eurent pris des Grecs la manie de traiter de barbares les étrangers, juſqu'aux temps où ces barbares étoufferent enfin leur civilité, comme le feront toujours tous barbares qu'on regardera conſtamment comme tels.

Quant aux Anglois, un principe d'honnêteté & de pudeur doit empêcher un Ecrivain qui ſe reſpecte de diſſerter ſur les nations vivantes ; mais ſentant bien qu'en tout & par-tout je ne parlerai que comme ami des hommes, j'oſe dire mon avis

Digitized by Google

ſur leur droit de naturaliſation, dont ils étendent d'une part, & reſſerrent de l'autre le privilege. Rien n'eſt ſi inconſéquent que de les voir d'un côté réſiſter dans leur iſle à l'évidence de l'utilité de la naturaliſation des étrangers, qui leur eſt miſe ſans ceſſe devant les yeux par les diſcours & les écrits des citoyens éclairés; & de l'autre admettre & attirer même dans leurs colonies les Proteſtans de toutes les régions de l'Europe. Une raiſon puérile & pour cela même frappante, leur ſervira pour motiver cette inconſéquence. C'eſt, diront-ils, que le terrein & par conſéquent l'objet du travail eſt immenſe dans des colonies, & borné dans la métropole. J'ai répondu dans tout cet Ouvrage à cette futile objection; ſi le terrein & le travail ſont portés au plus haut point de production en Angleterre, les étrangers ne trouveront pas de place, & vous ne riſquez rien à les admettre; mais ce *ſi* là eſt le pendant de celui qui dit, *ſi le Ciel tomboit*. Vous vous flattez d'envahir le commerce du monde, ou du moins vous voulez en conquérir & conſerver la plus grande partie; le commerce du monde en eſt l'empire, vous le ſavez; étendez donc, comme les Romains, le nom Anglois ſur tout ce qui voudra bien le porter. Je ne connois d'autre reſſort de puiſſance que des hommes, & la fable de la grenouille ne repréſente rien mieux qu'un petit peuple qui prétend

Digitized by Google

à un grand empire. Mais pourquoi combattre chez les Anglois, comme un faux calcul de droit, une mépriſe de fait qui n'eſt qu'un reſte de barbarie & d'erreur populaire chez une nation où les cris du peuple prévalent ſouvent ſur les bonnes raiſons. Je l'ai dit, la conduite des Anglois dans leurs colonies prouve qu'ils ont ſenti le faux de ce préjugé, & c'eſt à tort qu'on les accuſeroit de judaïſer en ce genre.

Si ce ſentiment pouvoit être bon à quelque choſe, ce ne ſeroit qu'à un petit peuple, dont toute l'ambition ſe borneroit à ſe tenir bien enſemble & maintenir ſa liberté; cependant tous l'ont abandonné; & les Suiſſes, nation peut-être la plus ſage & la plus heureuſe qui ait encore paru, reçoivent chez eux ſans aucune difficulté les étrangers qui viennent s'y établir.

Enfin la même raiſon, qui a établi chez toutes les nations policées la défenſe des mariages entre proches, milite contre l'excluſion étrangere. On a voulu lier les hommes par des alliances & confondre les familles: les unir, de peur que les plus fortes n'étouffaſſent les plus foibles, provigner, pour ainſi dire, les reſſources & les talens en tout genre. Qu'eſt-ce que les nations? ſi non de grandes familles. Le devoir des Legiſlateurs eſt de les unir entre elles, de faire tomber, d'abord quant au perſonnel enſuite pour

Digitized by Google

la généralité, ces odieuses distinctions de regnicoles & d'étrangers. Le globe entier est contigu; tous les pays sont voisins, tous les hommes sont freres.

Loin donc, à plus forte raison, tous ces malheureux droits d'aubaine, de bris & naufrage, de péage, &c. comme autant de restes d'une aveugle barbarie, & de dérivés de la loi du plus fort, loi plus dangereuse encore pour les puissans, que pour ses foibles. Peuples & Souverains, rivaux de puissance & de grandeur, je sais le secret de faire prédominer infailliblement celui de vous qui le premier voudra m'en croire, & ce secret le voici. Celui qui le plus constamment voudra prendre la devise & la conduite de l'ami des hommes en général, régnera sur leurs cœurs & leur affection, sorte d'empire d'où naissent tous genres de prospérité.

Il s'ensuit de tout ce que dessus, que ce beau secret de la politique commerçante, qu'on appelle *prohibition*, n'est qu'une grosse bêtise qui suppose des grues dans nos voisins quand elle emploie l'artifice, & qui devient la plus sordide injustice quand elle se sert de la violence. Ce genre de loix contraires au droit naturel n'est propre dans l'intérieur qu'à faire haïr & mépriser, comme satellites de la tyrannie, les gens préposés au maintien de leur exécution; qu'à entretenir vagabonds ses infracteurs, aux dépens des sujets de l'Etat;

Digitized by Google

qu'à donner enfin dans l'opinion publique la préférence aux étoffes & denrées étrangeres ſur les nôtres; au dehors, qu'à entretenir un germe de diviſions, & de malvouloir qui ne peut manquer de dégénerer fréquemment en guerre ouverte au détriment de toutes les parties. Toute paix ne ſera jamais dans le réel qu'une treve, tant que le mal ne ſera pas déraciné dans ſon principe; & ce principe, ce ſont *les prohibitions.*

Ce dernier raiſonnement paroîtra ſingulier, en ſe rappellant l'hiſtoire des guerres qui ont affoibli & ravagé l'Europe depuis pluſieurs ſiecles; mais quand j'en ſerai à cet article, j'eſpere faire voir que le ſyſtême a changé, & que déſormais on ne doit plus craindre que des guerres de commerce: les autres ne ſeront que des feux de paille faciles à éteindre; cela ſe verra dans ſon temps. Je finis ſur l'Article des Prohibitions, dont chaque branche produiroit un volume; mais il eſt des choſes dont la ſubſtance ſeule ſuffit.

CHAPITRE IX.

Des Colonies.

LE monde entier ne s'eſt peuplé que par colonies. Soit qu'on adopte le ſyſtême de population premiere que la

Digitized by Google

foi nous enseigne, & dont chaque pas que l'on fait vers la connoissance de l'Histoire du genre humain nous fait retrouver les traces, & nous confirme la vérité; soit aussi qu'on veuille se jeter dans la mer immense d'incertitudes & d'inexplicabilités que rencontre le Pyrrhonisme, on ne sauroit, sans révoquer en doute sa propre existence, nier que le monde se soit peuplé par colonies.

Les colonies, branche du Gouvernement, sont comme lui un effet de la nécessité que l'esprit humain a ensuite réduit en art; mais on peut dire qu'il s'en faut bien que cette branche ne soit perfectionnée comme le tronc. L'art des colonies est encore, selon moi, dans sa plus imbécille enfance. C'est ce qu'il est aisé de démontrer, & l'on doit me pardonner la sorte de détail dans lequel j'entrerai sur un article qui a tant de rapport avec mon sujet.

On peut diviser à cet égard les différens âges du monde en trois temps. 1°. Les premieres colonies des temps nommés dans l'Histoire *heroïques* & *fabuleux*, c'est-à-dire, des temps, dont la mémoire n'est parvenue jusqu'à nous qu'enveloppée de fables, à travers lesquelles il est comme impossible de découvrir quelques traces de vérité. 2°. Les colonies des Anciens, à compter depuis les premiers temps où la guerre n'étoit qu'un brigandage, où l'œil de la tradition, & celui de l'histoire fa

Digitized by Google

sœur cadette, a commencé à éclairer l'humanité, jusqu'à ceux où la guerre cessant d'être un mal de nécessité, elle parvint aux honneurs de l'empire, & devint une sorte de droit parmi les humains malheureux. Cette meurtriere du genre humain supposa dès-lors le monde assez & trop peuplé. L'esprit de conquête ne regne que sur la terreur, & la terreur ne sauroit avoir trop peu de voisins. Dès-lors les colonies cesserent; & si quelques Princes ont encore fondé des Villes, comme en effet la plupart des grands Princes ont eu cette noble ambition, sur-tout dans les temps anciens, ce ne furent, pour la plupart, que des déplacemens d'un lieu à un autre. Quelques-uns de ces déplacemens, à la vérité, ont moins été le fruit d'une vanité inutile, que d'une politique éclairée. Telles furent autrefois Alexandrie, Constantinople, &c. & presque de nos jours Livourne, Petersbourg; mais ceci appartient aux fondations, & non aux colonies.

Il est en général vrai de dire qu'aussitôt que les hommes ont été assez près les uns des autres pour se retrouver, ils ne se sont presque jamais rejoints que les armes à la main. J'ai trouvé en ma vie un Philosophe qui prétendoit que l'homme n'étoit autre chose qu'un animal foible & malin, que tous ses traits de force étoient des élans hors de sa nature, semblables au

Digitized by Google

déſeſpoir qui rend un chat renfermé un animal redoutable ; mais qu'au fond il n'étoit propre qu'à l'orgueil & à la molleſſe dans la proſpérité, & à l'abbatement ou à la rage dans l'adverſité. Je n'ai jamais aimé cette philoſophie-là, & l'on ſent que la theſe ci-deſſus ouvre la carriere à des volumes de pour & de contre, où ce dernier cependant auroit l'avantage ; mais il faut avouer, qu'à ne conſulter que l'hiſtoire du genre humain, on ne peut s'empêcher de convenir qu'autant l'homme éclairé eſt au deſſus de la brute, autant l'homme inculte & barbare eſt au-deſſous.

Autre vérité très-eſſentielle, c'eſt que les paſſions brutales & qui déshonorent l'humanité, ne lui ont jamais fait autant de mal que lui en fait ce malheureux intérêt excluſif, qui paroît d'abord une paſſion combinée, & qui n'eſt au fond qu'un eſclave de quelques appétits brutaux réunis. Ses ravages ont néceſſité les loix & les peines au dedans, les traités & les guerres au dehors ; & rien cependant n'en a pu arrêter les débordemens, que la laſſitude & la foibleſſe momentanée de ſes reſſorts toujours tendus & toujours en mouvement.

Arrêtons-nous, & conſidérons tous les fléaux de l'humanité ici-bas, ce ſont autant de têtes de l'hydre qui partent du même tronc. Tout homme réfléchiſſant a ſenti cela avant moi, & beaucoup d'autres l'ont dit ſans doute ; mais je trouve qu'en ce

Digitized by Google

genre on a trop déſeſpéré de la perfectibilité de l'homme. Il ſemble que les Légiſlateurs, les Magiſtrats, les Miniſtres, & tout enfin ce qui eut à gouverner l'humanité, ceux d'entre eux du moins que leurs lumieres rendoient dignes de leurs places, aient ſtatué ſur ce vice-là, comme inhérent à notre ſubſtance & participant de telle ſorte à notre nature, qu'il falloit ſeulement en arrêter les déſordres trop viſibles, ſans eſpérer pouvoir en corriger le principe. Il s'en faut bien que je ne penſe ainſi.

Je ſuis convenu de ce point pour ce qui concerne la cupidité; je lui ai cherché une carriere libre pour s'étendre; perſuadé qu'en vain voudroit-on la borner, & que quand même la choſe ſeroit poſſible, ce ne ſeroit qu'aux dépens d'un mobile utile & néceſſaire. Mais ce que j'appelle l'intérêt excluſif eſt autre choſe; ce n'eſt qu'une branche, qu'un calcul de la cupidité: ce calcul eſt faux, il eſt aiſé de le démontrer tel, & les hommes ſont faits pour entendre.

Ce n'eſt pas que je pouſſe la préſomption juſqu'au point d'eſpérer que ce que la grace n'a point fait, elle qui au fond ne proſcrit que cela d'entre les hommes, les raiſonnemens des Ecrivains & des Auteurs éclairés le puiſſent faire; mais il eſt certain qu'une vérité ſimple, & qui parle en même temps au cœur & à l'eſprit, ne ſau-

Digitized by Google

roit être trop répétée, & qu'à la fin elle gagne parmi nous: il eſt du devoir de qui la ſent, de la faire connoître; c'eſt ce devoir que je remplis en ce moment, où je parois me laiſſer entraîner dans une digreſſion déjà trop rebattue dans cet Ouvrage; mais on verra qu'elle rentre dans mon ſujet actuel auſſi naturellement, qu'elle naiſſoit de mon Chapitre précédent, où je l'ai peut-être trop allongée.

Du moment donc que les hommes commencerent à ſe bien connoître, loin de s'aider les uns les autres, ils ne ſongerent qu'à s'entredétruire. Il y eut cependant depuis une ſorte de colonies, qui a quelque trait avec celles du troiſieme âge dont je parlerai ci-deſſous.

Des peuples victorieux, pour fonder plus ſolidement leur empire ſur des provinces conquiſes, tranſportoient & établiſſoient des colonies au milieu de ces provinces, & dans les lieux les plus propres à les tenir en bride; ils y établiſſoient des Véterans, & autres gens de main. Quoique ces colonies, formées aux dépens des territoires voiſins, aient été la plupart des Villes floriſſantes par les ſoins de la métropole qui fraterniſoit avec elles, ces ſortes d'établiſſemens ne contribuant en rien à la population, ne ſont pas de mon ſujet, & appartiennent plutôt aux fortereſſes qu'aux colonies.

Le troiſieme temps de celles-ci com-

Digitized by Google

mence à celui de la découverte du nouveau monde, & vient jusqu'à nous, puisqu'indépendamment de ce que les différens peuples de l'Europe, qui se sont approprié l'Amérique, font chaque jour pour renforcer leurs colonies anciennes & nouvelles, nous venons de voir, depuis la derniere guerre, les Anglois fonder Halifax, & la peupler de soldats réformés, qui ne sont ailleurs que des vagabonds dangereux. Ce sont ces trois temps, dont je vais considérer la marche & la progression, non comme le feroit le savant & judicieux David Hume, mais selon mes vues auxquelles l'érudition est peu nécessaire, & simplement pour en induire, si notre façon de penser & d'agir sur cet article montre des lumieres bien sûres, & un intérêt bien entendu.

Nous n'avons de connoissance des premiers âges de l'homme, que par nos Livres sacrés. Quoique très-foible en érudition, j'en sais assez pour avoir toujours été étonné qu'il y ait eu des Théologiens assez aveugles, & des écoles assez ténébreuses, pour regarder la science comme dangereuse, & pouvant nuire à la Religion. Je trouve au contraire que toutes sortes d'études qui constituent le savoir proprement dit, nous ramenent à la soumission qu'exige la foi, tandis que la grace seule ou la superstition peuvent assujettir un ignorant.

L'étude des faits sur-tout, accompa-

Digitized by Google

gnée de toutes celles qui la rendent utile & néceſſaire, n'eſt qu'un cahos dans ſon origine, dans ſa marche, dans ſon enſemble, & dans ſa fin, pour qui forcé de ſe choiſir des guides, raye d'abord de ſa liſte le plus ancien, le plus authentique, le plus ſimple, & le plus clair des Hiſtoriens. Notre ſpéculateur dès-lors ſe voit partout environné de fables tellement mêlées avec la vérité, que las de débrouiller ſans ceſſe ce Dédale de contradictions, il abandonne ſes guides fautifs, & ſe ſéparant, pour ainſi dire, de ſa mémoire, il s'accroche, & ſe tend ſur les reſſorts de ſon eſprit, tout prêts à lui manquer encore, après l'avoir ébloui par un mêlange confus de notions équivoques & de folles conjectures. C'eſt alors que la mer d'incertitudes s'étend à l'infini. Par-tout il voit l'homme brute à côté de l'homme civiliſé; les arts tantôt naiſſants, tantôt perfectionnés, étouffés par tout, & toujours par la barbarie leur voiſine, qui bientôt voit naître dans ſon ſein l'ébauche de ces mêmes arts qu'elle eût pu conſerver & tranſmettre, en s'épargnant les douleurs de l'enfantement. Ici les hommes ſont noirs, rouges ailleurs, blancs, mulâtres, jaunes, & de cent autres nuances; les différences d'ornemens ou de difformités qu'ils tiennent de la nature, celles de leur ſtructure, tant de variétés, dis-je, ou de contradictions font imaginer à notre ſpéculateur ou même croire, ſur la

Digitized by Google

rélation de quelques voyageurs, des êtres intermédiaires qui nous rapprochent de la brute, & le voilà prêt à voir les Faunes & les Sylvains des anciens: revenant enſuite ſur l'eſpece décidée homme, il ſe perd dans ſes ſpéculations, forcé de renfermer dans le même genre tout ce qui peut produire lignée, puiſqu'il voit, ſans en concevoir le *comment*, que la nature ſe refuſe à perpétuer les derivés de deux eſpeces différentes, il comprend dans la même dynaſtie le Lapon & l'Ethiopien; le Malabare & le François, le Chinois, le Caraïbe & l'Algonquin. Mais comment ces hommes ſi différents ſe ſont-ils répandus de la ſorte ſur la ſurface de la terre? Leur ſouche à chacun d'eux a-t-elle été dans leur canton? en ce cas, en remontant au premier, il faut mille Deucalions au-lieu d'un. Sont-ils ſortis de la terre? mais elle ne produit rien ſans germe. Viennent-ils d'un ſeul? mais quelle différence! . . . Que de ténebres preſque par-tout, ſans cependant avoir jamais renoncé au don de perfectibilité, à cette intelligence diſtinctive qui bien conduite s'étend au beſoin à l'infini! D'autre part, que de lumieres en quelques lieux! lumieres conſervées comme le Feu ſacré, pour ſe répandre enſuite ſur la ſurface de la terre. Qu'eſt-ce que l'homme enfin? D'où viennent ſes loix? Pourquoi la néceſſité d'un Gouvernement? Tout en un mot

Digitized by Google

dans cette carriere n'eſt qu'abyſme & profondeur d'incertitudes & d'obſcurités; & ſi l'eſprit peut, en s'y jouant, trouver matiere à quelques ſubtilités qui ſatisfont un amour propre futile, il n'y rencontre pas moins un tiſſu de contradictions qui déſole l'amour de la recherche & de la vérité, ſi naturel en nous.

C'eſt dans le déſeſpoir, & la laſſitude où cette penible courſe jette un homme vrai & de bonne foi, que je veux lui préſenter Moyſe & les Livres ſacrés, dépôt inaltérable, plus authentique mille fois que l'exiſtence même de ceux qui en nient la vérité; mais ce n'eſt point en cela, que je le conſidere. J'ouvre Moyſe, il me montre l'homme créé par un miracle perpétué ſous mes yeux par ma propre conſervation, & ſimple comme tout ce que je vois dans la nature. Il voit, ſans le comprendre, dans le ſein du premier homme, l'humanité entiere par l'ordre & l'action de celui qui a mis dans le premier grain de bled tout le froment de l'univers. Il voit à l'homme une deſtination qui lui fait ſentir l'objet & l'emploi de cette ſublimité d'intellect, inutile à nos beſoins d'ici-bas, ſouvent nuiſible à nos plaiſirs, & dont quelques Philoſophes voudroient nous dépouiller, comme contraire à leur abrutiſſement. Il voit notre liberté néceſſaire à cette deſtination: il en voit l'abus auſſitôt que l'uſage; la dégrada-

Digitized by Google

tion de l'homme, myſtere effrayant, mais démontré par ſes effets, & qui ſeul nous donne la clef de ce mêlange d'inconſéquences, & d'excès oppoſés qui rendent l'homme un problême incompréhenſible à la réflexion.

Ce compoſé de céleſte & de ſublime dans ſon inſtitution, & de viciation dans ſa racine, une fois admis dans le même être, tout ſe débrouille dans l'homme; & ſans recourir aux deux ames des Philoſophes, au bon & au mauvais principe des Manichéens, on conçoit alors comment l'excès de la brutalité d'une part, & celui de la grandeur d'ame de l'autre, ſe trouvent par-tout en même nation, même ville, même famille, & ſouvent dans le même homme: on connoît alors & le principe qui néceſſite les Loix, & l'intelligence qui les conçoit & les rédige. L'eſpoir renaît dès-lors dans le ſpéculateur, & l'Hiſtoire gagne dans ſa confiance, en proportion de ce que ſon eſprit a repris d'aſſiette & de tranquillité. Ramené ſur les faits, il ſuit ſans peine alors la marche de l'humanité.

D'une ſouche préſervée d'un naufrage univerſel, dont la Fable, la Tradition & l'Hiſtoire montrent des traces en tous lieux, ſortent trois familles qui dirigent leur marche vers les extrémités oppoſées. Avant de ſe ſéparer, un effort de l'orgueil & de l'indépendance humaine eſt confondu par un

Digitized by Google

un nouveau miracle continué jusqu'à nous & toujours subsistant. Ce prodige de la diversité des langues qui ne nous surprend plus, parce que nous sommes si bornés que tout ce qui nous est habituel, nous paroît simple, ce prodige inexplicable est marqué dans sa date & dans son principe. Ce pas fait, rien n'a plus de difficulté qui ne gagne à être éclaircie, tout se développe naturellement; la marche des empires, la naissance des superstitions qui s'épaississent en proportion de ce qu'elles s'éloignent des temps & des lieux de la lumiere, l'invention des arts dus la plûpart à la nécessité, quelques-uns au hasard humainement parlant; par ce seul chemin, en un mot, l'homme porte, à travers les contradictions & les obscurités de l'Histoire, le flambeau de la vérité, se comprend, se connoît, se corrige, & peut s'assurer qu'il marche droit au but de toute étude louable, qui est de se rendre utile à soi & à ses semblables.

C'est d'après ces réflexions, & peut-être ayant fait moi-même le penible voyage que je propose à tout homme réfléchissant, que je me suis déterminé à cet égard à n'en savoir pas plus que mon Curé; & comme de plus savans ne pourroient rien nous apprendre sur l'origine de l'homme, je me crois authorisé à traiter mon sujet actuel selon ces notions.

C'est donc sur la seule Histoire que

Digitized by Google

nous avons des commencemens de l'homme, qu'il faut tabler pour considérer la marche de la population, & des colonies des premiers temps. On y voit les premiers hommes, pasteurs en général, errer avec leurs familles & leurs troupeaux en tout genre, utiles & précieuses richesses. Les autorités de pere, de chef & de maître, unies & confondues composoient toutes les loix; la guerre n'étoit autre chose que le droit d'une défense légitime, & la paix que l'hospitalité & la bonne-foi. Les familles même les plus unies se séparoient aussi-tôt ou peu après la mort du Patriarche ou pere commun: par elles les liens de la société étoient rompus; il n'étoit pas juste que des freres ou des proches égaux en degré reconnussent une autorité que la nature n'imposoit plus. Il ne restoit donc d'attachées au tronc, que les branches trop foibles pour se passer de son appui; les autres emmenant avec elles leurs rejetons, alloient faire de nouvelles souches, dont la ramification étoit bientôt sujette aux mêmes partages.

On sent aisément que si des séparations de cette nature laissoient lieu pendant quelque temps à une sorte de fraternité entre des peuples, qui ne reconnoissoient qu'un même pere, ce ne pouvoit être que quand les cantons où ils se fixoient respectivement, étoient fort voisins: encore par une fatalité inhérente à la substan-

Digitized by Google

ce de l'eſpece humaine toujours cupide & inquiete, voit-on que ces peuples n'attendoient ſouvent que le terme d'une génération, pour ſe regarder en ennemis ſouvent implacables.

Il s'enſuit de-là, & perſonne ne le diſpute, que les branches qui ſe ſéparoient, & alloient fonder de nouveaux peuples, emportoient avec elles la plénitude de leur liberté, & ne conſervoient aucune ſorte de dépendance de la mere-branche. Bien-loin de-là, ce qu'on peut découvrir d'exemples de ces ſortes de ſéparations dans l'Hiſtoire, montre une condeſcendance réciproque, & une convention établie, par laquelle le territoire premier demeuroit neutre, pour ainſi dire, & chacun alloit de ſon côté s'établir en d'autres lieux.

Il n'eſt pas à préſumer cependant, que cette ſimplicité de mœurs ſe ſoit étendue fort loin, ni dans les terres ni dans les temps. La vie errante & paſtorale ne pouvoit convenir qu'aux premiers hommes qui, en petit nombre encore, avoient des terres à choiſir, ou à des brigands qui infeſtent un pays immenſe plutôt que de l'habiter. Le brigandage a ſuccédé à la population, & il étoit impoſſible qu'il l'eût précédée.

Les hommes donc reſſerrés par la néceſſité, & décidés même par la différence des terreins & des climats qui tous ne ſont pas propres au paturage, furent obli-

Digitized by Google

gés de s'adonner à l'agriculture pour pouvoir subsister en plus grand nombre sur un plus petit terrein. Dès-lors, il n'est plus possible d'imaginer que la mere-ruche surchargée d'habitans, & poussant au dehors ses éleves, abandonnât son logement, pour donner aux jeunes essains l'exemple & le courage de fonder des colonies. La terre nourriciere demeuroit habitée, & sa peuplade en poussoit au dehors de nouvelles qui alloient habiter des pays vacans. Il n'est pas difficile de comprendre que le monde fut de la sorte peuplé très-promptement, & vers ses extrêmités aussitôt que dans le centre.

Quelques réflexions sur la sorte d'inquiétude qui nous est naturelle, sur notre penchant vers l'espérance, notre attrait pour les courses & notre dégoût pour regarder en arriere & revenir sur nos pas, nous amèneront à penser que des hommes jeunes & robustes accoutumés à une vie pénible, & n'ayant presqu'aucuns besoins, une fois les maîtres d'errer dans la vaste étendue de l'univers, & de se choisir un domicile, durent aller bien loin, & n'être arrêtés que par les barrieres de l'élément qui fait aujourd'hui la jonction des différentes parties de l'univers, & qui en faisoit alors les bornes. En effet, si les premiers rayons de l'Histoire nous montrent la trace de la population premiere partant du centre pour aller à la circon-

Digitized by Google

férence, on peut dire que la lumiere de l'Hiſtoire ancienne nous fait voir la population ſeconde revenant, pour ainſi dire, de la circonférence ſur le centre.

Cependant ces premieres peuplades n'apporterent de leur pays natal qu'une tradition foible de quelques points principaux, telle que celle du déluge, dont on trouve la trace dans toutes les anciennes annales des nations, mais bientôt offuſquée par une infinité de fables. Les néceſſités des lieux & du climat engendrerent quelques arts méchaniques variés ſelon les différens pays en proportion de ces néceſſités; & bientôt les hommes répandus ſur la ſurface de la terre n'eurent plus rien de commun entre eux, que ce mêlange inconcevable de grand & de bas, de fort & de foible, de noble & d'indigne, type de leur origine ainſi que de leur décadence.

Telle fut la marche de la population, & le régime des colonies dans les temps dont je compoſe ici le premier âge de l'humanité. Il eſt ſenſible, & démontré par l'ignorance où tous les peuples ſe trouverent de leur origine, quand ils commencerent à en faire la recherche & à deſirer de ſe perpétuer en tout ſens, que les colonies de ces premiers temps étoient entiérement indépendantes de leur ſouche, & n'en avoient non-ſeulement point reçu de loix, mais pas même conſervé le ſou-

Digitized by Google

venir. Paſſons maintenant aux colonies du ſecond âge.

De même que dans les annales fautives, quoique modernes, des malheureux naturels de l'Amerique ſeptentrionale, appellés proprement *Sauvages*, on tient parmi ces peuples ſi jaloux encore de leur liberté, que les Algonquins dominoient autrefois les Iroquois maintenant ſi fiers, parce que ces derniers occupés de l'agriculture abandonnoient la chaſſe à leurs alliés qui avoient pris de-là une entiere ſupériorité: ainſi dans les plus anciennes annales de l'humanité éclairée, le premier qui ait attenté à la liberté de ſes ſemblables, fut un chaſſeur fier & courageux: il ſoumit une étendue de pays, & lui donna des loix. Ce commencement de ſociété forcée dut naturellement en néceſſiter pluſieurs autres. Auſſi tôt que la force ſoumet quelques hommes, la crainte ſa voiſine en raſſemble d'autres pour la repouſſer; dés-lors l'humanité entiere dut ſe réunir en différentes ſociétés qui impoſerent un nouvel ordre de néceſſités, & conſéquemment engendrerent un nouveau genre d'induſtrie.

Il fallut des loix civiles pour ordonner l'intérieur de ces ſociétés, des loix militaires pour les défendre, des loix municipales pour le maintien de la choſe publique, &c. Le commencement des ſociétés eſt le temps des plus nobles efforts de l'eſprit hu-

Digitized by Google

main: auſſi toutes les légiſlations en général portent elles l'empreinte de ce principe de grandeur & de diſcernement du bien & du mal moral, qui diſtingue & caractériſe l'humanité dans toutes ſes branches. La ſociété, comme un bouclier univerſel, mettant chaque individu plus à l'abri des craintes & plus en état de fournir avec facilité aux beſoins qui juſqu'alors auroient affaiſſé ſon entendement, les grands objets ſe préſenterent; les vuës nobles ſe firent jour, les arts ſe proportionnerent à tout cela, & l'induſtrie aidée des facilités que lui procura la réunion des forces, s'éleva en peu de temps à tel point que ſes ouvrages, loin de ſe perfectionner depuis, ont ſouvent déchu au contraire en vieilliſſant, à meſure que le génie des peuples qui les ont imités, a baiſſé. L'art de la navigation, dont le principal agent étoit réſervé à une découverte particuliere dans les temps bien poſtérieurs, fut long-temps dans un état d'enfance; mais ſes premiers efforts qui font peut-être plus d'honneur à l'induſtrie humaine que les derniers, commencerent à lier entre elles les différentes parties du Continent, qui n'étoient ſéparées que par des mers bornées

C'eſt à cette époque qu'il faut fixer les colonies du ſecond âge. Des mécontens ou des bannis de quelques-unes des ſociétés déjà établies, des fugitifs ou des ambitieux emmenant avec eux ceux qu'ils

Digitized by Google

avoient pu attacher à leur fortune, alloient chercher à fonder de nouvelles Villes, s'établiſſoient dans des cantons encore déſerts, achetoient le territoire qui leur convenoit des anciens poſſeſſeurs, ou s'en rendoient les maîtres les armes à la main. Quelquefois une ſociété détruite renaiſſoit de la ſorte par ſes débris. C'eſt ainſi que les reſtes de Troie s'établirent dans l'Italie, & ailleurs.

Telle fut l'origine des plus anciennes Villes du ſecond âge. Carthage reconnoiſſoit Tyr pour ſa ſouche : Marſeille réclame encore ſon origine des Phocéens : les colonies Greques peuplerent l'Ionie, & cette partie de l'Italie qu'on appelloit la grande Grece. Toute l'Hiſtoire ancienne, en un mot, montre par-tout des traces de ces ſortes de filiations.

Ces colonies du ſecond âge emporterent plus de choſes de la mere-ruche, que n'avoient fait les premieres, parce qu'il y en avoit plus à emporter. L'invention, bornée de ſa nature aux meſures de la néceſſité, n'eſt extenſible à l'infini, que parce que ſon principe l'eſt auſſi. Ce qui n'eſt d'abord que commodité, devient dans peu néceſſité par l'habitude ; en conſéquence les arts néceſſaires pour ſe vêtir, ſe loger, &c. les réglemens inventés pour établir & ordonner la ſociété, toutes ſuperfluités inconnues aux premieres colonies de l'Univers dont je parlois tout-à-l'heure, étoient des néceſſités indiſpenſa-

Digitized by Google

bles pour les ſeconds. Ils emporterent donc toutes ces choſes de leur berceau, & ce furent autant de points de reconnoiſſance, qui perpétuerent chez ces nouveaux peuples la mémoire de leur origine: les langues d'ailleurs étoient devenues nombreuſes & variées, en proportion de la multiplication des beſoins & des ordonnances de la ſociété. Les chemins & les communications plus libres entretenoient cette ſorte de fraternité. En un mot les colonies reconnurent leur ſouche, & conſerverent en général avec elle une alliance de prédilection.

Cependant on ne voit nulle part que ces colonies aient aucunement relevé de la métropole. Le Chef ou la République leur donnoit des loix, plus ou moins relatives à celles des pays dont ils étoient originaires, ſelon que l'exigeoient les néceſſités des temps & des lieux, l'humeur ou le pouvoir ſoit du peuple, ſoit du gouvernement; ils en envoyoient même quelquefois demander à leurs voiſins, ainſi que des hommes capables de les faire exécuter. On en voit pluſieurs exemples dans l'Hiſtoire ancienne; mais jamais ces peuples ne renoncerent à leur liberté primitive, moins encore en faveur de la ſouche dont ils tiroient leur origine: & comme l'homme en général édifie avec infiniment plus de vivacité & de ſuccès, qu'il ne ſait conſerver, il arriva preſque par-

Digitized by Google

tout que ces nouveaux établiſſemens devinrent plus puiſſans que ne l'étoient les anciens.

Tel fut en général le régime des colonies du ſecond âge. Depuis long-temps le berceau de l'humanité étoit en proie à l'ambition & aux malheurs, qui accablent les peuples des Monarchies trop étendues; lorſqu'au centre de l'Europe, pays plus diviſé par la nature, & mieux défendu par le caractere de ſes habitans, ſe forma, par des travaux ſuivis & redoublés, une puiſſance deſtinée à réunir toutes les parties du monde poſſible à connoître alors.

Depuis la naiſſance de Rome, l'Hiſtoire ancienne ſe rapproche de nous; c'eſt-là l'époque où j'ai marqué la ceſſation des colonies du ſecond âge, en renvoyant à l'ordre des fondations & des fortereſſes les établiſſemens que j'ai notés ci-deſſus. Les invaſions des Barbares dans l'Empire Romain qu'ils inonderent de toutes parts, & les incurſions de leurs ſucceſſeurs ſur les Monarchies qu'avoient fondé les premiers, ſont des dévaſtations, & non des branches de la population.

Enfin, la barbarie ayant plus que jamais ſéparé & concentré les différentes parties de l'Univers, tout-à-coup l'invention de la bouſſole ouvrit de nouvelles routes à la curioſité humaine. Cette découverte aidée de deux autres ſes contem-

Digitized by Google

poraines dont j'ai parlé ailleurs, nous fit connoître un nouveau monde & un nouvel ordre de choſes. C'eſt ici que commence le troiſieme âge des colonies, qui vient juſqu'à nous.

Les premiers peuples de l'Europe, qui paſſerent en Amerique, ne furent pas des colons, mais au contraire des Conquérans, c'eſt-à-dire, des dévaſtateurs, & les pires de tous. La ſoif de l'or, toujours excitée par ce qui devroit la ſatisfaire, fut le premier & l'unique objet de nos aventuriers. Elle a retardé long-temps leurs ſuccès, a fait de tout temps, & fait encore de nos jours de ces vaſtes contrées, un théatre d'horreurs qui déshonorent l'humanité; & cette ſoif, quoique moins brutale en apparence, plus éclairée aujourd'hui, puiſqu'on commence à eſtimer ces pays par ce qu'ils peuvent rapporter au commerce autant que par leurs mines & leurs diamans, eſt encore néanmoins le point capital de l'attention des Puiſſances, puiſque l'intérêt peut-être le plus ſordide, & j'oſerois dire le plus mal entendu dans ſes moyens, eſt l'ame de leur conduite en cette partie.

Inutilement ferois-je ici un précis des annales du nouveau monde depuis ſa découverte, il ne pourroit ſervir qu'à nous faire rougir de la conduite de nos peres, ſans nous porter ſans doute à en avoir une meilleure. Je ne prêche la morale,

Digitized by Google

qu'en tant qu'elle eſt l'intérêt bien entendu, & dans ce ſens il ſuffit de prendre les choſes telles qu'elles ſont aujourd'hui.

Le nouveau monde, dont les anciens habitans du moins la plupart, ſe prétendent libres, & uſent cruellement quelquefois de cet attribut envers les nouveaux, eſt partagé, plus en deſir encore qu'en réalité, entre quatre Puiſſances de l'Europe: les Eſpagnols, établis ſur les débris des deux grands Empires du Mexique & du Perou; les Portugais, qui occupent une grande & riche Province de l'Amerique méridionale; les Anglois, qui s'étendent ſur les côtes depuis ces derniers juſques aux extrêmités de l'Amerique ſeptentrionale, & poſſedent encore quelques iſles dans le Golfe du Mexique ainſi que les Hollandois; nous enfin, autrefois les maîtres, maintenant les coureurs de l'Amerique ſeptentrionale, & inſulaires au midi comme ceux-ci: chacune de ces nations a une façon d'être dans ces nouveaux établiſſemens, relative à ſes mœurs, & à la forme de ſon gouvernement en Europe.

L'Eſpagnol toujours immuable dans ſes préjugés, parce que l'orgueil en fait le tiſſu, & que l'orgueil eſt toujours content de ſa façon d'être, l'Eſpagnol, qui de tous les peuples eſt celui qui a le plus retenu des vices & des vertus des ſiecles d'ignorance, obéit & commande avec hauteur, fait conſiſter ſa dignité dans la

Digitized by Google

pareſſe, ne connoît de richeſſes que l'or, & d'autre uſage de l'or que le faſte & l'oſtentation. Il dédaigne de ſe courber vers la terre nourriciere, & force des eſclaves à s'enterrer dans ſes entrailles, pour en arracher l'objet de ſa cupidité; vrai Mogol de l'Amerique, il a fait par le fer ce qu'il eût fait également par la forme de ſon gouvernement. Il a dévaſté des pays immenſes, il regne ſur des contrées déſertes, qui ne lui donnent d'autre ſoin que celui d'en défendre l'entrée aux étrangers; maître terrible & fidele ſujet, il attire ſans ceſſe les habitans de ſon ancienne Patrie, & lui renvoie en échange ces tréſors qui la ruinerent autrefois, & dont elle ne fut plus que l'entrepôt.

Le Portugais, puiſſance précaire, & qui n'a de la Souveraineté que l'indépendance, eſt en Amerique ce qu'il eſt en Europe, pour la conduite & le gouvernement. Il fouille les mines, & les carrieres de diamans, fraude les prohibitions, & franchit les barrieres des Eſpagnols, attire de chez eux la poudre d'or, &c. le tout pour le compte des Anglois, dont il n'eſt que le Facteur, à titre ſi onéreux, que l'Angleterre perdroit beaucoup à être Reine du Portugal, & Maîtreſſe du Breſil.

L'Anglois, le plus éclairé des peuples d'Europe en ſa conduite dans le nouveau monde, y eſt cependant comme chez lui, un compoſé de deux principes ſi oppoſés

Digitized by Google

de leur nature, qu'il ſera toujours impoſſible de les réunir en un point, & que leur alliage dévorera toute Société, comme il détruira enfin cette nation, ſi l'un de ces deux principes ne l'emporte à la fin ſur l'autre, je parle de l'amour de la liberté, & de celui des richeſſes. De ces deux principes, le premier eſt éclairé, quoique ſouvent fougueux, il a le bien pour objet, quoiqu'il ſache rarement s'arrêter au cran du bien poſſible qui eſt le ſeul réel: il retrace ſans ceſſe à l'homme les droits de l'égalité, de la juſtice, de l'humanité enfin. Le ſecond au contraire, toujours aveugle, eſt une rage inſatiable, ſoit qu'elle couve ou qu'elle laiſſe éclater ſes fureurs; rien ne lui coute, rien ne l'effraye; elle n'a d'objet que le ſuccès, *rem, quocumque modo rem.* La cupidité n'a vu tomber les préjugés nobles & vertueux, que pour mettre à leur place les plus viles paſſions: rend-elle ſervice? elle prête a uſure. Donne-t-elle des ſecours? elle les fait acheter. Elle ne ſait même ſe défendre, ſe venger, être cruelle enfin, qu'à profit. Dans ſes mains le commerce n'eſt que fraude & violence, la politique qu'eſpionnage, ſubtilité, noirceur & trahiſon. Qu'on compare ces deux mobiles d'après ces portraits abrégés & foibles, & qu'on juge ſi les reſſorts qu'ils doivent faire mouvoir, peuvent être d'eſpece à s'amalgamer.

Digitized by Google

Je l'ai dit ailleurs, un peuple dont l'objet municipal & domestique est le premier de ces deux mobiles, & dont l'objet extérieur & étranger est le second, ne sauroit long-temps unir ces deux contraires, sans que l'un des deux emporte l'autre; mais enfin ils existent dans le système Anglois aujourd'hui, & semblables à ces combats souterrains des élémens qui causeront un jour les plus grands ravages, mais qui, en attendant, élevent des vapeurs qui fécondent la surface de leur séjour, on pourroit peut-être leur attribuer la prospérité éphémere, dont l'Angleterre étonne l'univers depuis près d'un siecle.

Ce composé, tout défectueux qu'il est, a présidé à l'établissement de leurs colonies, & les dissonnances qui en procedent, s'y montrent de toutes parts. L'esprit de liberté & de Patriotisme, que les colons ont apporté d'Angleterre, accompagné de tous ses attributs, a multiplié ces établissemens, leur a donné des loix de République, des conseils, des Parlemens, des autorités balancées, des variétés partout en ces choses même, & du ferment ou un entier découragement aux lieux où l'autorité est plus militaire que municipale; aux lieux où le Gouvernement est au gré des colons, l'industrie, le commerce & les arts s'établissent à l'instar des plus florissantes villes d'Europe; dans le pays au contraire, où la forme des loix est

Digitized by Google

moins analogue à l'esprit de liberté, quelques avantages que promettent le sol & le climat, la population est arrêtée ; tout déserte, ou languit sans accroissement.

D'autre part, la cupidité gêne en tous sens, ou affoblit ces mêmes colonies, pour lesquelles le patriotisme de la nation fait de si fortes avances, & de continuels sacrifices. La mer ne leur est ouverte qu'à certaines conditions, toutes onéreuses & partiales. Sur terre, elle voudroit faire des villes contre l'ordre de la nature qui a prescrit que les premiers colons habiteroient les champs, que leur superflu formeroit des villages, ceux-ci des bourgs, & que des bourgs naîtroient des villes; au lieu de cela, des Instituteurs, des Fondateurs, des Marchands, tous intéressés, voudroient renverser cet ordre naturel, & fonder d'abord des villes, des entrepôts, des magasins, des marchés, avant d'habiter la campagne ; semblables à cet Architecte, qui vouloit placer tout cela dans la main du mont Athos, devenu, la statue d'Alexandre.

Elle leur a fait ensuite un plan dans les nues qui consiste en trois lignes, dont le triangle embrasseroit l'Empire du nouveau monde, & en conséquence celui de l'ancien. Ces trois lignes sont d'enlever dans le Nord toutes les pêches, véritable Perou du commerce ; au Midi, les mines: dans les Terres, les pelleteries ; & le

Digitized by Google

triangle entier eſt de s'établir de proche en proche ſur toutes les côtes, projet ſi conſtamment & ſi ouvertement ſuivi, qu'il ſemble que l'Angleterre ait le deſſein de bloquer & réduire l'Amérique par des lignes de circonvallation.

Ce deſſein cependant, qui comme tout projet hors de proportion avec les forces qui l'entreprennent ne ſera jamais que le voyage de Pirrhus, a dans ſes branches des inconvéniens qui retardent la population, & la proſpérité de leurs colonies. Les François dont nous parlerons tout-à-l'heure, nation aventuriere, & dont le gouvernement dans leurs colonies eſt infiniment plus propre à la guerre qu'à la paix, compagnons naturels en libertinage, en fougue, & en valeur des Sauvages, aidés par leurs Miſſionnaires toujours infatigables, quelquefois fanatiques, ſouvent Hommes d'Etat, viennent à la moindre rupture, le flambeau & la hache à la main, punir le pauvre colon, des attentats vrais ou prétendus de l'ambition. Plus leurs rivaux les détachent du commerce en l'opprimant, plus il les livrent au brigandage toujours cruel & inattendu. Les propriétés Angloiſes ſe retréciſſent en réalité en proportion de ce que leur territoire s'étend en idée; perſonne ne gagne à ces affreuſes guerres, & l'humanité entiere y perd.

Le François enfin eſt ainſi que les au-

Digitized by Google

tres, dans ſes colonies, marqué au coin de ſon gouvernement, & malheureuſement auſſi au coin de ſon génie. Un Gouverneur, un Intendant, ſe prétendans tous les deux maîtres, & jamais d'accord; un Conſeil pour la forme; gaieté, libertinage, légéreté, vanité, force fripons très-remuans, d'honnêtes gens ſouvent mécontents, & preſque toujours inutiles; au milieu de tout cela, des héros nés pour faire honneur à l'humanité, & d'aſſez mauvais ſujets capables dans l'occaſion de traits d'héroïſme; le vol des cœurs, pour ainſi dire, & le talent de ſe concilier l'amitié des naturels du pays; de belles entrepriſes & jamais de ſuite; le fiſc qui ſerre l'arbre naiſſant & déjà s'attache aux branches; le monopole dans toute ſa pompe; voilà nos colonies & nos colons.

Tels que les voilà faits, ils ſe ſont aviſés auſſi d'être intéreſſés, & terriblement. Cela leur a bien réuſſi, comme vous allez voir; mais ç'a été la faute de l'Europe plutôt que celle de l'Amerique. Arrivés ou établis les premiers dans l'Amerique ſeptentrionale (car peu m'importe la chronologie des découvertes, qui me fait rire toutes les fois que je la vois ſérieuſement diſcutée dans des Traités) ils avoient à choiſir de tous les dons de la nature, à la reſerve du ſeul qu'on cherchoit alors, & dont ils ſe dégoûterent heureuſement,

Digitized by Google

je veux dire les mines. La terre étoit excellente dans ſes productions, la mer la plus poiſſonneuſe qui ſoit au monde, le commerce des pelleteries, tout neuf, & ſi abondant qu'on n'en ſavoit que faire. Ils ſe déterminerent en braves François; ils prirent tout, & tout de ſuite furent plus loin, pour voir s'il n'y auroit pas encore quelque choſe de meilleur. Ils étoient ſept; l'un demeura en terre-Neuve, & dit: Malgré ces brouillards je tiens ici, & toute la pêche eſt à nous: deux en Acadie, qui bientôt ſe battirent entre eux, à cauſe qu'ils étoient trop ſerrés. Les quatre autres ſe furent poſer à Quebec, dont l'un fut à plein pied, par le plus beau chemin du monde, s'établir dans la Baye Hudſon; deux autres, pour prendre l'air, remonterent le fleuve pendant quelques vingt-cinq, trente ou quarante jours, jargonnerent avec les Sauvages qu'ils n'avoient vus depuis long-temps, & leur demanderent des nouvelles, les filouterent de leur mieux, furent à la chaſſe aux hommes avec les premiers qui les en prierent ſans leur demander pourquoi, & ſeulement pour ſe défennuyer; ficherent quatre bâtons en terre qu'ils appellerent *Forts*, par-tout où il leur parut que s'aſſembloit la bonne Compagnie, & ſurtout planterent force poteaux, où ils eurent ſoin d'écrire avec du charbon: *De par le Roi.*

Digitized by Google

Tels ſont les titres inconteſtables que nous avons ſur l'immenſe pays appellé la Nouvelle-France ; & je demande au fond aux autres Peuples qui pourra en produire de meilleurs de ſes poſſeſſions dans le nouveau Monde. Quoiqu'il en ſoit, nous y voilà : & quoique nous ne puiſſions pas plus enlever toutes les fourrures en l'état où étoit notre commerce alors, que manger toutes les morues (ce n'eſt pas à dire, parce que le Grand-Seigneur ne ſauroit uſer de toutes ſes femmes, qu'il ſoit juſte qu'un autre vienne les lui enlever) point du tout ; ces coquins de Commerçans en titre, qui furetent par-tout, vinrent s'établir à ce qu'ils appellent aujourd'hui la nouvelle York ; ils ſe trouverent arrivés par le plus court chez les vendeurs de caſtors. Comme ces Marchands ſont des vilains qui léſinent ſur tout, ils fourniſſoient les couteaux, ciſeaux fins, les peignes, les ſifflets, &c. à meilleur marché que nous, achetoient les peaux plus cher, & les Sauvages ſe mirent tous pour la plûpart à faire la contrebande. Nous voulumes empêcher cela, nous nous battimes ; & puis on ſe battoit en Europe, nous nous battimes encore ; & ſans nos Seminaires & nos Couvents, perſonne ne ſeroit reſté à la maiſon tant nous aimons à nous battre.

Tout cela cependant alloit aſſez bien, & nous étions du moins bons chiens du jardinier dans ces contrées, quand les

Digitized by Google

néceſſités d'Europe firent recevoir la Loi en Amerique, & ſans coup ferir nous rendimes l'Acadie, Terre Neuve, & la Baye Hudſon ; c'eſt-à-dire, qu'on nous laiſſa le ſecond étage de la maiſon, à condition que déſormais nous ne paſſerions plus par la porte. Bien contens de cette poſition, nous nous pratiquames une fenêtre au rèz-de-chauſſée, nommée Louisbourg, par laquelle nous pouvions en quelque ſorte entrer & ſortir. Par la raiſon que de pauvres gens, qui n'ont qu'une écuelle, la récurent du moins tous les jours ; il étoit tout ſimple que nous euſſions ſoin de cette porte bâtarde : gens bien entendus prétendent même que ce Louisbourg, en bonnes mains, pourroit devenir une colonie conſidérable, & une ville de commerce du premier ordre, entrepôt naturel de celui des deux Indes & de l'Europe ; mais ce n'eſt pas la peine ; tout ce qui eſt, eſt bien, & en conſéquence il n'y faut rien changer. Nous laiſſames donc Louisbourg comme il étoit, ne fut-ce que pour en donner moins d'envie à nos ennemis ; ils en furent tentés cependant, & quand on ſut qu'ils l'avoient pris, nos politiques cherchoient ſur la Carte au long du Rhin, de la Moſelle, ou de la Meuſe, où étoit ce Louisbourg, bien étonnés de n'y trouver que Strasbourg, Philisbourg, Sarrebourg, &c. Les Anglois cependant nous le rendirent pour rien, ou preſque rien. Aujour-

Digitized by Google

d'hui enfin, c'eſt tout de bon, & ſur les lieux contentieux que les Romains & les Carthaginois diſputent de l'Empire. A Rome, on dit que les Carthaginois ſont des ambitieux ſans principes, & qui violent ouvertement le droit des gens; à Carthage, que les Romains ſont des brigands cruels. Des trois Vertus théologales, la Foi me paroît en cette occaſion celle qui doit prendre le deſſus. En effet, Carthage connoît les lieux, & ne ſait pas la guerre; Rome ſait la guerre, & ſi peu les lieux que non-ſeulement dans mille brochures, mais encore dans ſes papiers publics & imprimés ſous l'autorité du Gouvernement, on y parle par-tout des Apalaches, comme on le feroit des Alpes, les traitant de barrieres impénétrables, placées par la nature pour tracer les bornes des deux Empires, tandis que ce ſont des roches ſimples, & qui à peine ſortent de terre en bien des endroits. Qu'arrivera-t-il de tout cela? En Eté, les colonies nombreuſes & riches feront de grands efforts, arriveront de toutes parts ſur la retraite des voleurs prétendus, leur feront du mal & plus encore de peur; mais une des brigades de la Maréchauſſée arrivera trop tard, l'autre s'embourbera en chemin, une troiſieme manquera le rendez-vous, les maladies détruiront la quatrieme. Ils planteront des Forts, gagneront du terrein qu'ils auront payé au centuple de ce qu'il

Digitized by Google

vaut, l'hyver viendra enſuite, & les guerriers alors pouſſant plus loin leurs endiablées troupes légeres, feront de toutes parts mille maux aux malheureux colons rentrés dans leur héritages. Beau métier pour des nations policées, qui euſſent pû ſe prêter la main dès les premiers temps, en ſe retrouvant dans des terres inconnues & dans un nouveau monde ! Quoi qu'il en ſoit, telle eſt notre façon d'être, relativement au commerce & au militaire dans le continent du nouveau monde. Conſidérons-nous maintenant du côté du civil, de l'agriculture, des arts, de la population, de tout ce qui conſtitue enfin la vraie force des colonies.

La Providence a fait ſeule, pour ainſi dire, notre établiſſement en Canada. Quand les premiers dont j'ai parlé ci-deſſus, s'y furent arrêtés, on en conta d'abord merveille en France, la plûpart aimerent mieux les croire que d'y aller voir : quelques-uns furent plus curieux, & tous en partant eurent ſoin de ſe munir de bons privileges excluſifs ; il fut un temps où l'on en expédioit auſſi aiſément à la Cour de France, que des diſpenſes à la Daterie de Rome. Le dernier privilege abſorboit toujours les précédens. Le devancier dépouillé revenoit en France parler, le dernier avoit raiſon, & retournoit enſuite combattre ſon rival avec des armes toutes ſemblables.

Digitized by Google

A cette navette de Privilégiés succederent des Protecteurs, des Princes qui tinrent cure de la choſe; des Dévots, qui y envoyerent de quoi prier Dieu. Il faut avouer cependant, que c'eſt au zele de pluſieurs de ces derniers, qu'on dut les principales racines que nous jetames dans ce pays-là. Les Miſſionnaires s'écarterent chez les différentes nations des Sauvages, en connurent l'eſprit & la langue; acquirent, au prix de beaucoup de ſang & de travaux, bien du crédit chez pluſieurs d'entre eux: & nos ennemis ſe plaignent encore chaque jour des effets de ce crédit, qui leur eſt ſouvent fatal. Les établiſſemens d'ailleurs relatifs au miniſtere de la Religion, qui trop multipliés ſurchargent ſouvent une ſociété toute établie; peuvent être très-utiles à une colonie naiſſante, & ſi éloignée. Ce ſont autant de compagnies, qui excitées par ce deſir toujours vivant d'établiſſemens particuliers, ne laiſſent pas de concourir à l'établiſſement général.

Après les Protecteurs ci-deſſus cités, vint la Compagnie des cent Aſſociés, tous les plus puiſſants de l'Etat, & qui ne firent rien du tout, au contraire; tout retomba dans une langueur abſolue. Enfin parut la célébre époque de la naiſſance des vues maritimes en France; mais M. Colbert, tout Colbert qu'il étoit, ſe trompa en un point qui a pendant long-temps encore

encore arrêté le progrès de cette colonie. Au-lieu de ſonger à peupler de colons tranſplantés & affectionnés un pays immenſe, excellent de ſa nature, & qui s'offroit de lui-même à la population, notre Conſeil s'obſtina à vouloir ramener les Sauvages dans le ſein de la colonie, les y établir en bourgades, & leur donner les mœurs Françoiſes.

Toutes les raiſons qu'on oppoſoit de deſſus les lieux à ce projet, paſſerent long-temps pour de vaines excuſes. Un mot ſeulement eût ſuffi pour montrer la vanité de cette idée? & puiſque les Conſeils des Rois n'ont pas le temps d'étudier la nature de l'eſprit humain, ils doivent du moins ne jamais perdre de vue l'Hiſtoire & les regiſtres de l'expérience, qui doivent compoſer leur métaphyſique. L'on ne trouvera pas un ſeul exemple d'un peuple brave & indépendant, qui volontairement ait échangé ſa liberté contre des commodités, dont l'habitude ne lui a pas fait des beſoins: d'un loup, qui de ſon plein gré ſoit venu prendre le collier du chien. Ce fut pourtant à ce plan-là que l'on ſacrifia long-temps les ſecours réels que devoit attendre d'un Miniſtere éclairé une colonie auſſi eſſentielle, ainſi que pluſieurs nations voiſines & amies; qui aſſez faciles pour ſe laiſſer en partie détourner vers cet objet par les Miſſionnaires, ont aſſez perdu de leurs mœurs pour ſuccomber

Digitized by Google

ſous l'effort de leurs ennemis, & n'ont pas aſſez pris des nôtres pour faire de véritables colons. Bien peu d'entre ces nations nous ſont utiles, le reſte a fondu comme la neige au ſoleil, & cependant au lieu de *franciſer* les ſauvages, ceux-ci ont *ſauvagiſé* les François & accoutumé notre jeuneſſe au métier de coureurs de bois, épidémie qui la détruit & la rend incapable de cette ſubordination qui eſt l'ame des colonies. Nous nous ſommes enfin raviſés, mais comme on ſe raviſe en France, c'eſt-à-dire *à demain les affaires*, & *demain*, l'idée de la veille à fait place à un autre : d'ailleurs la racine principale, je veux dire *l'Acadie*, étoit alors perdue. O nation frivole ! à la fin les chenilles deviennent papillons, mais le papillon ne ſauroit paſſer l'hyver ſans miracle.

Cette envie de courir cependant, cette folie d'entreprendre au-delà de ſes forces, nous a fait faire le pas le plus important & le plus recommandable vers la découverte du nouveau monde. Je doute que l'Hiſtoire ancienne ni moderne faſſe mention d'aucun exemple d'opiniâtreté, d'audace & de conſtance qu'on puiſſe mettre à côté de la découverte, & traverſée de cet univers du Nord au Sud, de l'embouchure du fleuve S. Laurent à celle du Miſſiſſipi par l'intérieur des terres. On diroit que notre courage, quand la fortune ſem-

Digitized by Google

bloit s'apprêter à nous fermer d'un côté les avenues du continent, cherchoit à s'en ouvrir d'autres. Si l'engourdiſſement des beaux arts va chez nous au point que la patrie refuſe un *Camoëns* au célebre Cavelier Sr. de la Salle, du moins l'Hiſtoire doit-elle tranſmettre ſon nom à la poſtérité, comme celui d'un des plus renommés bienfaicteurs de l'humanité. Ce heros qui comme Moyſe, périt à l'entrée de la Terre-promiſe & ſi long-temps cherchée, faillit emporter avec lui tous les fruits de ſon travail. C'eſt de nos jours qu'on a raſſemblé les matériaux épars du projet de ce grand homme. O ſiecle éclairé! vous avez bien fait la leçon aux ſiecles précédents par la juſteſſe de vos connoiſſances & de vos meſures pour cet établiſſement. D'abord pour vous y inviter, il fallut vous montrer des mines; la poudre d'or y voltigeoit par tourbillons ſi épais, qu'ils offuſquerent la vue perçante de cette nation philoſophe juſques dans la rue Quinquempoix. Enſuite on voulut peupler, & pour cela l'on vuida les hopitaux, les maiſons de force, & toutes les ſentines du genre humain. Le *Miſſiſſipi* mot devenu plus effrayant que la roue, reçut pour colons & fondateurs l'ordure & les vomiſſemens d'une Ville impure, pour qu'à jamais tout honnête homme eût honte de tourner les yeux de ce côté. De tels gens ne pouvoient qu'exaſpérer les naturels du pays,

dont la bienveillance eſt ſi néceſſaire dans des commencemens d'établiſſement : les emplacemens furent d'ailleurs ſi bien choiſis, qu'il en fallut changer autant que de ſtations en un Jubilé; diviſion au-dedans, guerre au-dehors. Tels furent les fondemens de la colonie de la Louiſiane. La Providence a voulu qu'elle tint malgré tout cela, & l'on en ſent aujourd'hui l'importance, mais qu'on ſe ſouvienne qu'elle ne tient qu'au Canada. Le Midi eſt pour le Nord l'antre du lion, tout y vient, rien ne s'en retourne. Appuyez les racines du Canada, établiſſez, renforcez les communications ſi heureuſement découvertes, c'eſt la véritable barriere à l'ambition des Anglois, & non vos Apalaches.

Tel eſt le précis de l'état actuel des colonies de l'Europe dans le nouveau monde. J'ai cru inutile de faire entrer dans cet abrégé le détail des différens établiſſemens dans les iſles. Cet article ſeroit très-important, ſi mon objet principal étoit le commerce ; mais je ne le conſidere lui-même que relativement à la population. & l'on ſait déjà que mes vues de commerce ſont très-générales, & ſuppriment la ſcience des détails. Conſidérons maintenant ſi la véritable prudence a plus de part à la conduite des différens peuples de l'Europe, relativement à leurs colonies, qu'elle n'en eut à l'établiſſement de ces accroiſſemens du genre humain; & ſi le ſyſtême effrayant de ſingularité, mais auſſi de

Digitized by Google

vérité, que j'ai expliqué dans mon Chapitre précédent, ne seroit pas en Amérique, comme en Europe, la voie sure de l'utilité générale & particuliere, dont nous nous écartons visiblement.

Nous avons, en fait de colonies, enchéri sur les anciens, en ce que nous avons dans ce troisieme âge imaginé de conserver un empire absolu sur des sujets aussi éloignés : mais avant d'examiner si nous avons en cela bien ou mal fait, il faut considérer quel a été notre but primitif dans ces sortes d'établissemens, c'est-à-dire, discuter le principe avant les conséquences.

Un motif de pure curiosité mêlé de cette espérance vague qui en fait toujours partie, fut le mobile des premiers voyageurs, qui découvrirent le nouveau monde. Les beautés de la nature entassées dans ces belles contrées, aidées des avantages de la nouveauté, & exagérées dans les récits des premiers aventuriers, mais plus que tout, l'appas des richesses dont ils revenoient chargés, en firent courir nombre d'autres sur leurs pas. Le bonheur (s'il est permis de nommer ainsi un arrangement de circonstance, où la main de la Providence est visiblement marquée) préfida à la conquête des deux grands Empires du Méxique & du Perou. La fortune & le courage des Capitaines qui en devinrent les conquérants, ne les éblouirent pas au point de les

Digitized by Google

faire manquer à leur devoir envers leurs Princes. Ce miracle étoit réservé à la fidélité Eſpagnole. Ce n'eſt pas qu'une affectation d'indépendance leur eût aiſément réuſſi; la ſoif de l'or attiroit à chaque inſtant de nouveaux aventuriers dans ces riches contrées, tous munis de différents pouvoirs accordés par la jalouſie de la Cour & des Gouverneurs. L'exemple des crimes précédens, le jeu des grandes paſſions, l'habitude contractée de la violence, tout ébranloit la ſubordination entre les vainqueurs cruels, & leur faiſoit tourner contre eux-mêmes le glaive teint du ſang des malheureux Indiens. Le déſaſtre de Gonzale Pizane, le ſeul qui ait réellement affecté l'indépendance, auſſi promptement abandonné que péniblement établi, n'étoit pas propre à leurrer ſes imitateurs.

Soit vice donc, ou vertu, les Chefs Eſpagnols donnerent les premiers l'exemple de cette dépendance du nouveau monde pour l'ancien, qui ne s'eſt pas démentie depuis; & toute leur ambition ſe tourna vers le deſir de s'enrichir. Les Navigateurs des autres nations qui découvrirent les autres parties de l'Amerique, n'avoient que le même but, & les Souverains de l'Europe voyant un Roi d'Eſpagne & des Indes, commencerent à comprendre que les Ducs de Normandie d'autrefois avoient été des ignorans de permettre aux Haute-

Digitized by Google

ville de conquerir la Sicile pour leur propre compte, & qu'un Congrès assemblé à Utrecht ou à Soissons eût dû décider s'il étoit opportun de donner le Royaume de Jerusalem à l'infant Godefroi; d'autre part, il ne fut plus question de conquêtes, dès qu'on ne trouva plus de sociétés réunies en forme d'Empire, & résolues à disputer le terrein; mais profitant de la facilité des naturels du pays ou de leurs divisions entre eux, chacun en arrivant se mit à parcourir le plus de pays qu'il lui fut possible, toujours en prenant possession au nom de son maître, & ce fut pour ces limites imaginaires qu'on combattit quelquefois depuis comme pour les autels & les foyers.

A la reserve de l'avantage idéal d'un titre venteux, on ne voit pas trop, à ne considérer les nouvelles acquisitions que du côté de la domination, quelle sorte de profit en tireroient les Princes d'Europe. Je ne sais si les armées, la magnificence, l'autorité enfin des Rois d'Espagne se sont accrues depuis qu'ils ont joint les Indes à leurs Etats; mais on sait que des Princes, dont la puissance a doublé de nos jours en tout cela, le Czar, le Roi de Prusse, &c. ne possedent point d'Etats dans le nouveau monde. Aussi les premiers aventuriers qui acqueroient ainsi d'immenses Provinces à leurs Souverains, obtinrent-ils à peine un instant de leur atten-

Digitized by Google

tion, & quelques ſecours qu'on leur permettoit de tirer de l'Europe, plutôt qu'on ne le leur donnoit. Les Princes occupés chez eux de leurs véritables affaires, faiſoient de longues guerres pour acquérir une Place, un Bailliage, & ſe ſoucioient peu de vaſtes acquiſitions qu'on faiſoit pour eux dans le nouveau monde.

L'eſprit du commerce ſe perfectionnoit cependant, & les productions de l'Amerique, toutes ſuperfluités autrefois, maintenant néceſſités abſolues, devinrent l'objet le plus important du commerce de l'Europe. Dans ce ſens-là, l'on n'eût voulu d'abord que des entrepôts; tels que les nations commerçantes en ont ſur les côtes de l'Afrique & de l'Aſie; Comptoirs fortifiés, où les différentes compagnies auſquelles ils appartiennent, exercent une juriſdiction renfermée dans leurs murs, auſquels eſt joint tout au plus un médiocre territoire; mais bientôt on s'apperçut que les meilleures productions du nouveau monde avoient beſoin d'être cultivées, & manufacturées ſur les lieux pour être rendues propres au tranſport; en conſéquence, il fallut fonder des Villes, cultiver les terres; en un mot établir & peupler des colonies en forme.

De ces trois choſes ſi peu faites pour être combinées, à ſavoir l'eſprit de domination, celui du commerce, & celui de la population, il s'eſt formé un ſyſtême neuf, & ſi

Digitized by Google

je l'ose dire, monstrueux, qui constitue la politique actuelle de l'Europe relativement à l'Amerique. L'esprit de domination voudroit embrasser plus d'étendue de pays, que tous ses sujets actuels n'en sauroient enceindre, les plaçât-on un à un seulement à portée de se parler avec un porte-voix. Il voudroit en outre gouverner ses sujets Ameriquains autant & plus despotiquement que ceux qui sont à la porte de sa capitale. L'esprit de commerce; dont le ressort au fond est de vouloir tout pour soi & rien pour les autres, regarde les colonies comme les fermes du commerce, veut les nourrir, les vêtir, les meubler, les parer à son prix & à sa fantaisie, avoir leurs denrées aux mêmes conditions, leur permettre & leur prohiber selon son intérêt; traiteroit enfin volontiers les colons, comme l'on dit que les chats-huants traitent les souris dont ils font provision pour l'hyver, leur apportant du grain, mais leur cassant les jambes pour les empêcher d'en aller chercher où bon leur semble. L'esprit de population enfin sent bien la nécessité de renforcer & d'accroître les colonies; mais gêné dans sa liberté par le premier de ses confreres, dans son industrie par le second, il ne prend que de fausses mesures, & dont l'effet est précisément le contraire de son objet. S'il ordonne, par exemple, la division des biens par égale part, espérant par la d'une seule famil-

Digitized by Google

le en faire quatre, il se trouve qu'au lieu d'un fort propriétaire en état de faire valoir son bien, & de faire les frais nécessaires pour l'exploitation des denrées qui ont presques toutes besoin d'être manufacturées, il en arrive quatre ou cinq foibles qui vendent le mobilier, & laissent en friche l'immeuble : s'il attire des étrangers destinés à la culture des terres, ces esclaves deviennent marchandise, leur malheur rend leurs maitres plus fainéans, & tout homme doué par la nature du suprême avantage d'une couleur blanche se croit privilégié pour l'oisiveté. En un mot, tous les arrangemens de ces sociétés jurent, & contrastent les uns avec les autres. Tâchons d'en démontrer la discordance & l'instabilité ; démonstration d'où naitra naturellement la preuve, que le paradoxe politique que j'ai établi dans le Chapitre précédent, loin de nuire à la prééminence & prospérité de l'Europe, & de chacun des Etats qui se disputent la Souveraineté de l'Amerique, seroit au contraire le seul moyen d'éviter l'épuisement où le mauvais système actuel les jettera nécessairement ; de peupler & féconder cette admirable & languissante partie de l'univers, & de faire en un mot le bien de l'humanité en général, & en particulier.

Commençons par le inductions simples & frappantes à opposer à l'esprit de domination. Je les traiterai assurément toutes,

tant celles-ci que les autres, fort en abrégé. Il y auroit de quoi faire des volumes sur ces matieres intéressantes. Je demande donc à l'esprit de domination, ce qu'il veut faire des contrées immenses qu'il ne sauroit peupler, qu'à peine il peut parcourir, & dont les différentes parties ne sauroient avoir de correspondance entre elles, que par le moyen de coureurs insensés dans leurs entreprises, déréglés dans leur conduite, infideles dans leurs rapports, & qui loin de porter dans ces régions écartées les lumieres & les mœurs qu'ils doivent à leur éducation, en rapportent au contraire dans leur patrie les vices, l'indépendance, & la brutalité des barbares épars dans ces forêts. L'objet d'un Gouvernement sage n'est pas sans doute en cela de régner sur des deserts, & d'y établir un empire aussi fructueux & considéré, que l'est celui du Grand-Seigneur sur les Algériens, & autres Pirates des côtes de la Barbarie.

Notre plan en France, me dira-t-on, (car au fond ce n'est que pour elle que je parle) est de multiplier les productions de notre territoire, en nous appropriant celles d'un pays abondant que nous avons acquis par tant de travaux. L'indépendance est l'attribut le plus cher, ou pour mieux dire, l'essence de la souveraineté. Nous avons de temps immémorial réduit nos voisins en Europe à nous

Digitized by Google

craindre pour la leur, plutôt que de ſonger à entamer la nôtre; mais ce qu'ils n'oſeroient imaginer même d'entreprendre par le fer, ils l'opéreroient par le commerce, ſi nous ne nous mettions en état de nous paſſer d'eux. Les productions de l'Amerique ſont devenues des néceſſités en Europe, il faut donc que nous en ayons de notre propre crû. Nos colonies du Midi rempliront notre objet à cet égard. Quant à celle du Nord, la pêche & les pelleteries, les bois de conſtruction & autres denrées d'utilité premiere les rendent aſſez importantes & quant à la célebre communication que nous deſirons d'entretenir, elle eſt néceſſaire pour le maintien de la Louiſiane, colonie nouvelle, ſerrée des deux cotés par deux nations jalouſes & bien établies; ſituée en un territoire qui nous promet la plus ſinguliere fécondité, mais ſous un climat lâche, & qui demande au Nord des défenſeurs.

Ce plan eſt beau ſans doute, & même judicieux; mais permettez-moi d'élaguer dans ma réponſe tout ce qui eſt relatif au commerce, qui aura tout à l'heure ſon article. Cela poſé, je vois dans votre hypotheſe un grand arbre qui prend ſa racine dans le Nord, & jette des branches juſques au Midi. Or, comme toute ſa force dépend des racines, c'eſt donc là d'abord que doit ſe fixer toute votre attention. J'ai dit ce que je penſois de Louiſ-

Digitized by Google

bourg; mais l'Acadie, votre plus ancienne & plus assurée possession autrefois dans le continent, l'Acadie, que vous avez cédée le lendemain du jour que vous démeubliez votre Capitale . . . . . Heureux le Ministre qui signera le Traité de sa restitution! & ce Ministre sera celui qui saura ne point craindre la guerre de trente ans, pour acquérir une bonne & stable paix: plus heureux encore celui qui viendra à bout de la peupler & fortifier, de façon qu'elle n'ait désormais rien à craindre, Mais ce mot de digression me jette hors de mon sujet, & même de mon personnage naturel; revenons.

Il s'agit donc de peupler, & de renforcer vos colonies. Oh! je ne vous demande pas si une dépendance absolue dans son Gouvernement, qui n'ose rien entreprendre sans une permission d'Europe, rien décider sans une consultation & des ordres précis demandés à des Ministres déjà trop chargés, & obligés d'abandonner comme détail à des sous-ordres ces objets éloignés, tout importans qu'ils sont; je ne vous demande pas, dis-je, si vous croyez cette méthode bien propre à remplir l'objet ci-dessus. Vous faites de cette subordination le principal rempart de votre domination contre le penchant naturel qu'ont des sujets si éloignés à secouer le joug. Je crois cependant qu'il y auroit un moyen plus sûr;

Digitized by Google

ce seroit de rendre ce joug si doux, qu'il fût recherché comme protection, & non redouté comme oppression. Il est même vrai de dire, que c'est le seul moyen de venir à bout de votre plan. Vous convenez qu'il faut peupler, & fortifier vos colonies; je crois qu'il en est à leur égard comme d'un champ qu'il faut défricher, labourer, fumer & semer, avant que de rien recueillir. Si donc vous envoyez sans cesse à vos colonies sans songer à en rien retirer; si vous leur donnez des Chefs d'une probité reconnue, d'une autorité naturelle & prise dans la gravité des mœurs, patient, généreux, sachant estimer les hommes, découvrir, & cultiver leurs talens; si vous payez bien ces Chefs, & les mettez à même de tenir un grand état sans percevoir aucuns droits onéreux sur le commerce, & moins encore sur la débauche & les folies des colons; si vous les y laissez long-temps avec une autorité entiere; si fermant l'oreille aux plaintes & cabales des vauriens toujours soutenus dans les Cours, vous deshonorez, quand ces Chefs reviendront, ceux qui se seront enrichis dans leurs places, & récompensez ceux qui reparoîtront avec la pannetiere & la houlette, dormez alors sur les détails, & ne veillez qu'aux secours principaux, & aux choix des dépositaires de votre autorité; vos colonies se peupleront & se renforceront d'elles-mêmes avec

Digitized by Google

une rapidité dont les progrès vous étonneront.

Mais, dira-t-on, ce ſyſtême ſpécieux dans l'expoſition ſeroit dans la pratique préciſément le moyen de relâcher tous les chaînons qui lient ces parties éloignées à la maſſe, d'écarter les rapports des Provinces à la Capitale, & de faire de ces plantations cultivées avec tant de ſoin, des Etats diſtincts & ſéparés de la Métropole.

Oh! nous voici revenus à l'admirable axiome, *divide, & impera*; de crainte que les colons ne deviennent trop indépendants, il faut les maintenir foibles & groſſiers, les livrer à un gouvernement intercadent, leur rendre enfin le joug habituel; c'eſt ainſi, dit-on, que Genes a gouverné la Corſe. Mais je veux que cette façon de faire vous réuſſiſſe en ce point; toujours eſt-il, que vous êtes convenus de la néceſſité de peupler & de fortifier les colonies. Vous ſentez vous-même que votre méthode actuelle n'y eſt pas propre; & tandis que vous languiſſez dans vos foyers ſans aucun accroiſſement, vos voiſins & vos rivaux qui ſuivent ma méthode, du moins en ce qui concerne la liberté intérieure, l'eſprit patriote des colons, & les ſecours continuels que leur accorde la Métropole, vos rivaux, dis-je, gagnent chaque jour du terrein. Vous les combattez encore avec vos Sauvages, & la valeur de quelques colons; mais, outre

que ce n'eſt qu'un feu de paille, qui brûle la pointe des feuilles, & n'empêche pas l'arbre de jeter bientôt de nouvelles branches & de plus fortes racines, ces foibles races d'ennemis dangereux nommés Sauvages, empoiſonnés chaque jour par les eaux-de-vie que leurs ennemis leur apportent en abondance, diſparoiſſent à vue d'œil de deſſus la ſurface de leur terre natale. Vous vous trouverez un jour iſolés, & livrés à vos propres forces, qui diminuent en proportion de ce qu'augmentent celles de vos rivaux. Il n'y aura bientôt plus pour vos colonies, demeurées foibles, que l'alternative, ou d'arborer le pavillon d'Angleterre, ou d'avoir été.

C'eſt donc une néceſſité abſolue, que de peupler & fortifier vos colonies. Elles ne ſont pas ſituées de façon à vous permettre d'en jouir long-temps dans l'état où elles ſont. Or il n'y a certainement pour cela de moyens actifs, que ceux que je propoſe.

Quant à la perpétuité de dépendance de leur part, devriez-vous m'en croire, ſi je vous en répondois? eh! qui vous répondra de votre propre ſtabilité? Le nouveau monde certainement ſecouera le joug de l'ancien; il y a même apparence que cela commencera par les colonies les plus fortes & les plus favoriſées; mais dès que l'une aura fait le ſaut, autant en feront toutes les autres. Vainement nos petites

Digitized by Google

cervelles, tant de Londres, que de Paris, se creuseroient en spéculation pour empêcher cet évenement; ce qu'elles feront pour le prévenir, en accélérera l'accomplissement. Cet écrit durera, j'espere, plus que moi, & j'y consigne cette prophétie, dont je n'ai assurément pas les gants; mais je considere cette defection d'un tout autre œil que ne font nos hommes d'Etat d'aujourd'hui, & je pense que la nation, à laquelle ces colonies feront faux-bond la premiere, sera la plus heureuse, si elle sait se conduire selon les circonstances. Elle y perdra beaucoup de soins & de dépenses, & y gagnera des freres puissans, & toujours prêts à la seconder, au lieu de sujets souvent onéreux.

Mais enfin, cette alternative n'est plus d'option pour nous, les Anglois en veulent bien courir les risques; leurs principales colonies sont, à peu de chose près, les sœurs de leur Métropole; & marchant sur ce pied-là, elles nous auront bientôt absorbés, si nous ne les combattons des mêmes armes. Renforçons donc nos colonies; du moins au pis aller, & en cas de défection générale de l'Amerique, les nations d'Europe, qui auront établi le plus de leurs freres dans le nouveau monde, auront le droit le mieux fondé à la reconnoissance & à la confraternité des habitans de ce nouveau théatre de l'hu-

Digitized by Google

manité ; & il faut avouer qu'à cet égard, nous avons un avantage pris dans la nature du François, qui, propre à tous les climats, à tous les lieux, à toutes les courſes, a cependant toujours un œil ouvert ſur ſa Patrie. Cet événement ne la défigureroit point.

La France depuis douze cens ans fait l'admiration du monde connu, elle le ſeroit bien encore du nouveau monde dans toute ſa future ſplendeur ; mais en ſuppoſant que la poſtérité Americaine pût un jour effacer notre luſtre, eſt-ce cette ſplendeur de comparaiſon qui fait notre gloire & notre bonheur ? Il s'enſuivroit de-là qu'il vaudroit bien mieux vivre parmi des gens contrefaits de corps & d'eſprit, pour être un phénix parmi eux, que dans une ſociété choiſie où l'on ne ſeroit qu'un homme ordinaire. Cet amour propre-là ſeroit au-deſſous de l'inſtinct de la brute. J'ai dit & démontré en parlant du commerce étranger, que la proſpérité de nos voiſins faiſoit partie de la nôtre ; c'eſt un des principaux arcs-boutans de mon ſyſtême, mais dont la vérité eſt tellement ſenſible & frappante, que les préjugés contraires ne peuvent être regardés que comme un encroutement de cette barbarie dans laquelle nous ſommes encore plus d'à moitié plongés. Ceci nous mene naturellement à la diſcuſſion des privileges de l'eſprit

Digitized by Google

de commerce dans la direction des colonies.

Il eſt donc dit & établi, que le commerce eſt le principal, ou pour mieux dire, l'unique objet de notre ambition & de nos travaux en Amerique. Cela poſé, notre conduite dans le nouveau monde (pour ne parler que de nous) adminiſtre par les faits la plus éclatante preuve de la vérité de l'axiome que j'ai établi ailleurs, que le *commerce doit ſervir en liberté, & jamais ne commander.* Conſidérons notre conduite paſſée & préſente, & nous verrons de combien d'erreurs eſt ſuſceptible ce déplacement d'être, qui fait marcher devant ce qui de ſa nature doit ſuivre, & qui veut labourer avec un ſoc renverſé. On conçoit aujourd'hui qu'il étoit impoſſible de commercer en Amerique ſans s'y établir: mais combien de temps & d'avantages ne nous a pas fait perdre la cupidité de nous enrichir par des traites & des retours rapportans, avant que d'avoir fait un établiſſement ſolide!

Des deux objets même de commerce que nous préſentoit l'Amerique ſeptentrionale, l'un eſt d'utilité premiere, immenſe, & d'une facilité ſurprenante; ce ſont les pêches: l'autre d'une utilité ſeconde, bornée, & d'un genre dépendant, & plein de difficultés d'une nature à croître chaque jour, ce ſont les pelleteries.

Digitized by Google

Nous nous ſommes cependant livrés tout entiers à cette derniere, & de façon que tandis que nous avons pris tant de précautions également inutiles, coûteuſes & tyranniques, eſſuyé tant de guerres, ſans celles qui nous attendent, pour nous conſerver la traite excluſive des pelleteries, nous avons négligé dix occaſions où il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour chaſſer nos ennemis de Terre-Neuve. Nos pêches errantes ne ſont preſque rien, & nous n'avons aucune pêche ſédentaire paſſablement établie.

Ecoutez le commerce encore actuellement, & appréciez d'après ſon eſtime l'importance de vos colonies. Le Canada lui paroîtra la derniere de toutes : c'eſt, dira-t-il, la plus pauvre, on n'en peut tirer que quelques bois & des pelleteries de peu de rapport, & il ne la conſidérera que comme ſervant de barriere aux entrepriſes des Anglois ſur la totalité du continent. Les pêches cependant, ce Perou inépuiſable des Hollandois, qui entretient tant de bâtimens, exerce & endurcit tant de matelots, qui procure aujourd'hui à l'Europe un quart de ſubſiſtance, & de celle ſur-tout des pauvres gens, article ſi intéreſſant, les pêches nous ſeroient interdites ſur le grand banc & dans le fleuve, ſi nos établiſſemens de l'Amer que ſeptentrionale venoient à tomber. Ce ſeroit par-là que nous devien-

Digitized by Google

drions vraiment tributaires de nos voisins & tout autrement que par le sucre, le caffé & l'indigo, matieres d'une utilité seconde, & nullement de nécessité; mais ce sont le matelot, l'armateur & le cabotage qui subsistent par les pêches, & qui en nourrissent trois millions de sujets du Roi. Le commerce considéré comme état à part, n'y gagne rien; le Canada produit des grains, & se passe de nos farines; ses habitans ont plus besoin de raquettes pour courir sur la neige, que de souliers brodés; sa pauvreté qui entretient sa valeur, lui prohibe le luxe qui ruine les Créoles pour enrichir des faiseurs de pacotilles qui ne rapportent souvent des isles, que des billets insolvables. En conséquence le commerce, qui en général est politique comme Petit-Jean de la Comédie, ne s'intéresse au Canada que par ouï-dire.

Mais que fait-il enfin pour ses cheres isles? En quoi se commerce si vanté est-il si avantageux à l'Etat dans la partie qui ne consiste qu'à y porter nos farines & nos vins pour en rapporter les denrées du pays? Pour peu qu'on se rappelle les principes que j'ai établis dans tout le cours de cet Ouvrage, on verra d'un coup d'œil que ce commerce-là est très-ruineux; c'est échanger notre suc alimentaire contre des denrées de nulle substance, nourrir des peuples éloignés, & doit le Souverain ne

Digitized by Google

peut tirer presqu'aucun des services qu'il doit tirer de ses sujets, aux dépens de ceux qui devroient environner son thrône, accoutumer les Régnicoles à échanger le nécessaire contre le superflu, & les Créoles à n'avoir qu'une subsistance précaire, & si coûteuse, que la forme seule en prononce peine de mort contre le peuple & les pauvres.

Mais, dira-t-on, nos farines & nos vins, nous les tirons de cantons qui n'auroient pas de débouchés sans cela; or le transport nourrit & entretient un nombre de matelots & gens de mer, genre d'hommes si nécessaires selon vos propres principes.

De ces deux raisons, la premiere ne part que de la hideuse ignorance qui nous fait supposer qu'il peut jamais y avoir trop de denrées dans un Etat. L'on ne m'a pas lu, s'il reste encore quelques traces de ce préjugé à mon lecteur; & quant à la seconde qui regarde les gens que le transport & la voiture font vivre, je vous dirai qu'il vaut mieux que ces frais entretiennent les gens de riviere & de canaux, & autres voituriers que j'ai établis dans mon plan de vivification. Suivez-le de point en point; & loin d'avoir moins de matelots entretenus par les frais de nolis, de bâtimens maritimes chargés de denrées, vous en aurez davantage, avec la seule différence que loin d'exporter au dehors vos

Digitized by Google

denrées, ils vous en apporteront de celles de l'étranger.

Le commerce de denrées avec nos Isles nous est donc onéreux; mais il en est un autre qui a mille branches, & qui, de mon aveu, est très-utile; c'est celui de toutes les quinquailleries, parures, menues marchandises enfin, tant utiles qu'agréables, que consomment les Créoles, & que notre commerce tire de Paris & des Provinces. Sans contredit celui-là est très-bon il seroit cent fois meilleur cependant, sans les prohibitions & entraves que la cupidité & les vues mal entendues du commerce dictent au Gouvernement, & qui arrêtent l'accroissement des colonies, & bornent par conséquent leur consommation.

Si les colons étoient les maîtres de tirer de leurs possessions toutes les sortes de denrées qu'elles pourroient produire, de se fournir de celles que le sol leur refuseroit, de la main quelconque] qui les leur offriroit à meilleur marché, s'il leur étoit permis de recevoir les nécessités de leur entretien, & même de leur luxe, de ceux qui les leur viendroient présenter, & même de les aller chercher & échanger où bon leur sembleroit; vous ne nierez pas qu'en cet état les colonies ne devinssent promptement, au milieu de cette abondance, très-fortes, très-puissantes & très-peuplées; que le prix du terrein n'y

Digitized by Google

accrût de beaucoup; que la culture & le produit n'en doublaſſent, & que les villes, ſejour des riches habitans, ne devinſſent l'image de la proſpérité. Si vous me niez cela, toutes régles de calcul & d'expérience ſont fauſſes, & je n'ai plus rien à dire: ſi vous en convenez au contraire, je vous demande, ſi le pays de l'induſtrie, du travail, & de l'activité, *la France*, trouvera moins de reſſources dans ſon droit de prééminence à elle attribué par la nature vis-à-vis d'un nouveau monde puiſſant & riche, qu'elle n'en a aujourd'hui par ſon droit excluſif ſi ſouvent fraudé, ſi peu aſſuré dans ſes profits, dans les retraites languiſſantes d'un tas d'interlopes & de fainéans.

En vous paſſant, dira-t-on, la ſupériorité de Paris pour les ajuſtemens, bagatelles & autres marchandiſes de détail, article qui ſeroit ſujet à bien des exceptions, vous ne pouvez auſſi nous nier que les Hollandois & les Anglois ne naviguent à moitié meilleur marché que nous; en conſéquence ſi les prohibitions tombent, il n'y aura plus qu'eux de reçus dans les ports de nos colonies, ils viendront eux-mêmes chercher chez nous nos propres marchandiſes, & notre commerce maritime que vous recommandez tant, viendra à rien.

L'objection eſt ſimple & naturelle; elle eſt tirée d'après les faits exiſtans & viſibles; & avec cela je vous ſoutiens moi, qu'elle

Digitized by Google

qu'elle n'eſt pas faite pour arrêter un inſtant. 1°. Notre mal-adreſſe maritime eſt une idée, dont l'expérience a démontré de tout temps la fauſſeté. Je l'ai dit ailleurs; dans cinq ans notre marine militaire naquit & crut au point de tenir tête à celle de l'Europe combinée. Louis XIV. en vain eût imaginé & travaillé en grand, s'il n'eût trouvé dans ſes ſujets cette aptitude inimitable en tout genre d'induſtrie & d'entrepriſes. De tout temps, même avant les Romains, les peuples de nos côtes, tant du Ponent que du Levant, étoient les plus hardis navigateurs de l'Europe. Nos loix fiſcales d'une part lient en tout ſens le commerce, & nos loix de police maritime de l'autre gênent & engourdiſſent la navigation. C'eſt des cendres de ces deux codes que naîtroit un eſſain d'armateurs plus hardis, s'il eſt poſſible, que ceux du Texel. Bientôt ils ſauroient tout auſſi bien & peut-être mieux qu'eux, agréer leurs navires, de façon qu'ils fuſſent en état d'aller avec la moitié moins d'hommes. 2°. Qu'on ſe rappelle encore l'augmentation de mains, de produit, de matiere premiere, & de travail que les Parties précédentes de mon plan auroient établie dans le Royaume; le bas prix des ouvrages, forcé d'une part par la concurrence, de l'autre, par le ſoin de repouſſer toujours l'or au-dehors; la facilité des traites intérieures, de la ſortie,

Digitized by Google

& les autres points de vivification que j'ai démontrés faciles; & qu'on juge si dès-lors aucune nation de l'univers, tant œconome & vigilante soit elle, sera en état de l'emporter sur nous par le bon marché.

Je croirois inutile, après cette exposition, de faire une comparaison de cette méthode simple, & j'ose dire indispensable, avec celle dont on use aujourd'hui, énumerée & discutée en détail. Cet examen auroit l'air d'une satyre, & je n'en veux point faire. Si quelquefois la vivacité m'emporte jusques à laisser aller des traits qui paroissent porter, c'est assurément sans malice aucune, & la preuve en est en ce que les diverses professions, qui de tous les temps ont été plus particuliérement le plastron des bons mots des grands & des petits, sont en général celles sur lesquelles j'ai observé le plus de retenuë. Non seulement tout homme en particulier, mais toute classe d'hommes, m'est respectable: toutes sont utiles, ce n'est que le déplacement qui les rend nuisibles.

Sans détailler donc le régime actuel de notre commerce aux colonies, il suffit de dire que nous y devons tout porter & tout en rapporter, & que si les loix y étoient exactement observées, elles n'auroient de subsistance & de débouché que par nous. Or comme l'accroissement d'un peuple est,

Digitized by Google

ſelon que je l'ai tant répété, toujours relatif à ſes ſubſiſtances, il s'enſuit que c'eſt notre commerce qui compoſe le territoire de nos colonies. Par une induction naturelle, il faut conclure que tout ce qui borne & rétrécit notre commerce, fait exactement le même effet ſur nos colonies. Ainſi donc les loix fiſcales & de police maritime, que j'ai dit ci-deſſus gêner notre commerce & engourdir notre navigation, portent par un des bouts du bâton néceſſairement ſur nos colonies, tandis que celles de nos rivaux ſont encouragées par toute ſorte de ſecours. En outre ceux-ci ſont ſûrs d'opprimer nos colonies, ſans même ſe donner la peine de les attaquer directement, mais ſeulement en opprimant ou dérangeant notre commerce; ils leur portent en effet des coups certains, non-ſeulement par la force en temps de guerre, mais encore en pleine paix par leur ſeule induſtrie & attention à leur propre commerce; car nous damant inſenſiblement le pion par-tout ailleurs où nous ne ſommes pas les maîtres, comme ici, d'éviter la concurrence, ils affoibliſſent notre commerce dans ſes autres branches, dont celle-ci n'eſt pas aſſez indépendante pour ſubſiſter ſeule ſans diminution, tandis que les autres s'affoibliſſent.

Il s'enſuit de tout ceci, que l'eſprit de commerce eſt de lui-même très-incapable de former, peupler & fortifier des colo-

Digitized by Google

nies, & sur-tout que ses vuës & ses arrangemens actuels, relativement aux nôtres, sont tous propres à en arrêter l'accroissement; ce qui, vû leur situation environnée de voisins ambitieux, & qui donnent une attention toute particuliere à cette partie-là, veut dire la même chose que nous les faire perdre.

Venons aux objections à faire à l'esprit de population. A dire vrai, cet esprit n'a jamais eu de place dans les passions humaines, c'est un dérivé du calcul & de la réflexion Les hommes aiment par nature la domination, par nature aussi ils désirent de s'enrichir; mais ce ne peut être que par une suite de réflexions & par l'expérience, qu'ils en viennent à concevoir que leurs besoins, leurs avantages, leurs passions même gagnent à la multiplication de leur espece. Je n'entreprendrai pas de faire ici une dissertation que j'ai épargnée à mon lecteur au commencement de cet Ouvrage, où elle eût eu sa place naturelle; c'est aux livres de recherche, de curiosité, d'agrément même, qu'il est permis d'ennuyer le prochain par le privilége de l'impression. C'est une charge imposée par le travail & l'amour propre sur la maligne oisiveté des lecteurs de brochures; mais un Auteur, qui traite de l'intérêt de l'humanité, doit sacrifier de son amour propre & même de sa réputation à la crainte de lasser l'attention. Je

Digitized by Google

n'entends donc ici par esprit de population, que la conviction où l'on a été qu'il falloit peupler l'Amerique, & y encourager la culture des terres, pour tirer quelque avantage de cette belle partie du monde. J'ai déjà cité quelques fortes bévues faites par les Anglois mêmes, ainsi que par nous, dans le choix des moyens pour parvenir à cette fin; & sans reprendre ici en détail les différens arrangemens domestiques de nos colonies en ce genre, je me contenterai d'examiner le plus important de tous, & de le démontrer non-seulement insuffisant, mais même dangereux & nuisible.

On a imaginé de faire transporter des esclaves dans nos colonies Meridionales pour les assujettir à la culture de la terre, c'est-à-dire, de mettre au dernier rang l'art & le travail qui doivent être au premier dans l'estime des hommes. Dès que Rome ne vit plus ses campagnes couvertes que d'esclaves, dès-lors les maîtres ne valurent plus rien, & il fallut que l'Afrique nourrît l'Italie. On sait cela, & c'est un sujet que j'ai assez rebattu.

Mais l'esclavage ancien, tout barbare & dénaturé qu'il étoit, quoiqu'il ait corrompu les peuples, avili & mêlangé les nations, banni toute concorde, toute pitié, toute pudeur, toute humanité enfin; l'esclavage ancien, quoique dans le droit plus despotique que celui d'aujourd'hui,

Digitized by Google

étoit dans le fait tout autrement supportable, & moins dangereux. Nos esclaves de l'Amerique sont une race d'hommes à part, distincte & séparée de notre espece par le trait le plus ineffaçable, je veux dire la couleur, & qui conséquemment reçoit de la nature le type de son infortune. Les esclaves anciens étoient des hommes ressemblants à leurs maîtres; les malheurs de la guerre & autres révolutions les réduisoient à cette triste condition, sans leur ôter les dons naturels & les talens acquis dans leur patrie; tout cela les rapprochoit de leurs maîtres. Ceux-ci au contraire, on les va chercher dans le séjour de la barbarie. Ils arrivent brutes ou doués d'un instinct qui nous est étranger, ce qui revient au même pour nous. On les jette dans des étables, où sont entassés leurs semblables, on les excéde de travail pour le compte de leurs maîtres; & de cet ordre d'habitudes & d'usages naît au sein de la loi de fraternité & dans un siecle qui s'estime éclairé par excellence, la plus dure, & j'ose dire, la plus impie des servitudes.

Cette méthode en tout sens & de toute part n'a que des inconveniens également inévitables & ruineux. Si l'on appesantit le joug sur ces malheureux, comme en général on croit cette précaution nécessaire à la sûreté même des colonies, la culture des terres, qui leur est exclusivement attribuée, languit en proportion, leur

Digitized by Google

population est arrêtée par leur misere & tous les désordres qui en dérivent; les femmes se font avorter pour être débarrassées d'un fardeau qui les gêne; dans la culture du petit champ qui leur est délaissé pour leur subsistance, les hommes deviennent fripons & malfaiteurs, & l'on est obligé de tirer sans cesse à grands frais de l'Afrique, de quoi remplacer la diminution continuelle que la misere & les vices causent à cette étrange peuplade. Si au contraire on adoucit leur esclavage, la débauche des maîtres les introduit dans les maisons, & y établit une race de Métis qui portent sur leur front l'édit de proscription des mœurs, & de la vergogne publique. Les négres les plus industrieux se forment aux arts & métiers, & arrachent ainsi à la population des blancs cette racine seconde, mais nourriciére. Petit à petit le peuple d'esclaves s'accroît, & celui des maîtres diminue; le travail & l'activité sont le partage des premiers, l'indolence & l'orgueil celui des autres: qu'on juge où doit aboutir cette distribution.

L'imprudence des Créoles aide encore à accélérer ce renversement. L'appas du gain, & d'une rétribution plus forte tirée de leurs esclaves, les engage à les employer à la navigation, aux fonctions militaires même. Les hommes les plus épais ont toujours assez de lumiéres pour sentir

Digitized by Google

l'avantage de la liberté. Il y a même un préjugé tout établi parmi pluſieurs d'entre ceux-ci; que Dieu a livré d'abord cette terre à la race rouge, enſuite aux blancs, & enfin aux noirs, & l'on voit des cantons dans les Iſles où ils ſe ſont déjà ſouſtraits à l'obéiſſance. Loin de ſentir le péril de ce genre de révolution qui frappe néanmoins tout le monde, il ſemble que l'on coure au-devant, & l'on pouſſe le délire à cet égard, juſques à introduire avec ſoin les négres dans les colonies de terre ferme, qui n'en connoiſſoient pas l'uſage.

Il ſeroit inutile d'étendre plus loin ces réfléxions. Quel remede, me dira-t-on? Je n'ignore pas que le pire des abus eſt de vouloir attaquer de front & détruire d'un ſeul coup les abus enracinés dans la nature des choſes. En conſéquence je n'entreprendrai pas de bannir l'uſage des négres; mais voulez-vous le borner, & bientôt le rendre inutile? Encouragez la culture des terres dans les colonies. Vous ne le pouvez qu'en rendant les colonies floriſſantes, & j'ai démontré que vous ne pouviez les rendre telles, que par une liberté entiére d'importation & d'exportation. La miſere eſt toujours oiſive, l'abondance toujours agiſſante. Quand les productions de ces terres auront un débouché prompt & aſſuré, le territoire & ſes plantations en deviendront plus précieuſes à leurs poſſeſſeurs. Ils préſideront eux-mêmes à leur culture,

Digitized by Google

& bientôt ne dédaigneront pas d'y mettre la main, ſi vous avez ſoin que les chefs & principaux donnent à cet égard l'encouragement & l'exemple. L'abondance & la richeſſe des villes attireront des artiſans d'Europe qui prendront l'avance ſur l'induſtrie des négres, qui n'eſt jamais que d'exception parmi cette race d'hommes. Ces artiſans en éleveront d'autres, & bientôt on préférera des ouvriers, & même des cultivateurs gagnant ſalaire à des eſclaves qu'il faut acheter fort cher, preſque toujours embarraſſants, & ſouvent infideles.

Le ſentiment inſtant de l'abondance de mon ſujet, joint à celui de mon indignité perſonnelle relativement aux honneurs de l'*in-folio*, m'obligent de m'arrêter ſans ceſſe en beau chemin. Je n'ai fait qu'effleurer la matière ſur les trois Parties de diſtribution que je me ſuis preſcrites, pour démontrer que nous ſommes très-novices dans l'art de former des colonies, & que tous les arrangemens préſens de l'Europe à cet égard tendent préciſément au contraire de l'objet que nous avons, & que nous devons avoir: je crois cependant qu'il réſulte du peu que j'en ai dit, que bien loin que mon plan de liberté générale du commerce trouvât des obſtacles invincibles dans le nouveau monde, c'eſt-là préciſément où il auroit le plus d'avantages, où même il eſt le plus indiſpenſable.

Digitized by Google

En effet, quelque sagement conduit que puisse être le système politique de l'Europe, quelque modération qui préside à ses arrangemens intérieurs, il est impossible qu'elle jouisse jamais d'une solide tranquillité, si les intérêts des principales Puissances de notre continent en Amerique ne sont tellement condensés, & ne se donnent, pour ainsi dire, la main, de façon que toute voie soit fermée aux mal-entendus continuels qui nous arment sans cesse les uns contre les autres. Au-lieu de cela, chaque nation se tourne le dos dans le nouveau monde; & s'il est passagérement quelques ressorts d'union entre elles, ils sont d'un métal si aigre, & d'une nature si aisée à agacer, s'il est permis de parler ainsi, qu'aujourd'hui que tout le monde a l'œil tourné de ce côté-là, l'on doit s'attendre à des ruptures continuelles qui allumeront des guerres maritimes, fatales surtout aux deux Puissances principalement contendantes, & ruineuses pour tout le monde. C'est ce dont je vais traiter dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE X.

De la Paix & de la Guerre.

UN Populateur ne doit parler de la guerre que relativement à la paix

Les hommes se sont bien mépris dans le rang qu'ils ont accordé dans leur estime aux vertus militaires. Elles sont sans contredit les plus brillantes & les plus estimables de toutes, mais seulement en supposant leur plénitude & l'ensemble des différentes vertus qui doivent entrer dans leur composition ; à moins de cela, ce sont les plus brutales des affections dont nous soyons susceptibles.

Le desir de la gloire, l'audace, l'intrépidité, la force, la patience dans les travaux, le sens froid dans les périls, sont ce qui constitue les vertus militaires proprement dites ; mais si elles ne sont liées à la sensibilité, la générosité, la douceur & la modestie, elles dégénérent en fougue, dureté, cruauté, en fureur enfin. Dès-lors les guerriers ne sont plus utiles, que comme des dogues enchaînés dans une basse cour qu'il ne faut lâcher qu'à la dernière extrémité. Or comme chaque état n'est estimable qu'en proportion de son utilité, leur rang dans un Etat est marqué par cette comparaison.

Vous n'estimeriez donc, me dira-t-on, que les Dugueſclin, les Bayard, les Turenne, & passé cela, vous comprendrez sous votre proscription morale la premiére des professions dans tout Etat Monarchique ? Il s'en faut bien. En tout genre de vertus & sur-tout de vertus communes, ceux qui ont atteint la perfection

ſont très-rares, & d'entre ceux-là même tous ne ſont pas mis par la fortune en un poſte aſſez éminent pour que leurs vertus inſtruiſent l'univers, & honorent l'humanité. Je dis plus; & loin de borner à un ſi petit nombre parmi nous les Héros qui ſe ſont également diſtingués par les différentes qualités, dont j'ai fait entrer l'alliage dans la compoſition des vertus militaires, je ſais au contraire que toutes enſemble elles ont fait toujours parmi nous l'objet de l'ambition de nos militaires, le point de vuë & le leurre, pour ainſi dire, auſquels ils ont été dreſſés. J'en ſais peut-être autant qu'un autre à cet égard, & en conſéquence j'eſtime fort nos guerriers; mais je ne ſaurois eſtimer la guerre qu'autant qu'elle entre dans le plan d'une ſolide paix, & dans la marche pour y parvenir.

La paix eſt un don du Ciel; mais il en eſt de ce don-là, comme de tous les autres qui ne fructifient que par nos ſoins. L'homme eſt en général un animal qu'on ne fait demeurer en paix que par force; paix au-dedans, par une bonne police; au-dehors, par une grande conſidération, reſpect des bons, crainte des méchants, amour de la part de l'humanité en corps fondé ſur la vénération & la reconnoiſſance des bienfaits, voilà ce que doit s'attirer le Souverain du plus puiſſant Etat de l'Europe.

Digitized by Google

Rappellons-nous que les Royaumes étrangers ſont dans ma ſpéculation les Provinces du nôtre : nous leur devons la police comme aux Provinces intérieures, & cette police s'appelle *paix*. Je crois avoir conſiderablement avancé l'éxécution du plan de cette façon d'être dans toutes les Parties de cet Ouvrage, où j'ai traité de la conduite relative aux étrangers, & qui naiſſent de celles qui établiſſent le bonheur des regnicoles. Un Souverain qui ayant rendu ſes peuples nombreux, agiſſans, reglés & heureux, traitera enſuite les étrangers comme leurs freres, leur ouvrira ſes ports & ſes chemins, leur communiquera ſon induſtrie, les aidera par tous moyens à devenir tels que ſes ſujets; un Prince, dis-je, qui ſe conduira conſtamment ſelon le plan que j'ai tracé, trouvera, dans la diſpoſition des eſprits en ſa faveur, un défenſeur bien preſent, & une prévention bien zélée contre ceux qui voudroient l'attaquer dans ſes droits au point de le néceſſiter à interrompre un ſi digne ouvage par les meſures d'une guerre indiſpenſable. Cependant ce ne ſeroit pas connoître l'eſprit humain, de croire que la juſtice & la droiture, quelques viſibles qu'elles puiſſent être, ne perdent jamais de leurs droits auprès de lui. L'expérience nous démontre au contraire que l'homme tant en général qu'en particulier ne ſe meut preſque jamais que par l'illuſion dont

les droits sur nous sont imprefcriptibles. D'ailleurs l'empire de l'ame est le premier de tous ; & pour obtenir cet empire, il faut élever les opérations de son ame au niveau de ce qu'on est. Mon Roi Pasteur doit être le pere de famille de toute l'Europe, en conséquence il faut qu'il en connoisse les droits, les humeurs, les intérêts. C'est la politique proprement dite ; mais avant d'expliquer en détail en quoi elle consiste, montrons l'illusion & la futilité des objets ; dans lesquels on voudroit la faire consister.

On prétend que l'idée de l'équilibre entre les Puissances de l'Europe, idée favorite des gazettes & des caffés politiques, a été imaginée par deux très-grands Ministres ; c'est faire beaucoup d'honneur à cette idée ; mais au cas qu'elle ait une aussi noble origine, ils ne l'imaginerent assurément que comme un phantôme à présenter aux spéculatifs & aux mauvais politiques. Ils étoient trop habiles gens pour s'y méprendre, & pour ne pas sentir toute la vanité de cette imagination, d'autant que ce sont les deux hommes du monde qui ont le moins ménagé l'équilibre, & le plus fait pencher la balance de leur côté. Il est certain que le Cardinal de Richelieu avoit au moins esperé tirer de sa rupture avec la Maison d'Autriche les avantages qu'en retira après lui le Cardinal Mazarin. Quand au Chancelier Oxenstiern,

Digitized by Google

il ne fut pas plus désintéressé, & au contraire. Il eût été pourtant bien généreux aux deux inventeurs de l'équilibre de s'être contentés d'avoir rendu gratuitement la liberté à l'Allemagne : mais encore un coup ces deux hommes étoient trop habiles pour cela. Donner, en un mot, de tels Auteurs au système de l'équilibre, c'est en faire voir le peu de réalité. Il est pourtant tout simple que nous nous en soyons servi dans le temps pour ameuter l'Europe contre la maison d'Autriche, & qu'on l'ait employé depuis contre nous ; mais dans le réel ce n'est qu'une ombre & un prestige vain. L'équilibre est depuis cent trente ans, l'appas présenté aux Etats les plus foibles contre les plus forts : qu'a produit depuis ce temps pour eux cette belle idée ? Jamais les grandes Puissances n'en ont plus englouti de petites. L'Ecosse qui quoiqu'appartenante au même Prince que l'Angleterre faisoit Royaume à part, a été réunie sans espoir d'être désormais rétablie dans son indépendance. Les Ducs de Toscane, de Parme & de Mantoue ont été éteints ; Venise a contribué ; l'Etat Ecclésiastique a été fourragé. En Allemagne, combien de petits Souverains ont été englobés dans les grands Etats qui s'y forment ! Que de grandes Puissances renforcées ! Le royaume de Dannemarck est devenu héréditaire ; celui de Pologne court risque de le deve-

nir ; la Lorraine eſt province de France. Il eſt donc démontré par l'expérience que les efforts pour l'équilibre n'ont ſervi de rien aux petits Etats ; qu'ont-ils produit pour les grands ? Guerres continuelles, qui les ont tous également dépeuplés & appauvris. J'en reviens à mon point : l'équilibre entendu comme il l'a été juſqu'aujourd'hui, n'eſt qu'une chimère dangereuſe. Il conſiſte à ralier toute l'Europe, ou partie, auprès de la Puiſſance prépondérante contre la Puiſſance dominante, & butte au fond à rendre tout l'univers le jouet de la jalouſie & de l'ambition de quelques hommes.

Qu'on ne diſe pas que je traite ici de chimère des craintes & des précautions qui ne peuvent être déſormais que contre nous. Nous ne devons aſſurément point craindre cela. Cette idée, qui prend ſa racine dans la crainte que le foible a naturellement du plus fort, peut trouver aiſément créance dans les eſprits foibles & prevenus, mais l'univerſalité des hommes ne ſe mene pas ainſi. La Maiſon d'Autriche, tant qu'elle fut objet de la crainte, s'y prit très mal pour la faire ceſſer. Les deſſeins de l'Eſpagne furent toujours preſque auſſi réellement injuſtes, que chimériques ; ſes moyens politiques ne l'étoient guères moins ; cabale & corruption par-tout. Il eſt impoſſible de corrompre tout le monde ; & tout ce qui ne l'eſt pas,

ſe revolte toujours contre de pareils moyens. Le grand éclat de Louis XIV. ſa hauteur, & l'honneur qu'il y avoit à s'oppoſer à ſes deſſeins, quand le Ciel, la fortune, & de grands hommes en tout genre, ſembloient s'efforcer à l'envi de les ſeconder, ſuſciterent d'autres grands hommes, qui profitant de la jalouſie des nations les épuiſerent, en leur faiſant craindre le joug d'un Prince pour lequel ſes ſujets ſacrifioient tout avec empreſſement. Cette illuſion paſſagere a diſparu, & la modération de notre Roi miſe dans ſon vrai jour par une ſuite d'événemens tous parlants & par une conduite conſtamment dirigée ſur ces principes a porté le coup fatal à ce preſtige; mais ſans cela il ſe ſeroit évanoui de lui-même.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à ſe retracer en un point la différence qui ſe trouve entre la poſition actuelle des Etats de la maiſon de France dans ſon plus grand éclat & les forces apparentes de la Maiſon d'Autriche, lorſqu'elle éveilla la jalouſie de l'Europe. Outre toutes les Eſpagnes réunies, en y comprenant le Portugal qui lui donnoit les Indes entieres, les autres nations n'y ayant encore, pour ainſi dire, aucun établiſſement; outre le Rouſſillon qui lui aſſuroit une entrée dans les plus belles Provinces de la France, elle poſſédoit le Milanois, dont elle faiſoit le centre de ſa Monarchie; & d'où elle don-

Digitized by Google

noit la main au Royaume de Naples, à la Sicile, à la Sardaigne & aux autres entraves de l'Italie, telles que Piombino Monaco, &c. Du Milanois, elle s'ouvroit un passage par la Valteline pour joindre par-là les forces & les Etats des Archiducs d'Inspruk, & des Landgraves d'Alsace, Princes de la Maison d'Autriche, & ses propres domaines dans la Franche-Comté. L'Empereur de son côté si puissant par ses Etats & sa dignité héréditaire, & maître presque absolu de toute l'Allemagne que ses nombreuses armées ravageoient, avoit donné le bas-Palatinat aux Espagnols, qui occupant aussi l'Electorat de Tréves, donnoient la main d'un côté aux Pays-bas, & de l'autre à la branche Allemande de leur Maison, qui rédoutée jusques au fond du Nord, faisoit de l'un à l'autre pole trembler tout l'univers. Cette ligue d'Etats armés barroit ainsi la communication de la France, Puissance prépondérante alors avec tout le reste de l'Europe, & la serroit de tous côtés. La mer étoit ouverte à leurs flottes, la terre à leurs armées.

Tel étoit l'état des forces offensoires de la Maison d'Autriche, quand le Cardinal de Richelieu entreprit d'ébranler ce colosse. Nous voyons à présent toute la foiblesse cachée sous cet appareil; mais l'aurions-nous vue, à la place de ce grand Ministre? Il y réussit cependant quoique détourné par des troubles continuels au-dedans, &

Digitized by Google

n'étant aidé que de la Suede, & de la Hollande. Il en vint à bout sans équilibre, car l'Angleterre ni les autres Puissances n'y prirent aucune part, plusieurs Princes même, tels que le Duc de Baviere, & autres tant en Allemagne qu'en Italie, furent pour la Maison d'Autriche. Qu'étoit la France auprès de cela, quand on l'accusa d'aspirer à la Monarchie universelle ?

Par ou, du sein de la zone tempérée, eût-elle pu envoyer des fers au Midi & au Nord ? Toutes ses forces concentrées entre les mains d'un maître altier, sensible, & généreux, étoient & seront toujours très-redoutables pour ses voisins & formeront un ensemble impénétrable aux efforts de ses envieux. Aujourd'hui l'Espagne & le Royaume de Naples obéissent à des Princes de cette Maison ; mais la mer est comme fermée par les Anglois, maîtres de Gibraltar & de Port-Mahon ; les puissances maritimes couvrent l'Océan de vaisseaux en Amérique, ils sont plus puissants eux seuls que toutes les autres nations ensemble ; l'Italie est libre ; l'Allemagne n'a à craindre que les fers qu'elle se forge elle même ; le Nord ne redoute des tyrans que du côté de ses glaces & de ses forêts. La Maison de France d'ailleurs n'a rien acquis en général que par des voies légitimes, par le droit des fiefs ou des Traités solemnels. En pouvoit-on dire autant de la conquête du Portugal, & des différentes réunions qui formerent autre-

Digitized by Google

fois les Etats héréditaires d'Allemagne ? Je ne veux point discuter ici les droits des Souverains ; mais la maison de France a plus rendu d'Etats par pure générosité, que la Maison d'Autriche n'en posséda jadis par droit inconteſtable. Je ne dis pas que pour cela nous ayons passé pour être plus habiles, & le proverbe Italien, *Gli Franceſi Pazzi ſono morti*, n'est pas bien ancien : mais je dis que pour la sûreté publique le génie des Maisons fait beaucoup ; que les maximes Françoises n'ont jamais été l'usurpation, ni même l'ambition inquiéte, demésurée & atroce dans ses moyens, telle qu'on l'imputa jadis aux ennemis du repos de l'Europe. Ne craignons donc plus de voir désormais sur les étendards de nos ennemis le phantôme de l'équilibre. Je ne parle même à cet égard qu'après coup, puisqu'à en juger par le début de la rupture actuelle, ils ont pris aujourd'hui pour emblême la devise contraire, *Va victis.* Quant à nous, il n'est pas à craindre que la Providence nous livre jamais assez à l'esprit de vertige, pour que nous ayons besoin de ressusciter cette idée factice & decevante.

Au défaut donc d'une imagination autrefois trop réalisée, mais qui ne peut plus désormais tromper personne, voyons si les idées, qui conservent plus de créance & de réalité, contrastent avec mon plan, répugnent à ses moyens, ou plutôt si la mar-

Digitized by Google

che que je leur ai prescrite, n'est pas le vrai chemin de donner un jeu simple, facile & continu à nos ressorts politiques.

La France considérée selon le système des Politiques sublimes, s'il en reste, regardée comme le patrimoine de la Maison de Bourbon, obligée à faire valoir les intérêts & le credit de cette Maison contre tous autres; se cherchant en conséquence une rivale & la trouvant toujours, doit être sans cesse pour ses voisins un objet de crainte & de jalousie, un motif de ligue, par cette raison même je la vois obligée de vivre toujours sur ses gardes, d'entretenir des négociations pénibles & peu assurées, des alliances onéreuses, & des forces ruineuses autant que difficiles à faire mouvoir. Une de ses branches solidement établie sur le thrône d'Espagne menace l'Amérique de la réunion des deux Maisons, pour en exclure toute autre nation; une autre menace l'Italie, & peut faire craindre aux Puissances commerçantes, que par un système de conduite bien entendu, les trois ne viennent à bout de s'attribuer exclusivement le commerce du Levant; notre puissance en Flandre effrayera les Provinces-Unies; nos places sur le Rhin peuvent paroître des portes pour entrer en Germanie. La France, en suivant ce système-là avec tout le bonheur, dont une imagination prévenue peut seule se flatter, deviendroit l'Empire d'Occident des Romains, avec

Digitized by Google

la différence que dans ce temps-là les Insulaires nos voisins, n'étoient qu'une foible Province de cet Empire, dont les peuples *jam domiti ut pareant, nondum ut serviant*, ne donnoient aucun ombrage, au-lieu qu'aujourd'hui ils n'obéissent pas même chez eux, & veulent commander ailleurs.

Cet Empire cependant céda tout-à-coup aux invasions du Nord. Il en seroit de même de nous, si nous parvenions à engloutir toutes les Richesses de la nature & de l'industrie; mais nos vertus & nos travers garantissent également l'humanité du malheur de voir la politique se tourner vers un plan egalement chimérique & destructeur: nos vertus, en ce que notre ambition a toujours été noble, généreuse, & que la race de nos Princes est, de toutes celles qui ont régné depuis que le monde est monde, celle qui a produit le moins de Princes intéressés, & jamais de tyrans par système suivi; nos vices en ce que, quand nous serions capables d'enfanter un vaste projet de tyrannie universelle, nous ne le sommes certainement pas de le suivre dans toutes ses branches, & de le mener à bien.

Considérons à cet égard les projets de nos Politiques. Je ne remonterai pas aux siécles de la Chevalerie qui prohiboit l'ambition intéressée. Il seroit inutile encore de faire l'honneur à la célébre expédition

Digitized by Google

de Charles VIII. de la regarder comme un plan de politique. François I. voulut un instant être Empereur; s'il y fût parvenu, il auroit, selon les apparences perdu des batailles où Charles-Quint en gagna, attendu que François étoit homme de guerre, & que Charles n'étoit que politique; & il y a tout lieu de croire que le Luthéranisme eût arrêté François, puisqu'il arrêta Charles; mais enfin ce Prince ne fut point Empereur, & comme Roi de France, si son regne a montré combien la France est difficile à entamer, même au lieu des plus grandes calamités, il a mieux fait voir encore combien peu nous conviennent les expéditions étrangeres.

Depuis ce Prince & son fils qui fut politique comme lui, la France occupée à se ronger elle-même, n'a plus eu de système relatif à l'Etranger jusqu'à Henri IV. Assurément il n'y en eut jamais de plus vaste que celui que ce grand Prince & son digne Ministre enfanterent, & dont ils rassemblerent les matériaux, & préparerent l'exécution. Ce projet est de ceux, que le succès peut seul justifier aux yeux du vulgaire. Si l'on veut considérer cependant, quel fut l'ébranlement que les débris de ses préparatifs causerent huit ans après la mort de ce grand Roi, & à quelle extrémité ils mirent tout-à-coup la Maison d'Autriche en un temps où elle avoit repris toute sa réputation (article si considé-

Digitized by Google

rable pour les Princes) en un temps, dis-je, où ſes ennemis n'avoient plus de Chef, on jugera peut-être que les grands hommes, qui avoient imaginé ce projet, ne l'avoient pas bâti ſi fort en l'air qu'on pourroit le croire d'abord; mais en le ſuppoſant idéal, du moins ne peut-on l'accuſer d'avoir été conçu par une ambition tyrannique. Le projet de la République Chrétienne étoit au contraire le coup de la mort pour celui de la Monarchie univerſelle. La liberté de l'Europe étoit l'objet de ce plan, & l'égalité la baſe.

Après la mort d'Henri IV, l'étoile ambitieuſe de l'Eſpagne reprit le deſſus; & le Cardinal de Richelieu, l'homme d'Etat du génie le plus vaſte, le plus acre & le plus impérieux qui ait peut-être jamais paru, trouva la France ſerrée & comme étouffée de toutes parts par les forces de la Maiſon d'Autriche. Conſidérons impartialement la politique de ce génie puiſſant & infatigable. On pourra l'accuſer d'avoir été tyrannique au-dedans: il n'eſt pas de mon ſujet d'examiner ſi ſes vices ne ſervirent pas auſſi bien l'Etat en cette partie, que ſes vertus au-dehors; ſi ce furent uniquement ſa vanité & ſa haine implacable qui le rendirent ſanguinaire, ou s'il n'entroit pas dans ſon régime de fer un peu de la perſuaſion que le François pouvoit obéir ſans décheoir, perdre de ſon attrait pour les troubles. Cet homme ſupérieur avoit ſenti peut-

Digitized by Google

peut-être qu'il étoit possible de nous ramener à la fidélité des temps, ou le plus riche, le plus brave, le plus distingué des Princes du Sang poussé d'injustices & obligé de sortir du Royaume, le Connétable de Bourbon n'emmena que le seul *Pomperant*; bien persuadé qu'il étoit que la France ne pouvoit jouir de ses forces, & prendre son véritable lustre que quand elle en seroit à ce point-là; mais quant au-dehors, tout démontre que le plan conçu par le Cardinal de Richelieu, & exécuté en partie par son successeur, n'étoit que l'abbaissement de la Maison d'Autriche, l'arrondissement de la France en certaines parties plus nécessaires à sa sureté qu'à son aggrandissement, & la liberté de l'Europe. S'il chassa les Espagnols de la Valteline, ce fut pour la rendre aux Grisons; s'il opprima de fait le Duc de Lorraine, il poursuivit ce Prince intriguant en destructeur des intrigues plutôt qu'en oppresseur avide, qui abuse du droit du plus fort. En Italie, il ne conserva que les passages pour accourir à son secours. Premier auteur de la négociation universelle, il mit en mouvement & en armes tous les Princes endormis, ce qui n'est point du tout la voie de les opprimer, & jamais ne fit craindre un instant à ses alliés une défection qui eût pu lui être plus avantageuse, s'il eût été petitement intéressé, que son alliance avec tous les séditieux.

Digitized by Google

La marche naturelle des oppreſſeurs de tous les temps, quand ils ne peuvent envahir ſeuls, c'eſt de s'unir avec le puiſſans pour partager les dépouilles des petits. Le Cardinal d'Amboiſe, dont j'ai oublié dans ce précis la politique auſſi gauche au-dehors qu'elle fut bénigne au-dedans, donna dans ce panneau-là ; & comme ſon Maitre & lui furent les deux ames les moins tyranniques qui jamais aient gouverné, ils furent les dupes de ce perſonnage emprunté ; mais le Cardinal de Richelieu ne fut ni dupe ni tyran au-dehors. Toujours fixe & fidele dans ſa politique, il prépara la véritable grandeur de la France. Quoiqu'il s'eſtimât beaucoup, à ce que j'imagine, il ſe fut eſtimé bien davantage, ſi, comme Sulli il eût vécu trente ans après ſon miniſtere.

La plus grande louange du Cardinal Mazarin eſt d'avoir bien rempli le plan de ſon prédéceſſeur. Ceux qui prétendent l'honorer en lui ſuppoſant le deſſein de réunir un jour par le mariage l'Eſpagne à la France, le dégraderoient au contraire ; en ce cas je ne répondrois autre choſe ſinon que c'étoit un Italien impropre à nous gouverner au-dedans, comme le ſera toujours tout Etranger, & portant dans la politique le vice de ſa nation, qui fut ſouvent trop de ſubtilités & d'écarts ; mais nous lui ferions tort les uns & les autres : cet Italien étoit une tête bien faite en ce genre. Le Roi

Digitized by Google

d'Eſpagne avoit deux fils, quand le Cardinal rechercha l'Infante, l'Eſpagne avoit été de tout temps pour nous un pays impénétrable? c'étoit encore un voiſin dangereux; & en imaginant même l'extinction de la branche regnante, il y avoit toujours eu un tel eſprit de famille dans toute la Maiſon d'Autriche, un tel concours de vues entre ſes différens Conſeils, un tel attachement pour cette Maiſon dans l'opiniâtre nation Eſpagnole, qu'il étoit impoſſible d'eſperer pouvoir ravir à cette Maiſon le centre & le foyer de ſa domination. Le ſommeil profond, ou pour mieux dire, la léthargie qui empêcha la branche Allemande de faire paſſer aucun de ſes Princes à la Cour d'Eſpagne dans les dernieres années du ſiecle paſſé, & d'y entretenir l'eſprit Autrichien qui eût pu n'y ſouffrir jamais d'autre faction, étoit un événement ſi peu dans les regles de la prévoyance quarante ans auparavant, que c'eſt faire du Cardinal Mazarin le Paracelſe de la politique que de lui attribuer de telles vues. Ce Miniſtre vit dans cette alliance l'aggrandiſſement de la France en Flandres, point le plus néceſſaire de notre ambition d'alors. Il put prévoir l'entiere décadence de la Puiſſance Eſpagnole, & nous préparer des droits ſur ſes débris; mais c'eſt tout, & c'en étoit bien aſſez pour le moment.

Louis XIV. dont l'ambition a donné

Digitized by Google

tant de craintes véritables ou feintes, ne ſuivit dans ſa premiere guerre que l'effet des eſpérances qui avoient été l'objet de ſon mariage. La ſeconde guerre, qui fut une fougue de jeuneſſe & de gloire mal entendue, mit au hazard tout le fruit des travaux, & de la bonne conduite des deux Miniſtres précédens. Sa fortune, ſa conduite, ſes Généraux, & ſes Miniſtres tirerent du ſein même du péril l'accroiſſement de ſa puiſſance; mais rien dans le Traité de Nimegue, ſi glorieuſe époque du plus haut point de ſplendeur de la France, ne montre un plan fait de s'élever au-deſſus du reſte de l'Europe, & de ſe mettre en état de foudroyer quiconque voudroit faire tête à notre ambition. Si ce reproche ne peut être fait au Traité, il faut avouer que la paix qui le ſuivit, n'en eſt pas tout-à-fait exempte. Louis vainqueur parut vouloir troubler la tranquillité de l'Europe déſarmée; il cita des Princes aux chambres de réunion, entreprit ſur Strasbourg, attaqua Luxembourg en pleine paix, exaſpera le Duc de Savoye, affecta des hauteurs dans toute l'Europe; mais on a reconnu depuis, que des Miniſtres intéreſſés à tourner les affaires du côté de la guerre, avoient abuſé des défauts du temperament de leur maître, & oſé préparer les préliminaires de toutes ces choſes par des manœuvres de détails qu'ils lui cachoient. On n'imaginera pas cependant que cette

Digitized by Google

audace déjà incompréhensible à ceux qui savent combien ce Prince étoit craint & obéi, ait été au point de se faire des plans généraux de conquête & d'usurpation sans l'aveu du Prince. Louis XIV. étoit le seul arbitre de ses desseins, & rien dans tout le cours de sa vie, de ses actions, & de ses projets, ne montre celui de dominer dans l'Europe autrement que par le respect & la considération, dont il s'etoit fait une idée fausse à certains égards, s'il la fondoit sur le despotisme & la hauteur. Tout crioit *à la Monarchie universelle* au commencement de la guerre de 1688. & ce Prince fit cette guerre comme la précédente, en brave Champion qui se bat franchement en champ clos ou ouvert, & qui s'écrie comme Alexandre, *O Parisiens, combien je travaille pour être loué de vous!*

La guerre enfin de la Monarchie d'Espagne étoit un de ces événemens, qui eût fait quitter au lion la peau du renard, si jamais Louis XIV. eût déguisé quelque chose. Si ce Prince eût médité toute sa vie le dessein de la Monarchie universelle, il n'eût point resisté à l'appas de joindre à sa Couronne tant & tant d'Etats. Sa premiere démarche cependant fut de donner un Roi à l'Espagne, & il connoissoit assez les Espagnols pour savoir qu'ils ne se laisseroient pas gouverner de la seconde main. Qu'on ne dise pas que des Royaumes acquis à un de ses enfans, lui

Digitized by Google

paroiſſoient l'être à ſa Couronne ; jamais Prince ne partagea moins l'autorité avec ſes proches. Conſommé, dira-t-on, dans l'art de régner, il ſentit la vanité du projet, cela peut être ; mais il ne la ſentit, que parce que ce genre d'ambition n'avoit jamais eu de place dans ſon ame ; car ce Prince, maître de tout temps de ſes foibleſſes, conſerva ſes paſſions dans toute leur force juſques au bout ; en un mot, Louis XIV. ne fut jamais un uſurpateur.

Le regne préſent a été celui de la modération. La politique pourra nous reprocher un jour le parti que nous avons pris dans la révolution arrivée à l'Empire ; mais la liberté de l'Europe ne nous le reprochera jamais. Sans prétendre prouver cette allégation par la modération du traité qui a terminé cette guerre, ſorte d'argument fait pour les panégyriſtes à gages, & qui peut toujours être retorqué en nous diſant que la paix fut forcée, c'eſt du commencement même de cette guerre que je partirois pour prouver que notre deſſein ne fut point de nous prévaloir des circonſtances pour nous aggrandir. En pareil cas le droit du jeu pour un Philippe II. eût été d'attiſer le feu qui s'allumoit de toutes parts en Allemagne, d'aider les uns de promeſſes, les autres d'argent, d'obliger enfin la Germanie à ſe détruire de ſes propres armes, juſques à ce qu'épuiſés de

Digitized by Google

tous côtés, les plus foibles nous eussent appellés comme auxiliaires, & que nous fussions entrés dans l'Empire en état d'y donner la loi. Au lieu de cela, nous nous décidames d'abord entre les contendans & bien-tôt aidant notre allié de trop bonne foi, nous montrames le loup aux dogues qui se battoient, pour les avertir de se réunir.

Il est donc démontré par les faits que depuis que nous avons une politique, elle n'a jamais été tournée à l'usurpation, & à la chimere de la Monarchie universelle. Chaque jour cette tournure d'idées & de plans devient moins à craindre; chaque jour nous nous éloignons davantage des vues Romanesques, & peut-être trop.

Mais en supposant qu'il fût possible que par un jeu de la Providence, un Charles XII. naquit au milieu des arts, des porcelaines, tableaux, vernis & musique blanche, noire & mulâtre, iroit-il bien loin avec des François? Nos expéditions étrangeres l'ont prouvé, & cela depuis le siege de Rome jusqu'à celui de Prague. Les troupes qui nous ont chassés de l'Allemagne, peuvent prendre place au temple de Mémoire pour ce haut fait d'armes, à côté des oyes sacrées du Capitole. Notre impatience a tout fait, & nous entraînera toujours comme des nuages orageux, qui traînent après eux un vent

Digitized by Google

forcé prompt à les diſſiper. Tels nous ſommes dans nos expéditions militaires, tels on nous vit toujours dans nos plans politiques impatiens, legers, incapables en un mot, de ſuivre un projet qui demande de la conſtance & du temps. Le Cardinal de Richelieu qui nous connoiſſoit, le dit dans ſon teſtament, & lui-même fit choix d'un étranger pour ſuivre & remplir le projet qu'il avoit ſi glorieuſement acheminé.

Il eſt donc vrai de dire qu'une politique intéreſſée, & tiſſue de rameaux nombreux & compliqués ne convient nullement à nos intérêts, & moins encore aux forces, & au génie de notre nation. De même cependant que la guerre défenſive toujours plus pénible & plus déſavantageuſe que l'offenſive ne convient qu'à celui qui s'y trouve réduit par la diſparité de ſes forces avec celle de l'ennemi, ainſi toute Puiſſance reſpectable ne ſauroit que ſe perdre de réputation & de crédit, ſi elle s'en tient à une politique paſſive. Quel eſt donc le plan de politique active que nous pouvons & devons nous faire relativement à nos forces, à notre génie & à notre poſition; Le voici.

La tranquillité & le bonheur de l'Europe doit être notre objet unique. Ce tronc a quatre branches d'où partent tous les petits rameaux de la politique de détail. Ces quatre branches ſont, 1°. la liberté

Digitized by Google

de l'Italie. 2°. Le maintien des droits & de la constitution du corps Germanique. 3°. La balance du Nord. 4°. Notre considération auprès du Turc fondée sur l'estime & la bienveillance. Ces quatre branches renferment tout le département politique.

Ce n'est pas que je prétende qu'il soit aussi aisé de simplifier le régime de cette partie, que d'en réduire l'objet & le plan. Cette vaste machine demande bien des soins de détail dont je sens toute la nécessité, quoique d'ailleurs très-étranger de style, de tempérament, & d'habitude à ce genre de connoissance : mais il n'est pas nécessaire d'être négociateur pour sentir que tout le monde ayant à gagner à ce plan, celui qui s'en montrera à découvert l'auteur & l'exécuteur se mettra de lui-même à la tête des affaires générales, y sera porté par le vœu de toute l'Europe, & devendra l'arbitre & le protecteur des nations.

Nous y gagnerons, nous, de n'avoir plus à nous perdre en incursions dans des terres étrangeres, & sur-tout dans cette Italie, cimétiere renommé des François, qui depuis près de trois siecles maintient à nos dépens son orageuse liberté. Outre toutes les raisons de fait que j'ai déduites ci-dessus, & qui nous démontrent que nous ne sommes pas propres à conserver nos conquêtes, nous ne saurions que perdre à nous aggrandir. Il y a long-temps qu'on

Digitized by Google

a dit qu'un Conquerant étoit l'ennemi de ſa poſtérité. Faiſons valoir notre territoire. Par lui ſeul, Louis XIV. fut le plus puiſſant Prince du monde paſſé & préſent; les guerres continuelles cependant lui laiſſerent à peine le temps d'ébaucher le plan de vivification; dont je déſigne ici la perfection.

L'Italie y gagnera de n'être plus le théatre des débats des grandes Puiſſances entre elles, de ne plus craindre d'une part les ravages des François de l'autre l'ambition des Allemands, dont les prétendus droits ſur cette belle partie de l'Europe ſont de leur nature impreſcriptibles, & de voir mettre par la paix, & par un ſyſtême ſuivi de liberté, des bornes à l'aggrandiſſemens d'une Puiſſance née dans ſon ſein, qui plus expoſée qu'aucune autre aux malheurs réels de la guerre, ſe releve toujours de ſes chutes par les avantages de la paix, & menace chaque jour de plus en plus la liberté de l'Italie.

L'Allemagne verra renaître l'ancienne ſplendeur de ſon Oligarchie, ou empêchera du moins que ſa conſtitution déjà ſi altérée ne ſoit tout à fait détruite.

Le Nord ſentant une politique clairvoyante & ſecourable, attentive à maintenir ſa liberté & ſa balance contre les Puiſſances qui peuvent en menacer l'équilibre, ouvrira ſes ports au commerce de l'univers, & bientôt lui procurera par ſes

Digitized by Google

re la fameuſe communication, qu'on cherchera toujours envain à travers les glaces de ſes mers. Le Turc accoutumé à nous aimer comme alliés, nous reſpecteroit comme très-puiſſans, & peut-être apprendroit de nous enfin à ſortir de cette barbarie volontaire qui anéantit le produit & l'induſtrie de la plus belle partie du monde.

Chaque Puiſſance rebutée des chimeres de l'ambition, & raſſurée contre celle de la crainte, tournera ſon activité & ſes vues à faire valoir ſon propre territoire par les reſſources du pays, par le bonheur & l'induſtrie de ſes ſujets; & l'humanité entiere bénira l'Auteur d'un ſyſtême politique, dont la félicité univerſelle eſt l'objet & la ſuite.

On ne me ſoupçonnera pas, je crois, d'imaginer que cette eſpece de ſiecle de Rhée ſoit auſſi facile à établir dans le fait que ſur le papier. Il n'en eſt pas ici comme des arrangemens économiques de ma premiere Partie qui dépendent uniquement de nous, & qui peuvent ſe faire en un tour de main, ni même comme les objets de vivification tracés dans la ſeconde, qui quoique dépendans d'un travail ſuivi, naiſſent toutefois tellement les uns des autres, qu'une fois le branle donné à la roue, elle iroit, pour ainſi dire, toute ſeule. Nous ne ſaurions donner de loix aux étrangers, & quand nous le pourrions, chaque nation a ſes préjugés & ſes

Digitized by Google

habitudes. & pluſieurs ſont très-éloignées de cette flexibilité qui rend tout poſſible en France. Mais je dis que telle doit être la direction fixe, oſtenſoire & marquée de notre politique, que nous ne pouvons avoir que celle-là d'utile & d'honorable pour nous; cela poſé, bien loin que toutes les autres parties du régime intérieur & extérieur que j'ai établi dans tout le cours de cet Ouvrage, duſſent contraſter avec nos affaires étrangeres, c'eſt au contraire le ſeul & unique moyen de parvenir à notre but & de ſimplifier notre politique, de façon que cette ſcience inventée pour le ſalut du genre humain, & qui en eſt devenue le fléau, retourne à la pureté de ſon inſtitution, & revienne à l'unique objet de tout Gouvernement qui ne veut pas encourir la malédiction de Dieu & des hommes, je veux dire, à la population.

Et pourquoi croiroit-on le perſonnage de Pere univerſel exagéré pour le plus puiſſant & le plus reſpectable Monarque de l'Univers, pour le Roi de France? On a vu de ſimples citoyens faire la fortune des Etats; des hommes privés, non-ſeulement devenir l'ame de leur pays, mais encore de leur patrie entiere. Le célebre Laurent de Médicis, du rang de ſimple notable d'une ville marchande, devint l'arbitre de la balance de l'Italie; reſpecté & conſulté dans toute l'Europe, ſa haute reputation, ſa ſageſſe, & ſes nombreuſes correſpondances

Digitized by Google

faiſoient toute ſa force; mais il vouloit & ſavoit faire le bien de ſa patrie; il avoit compris que ce bien particulier ne faiſoit que partie du bien général, il employoit à ce bien général tout le crédit que ſes hautes qualités lui avoient acquis, & pouvoit à la fleur de ſon âge mettre ſur le ſeuil de ſon palais cette deviſe honorable pour le plus grand des Souverains: *Me ſtante cuncta quieſcunt.*

En cet état cependant il eſt certain, comme je l'ai dit à la fin du précédent Chapitre, que quelque balance que le pacificateur univerſel eût ſu établir dans l'Europe, la paix en pourroit être altérée à chaque inſtant, ſi les querelles de l'Amerique deſtinées à refluer déſormais ſur l'Europe, n'étoient prévues & arrêtées par un changement de ſyſtême abſolu dans le nouveau monde.

Mal-à-propos a-t-on blamé dans le temps & blamera-t-on toujours les Plénipotentiaires qui aſſemblés, pour ainſi dire, entre deux armées prêtes à ſe couper la gorge, & chargés de diſcuter des intérêts preſſans, voiſins, & momentanés, renverſent à un examen moins précipité des diſcuſſions dont le local eſt ſitué ſous un autre hémiſphere, auſquelles une partie des contendans actuels n'a aucun intérêt, & dont le détail eſt preſque incommu de la plûpart de ceux même qui en diſputent. Il faudroit des années entieres pour véri-

Digitized by Google

ner la moindre des contradictions qui ſe rencontrent dans les allégations de part & d'autre, & ce n'eſt point ainſi qu'on ſaiſit l'inſtant de donner la paix à des peuples qui ſoupirent après la fin de leurs maux.

Cependant la paix une fois ſignée, & ſes premiers fruits établis, les diſcuſſions traînent & s'enveniment. Si l'on ſtatue quelque choſe, celui des deux Princes qui eſt le mieux obéi dans le nouveau monde, ſe trouve par l'évenement le plus mal ſervi; il évacue, il retire tout exactement par le moyen de ſes prépoſés qui ne connoiſſent que ſa voix; ceux de ſon ennemi au contraire, nés parmi une nation où dès l'enfance on s'accoutume à diſcuter les affaires de l'Etat, voyant de plus près les néceſſités des lieux, s'affectionnant perſonnellement à la choſe, & déſapprouvant les ceſſions faites en Europe, ou refuſent d'obéir, ou déclinent teilement les ordres reçus qu'ils donnent le temps aux malentendus qui n'étoient qu'aſſoupis, de jouer leur jeu, & attendent que l'aigreur préparant une nouvelle rupture érige leur déſobéiſſance en ſervice important. Si au contraire le temps ſe perd en diſputes de mots & de ſyllabes, chaque nation demeure en défiance, c'eſt une guerre ſourde, un feu couvé ſous la cendre qui bientôt réparoît auſſi vif que jamais. Eh! à quoi tient-il aujourd'hui, qu'une diſpute dont

Digitized by Google

le ſiége eſt ſur l'Ohio, n'ait réuni toutes les mauvaiſes humeurs de l'Europe, & mis en armes le Nord, l'Allemagne, & l'Italie, qui ne prétendent rien à l'Amerique?

Il eſt donc néceſſaire de ſe faire dans la politique du Roi Paſteur un ſyſtême pour l'Amerique; mais ce ſyſtême quel ſera-t-il? Renouvellerons-nous la célebre ligne tracée par un Pape à qui le ſol ne coûtoit rien? De ſemblables traités auroient bien beſoin d'être ſignés, *Cirano de Bergerac*, pour avoir quelque authenticité. Enverrons-nous des Commiſſaires ſur les lieux pour régler nos limites, & nous partager le nouveau monde? Gare les Outagamis, s'ils ſont François, & les Abenaquis, s'ils ſont Anglois; d'ailleurs, il y a tant de terrein à partager, qu'il faudra les prier de faire des enfans ſur les lieux pour leur tranſmettre en ligne directe l'emploi d'achever leur commiſſion. En troiſieme lieu les différens établiſſemens des Puiſſances contendantes ſont tellement mêlés, qu'il ſeroit difficile aujourd'hui de nous cantonner, à moins de rebrouiller les enjeux, & de tirer au ſort. Par où donc ſortir de ce labyrinthe de difficultés, & quel moyen de déraciner le germe toujours préſent, toujours actif de guerres ruineuſes & éternelles? En eſt-il d'autre que le régime & le plan de liberté générale du commerce, que j'ai préſenté ci-deſſus? Dès-lors toutes les vues des

Digitized by Google

colons & de leurs chefs ſe tourneront vers la culture de leurs fonds, vers la population, & l'exportation de leurs denrées; on ne diſputera plus des limites, on ne les trouvera que trop réculées. L'agriculture a beſoin de voiſins; ce n'eſt que le brigandage & la traite excluſive qui s'écartent, & qui d'entrepôts en entrepôts voudroient enceindre un monde de déſerts. Chacun apprendra à vivre de ſon fonds. Après les néceſſités de la vie, on en cherchera les commodités. Les colonies deviendront floriſſantes & peuplées, & Dieu veuille donner aux Etats de l'Europe dans leur conſtitution actuelle aſſez de durée, pour voir un jour l'Amerique n'avoir plus de déſerts à peupler.

Il eſt temps enfin de terminer ma courſe, & revenant ſur moi-même, de juſtifier au ſentiment intérieur de ma propre incapacité l'eſſor immenſe & tout-à-fait au-deſſus de ma portée que j'ai pris: ſi j'ai embraſſé dans ma courſe la totalité des objets de la cupidité humaine ſous quelque forme qu'elle puiſſe ſe déguiſer, c'eſt qu'elle eſt en tout ſens l'ennemie, je dis plus, la ſeule ennemie de l'humanité. En conſéquence tous ſes détours, tout le territoire qu'elle embraſſe, étoient de ma juriſdiction. Plein de ſentimens de zele & d'amour pour mes ſemblables, ſi j'ai trop oſé, je n'ai pas du moins à me réproch . d'avoir excédé mon devoir par aucun motif d'intérêt, ni de

Digitized by Google

vanité déguisée sous le nom de hardiesse. Ravale, qui voudra, la nature de son ame; c'est sans doute le sentiment intérieur qui le fait parler. Ce sentiment dit chez moi, que la mienne vient des mains de Dieu; & si je la lui rends bien défigurée par les foiblesses & les miseres humaines, ce ne sera pas du moins par les passions viles, telles que l'intérêt, la jalousie, la haine, & l'orgueil.

Le titre de mon Ouvrage, & la beauté du sujet m'ont mené bien loin. J'ai toujours cru suivre la vérité, & en conséquence je retrouverai ma trace; mais comme il seroit très-possible qu'elle fût perdue pour bien d'autres qui n'ont pas la clef de mon imagination, & que je n'en estimerai pas pour cela plus pauvres, je vais dans le suivant & dernier Chapitre rassembler en un petit nombre de points principaux toute la marche, la gradation, l'ensemble enfin de mon plan, pour que d'un coup d'œil on puisse juger de la totalité, & s'épargner même, si l'on veut, la peine & l'ennui de me lire d'un bout à l'autre.

CHAPITRE XI.

Resumé général de tout l'Ouvrage.

LE précis, qui est l'objet de ce Chapitre, est d'autant plus nécessaire, que

Digitized by Google

j'avoue moi-même que la totalité de cet Ouvrage est un cahos d'idées & de détails, qui n'ont d'ordre que dans les Titres des Chapitres.

Un grand Ecrivain de nos jours a paru dans son Ouvrage le plus considérable donner prise au même reproche, & malgré les subdivisions presque infinies qu'il a données à son plan, l'on se plaint avec quelque sorte de raison que sa marche est souvent embrouillée, & en général difficile à suivre. Nous n'avons assurément que cela de commun, lui & moi. Son érudition est immense & sure, la mienne est très-bornée & fautive; son style est clair, noble, pur & tranchant, le mien est inégal, sans goût, négligé, souvent diffus, & amphibologique: son esprit éclaire & éveille l'intellect du lecteur, le mien le fatigue & l'étouffe; ses idées semblent la fleur des notions, & en sont en effet le germe, les miennes naissent singulieres & meurent triviales. Il étoit ouvrier habile, & totalement adonné à ce genre d'étude & de travail & de son aveu il a consumé 20 ans à celui-là. Je ne suis rien de tout cela, & il s'en faut bien que je n'aie employé six mois à parcourir tout le terrein que j'embrasse. Il y paroît, me dira-t-on; je le sais, mais encore un coup chacun a sa façon d'être: & me promît-on autant d'avantages, que j'en espere peu de mon travail, je doute qu'on me déterminât à revenir sur mes pas pour

Digitized by Google

donner à mon Ouvrage une forme plus décente & plus suivie : ce dont je suis plus certain encore, c'est que j'échouerois dans cette entreprise & me laisserois gagner à la langueur, disposition d'esprit la moins propre à rédiger un Ouvrage de vivacité & de sentiment.

Je ne sais d'ailleurs si ceci, tout négligé qu'il est, ne se fera pas mieux lire que n'eût fait un Traité méthodique. On est surchargé d'Ouvrages en regle sur le commerce, & sur toutes les parties relatives à la prospérité intérieure d'un Etat. Ceux de ces Ouvrages qui sortent des meilleures mains, n'apprennent pas plus au lecteur ordinaire l'essentiel de leur matiere, que la lecture du Cuisinier François ne nous apprendroit par ses seules recettes à faire un bon ragoût. Il faut être initié dans la pratique d'un art, pour être susceptible d'être perfectionné par la lecture de ses élémens. Ceux au contraire, qui ont voulu se faire lire, applanir & orner les routes du calcul, ne laissent aucune trace, ce qui n'est pas au fond un grand mal, attendu qu'il est bien difficile de faire chemin avec des guides qui bronchent eux-mêmes à chaque pas. Tout le fruit donc qui peut revenir de ces sortes d'Ouvrages bons ou mauvais, c'est d'accoutumer les hommes à s'occuper de la prospérité publique, & d'éveiller par quelques rayons de vérité les idées naturelles

Digitized by Google

qu'ont bien des génies privilégiés sur ces matieres sérieuses & utiles. Ces idées, faute d'être excitées, demeureroient souvent ensevelies pour jamais, étouffées par le torrent des idées courantes qui se portent ailleurs. Un rayon de lumiere qui pénétre dans ces ames fécondes, semblable à la méche qui met le feu à la mine, y produit un nouveau genre de vues, dont la progression s'étend bientôt à l'infini, au grand avantage de la société. J'ai dû à de tels secours (s'il est permis de se citer) tout ce que je sais, & tout ce que je conçois en ce genre; c'est peu de chose, me dira-t-on, peut-être, on auroit tort néanmoins d'en juger sur cette ébauche-ci, où m'étendant beaucoup sur certains sujets, j'en ai à peine touché d'autres aussi intéressans. Tout homme cependant qui saura lire, jugera que je m'en suis plus reservé que je n'en ai dit. Pour décider d'ailleurs si cet exemple du genre d'explosion dont je parle, vaut la peine d'être cité, il faudroit connoître quelle étoit ma portée naturelle, avant que j'eusse lu le trait qui m'a fait refléchir sur ces matieres. Mais, telle qu'elle soit, si j'avois l'avantage d'être du bois privilégié dont on fait les Administrateurs d'Etat, soit en petit, soit en grand, peut-être certaines de mes idées mises en pratique seroient trouvées bonnes à quelque chose.

Toute l'utilité donc des Ouvrages de

Digitized by Google

genre de celui-ci consiste en l'avantage d'éveiller l'instinct & l'attrait des hommes nés pour concevoir & refléchir en grand. Pour procurer cet avantage il faut se faire lire; or je suis certain, que si je me contraignois pour me rendre méthodique, je serois moins lu encore, que je ne le serai dans toute la pompe de la négligence & des écarts.

Après donc avoir fait une sorte d'amande honorable de l'espece de parallele que j'ai osé faire tout-à-l'heure avec un homme excellent, & avoir protesté que je n'ai entendu en induire aucune sorte de comparaison, je vais rassembler celles d'entre le nombre infini d'idées vagues répandues dans cet Ouvrage, qui forment un corps & un plan suivi de politique civile & étrangere.

La plus utile, & selon moi, la plus indispensable des méthodes en tout genre d'arts & de connoissances, en tout enfin ce qui est en nous matiere à enrichir la mémoire, & faciliter l'opération de l'esprit qu'on appelle réflexion, c'est de convenir d'abord de la signification des termes généraux & usagers. Cette méthode nous oblige à considérer l'étendue & la réalité des choses, & à nous en former une idée fixe & permanente; c'est ce qui s'appelle convenir des faits & des expressions, ce qui est la base de tout raisonnement. D'après cela, il est impossible que

Digitized by Google

deux esprits justes, que deux ames équitables ne conviennent bientôt des principes, quelque différence que les préjugés, la contagion, ou l'usage aient pu mettre dans leur façon habituelle de penser & d'agir.

En général, il est peu d'hommes qui paroissent doués des deux vertus ci-dessus établies, du moins si l'on en juge par leurs actions. Celles-ci sont décidées par une infinité de causes étrangeres prises dans nos passions ou dans nos foiblesses; mais presque tous tant que nous sommes, nous pensons juste, nous sentons équitablement par réflexion. N'ayant donc ici que l'équité & la vérité en vue, je puis esperer d'être senti, & entendu par le plus grand nombre, si j'ai assez de talent pour me faire entendre, & d'ordre pour valoir la peine d'être suivi & conçu: cependant comme la vérité & l'humanité, que j'ai cru prendre pour guides, paroissent néanmoins m'avoir entraîné dans la suite de ce Traité dans une infinité d'opinions très-opposées à celles qui sont généralement reçues, j'ai cru nécessaire d'établir d'abord quelques principes, & de commencer par les definitions des choses qui paroissent en avoir besoin.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE. I.

C'Est ce que fait le premier Chapitre

Digitized by Google

qui définit d'abord ce que c'eſt que *ſociété*, enſuite ce que c'eſt que *richeſſe*.

L'homme eſt un animal ſociable par inſtinct, avide à l'excès, par inſtinct & par intellect. De ces deux mobiles contraires, l'un lie la ſociété, l'autre tend à la diſſoudre. En conſéquence le partage des biens, qui établit *la propriété*, dut être & fut en effet toujours le premier des arrangemens de la ſociété.

De l'attrait naturel à l'homme pour ſe réunir avec ſon ſemblable, que j'appelle *ſociabilité*, dérivent toutes les vertus; de ſon penchant à déſirer de s'approprier tous les biens d'uſage & d'opinion, que j'appelle *cupidité*, naiſſent tous les vices: d'où reſulte que le premier & le plus important des ſoins du Gouvernement doit-être de diriger les mœurs vers la ſociabilité, & de les détourner de la cupidité.

La ſociabilité nous conduit dans la route de la vérité; la cupidité nous pouſſe dans les ſentiers tortueux de l'illuſion: & pour prouver ce principe, on démontre qu'elle nous égare dans la recherche de ceux même des biens phyſiques, dont elle fait le plus de cas; c'eſt ſans doute *la richeſſe*.

Qu'eſt-ce que la richeſſe? Ce devroit être la poſſeſſion des biens d'ici-bas. Si c'eſt cela, la ſociabilité eſt toujours riche, & la cupidité jamais.

En effet, le néceſſaire, l'abondance, & le ſuperflu ſont trois échelons dans l'or-

Digitized by Google

dre des biens, qu'on ne sauroit voir que du bas en haut dans les vues de la cupidité, qui songeant toujours à gravir, n'est jamais riche de ce qu'elle possede, & fait toujours être pauvre de ce qu'elle désire. Dans les vues de la sociabilité au contraire, comme il ne s'agit que de se réunir, chacun apporte tranquillement son contingent à la société; riche de ce qu'on y fournit, on n'est pauvre que de ce qui manque à son confrere. Or comme malgré toute habitude de confraternité, nos besoins situés en la personne d'autrui seront toujours très-bornés, il ne faut, pour nous satisfaire sur cet article, que la vie & le vêtement.

Voulez-vous enrichir un peuple? tournez-le vers la sociabilité. De tous les peuples dans tous les temps, nuls n'ont vécu plus durement, n'ont été plus attachés à leur façon d'être, & ne se sont en conséquence estimés plus riches, que ceux qui ont vécu le plus en commun.

Pour trouver d'après les notions même les plus triviales les principes de la vraie richesse, il faut dire qu'elle consiste en la nourriture, les commodités & les douceurs de la vie: la terre produit tout cela; le travail de l'homme multiplie ce produit, & lui donne la forme. Le vrai principe de toute richesse est donc la multiplication de l'espece humaine appellée *population*, c'est l'objet de ce Traité. Le

Premier

Digitized by Google

premier des travaux auſquels il faut employer l'homme, eſt la multiplication du produit de la terre, art nommé *agriculture*, dont la liaiſon indiſpenſable avec la population ſera démontrée dans les Chapitres ſuivans.

On reſume de celui-ci, que la premiere des loix poſitives de la ſociété, eſt & dut être une condeſcendance de la ſociabilité en faveur de la cupidité qui établit le partage des biens & avantages de la ſociété; & qu'en revanche la baſe & l'objet du régime des loix ſpéculatives doit être de repouſſer ſans ceſſe l'inquiétude & l'avidité humaine vers la ſociabilité, & de la détourner de la cupidité.

Chapitre II.

La population une fois reconnue pour le premier des biens de la ſociété, il eſt queſtion de ſavoir d'où on la tire.

Dieu créa en même temps tous les germes, & leur donna l'inaltérable faculté de ſe reproduire & de ſe multiplier; mais il les rendit tous dépendans des moyens de ſubſiſtance.

Ce n'eſt ni le célibat d'un certain nombre d'individus, ni la guerre, ni la navigation, ni les tranſmigrations dans le nouveau monde qui cauſent la dépopulation actuelle; au contraire, la plupart de ces choſes pourroient tendre à accroître la

Digitized by Google

population. C'est la décadence de l'agriculture d'une part, de l'autre le luxe ou le trop de consommation d'un petit nombre d'habitans, qui seche dans sa racine le germe de nouveaux citoyens.

Si la multiplication d'une espece dépendoit de sa fécondité, certainement il y auroit dans le monde cent fois plus de loups, que de moutons.

Rien ne gêne la multiplication des sauvages de l'Amerique Septentrionale; mais ils ne vivent que de chasse, & sont réduits à la condition & presque à la population des loups.

Un ancien Romain vivoit, lui & sa famille, du produit d'un arpent de terre; un sauvage consomme seul le gibier que 50 arpens de terre inculte peuvent nourrir. Tullus Hostilius avec mille arpens pouvoit avoir cinq mille sujets, un chef des sauvages ci-dessus borné à un tel territoire auroit à peine 20 hommes.

En proportion de ce qu'on cultive les terres, & qu'on les emploie à produire ce qui est de la nourriture essentielle de l'homme, l'espece s'accroît en nombre; en proportion de ce qu'on les laisse en friche ou qu'on les emploie en inutilités, l'espece diminue: d'où s'ensuit que les consommations en superfluités *sont* un crime contre la société, qui tient au meurtre & à l'homicide.

Les hommes multiplient comme les rats

Digitized by Google

dans une grange, s'ils ont les moyens de subsister. En ce sens, le mot de M. le Prince à Senef, *une nuit de Paris remplacera cela*, pouvoit être un axiome politique bien raisonné. En effet, à moins qu'il ne survienne quelque nouvelle augmentation de subsistance dans l'Etat, il ne sauroit s'élever une plante de plus qu'une autre ne lui fasse place.

Principe seul & unique, *la mesure de la subsistance est celle de la population*; les célibataires l'accroissent dans un Etat, loin de lui nuire, si à la contrainte du célibat est jointe quelqu'autre sorte d'institution qui les oblige à vivre de peu, & à ne point faire de consommation inutile.

Augmentation de subsistance, accroissement de population. Nous allons voir dans les Chapitres suivans comment accroissement de population doit faire augmentation de subsistance.

CHAPITRE III.

L'Agriculture qui peut seule multiplier les subsistances, est par cela même le premier des arts: elle l'est par la beauté de son invention, puisqu'elle découvre, surprend, & imite le secret de la nature, secret de la Providence elle-même, & le plus admirable & le plus surprenant des effets par lesquels elle daigne se manifester à nos yeux.

Digitized by Google

Plus vous faites rapporter à la terre, & plus vous la peuplez.

L'agriculture cependant, cet art par excellence, qui peut se passer de tous les autres, tandis qu'aucun d'eux ne sauroit exister sans lui, l'agriculture, dis-je, est encore dans son enfance; & si parmi nous l'Autorité fournoit sa protection sur cette aprtie intéressante, elle trouveroit la carriere encore neuve.

De tous les arts l'agriculture est non-seulement le plus admirable & le plus nécessaire dans l'état primitif de la société, il est encore, dans la forme la plus compliquée que cette même société puisse recevoir, le plus profitable, & le plus rapportant.

Il est de tous le plus sociable, & le plus innocent.

Il étoit peu nécessaire de s'étendre sur ces démonstrations, il le sera davantage de montrer ce qui en arrête chez nous les progrès, & quels seroient les moyens de l'encourager; mais avant d'en venir là, il est utile de mettre sous les yeux un précis des avantages, dont jouit en ce genre notre heureuse patrie.

Chapitre IV.

L'Auteur de la nature a donné à l'homme la faculté de faire aliment presque de tout: il a donné d'autre part à la terre

Digitized by Google

de nourrir & de vivifier dans son sein presque tous germes de plantes & de fruits; mais il faut encore que ce sein maternel soit attendri, réchauffé, humecté par le concours des autres élémens.

Ce concours lui est favorable presque par-tout, & l'industrie humaine en accroît & dirige les influences, & aide de la sorte à la nature.

La température de l'air & des saisons, & ce qu'on appelle climat, décide du plus ou du moins de fruit de nos travaux. Les excès dans le climat nuisent aux productions de la nature; mais la Providence les a variés selon les lieux, & la bienfaisance de la nature échappe ainsi aux excès de la température de l'air. Cependant, s'il est un pays qui puisse jouir également de toutes ces productions, celui-là sans doute est le favori de la nature.

Ce pays est la France, au dire des maîtres du monde entier autrefois. La température du climat y est telle, que dans toutes les Provinces du Royaume on peut cultiver les productions utiles ou agréables des quatre parties du monde, de façon qu'elles y viennent comme dans leur patrie naturelle.

Les eaux y coulent de toutes parts en ruisseaux, rivieres, & fleuves, les uns propres d'eux-mêmes à la navigation, les autres prêts à le devenir par un travail

Digitized by Google

aisé; toutes eaux salubres enfin & faciles à répandre sur les campagnes pour y porter la fertilité.

La nature des terres d'autre part est telle, qu'à la reserve de quelques dunes au bord de la mer, & de quelques roches escarpées en petit nombre, il n'y a peut-être pas un pouce de terrein qui ne pût être mis en valeur.

Aux avantages du climat & du sol s'en joignent d'autres pris dans le naturel des habitans, qui sans doute tiennent beaucoup à ces premiers; la fécondité des femmes, l'activité naturelle à ce peuple, & sur-tout son industrie.

Pour avoir autrefois taxé cette derniere, on fit d'un beau Royaume l'Isle Gelée.

Il n'est besoin que d'éclairer l'industrie; car quant à ce qui est de l'exciter, la nécessité suffit.

Ne confondons point. Il est deux sortes de nécessités; l'une de pénurie, l'autre d'abondance; l'une fait des mendians, l'autre a fait les destructeurs de l'Empire Romain; l'une est sans ressources, l'autre les a toutes. La dépopulation fait la premiere, l'extrême population fait la seconde; mais l'extrême population ne peut venir que de l'extrême agriculture.

En total, la France pouvant être le théatre de l'agriculture, peut l'être de la population. Examinons les causes qui nous

Digitized by Google

empêchent de profiter de nos avantages en ce genre autant que nous le pourrions.

Chapitre V.

L'homme ne sait ici-bas ce qu'il desire. Il seroit aisé de démontrer au physique, ainsi qu'au moral, que l'adversité est le terme indispensable de la voie de la prospérité.

La prospérité est aux Etats ce qu'est la maturité aux fruits de la terre; elle en annonce, elle en nécessite presque la putréfaction.

Plus une société s'étend, plus elle est tranquille au-dedans; plus elle est vivifiée par plusieurs genres d'industrie, plus aussi le jeu de la fortune y a de liberté. Dès-lors les grandes fortunes deviennent des colosses, & les gros héritages absorbent les petits. Enorme différence entre la fertilité d'un petit champ qui nourrit le maître qui le cultive, & celle d'un vaste domaine livré aux agens d'un grand propriétaire.

L'accroissement des besoins du fisc est encore une des suites de la prospérité. Ces charges subdivisées sur un nombre de petits propriétaires accoutumés à vivre de peu, quoique plus onéreuses au peuple, le sont moins à la glebe: réunies sur la tête d'un grand propriétaire déjà dévoré par tous les sous-ordres du luxe & de la paresse, elles enlevent tout ce qui lui reste du produit, & dès-lors, il en est

Digitized by Google

plus porté à négliger un bien qui ne lui donne que de la peine.

La fausse urbanité, & le goût des arts spécieux, fruits & abus de la prospérité, font dédaigner la campagne & les campagnards.

D'autre part, l'administration d'un grand Etat incline naturellement vers des vices de constitution qui désolent le laboureur: de ce genre seroient par exemple, des impositions arbitraires dans leur répartition, la contrainte dans le débit de ses denrées.

La prospérité d'un Etat y rendant abondant, & faisant circuler aisément le signe des nécessités de la vie, facilite le déplacement des propriétaires, & attire les plus considérables à la Capitale déjà trop surchargée; de l'abandon des Provinces naît leur oppression.

La prospérité d'un Etat établit dans son sein une infinité de rameaux d'industrie & de natures de biens, qui tous paroissent au premier coup d'œil plus commodes & plus disponibles que ne l'est la possession des terres. Il est en effet généralement reçu qu'un homme est pauvre, quelque riche qu'il soit en fonds de terre, s'il n'a que de cette nature de biens.

Les terres cependant sont d'une part les seuls biens solides; leur possession donne une sorte de juridiction sur les cultivateurs. Leur produit ou revenu hausse

Digitized by Google

en proportion ou à peu-près, de ce que les matieres de consommation enchérissent par l'abondance des especes dans un Etat, au-lieu que les revenus fictifs sujets à bien des révolutions ne peuvent jamais croître, L'industrie & le travail du maître trouvent toujours un vaste champ d'espérance & de profit. Les terres ont des casuels; cependant elles se discréditent, tandis que le feu est aux effets fictifs. Pourquoi cela? C'est d'abord l'habitation de la Capitale, dont les délices & les préjugés tendent tous à établir la mollesse & le dégoût du travail. On dédaigne l'habitation de ses peres, où les recherches du luxe n'ont point pénétré. On livre les terres éloignées à des agens fripons & concussionnaires. On dévaste les fertiles domaines de celles qui sont au voisinage par des arrangemens de pure décoration: on consomme le reste de leur produit en entretien d'inutilités. Les paysans ne connoissent plus leur Seigneur, ils plaident contre le nouveau qui souvent les a soulagés de droits onéreux qu'ils payoient sans murmure à leurs anciens Seigneurs. Tout cela dégoûte d'une possession pénible. Le haut prix de l'intérêt de l'argent est encore une des raisons du discrédit des terres.

La prospérité d'un Etat nuit encore à l'agriculture, en établissant un ordre de mœurs, un genre de magnificence &

de décoration qui la repousse au loin, & l'exile, pour ainsi dire.

Autant de terrein inculte, autant de sujets enlevés sans ressource à l'Etat. Le goût des jardins de pure décoration, des terrasses, & des parcs, des avenues, &c. qui depuis le dernier regne s'est si fort multiplié, dévaste en ce genre une partie des environs de la Capitale & de ceux des Villes principales.

L'énorme largeur des chemins multipliés, dont tous les Administrateurs des Provinces font aujourd'hui leur objet capital sans considérer les proportions relatives à la fréquence & importance des communications, enleve encore une partie du territoire de l'Etat, & les alignemens dévastent souvent les terreins les plus fertiles, laissant à côté des friches bien plus propres à assurer la voie publique.

De toutes ces choses, & de mille autres qui se trouvent éparses dans cet Ouvrage, naît le discrédit des terres, & la décadence absolue de l'agriculture. Passons aux moyens de l'encourager.

Chapitre VI.

Tout l'Ouvrage en général n'a d'objet que la nécessité, & les moyens d'encourager l'agriculture. Cependant comme ce n'est point la société des anciens Egyp-

Digitized by Google

tiens qu'on conſidere, mais la ſociété moderne qui eſt tellement compliquée d'acceſſoires, que le principal y eſt preſqu'entiérement oublié, il eſt néceſſaire de traiter de toutes les branches de la ramification politique, qui toutes ont la population, & conſéquemment l'agriculture pour racine, tant pour faire voir l'union intime de toutes les parties de la choſe publique entre elles, que pour ne pas préſenter à un ſiécle délicat & recherché l'Apôtre de l'agriculture, comme un laboureur ſtupide qui ne voit que ſon champ. On parcourra donc une carriere immenſe, mais on trouvera ſouvent ſous ſes pas des objets relatifs au Chapitre actuel. On ne les rejettera pas alors; maintenant on preſente ſeulement en gros les premieres idées qui s'offrent ſur cet article.

On a dit que la proſpérité d'un Etat établiſſoit les grandes fortunes, qui bientôt envahiſſoient tout le territoire. Quel remede à cela? *Aimez les Grands, appuyez les Médiocres, honorez les Petits.*

Aimez les Grands, vous leur apprendrez à aimer leurs inférieurs, vous vous intéreſſerez à la multiplication de leur famille, vous les appauvrirez de biens inutiles par la voie la plus douce & la plus ſatisfaiſante pour la nature, & les enrichirez de ſujets utiles au maintien & à l'illuſtration de leur Maiſon, ainſi qu'à la patrie.

Digitized by Google

Appuyez les Médiocres, c'est la pépiniere de l'Etat, & sa richesse la plus précieuse & la moins embarrassante.

Honorez les Petits; *sacerrima res homo miser.* Mais indépendamment de cet axiome de morale qui parle si bien au cœur, est-ce donc un paradoxe de vouloir qu'on honore les plus nécessaires de tous les hommes? Dans le fait nous nous devons tous une estime réciproque, & relative à l'utilité respective. Je dis plus. Quoi encore? Le respect,

Mais ce qu'il faut sur-tout honorer, c'est l'agriculture & ceux qui l'exercent & l'encouragent. Le plus habile agriculteur & le protecteur le plus éclairé de l'agriculture, sont, toutes autres choses étant égales, les deux premiers hommes de la société.

Une source, qui sort dans un terrein élevé, arrose & féconde ses environs, autant que la quantité de ses eaux peut s'étendre. Celle au contraire, qui naît dans un bas-fond, ne fait qu'un marais.

Je compare à cette source le propriétaire des terres. S'il est à la tête de la production, dont naturellement il doit être l'ame, & à laquelle personne n'a plus d'intérêt que lui, il anime & vivifie tout le canton: si au contraire il habite au centre de la consommation, il devient la source basse & marécageuse, & contribue à noyer un terrein déjà de lui-même trop spongieux.

Digitized by Google

Rappellons-nous ſans ceſſe le chemin que voudroit faire le peuple entier d'une nation que les apparences d'une proſpérité paſſagére ont éveillée. Nous paſſons des villages aux bourgs, des bourgs aux Villes, des Villes à la Capitale, & c'eſt à quoi tend toute une nation, ſi le Gouvernement n'eſt attentif à lui donner une propenſion contraire.

Cette opération n'eſt pas ſi mal-aiſée qu'on croit. Les hommes ont tous un penchant naturel pour la liberté & les occupations de la campagne; que ſes habitans ſoient tranquilles & protégés, qu'on les excite & les éveille par des divertiſſemens innocens, dont les anciens nous ont donné l'exemple, & que de grands Princes n'ont pas dédaigné d'établir parmi eux, ils verront bientôt avec frayeur la contrainte & l'eſclavage des Villes.

Eh! quand la protection de l'agriculture demanderoit du Gouvernement un ſoin continuel & embarraſſant, quel autre objet dans la ſociété entiere peut lui paroître plus digne de ſon attention!

Pourquoi ſeroit-on effrayé de donner autant de ſoins à protéger l'agriculture, à inſtruire les agriculteurs, à les ſecourir, à défendre leurs libertés & immunités, qu'on en met à protéger les arts & métiers qui ont tant fatigué le Gouvernement, & chargé la police de détails, de formes & d'ordonnances, dont la plûpart

gênent & étouffent l'industrie au-lieu de l'appuyer ?

Quant aux moyens de protection, on a tout prévu en France à tous égards : les plus belles & les plus utiles Ordonnances de l'Univers sont signées de la main de nos Rois ; mais malheureusement nos loix sont presque comme nos modes.

C'est l'affection seule pour l'agriculture & la persuasion de sa nécessité de la part du Gouvernement, qui peuvent lui donner le degré d'attention nécessaire pour s'assurer & soutenir la vivification de cette partie. Il faut sur-tout rejeter sur la compagne une sorte d'abondance relative, qui est la mere de l'industrie noble & élevée. Cet art par excellence a besoin plus que tout autre, pour être poussé à un certain dégré de perfection, des deux pivots nécessaires à tout, à savoir étude & expérience, théorie & pratique. Pourquoi nos Princes ne lui fourniroient-ils pas ces secours ? Nous avons de grands Rois en tout genre, & qu'il seroit difficile de surpasser. Je ne sais plus que le titre de Roi Pasteur, qui puisse illustrer nos Maîtres futurs.

Ceci n'est qu'une ébauche d'un Chapitre intéressant. Les matériaux en sont, comme je l'ai dit, répandus presque dans tout l'Ouvrage. Le Chapitre suivant, par exemple, naît & dérive naturellement de celui-ci.

. . . . . .

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

LE nombre des habitans dans un Etat dépend des moyens de subsistance, les moyens de subsistance dépendent de l'emploi qu'on fait des terres, & l'emploi de celles-ci est décidé par les mœurs & usages.

Si les mœurs & usages sont tels qu'on emploie beaucoup de chevaux, la subsistance des hommes, & conséquemment leur nombre décroîtra d'autant, & ainsi du reste.

Autrefois les grands Seigneurs en France entretenoient beaucoup de pauvre Noblesse autour d'eux dans des emplois tenus pour honnêtes, & mêmes honorables alors; ces Gentilshommes d'alors coûtoient moins que les valets d'à présent, & faisoient beaucoup plus d'honneur & de profit; c'est un mal réel que cet usage ait passé de mode.

On ne peut nier que les pauvres, quand ils sont laborieux, ne soient la plus précieuse portion de l'Etat. La Noblesse est la partie de la nation à la quelle le préjugé de la valeur & de la fidélité est le plus particulièrement confié. les préjugés qui constituent l'honneur, font partie réelle du trésor de l'Etat, & celle qui soulage le plus les autres parties. Il importe donc de conserver & de provigner le plus qu'il est possible la portion du peuple chez lequel

cette monnoie a le plus de cours ; c'eſt la Nobleſſe.

Avoir beaucoup de Nobleſſe, c'eſt l'avoir pauvre. Cependant comme les ſentimens d'élévation qui conſtituent ſon eſſence, ne ſont point inhérents à la ſubſtance phyſique de chaque individu, mais à la profeſſion de ſes peres & à la ſienne, il faut empêcher qu'elle ne dégénere dans le fait, ce qui la rendroit plus vile encore que tout autre état dans le droit. Pour cela il faut lui donner les moyens de ſubſiſter dans un Etat, dont l'honneur & la fidélité furent l'eſſence.

La profeſſion militaire ſi multipliée aujourd'hui en comparaiſon de ce qu'elle étoit autrefois, entretient cependant moins de Nobleſſe, on y mépriſe les pauvres qui ne peuvent ſubvenir aux dépenſes devenues d'uſage. Il étoit donc très-important de maintenir cet ordre de mœurs, qui engageoit les riches à élever & entretenir leurs ſemblables qui les entouroit de gens fideles & ſurs, & les forçoit à une décence de mœurs intérieures, perdues aujourd'hui au détriment encore de la ſociété.

En Allemagne la reverſion des fiefs aſſurée au cadets, quand les branches aînées tombent en quenouille, multiplie beaucoup la Nobleſſe.

Si l'on propoſoit en France une telle loi, on accableroit le propoſant, d'allégations multipliées, entre autres que cet arrange-

Digitized by Google

ment nuit au commerce & prive le Roi de ſes droits de ſuzerain aux mutations Examinons le premier point.

Le commerce eſt l'échange des néceſſités & commodités de la vie, & nullement celui *des propriétés.*

On pourroit prouver que le revirement continuel des biens & fortunes n'eſt point un avantage pour le commerce; mais il ne s'agit ici que des fiefs, ſorte de bien qui git en juriſdictions & prééminence.

Dira-t-on que tout ce qui ſépare un ordre, une claſſe de ſujets, eſt une barriere à l'émulation? On ſe trompe; l'émulation n'eſt point l'envie de ſortir de ſon état; c'eſt de s'y diſtinguer.

Paſſons à la ſeconde difficulté. Il eſt certain que la vaſſalité devant des droits à chaque mutation, tout ce qui interrompt ces mutations intercepte ces droits.

Mais 1°. je doute qu'ils ſoient conſidérables, puiſque tant de charges achetées à bas prix, & donnant d'autres privileges plus eſſentiels en exemptent. 2°. Loin d'étendre les ſubſtitutions, ce plan les reſtraindroit, en les bornant uniquement aux fiefs, c'eſt-à-dire, aux juriſdictions & droits Seigneuriaux 3°. Ne pourroit-on pas compenſer ces droits & au de-là, en rétabliſſant les loix de l'ancienne féodalité, encore en vigueur en Allemagne, en attribuant la reverſion au ſouverain, au défaut de la ligne entiere maſculine, ſauf à lui à s'aſ-

Digitized by Google

treindre à ne les donner qu'à des cadets qui fondaſſent nouvelle ſouche ? 4°. Les droits de rachat uſités dans certains cantons à chaque tranſition du fiefs en ligne collatérale, ne pourroient-ils pas être un autre dédommagement ?

Mais, dit-on, l'épuiſement des vieilles ſouches ſe répare par de nouveaux Nobles confondus bientôt parmi les anciens.

Faux principe : les vieilles ſouches ne manquent que par les vices ci-deſſus établis. Les intrus ne ſont que de l'alliage qui avilit l'eſpece.

Les Chapitres d'hommes & de filles ſont encore pour la nobleſſe d'Allemagne une reſſource très-eſtimée & peu coûteuſe. Quelle honte, que nous y ayons ſubſtitué le ſecours des méſalliances !

De mille raiſons priſes dans les mœurs, dans la décence, dans les ſentimens, dans l'utilité publique, &c. contre cet uſage, on ſe contente d'établir celles qui démontrent qu'il importe au maintien des mœurs qui ſont le vrai lien de la ſociété, que chacun s'allie avec ſon ſemblable, & que chaque claſſe conſerve ſans mêlange les principes, s'il ſe peut, mais du moins le *coſtumé* de ſon état.

Nous avons dit que la multiplication des chevaux reſſerroit celle des hommes. Pourquoi, s'il faut capiter quelque choſe, cette opération diſtributive de finance

Digitized by Google

ne peut elle être reverſible ſur les chevaux ?

La population & la culture de la campagne ſont le ſeul tableau de la proſpérité réelle d'un Etat.

On admire, dit-on, nos villes, & l'on pleure ſur nos campagnes. Il s'en faut bien que nos villes, quoique bâties de tous les débris, engraiſſées de tout le ſuc de nos campagnes, n'en ſoient au point de décoration & de ſplendeur qu'elles auroient, ſi leur magnificence étoit la ſuite de la proſpérité publique, & ſi l'amour de la Patrie les avoient décorées.

Paris même dans toute ſa pompe n'a rien, ou preſque rien, qui paroiſſe deſtiné au public, ni Hôtel de Ville, ni terrein pour les fêtes publiques, ni fontaines, ni ſalles de ſpectacles. Tout ce qu'il y a de beau tient au luxe particulier, & ſe trouve épars.

D'ailleurs cet accroiſſement de nos villes n'eſt que fictif. Paris, qui s'eſt accru des deux tiers depuis Henri IV. ne contient pas plus d'habitans. Une maiſon qui contenoit ſix familles du premier ordre, en loge à peine une du plus bas aujourd'hui ; la conſommation a dépeuplé, & puis c'eſt tout. Paris s'eſt étendu en pierres, jardins, glaces, parquets, marbres, &c. mais nullement en hommes. On en peut dire autant de la plupart des autres villes qui ſe ſont accrues.

Digitized by Google

Les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté. L'exemple des petites Républiques nous démontre cela.

Les petits Etats n'ont pas assez de force pour contenir les hommes; les grands Etats affaissent les hommes par le poids de la leur.

Quels maux sont le plus à craindre dans une grande Monarchie ? 1°. la disproportion entre les nécessités du Gouvernement & ses ressorts. 2°. L'inégalité des fortunes. Ces deux là réunissent tous les autres.

Le premier s'opere d'abord par la recherche, il s'acheve par la paresse qui en est la suite indispensable. La recherche non contente de tenir les ressorts principaux, veut encore s'emparer des fils les plus déliés de l'administration. Le Gouvernement accablé de détails & d'accessoires amene tout à soi & attire en même temps tous les frelons de la ruche, qui l'étourdissent de bourdonnemens empressés, & l'obligent à abandonner presque au hazard la question publique, embarrassée désormais de ces particuliers.

Le second s'opere par l'abondance de l'or, qui se repliant toujours sur soi-même ne court se répandre dans la société que pour revenir à la masse, chargé des dépouilles de tout le pays qu'il a parcouru. L'or nous ruinera, comme il a dévasté l'Espagne. Il met à prix les charges & dignités, en ab-

Digitized by Google

forbe la considération & l'utilité, & substitue aux vertus du citoyen un esprit mercenaire? qui ôtant au Souverain tout autre moyen de gratifier que de la bourse renverse tellement l'ordre naturel des choses, que l'humeur bienfaisante du Prince devient un malheur réel pour le peuple.

Charlemagne, au milieu de ses conquêtes immenses, fit bien des grands Seigneurs d'autorité, de juridiction, &c. mais il n'en enrichit aucun & en conséquence il ne dépeupla point son Empire. Un colosse d'argent établi en Saxe l'eût plus surement dévastée, que ne firent toutes ces expéditions.

Cette idée sera développée par les détails dans la seconde Partie. Terminons celle-ci par quelques considérations qui rentrent naturellement dans les questions précédentes.

Chapitre VIII.

Les partisans du luxe & les amateurs du superflu, en convenant que la trop grande inégalité des fortunes est un mal, disent que l'abondance des metaux le répare en quelque sorte, en donnant plus de fantaisies aux riches en proportion du plus de facilité à les satisfaire, & les rendant ainsi tributaires des pauvres industrieux, au lieu que dans mon plan je veux mettre les pauvres aux gages des riches, & dans la dépendance directe de leur générosité.

Digitized by Google

Dans toute distribution, l'ordre est la base du bon emploi. Avant donc de décider si l'or & ses agens soudoyent chacun selon son mérite & utilité, il faut établir d'abord le dégré d'estime du à chaque état & profession, & en convenir, pour ne pas errer dans des idées vagues sur ce point fondamental.

A bon droit les ministres de la Religion, directeurs des mœurs, prôneurs de la charité & de la confraternité, ont-ils le premier rang dans une société bien ordonnée.

Après les Ministres de la Religion, viennent de droit les défenseurs de la Patrie.

Sans la Religion les assemblées d'hommes n'eussent jamais pris forme de sociétés; sans la valeur de ses défenseurs, la société eût été dispersée aussi-tôt qu'établie. Sans les loix elle eût été détruite par ses passions & le ferment intérieur aussi promptement que par les efforts extérieurs. Ceux qui sont préposés au maintien des loix ont donc, après les deux ordres ci-dessus, une prééminence fondée en droit, & en raison indispensable.

Cet ordre observé dans le fondement primordial de notre Monarchie en a fait la solidité; & le goût naturel de la *Nation*, qui consacre dans l'opinion cette forme d'hierarchie, malgré les accidents de vetusté qui devroient la détruire, perpetue la durée de l'Etat.

Digitized by Google

Après ces ordre fondamentaux viennent les ordres décorateurs, les sciences, les beaux arts, les arts libéraux ; tous estimables en proportion de ce qu'ils servent à élever l'ame & le cœur des Citoyens, mépriſables s'ils aident à les corrompre.

Les arts méchaniques enfin, qui ſont la chaux & le ſable qui lient tout le corps du bâtiment politique, mais qui doivent être appuyés & ſoldés en proportion de leur néceſſité.

Après ce tarif raccourci, examinons ſi les démembremens des fortunes occaſionnés par les fantaiſies des riches & l'abondance des métaux, obſervent & peuvent obſerver cette gradation de diſtribution.

Sans examiner ſi les nations où la richeſſe privée eſt le plus en vogue, ſont celles où l'on conſerve le plus de reſpect pour les Miniſtres de la Religion, de conſidération pour le Militaire, d'attachement pour la Magiſtrature & les loix, ſi les Sçavans y ſont plus recherchés que les hommes à talens frivoles, ſi les travaux des arts y portent l'empreinte du noble & du grand, voyons ſeulement ſi dans les arts méchaniques ce ſont les plus utiles & les plus ſolides qui reçoivent les tributs deſtinés à mipartir la fortune du coloſſe d'or en queſtion.

Les profeſſions honorables de la ſociété ne ſont pas celles qui ſont les riches de métaux. Le faſte eſt interdit à ces derniers

Par leur état, le luxe seul les débarrasse de leur superflu. Le luxe n'a que des fantaisies, & ne sait répartir qu'au rebours de l'ordre établi ci-dessus.

De même que le moyen premier de subsistance est *l'agriculture*, le moyen second est le *travail*; j'entends par ce mot la perfection de la matiere premiere.

Diminuer la consommation, & augmenter le travail, *moyen d'accroître la richesse.*

Nous déclinons par les deux contraires de ces deux principes. D'une part les mœurs laborieuses sont tellement déchues, que la diminution proportionnelle du travail de chaque individu se trouve être presque de moitié; de l'autre, les mœurs économes sont avilies, ridiculisées, perdues enfin par l'exemple & l'habitude. La consommation en tout genre est doublée aussi.

La Reforme se vante d'avoir accru la somme du travail dans les Etats qui l'ont embrassée par la suppression des fêtes. Les jours de repos sont nécessaires à l'homme, & doublent le travail du lendemain, quand l'homme aime le travail. Tout est jour de fête pour un paresseux.

En un mot, l'agriculture travail premier, la manufacture travail second, *sont les* deux pivots de la richesse, les métaux ne sont point richesse; si vous leur permettez de s'établir tels, vous errez dans le principe

Digitized by Google

principe, vous périrez par les conséquences. Si vous regardez l'or au contraire comme l'agent nécessaire, si vous le regardez comme devant être chez vous en quantité proportionnelle à celle des matieres dont il doit accélérer la production & la perfection, vous êtes dans le vrai.

Le commerce, la banque, la finance même consistent en hommes, & non en métaux.

Un Prince qui s'appauvriroit pour aider à la population, mettroit son argent à un bien gros intérêt : mais ce secret jusques ici n'est pas cher ; *aimez, honorez l'agriculture.* C'est-là tout.

SECONDE PARTIE.

APRES avoir ébauché dans la premiere Partie les objets qui ressortissent à la subsistance & au travail, je tâche d'embrasser dans la seconde tous les moyens de prospérité intérieure d'un Etat.

Il est notoire par le raisonnement & par l'expérience que l'homme ne peut se procurer en paix la subsistance & les commodités de la vie, si son travail n'est protégé par un régime universel & supérieur contre la cupidité de son voisin. Ce régime supérieur est ce qu'on appelle *le Gouvernement* : il est aussi nécessaire à la conservation de chaque individu, que chaque individu l'est au public dont il fait partie. L'ensemble & la

Digitized by Google

réunion de l'obéissance & du pouvoir, du travail & de la protection, sont ce qu'on appelle *le public*; & le territoire, qu'occupe ce public, est ce qu'on nomme *l'Etat*: nom générique, qui se prend aussi pour exprimer la masse & le corps de la chose publique.

La sureté, le travail, & l'aisance des particuliers sont seules la véritable prospérité d'un Etat; seules elles en font la force & la richesse. Mais comme dans l'univers rien ne reçoit, qui ne soit obligé de donner, c'est à l'Etat à procurer aux particuliers la sureté, le travail & l'aisance, dont il reçoit les fruits. C'est ainsi que tout fait un cercle ici-bas. Cette distribution paternelle est, dans les décrets divins ainsi que selon la prudence humaine, le seul objet de ce qu'on appelle Gouvernement. Tout ce qui est par-delà cet objet doit s'appeller abus.

Ce sont les principales branches de cette distribution, sans laquelle tout tourne vers le cahos, que je traite dans cette seconde Partie, relativement à ce qui concerne l'intérieur de l'Etat.

CHAPITRE I. *

LE premier Chapitre marqué sous le titre de *commerce* saisit d'abord cette expression en grand, rappelle que tout est commerce dans l'univers, puisqu'il faut enten-

(*) Et dans cette Edition, Chap. IX du Tome I.

Digitized by Google

dre par là les rapports naturels & indispensables de toute espece, qui sont & seront d'un homme à un autre, d'une famille, d'une société, d'une nation à une autre, & qu'à tort veut-on ne regarder comme commerce qu'une branche de l'échange, & faire une profession à part du soin de cultiver cette branche & d'en faire la base unique de sa subsistance.

En effet, accordons aux prôneurs du commerce proprement dit, que cette profession doit être principalement honorée, & protégée dans un Etat, comme en étant l'ame & la richesse; permettons-leur ensuite de faire un ordre séparé d'avec les cultivateurs, & donnons leur à cet égard un privilege universel pour ceux qui seront compris dans cette classe, ils seront eux-mêmes bien embarrassés d'en faire la distinction; le cercle universel, que forment ici-bas les divers travaux des hommes, leur paroîtra lié de chaînons si imperceptibles, si-tôt qu'ils voudront le regarder de près, qu'ils ne sauront où placer le cran. N'honorera-t-on du nom de commerçans que ceux qui font le commerce en gros? mais les détaillans sont au moins aussi utiles à la société. D'ailleurs, celui qui ne vend qu'en gros, ne peut s'empêcher d'acheter en détail. Tel est commettant en dix endroits, qui cependant est ici commissionnaire. Le banquier qui n'est au fond que voiturier d'argent, devient toutefois par

Digitized by Google

son opulence, ses ressources, ses talens, & son utilité, un commerçant du premier ordre. Ce qu'est le banquier en grand ; l'agent de change l'est en petit, & sur une seule place. Le frabiquant, le plus utile au fond des négocians, honoré souvent des distinctions les plus marquées, & digne de l'être, Gobelin, Wanrobès, les inventeurs des glaces, &c. céderont-ils le pas au commerçant ? Ils le sont eux-mêmes en gros de leurs propres marchandises ; ils sont ouvriers cependant, & dans cet état de grade en grade, ils donnent la main au dernier des artisans. Ce que j'en dis ici, n'est assurément pas pour avilir le commerce ; au contraire. Que sommes-nous dans nos terres, que les commerçans de leur produit ? Si nous les livrons à des fermiers ou entrepreneurs, ce sont nos détaillans ; si nous les prenons à notre main, nous le sommes nous-mêmes. Le terme Italien de *Beccaio*, qui offensa si fort François I. quand il le trouva dans le Dante, s'attribuoit dans le temps dont parloit cet Auteur à toute la plus haute Noblesse immédiate d'Italie. Ces Chevaliers envoyés d'Allemagne pour posséder les plus beaux fiefs, maitres de la campagne, fournissoient les villes de leurs bestiaux ; & ce genre de commerce étoit tellement annexé au fief que la dénomination devint un titre de la supériorité territoriale, au-lieu d'être une injure, comme le crut le Roi.

Digitized by Google

Tout eſt commerce dans la ſociété; c'eſt ce qui m'autoriſe à en parcourir tous les rameaux, à en toucher tous les reſſorts, pour détailler ſur quels principes on peut en diriger l'entretien & les mouvemens, afin de les garantir de la rouille & de l'engourdiſſement.

Tout mon travail eſt relatif à la population; j'ai dit qu'elle dépend de la ſubſiſtance. La ſubſiſtance n'a que deux racines, *l'agriculture* travail premier & de production, *l'induſtrie* travail ſecond & de perfection.

J'ai traité dans la premiere Partie de la premiere de ces racines; dans la ſeconde, je traite de la ſeconde, mais en grand, attendu que les détails vont d'eux-mêmes, quand le grand eſt bien organiſé.

Je finis le premier Chapitre par une comparaiſon qui rappelle que le ſoin de faire valoir ſon territoire & d'en étendre le produit, doit être le premier des ſoins d'un Gouvernement; que tous les autres genres de proſpérité naiſſent de celui-là, au-lieu que ſi on le néglige en faveur des autres; on n'en ſauroit retirer qu'une ſplendeur éphémere, préſage certain d'une décadence prochaine.

CHAPITRE II.*

LE ſecond Chapitre traite de la vivifi-

(*) Chap. X. du Tome I.

Digitized by Google

cation intérieure d'un Etat. Un grand Etat se fonde par les conquêtes & réunions; mais il ne peut se soutenir que par les rapports & liens intérieurs. Nulle autorité ne peut avoir de fondemens solides que dans l'avantage de celui qui obéit. La force & la justice sont ce qui établit ces avantages; partout où le Gouvernement peut les procurer, il peut aussi se promettre un Empire durable : où sa justice ne peut atteindre, son Empire s'arrête aussi.

La justice que le Souverain doit à son peuple n'est autre chose que protection contre l'étranger, jugement & police entre citoyens. En revanche le peuple doit au Prince amour réciproque, respect & soumission. Telle est toute la dette respective. L'acquit de cettte dette est *la circulation* dans le sens où je l'entends, & les moyens de rendre cette circulation rapide & facile, est ce que j'appelle *la vivification*.

Les métaux, seuls agens aujourd'hui de la circulation, ne sont que signes de convention, & représentatifs de la subvention du peuple, soit en services, soit en denrées; mais les deux dettes, dont on parloit ci-dessus, doivent être considérées comme deux places de commerce, entre lesquelles le change doit être toujours au pair. Si la balance penche en faveur du Prince, le Gouvernement devient tyrannie : si le peuple l'emporte, il devient anarchie.

Digitized by Google

Une Province pourroit ne payer rien du tout, & être très-misérable : une autre Province être chargée au double, & porter infiniement moins. Exemples du *comment*, par lesquels on établit en passant la vraie méthode & les moyens de vivification.

Quand il faut forcer le peuple au payement de sa dette, c'est un signe certain que cette dette est trop forte, ou que la recette en est assujettie à un ordre vague de perception propre à donner l'air & le jeu de rapine à la plus legitime de toutes les levées.

Tout le secret enfin de la vivification intérieure en fait de numéraire, est que le Prince porte sa depense aux lieux où sa recette languit, ou que si de plus pressans arrangemens l'engagent de suivre cette méthode, il diminue dès-lors cette recette jusqu'à ce qu'elle soit au pair de la mise qu'il y peut envoyer ; car il n'y a bourse, dont on puisse toujours tirer sans y remettre.

Un Prince ne sauroit se faire un trésor proportionné à ses revenus annuels, sans causer un étranglement forcé à la circulation numéraire dans ses Etats. Il ne peut s'enrichir en contrats ni hypotheque sur les terres, usure vaine & puerile dans celui qui est le maitre de tout : il n'a donc qu'une façon d'amasser qui est d'enrichir ses peuples : d'où s'ensuit que le mot de Cyrus, *mes sujets me gardent mes richesses*,

Digitized by Google

n'est pas aussi romanesque que pourroit le penser un conseil de finance.

On a appris à repousser la finance pour pouvoir l'attirer; il faut apprendre à renvoyer justice & police pour pouvoir retirer tous les fruits du bon ordre. C'est le sujet du troisieme Chapitre.

Chapitre III. *

Nous avons dit que les liens d'un Empire étoient la force & la justice. Nous venons d'établir la force, établissons maintenant la justice.

Cette partie est sujette aux mêmes rapports établis pour la précédente. Il faut que le Souverain envoie l'ordre & la justice sur les lieux, s'il veut en retirer l'obéissance.

Evocations, droits de committimus, &c. *Embarras & strangurie dans l'Etat.*

Officiers Royaux, Deputés de la Cour pour intercepter tous les petits rameaux de circulation de la justice & police, *corps étranger & loupe monstrueuse sur le corps politique.*

De même que l'agriculture est au physique le chef-d'œuvre de l'industrie humaine, *le droit*, proprement dit, l'est au moral.

L'Etat de la magistrature est celui où l'antique désintéressement des François

(*) Chapitre XI. du Tome I.

Digitized by Google

s'eſt le mieux conſervé. Nul ne fait plus pour l'Etat & ne lui coute moins.

Quant aux Juges ordinaires, fuſſent-ils vicieux & dépravés, vainement eſpererat-on de les voir redreſſés par les Juges d'attribution & de Cour.

En général, mieux vaut injuſtice auprès, que juſtice au loin.

Mais le reſſort principal le plus important comme auſſi le plus délicat de la juſtice & police, ce ſont les mœurs.

Tout le ſecret du Gouvernement des mœurs conſiſte à détourner la cupidité humaine, dont la ſource eſt intariſſable & indépendante de l'autorité, de détourner, dis-je, la cupidité inſatiable de ſa nature du deſir des biens phyſiques qui ſont bornés & de la diriger vers les biens moraux qui ſont immenſes.

Les biens moraux ſont plus au pouvoir du Gouvernement, que les biens phyſiques.

La vertu eſt aſſujettie à des regles de circulation, ainſi que tous les autres reſſorts politiques. La vertu du plus ſimple particulier dans ſa ſphere a trait à l'avantage de ſon canton, & par contre-coup à celui de l'Etat. Par ce rapport le Souverain repompe toutes les vertus de la ſociété, il doit auſſi les rendre & les repouſſer juſques dans les plus bas étages.

Remettre l'honneur d'une part, & l'or de l'autre, chacun à ſa place, c'eſt-là tout

Digitized by Google

le myſtere ; & pour cela, l'exemple & les diſtinctions.

Les Ecrits peignent les mœurs ; qui plus eſt, ils les font ; raiſon de veiller avec une inſpection particuliere ſur les Ecrivains.

Mais l'article des mœurs eſt trop important pour n'être pas traité à fond, c'eſt ce qu'on fera dans les deux Chapitres ſuivans.

Réſumons celui-ci en diſant que la juſtice & police ſont la plus intéreſſante partie de la circulation. Les canaux de cette partie ſont établis en France ; il ne s'agit que d'en réparer les conduits les entretenir, & en faire uſage.

CHAPITRE IV. *

LEs mœurs ſont non-ſeulement le tableau vivant de l'Etat de la ſociété, elles en ſont encore le reſſort principal. Cela ſe vit en tout temps.

Les mœurs échappent à la contrainte. Les cauſtiques ne ſont propres qu'à dévorer les chairs mortes ; & n'ont nulle propriété pour prévenir la corruption, moins encore pour réparer ſes ravages.

Les criſes violentes dans un Etat, ſoit en bien, ſoit en mal, cauſent toujours une altération ſubite dans les mœurs ; mais ce

(*) Chapitre XII. du Tome I.

Digitized by Google

général, elles décident d'elles mêmes & par des dégrés moins marqués.

Toutes les vertus si célebres des anciens Romains se rapportoient à trois principes: *La foi du serment, l'amour de la patrie, le respect des foyers domestiques.* Quelque différence qu'il y ait entre notre constitution, entre nos préjugés, & les leurs, ces trois points renferment également toutes les vertus dont nous sommes susceptibles; la Religion, le patriotisme, les vertus civiles.

La Religion fut toujours, elle est aujourd'hui parmi nous plus que jamais le ressort principal des mœurs.

La tolérance nécessaire en conscience, ainsi qu'en politique, consiste à n'apporter dans tout ce qui concerne la Religion, que l'esprit qui constitue sa propre essence, l'esprit de douceur & de charité; mais la tolérance seroit le pire des inconveniens, si elle alloit jusqu'à l'indifférence sur le régime intérieur & de détail de ce mobile tout-puissant de l'humanité.

Nous avons décliné en ce genre; nos Ecrits en sont plutôt la preuve qu'ils n'en sont la cause.

Les Princes doivent être & sont en effet infiniment plus odieux à l'esprit d'indépendance, que la Religion; qu'ils maintiennent celle-ci, elle leur sera un plastron assuré contre les attentats de l'indépendance.

Digitized by Google

De même que la foi du serment n'étoit autre chose que le respect pour la Religion, l'amour de la patrie n'étoit aussi qu'un mêlange superstitieux de respect, d'estime & d'attachement pour les différens ordres de la République, de tendresse pour ses proches & ses concitoyens, & d'orgueil confondu dans la gloire de la Patrie; nous sommes susceptibles de tous ces mêmes sentimens.

A tort a-t-on dit que l'amour de la Patrie n'a point lieu dans les Monarchies.

Pour preuve, on démontre que toutes les vertus qui résultent de celle-là ont existé parmi nous, & qu'elles y sont même encore toutes vivantes.

On dit ensuite par quelle sorte de relâchement on en peut éteindre le principe, & supprimer la trace; détail qui met à découvert les moyens d'en établir, & perpétuer le regne.

Après la Religion & le patriotisme viennent les vertus civiles. Celle-ci paroissent au premier coup d'œil moins importantes que les autres. Il s'en faut bien qu'on en doive juger ainsi. La totalité, le corps des mœurs se corrompt par les détails. L'ensemble des mœurs forme l'opinion publique. Les vertus civiles sont l'école des Héros. Les hommes célebres en tout temps, & en tous lieux, ne furent jamais que des hommes qui montrerent, en

Digitized by Google

un degré plus éminent que les autres, les qualités en vogue dans la société parmi laquelle ils se firent distinguer.

L'amour de nos proches est, par tous ses rapports, un des plus forts & des plus indissolubles liens de la société.

Deuils abrégés par je ne sais quelles illusoires raisons de commerce, *plaie faite aux mœurs.*

Pourquoi ne pas honorer par quelque distinction ou avantage, les femmes qui ont allaité leurs enfans?

De l'amour des proches dérive l'amitié & confraternité entre citoyens; autre lien dont on sent l'importance, sans la connoître.

Que faire dans un Etat d'un homme impassible par indifférence? L'apathie attaque en même temps tous les liens de la société.

Après cette énumération de celles des vertus civiles qui tiennent au cœur, on renferme pour abréger, toutes celles qui rentrent dans les mœurs extérieures, sous le titre de *décence des mœurs.*

Ce qu'est l'étiquette aux Souverains, la décence l'est à tous les autres ordres de l'Etat, même au moindre particulier, qui doit, comme homme, quelque chose au respect de soi-même & de ses semblables.

Il ne faut point confondre la simplicité avec la familiarité: la simplicité se fait

respecter, la familiarité se rend méprisable.

Rien n'est petit, en fait de mœurs, aux yeux du Législateur.

Le faste, la magnificence, & la dignité dans les mœurs, loin d'être un inconvénient dans une Monarchie puissante, sont une preuve que tout y est à sa place.

Puisqu'il faut dans une société complette des gens qui représentent, tandis que le plus grand nombre se pique d'une économe frugalité, c'est tout perdre que de confondre les êtres à cet égard, de mettre les ombres sur les groupes principaux, & de répandre les lumieres sur les fonds.

C'est néanmoins ce que fait le luxe dont nous allons traiter dans le Chapitre suivant.

Chapitre V. *

Le luxe est *l'abus des richesses.*

Le luxe n'eut jamais de panégyristes de bonne-foi, & dont le suffrage mérite d'être compté pour quelque chose, parce qu'ils ont erré dans le principe, en confondant le faste & le luxe. Le faste est la dépense *hiérarchique*, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire, celle qui observe l'ordre des rangs entre les citoyens, le luxe tout au rebours.

(*) Chap. XIII. du Tome I.

Digitized by Google

Le luxe amollit une Nation en asservissant l'esprit, en abbaissant l'ame, en avilissant le cœur, & en énervant le corps.

Il avilit l'esprit en occasionnant les dépenses folles, le dérangement, la ruine & la cupidité, tous accidens qui livrent l'esprit aux agitations de la crainte & de l'espérance.

Il affaisse l'ame, en courbant son ambition vers des objets bas, & portant toute émulation vers la richesse, dont l'appétit n'est autre chose que la cupidité.

Il avilit & endurcit le cœur en confondant tous nos vœux dans la soif de l'or, qui est de tous nos désirs le moins sociable, & celui qui se mêle le moins au bonheur d'autrui.

Il énerve le corps enfin, en nous forçant à un genre de mœurs *étrinquées*, par lesquelles l'amour propre accablé par la richesse de son voisin, cherche à se relever de son abbaissement, & oppose à la distinction de l'or un autre phantôme masqué du nom de délicatesse & de goût, qui épargnant sur l'espece & la qualité se dédommage par une prétendue élégance.

Par ce circuit, le luxe amene nécessairement le goût de la recherche & du colifichet. Sous peine d'encourir l'anathême du ridicule, chacun est tenu d'assortir ses mœurs à sa dépense: de-là la prééminen-

Digitized by Google

ce de la jeuneſſe dans la ſociété, puiſqu'elle eſt des trois âges de la vie celui auquel l'ordre des mœurs néceſſité par le luxe eſt le plus analogue : de-là l'indécence, le déplacement & le déſordre dans les mœurs publiques, d'où s'enſuit une éternelle enfance pour les corps, ainſi que pour les eſprits.

Le luxe eſt l'ennemi du travail utile & durable.

Le luxe fait de ſes favoris & de ſes ſacrificateurs ſes propres victimes.

Il ne faut point s'écarter de la véritable définition du luxe, *c'eſt le déplacement de la dépenſe, & l'impudence dans les mœurs.* Une fois connu, il eſt aiſé au Gouvernement de l'arrêter, de l'éteindre même, ſans nuire aux arts & à l'induſtrie. Indépendamment des moyens d'attention & de détail, il en eſt un général & efficace; c'eſt d'eſtimer les vertus & les talens dénués de la richeſſe.

La politeſſe, l'induſtrie, & les arts ne ſont point le luxe; à tort des Auteurs célebres les ont-ils confondus.

La politeſſe d'un ſiecle n'a pas de miroir plus fidele que celle qui regne dans ſes Ecrits. Qu'on voie ſi les temps de luxe parmi les Nations ont été illuſtrés par la politeſſe de leurs Ecrivains.

Quant à l'induſtrie, il en eſt de trois ſortes. Celle qui pourvoit à la néceſſité, eſt la premiere; celle qui ſert à l'aiſance

Digitized by Google

& à la décoration, la seconde; celle enfin qui satisfait la recherche & la curiosité, est la derniere. Le luxe nous rend incapables de la premiere, fait entiérement dégénérer la seconde. Il paroît d'abord avoir quelqu'influence en faveur de la troisieme. On verra ci-dessous que cette effervescence, éphémere même, est destructive en soi.

Non-seulement le luxe n'est point la politesse, l'industrie, & les arts, mais il est leur pire ennemi. Voici comment.

La politesse est l'ordre & l'arrangement dans la société civile. Le luxe qui raproche tout pour tout confondre, n'ordonne que la politesse des Saturnales.

Quant à l'industrie, elle est fille de la nécessité, & sœur du travail. Les grands efforts de l'industrie naissent des grandes nécessités: les nécessités les plus urgentes d'un paresseux, *la faim & la soif*, ne le portent qu'à tendre la main. L'industrie que le luxe anime, est dans l'ordre des choses à-peu-près aussi digne de considération, que le fut l'art de celui qui trouva le moyen de renfermer l'Enéide entiere dans une coquille de noix. Il jette par-là tous les artisans dans un genre de travail si peu nécéssaire, que le moindre accident arrivé dans la circulation chasse plus d'ouvriers faute de travail, hors de la classe de l'industrie, que n'eussent fait vingt ans de guerre, si le travail avoit été tour-

Digitized by Google

né à l'utilité, & sur un pied fixe & réglé.

A l'égard des beaux arts, il est impossible qu'ils ne dégénèrent, dès que le goût de la recherche a pris le dessus.

Tels sont les ravages du luxe sur l'industrie & les arts; tels sont ses effets sur l'humanité en général, & ce n'est que la plus foible partie des reproches qu'on auroit à lui faire.

Chapitre VI. *

Asservi dans le Chapitre du luxe à réfuter les allégations faites en sa faveur par deux Auteurs célebres, on n'a point considéré ses déprédations relativement à la consommation, & en conséquence à la population; mais à cet égard il suffit de se souvenir des principes, & les conséquences s'en trouvent répandues dans tout l'Ouvrage.

Dans la crainte d'ailleurs d'avoir paru le Critique de son siecle, pour éviter cette imputation, & pour fixer les idées sur les points possibles & utiles de régénération, il est nécessaire de fixer son plan d'idées sur l'âge du corps politique.

Peu de gens, même de ceux qui y seroient le plus obligés par devoir, se livrent à ce genre de spéculation. Il est pourtant vrai, que rien ne se fait qu'il

(*) Chap. I. du Tome II.

Digitized by Google

n'ait été préparé. Le ſyſtême d'Epicure eſt auſſi dangereux en politique, qu'il eſt fautif en phyſique.

L'enfance de la Nation Françoiſe a duré juſqu'à Charles V. ſa jeuneſſe juſques à nous, nous entrons dans l'âge mûr.

Les maladies éphémeres donnent ſouvent un air d'abbattement à un Etat, & en ce genre la convaleſcence pourroit être priſe pour la vetuſté.

Quels ſont les ſignes de caducité pour un Etat? C'eſt ſans doute l'altération abſolue des principes fondamentaux, & la diſſolution de ſes reſſorts.

Les principes fondamentaux chez nous ſont: 1°. la perpétuité de la Maiſon régnante, & ſon droit inconteſtable de primogéniture; celui-ci eſt plus que jamais dans toute ſa force.

2°. L'amour des peuples pour le Souverain; on en peut dire autant à cet égard.

3°. Le goût excluſif de la Nobleſſe pour la profeſſion militaire. Nous fumes peut-être autrefois plus guerriers, mais nous ſommes aujourd'hui plus militaires.

4°. Cette eſpece de vanité & d'émulation Françoiſe, qui s'approprie les avantages brillans de l'Etat, & qui en rend l'éclat ſolidaire, pour ainſi dire, à chaque individu. Suppoſé que nous ayons perdu quelque choſe de ce côté là, nous n'en ſommes que plus aimables pour les Etrangers.

Digitized by Google

5°. Un certain ordre d'élévation qui produit la générosité & la noblesse de mœurs. Nous avons décliné de ce côté-là; mais en perdant de cette noblesse de mœurs, qui tenoit de l'antique indépendance de nos peres, nous sommes devenus plus aisés à gouverner, & plus propres à lier la société.

Après cet examen des principes passons à celui des ressorts. Je les ramene à trois, gaieté, activité, & industrie.

Notre gaieté: qualité d'une grande ressource dans des mains vraiment politiques, il nous reste celle de l'âge mûr, & il seroit aisé de nous rendre, par la régénération des mœurs, celle de la premiere jeunesse, avec moins de fougue que nous n'en avions autrefois.

Activité: prodigieuse dans notre nature, & toute vivante encore dans nos mœurs.

L'industrie a pareillement un germe inextinguible; il ne s'agit que d'aider l'industrie honnête parmi nous, & contenir celle qui, pour être trop avide, pourroit devenir nuisible par le choix des moyens.

Enfin nous pouvons pousser d'autant plus loin le point florissant de l'Etat, qu'il a désormais échappé aux secousses du premier & du second âge, plus sujet aux maladies aiguës que celui où le tempérament est formé.

Digitized by Google

CHAPITRE. VII. *

LEs deux Chapitres précédens ont désigné les maux internes dont nous pouvions être attaqués. Celui-ci établit en bref l'âge de l'Etat, & désigne en conséquence le régime qui lui est propre. Traitons de quelques remedes de détail.

Toutes les campagnes & villes d'un Etat doivent un tribut constant & immense à la Capitale.

Une Ville n'est vraiment la Capitale d'un Etat, que quand elle peut tout en retirer, & y repousser tout.

Parigi, Parigi tu sei capo del regno, ma capo troppo grosso . . .

Quand on renverroit dans les Provinces tous les Officiers Royaux qui en tirent de gros appointemens, qu'on exciteroit les grands propriétaires à s'y retirer, qu'on y repousseroit les plaideurs & intriguans, en y renvoyant les affaires; quand les recherches de l'industrie seroient avec soin provignées dans les Provinces, je doute que Paris en fût fort affoibli. Dix greffes tirées d'un arbre vont féconder dix sauvageons; & s'ils eussent demeuré sur l'arbre nourricier, ils n'en eût pas été plus vigoureux.

La Capitale & les Provinces sont ici la partie représentative des deux places

(*) Chap. II. du Tome II.

Digitized by Google

que je nommois; le Souverain, & le peuple. La Capitale pompe d'une main, il faut qu'elle verſe d'une autre. Sans ce ſoin la machine crevera.

Pour cela le moyen eſt ſimple, & ne coûte rien au Tréſor; ouvrez & entretenez les mêmes canaux de la circulation; que les Provinces à portée de la Capitale ſoient employées à la production des denrées comeſtibles au courant, qui ne ſauroient être voiturées de loin; que les Provinces plus éloignées, mais mitoyennes, fourniſſent les denrées qui peuvent ſouffrir le tranſport; que celles enfin qui ſont hors de portée de fournir des denrées à la Capitale, payent leur contingent en matieres ouvrées, dans leſquelles la forme emporte de beaucoup le fond, & dont un envoi de petit volume puiſſe faire un gros payement à la Capitale. Voilà toute l'opération.

De ces deſtinations les premieres s'arrangent d'elles-mêmes: la troiſieme demande des attentions dont les détails ſont développés & traités par principes & entre autres la néceſſité & la facilité de couper tout le Royaume de canaux & autres ouvrages publics relatifs à l'établiſſement des communications, comme auſſi l'utilité d'employer à ces travaux les troupes réglées.

Venons aux détails du reverſement. Les groſſes caiſſes animeroient le commerce

Digitized by Google

ſur les lieux, au-lieu qu'elles augmentent l'engorgement de la Capitale.

Le tranſport des fumiers ſeroit encore un objet conſidérable. J'entends par-là les maiſons publiques, hôpitaux, maiſons de force, &c. ſur tout les Maiſons d'Enfans-Trouvés, établiſſement de la plus grande utilité, & qu'il faudroit multiplier preſque à l'infini, prenant ſoin de renvoyer les éleves à la terre. Les moyens de cela.

En traitant ces différens détails, on n'a pas prétendu aſſujettir le Gouvernement à tant de menues ſpéculations; mais c'eſt à lui à donner le branle principal, & cette impulſion n'a beſoin d'autre principe, que le ſoin de renvoyer ſans ceſſe à la terre, puiſqu'il faut ſans ceſſe en tirer.

Chapitre VIII. *

POur éviter de s'étendre à l'infini, on a omis un grand nombre de principes qui offroient la plus vaſte carriere. On eût dû démontrer, par exemple, par quelle opération ſimple l'abondance d'argent diminue naturellement la population, en augmentant la conſommation de chaque individu en particulier; comment cette abondance portée trop loin bannit l'induſtrie & les arts: réſumer enſuite comment un Miniſtre habile peut régénérer un Etat en ce genre; mais il faut ſe bor-

(*) Chap. III. du Tome II.

Digitized by Google

ner, & l'on termine cette Partie par l'examen d'un principe politique, qui paroît au premier coup d'œil peu fait pour être mis en question, à savoir, *s'il est utile ou non que l'argent soit marchandise dans un Etat.* Cet examen entraînera la discussion de plusieurs points importans.

On ne traite point de l'intérêt de l'argent relativement à la conscience, mais seulement en ce qui compete la société.

Il y a trois sortes de biens, à savoir, les biens non transportables, tels que les fonds, les maisons, &c. les effets commerçables, tels que denrées, marchandises, effets mobiliers, vaisseaux, &c. les rentes enfin, qui ne sont que des tributs imposés sur telle ou telle autre partie des deux autres portions de biens.

Un Etat s'enrichit à mesure qu'il acquiert plus de biens des deux premieres classes. Il n'en est pas de même de la troisieme, à moins que les rentes ne soient établies sur les fonds de l'étranger.

Un Etat devient tributaire de l'Etranger en proportion de ce qu'il en emprunte. Exemple des Anglois discuté. Ce n'est point à eux qu'il faut attribuer la décadence de notre Marine.

Les dettes nationales sont un tribut ruineux, quand elles sont contractées avec l'Etranger. Les dettes nationales ou particulieres operent la ruine & le renversement de la société, quand même elles sont

Digitized by Google

ſont reſpectives d'un ſujet de l'Etat à l'autre. Diſcuſſion de ce principe.

Baiſſez le taux des rentes, & éteignez-en autant que les circonſtances pourront le permettre.

De ces deux principes le premier n'eſt pas même à notre choix; nous ruinons notre commerce, ſi nous n'ordonnons toujours chez nous l'intérêt à un taux auſſi bas qu'il le ſera à Londres & à Amſterdam; nous avons même de plus grandes facilités pour cela que les Anglois & les Hollandois.

Baiſſement du taux des intérêts, *accroiſſement du commerce, multiplication des entrepriſes, hauſſement des fermes des terres. augmentation de manufactures, vivification de l'agriculture.* Le grand Sully l'a dit il y a long-temps.

Liquidation des dettes des Particuliers, ſuite de celle des dettes de l'Etat; facilité de libérer l'Etat.

Suites utiles & brillantes de la richeſſe publique opérée par ce moyen: *rivieres rendues navigables, canaux, ports, chemins, pépinieres, manufactures, hôpitaux d'Incurables & d'Enfans, monumens d'utilité & de décoration.*

Ce que les Provinces feroient pour le public, les Seigneurs & Particuliers le feroient ſur leur patrimoine. Ne pouvant augmenter ſa fortune qu'en bonifiant le fonds, on y mettroit mille pour recueillir un, &

Digitized by Google

l'on en tireroit des ressources incroyables.

Toutes entreprises trouveroient doubles & triples fonds au premier signal.

En cet état, quelle pourroit être la nécessité d'emprunter? D'où s'ensuit qu'il s'en faut bien que les principes des Théologiens les plus séveres sur cet article soient incompatibles avec le commerce & la prospérité d'un Etat.

Résumons en peu de principes tout ce qui concerne la prospérité intérieure.

1°. Aimez & honorez l'agriculture.

2°. Repoussez du centre aux extrêmités tout ce que vous attirez des extrêmités au centre.

3°. Mépriſez le luxe & l'indécence dans la dépense.

4°. Honorez les vertus & les talens, & ne les payez point.

5°. Baissez le taux de l'intérêt; éteignez les rentes.

TROISIEME PARTIE.

L'Intérêt est le but & l'objet de tout cet Ouvrage, mais on a cherché l'intérêt bien entendu. On a traité dans la premiere Partie de ce que c'est que la vraie richesse & la vraie prospérité, comme aussi des moyens de les trouver. Dans la seconde, des moyens de les accroître, & d'en réprimer les abus. On va dans le

Digitized by Google

troiſieme, traiter des moyens de s'approprier l'une & l'autre chez autrui.

Chapitre I. *

Perſuadés de la vérité des principes établis dans la ſeconde Partie ſur les bornes néceſſaires d'un Empire, nous nous ſommes renfermés dans nos frontieres, & nous avons vivifié l'intérieur, en établiſſant une circulation réglée du centre de l'Etat à ſes extrêmités.

La Capitale eſt devenue le cœur de l'Etat, principe de la vie & du mouvement répandu dans tous les membres; étendons cette ſpéculation, & conſidérant l'Etat entier comme le centre du monde qui l'environne, dirigeons ſur les mêmes principes les reſſorts de l'Empire univerſel que nous voulons nous attribuer.

Il s'enſuit de-là, que l'entiere proſpérité de nos voiſins doit être le but & l'objet de nos vues & de nos ſoins intéreſſés. Démonſtration de ce paradoxe par des exemples.

Notre intérêt eſt que dans l'état univerſel, comme dans l'état particulier, les communications ſoient libres & aiſées d'une extrêmité à l'autre de ce vaſte Empire; qu'elles ſoient aſſurées par la juſtice; & d'exclure ſur-tout à jamais de notre politique les ſophiſmes cruels & ruineux de l'intérêt excluſif.

(*) Chap. IV. du Tome II.

Digitized by Google

CHAPITRE II. *

QU'on ne s'y trompe pas, je suis aussi intéressé qu'un autre; au contraire je rapporte tout à moi, & je voudrois mettre l'industrie & l'action universelle à mon propre usage: mais instruit par l'expérience de tous les hommes & de tous les temps, qu'il n'est esclavage ici-bas qui ne soit respectif, services qui ne soient réciproques, je n'ai abdiqué la tyrannie, que parce que j'ai reconnu l'insuffisance de ses moyens. Je n'ai rendu heureux les regnicoles, que parce qu'ils ne me vaudroient rien si je les opprimois; & qu'au contraire en les rendant riches & industrieux, leur richesse & leur industrie reviennent à mon profit. Les Etrangers ne doivent pas s'attendre à plus de magnanimité & de désintéressement de ma part, ce seroit une duperie en politique. Ce sont des subsides que je leur demande, voyons de quelle espece, & comment je les forcerai à me les payer.

Je veux sans doute ce qu'il y a de meilleur. J'ai connu que l'unique richesse, qui renfermoit toutes les autres, étoit la population; que celle-ci s'étendoit d'elle-même en proportion des subsistances; en conséquence, j'ai multiplié chez moi les subsistances autant qu'il a été possible: si je viens

(*) Chap. V. du Tome II.

Digitized by Google

à bout d'en tirer de l'Etranger, j'étends ma population en proportion, & conſéquemment je m'enrichis à ſes dépens.

Le marché ne ſauroit être forcé, il ne peut être que de convention; & le moyen de cette convention n'eſt autre que cette partie de l'echange qu'on appelle *commerce étranger.*

Qui dit échange, dit troc; de quelle nature ſeront les effets qui ſerviront à cet échange de notre part? Nous retenons pour nous les denrées, & autres matieres de conſommation; notre ſubvention donc ne peut être qu'en métaux ou matieres ouvrées.

L'exceſſive population qui force l'induſtrie, nous met en état de fournir ces dernieres à meilleur prix que les autres; mais quant à l'or, dire qu'un commerce ſoldé en métaux eſt plus avantageux, c'eſt démentir le préjugé général & l'opinion de tous les hommes verſés en cette matiere.

Laiſſons crier les aveugles, laiſſons répéter leurs cris aux enfans par écho; conſidérons quelle eſt la population & l'induſtrie dans les pays d'où l'on tire l'or; dans ceux qui le reçoivent de la premiere main; dans ceux où il va ſe perdre & s'engouffrer en dernier lieu, après avoir dévaſté ſur ſon paſſage tous les lieux où il a pu former quelque engorgement, & jugeons par les faits, ſi les Etats qui veulent retenir l'or chez eux, ſont gouvernés par des hommes ou par des taupes.

Digitized by Google

Inutilité des Ordonnances pour empêcher la plantation des vignes, tant qu'on obligera les peuples à chercher par le débit de leurs denrées chez l'Etranger de quoi solder leur contingent aux revenus du fisc.

Il est indispensable, pour attirer les grains de l'Etranger, ainsi que pour les multiplier chez nous, de leur laisser une pleine & entiere liberté pour l'exportation & importation, de regarder en un mot cette denrée comme une matiere sacrée, & dont le régime & gouvernement quelconque doit être à jamais proscrit. Réfutation du système contraire dans toutes ses allégations.

Après les grains, toutes autres denrées comestibles & de consommation sont le second objet d'un commerce utile avec l'Etranger.

Viennent ensuite les matieres étrangeres, pour fournir au travail de nos manufactures.

En cet état regardons autour de nous, & voyons si le commerce étranger peut se passer de la prospérité étrangere. L'abondance desire le superflu que notre industrie lui présente. La misere & la paresse se passent même du nécessaire qui se trouve par-tout. L'Angleterre, notre ambitieuse & jalouse émule, consomme nos modes & nos colifichets, malgré les défenses & les précautions du Gouverne-

Digitized by Google

ment. La Barbarie ne nous demande que quelques misérables draps,

Notre intérêt seroit donc, au lieu du faire un secret de nos manufactures à l'étranger, & d'empêcher que nos ouvriers ne le leur portent, de les leur envoyer nous-mêmes, de protéger enfin, & d'encourager par tous moyens leur industrie, qui sera toujours une des branches de la nôtre; nous réunirons de la sorte la gloire du procédé, & les avantages de l'intérêt.

Chapitre III. *

UNe fois convenus de distribuer notr industrie à nos voisins, ouvrons-lui les chemins & les communications.

Les barrieres factices n'ont jamais prouvé que la crainte; les barrieres naturelles même ont rarement procuré la sureté permanente.

Loin de vouloir fermer l'entrée de notre pays à nos voisins, songez à la leur faciliter de toutes parts. Ouvrez les gorges & défilés, assurez les chemins, abattez les rochers &c. Si les Chinois eussent employé à civiliser les Tartares la dépense que leur coûta la grande muraille, ces fiers voisins ne les eussent jamais subjugués.

Civilisez vos voisins, & de proche en

(*) Chap. VI. du Tome II.

Digitized by Google

proche, s'il est possible, l'univers entier, & vous n'en aurez plus rien à craindre. Que vous importe de donner des loix par-delà les lieux où elles peuvent atteindre? Je vous ai démontré que la Souveraineté n'a qu'une certaine portée, qu'elle ne peut régner au delà que sur la destruction. Cette portée s'étend en proportion de ce que vous pouvez étendre vos bienfaits, & retirer subvention. Je vous enseigne le seul moyen d'établir l'un & l'autre point sur les Etrangers.

Il est une sorte de frontiere la plus assurée de toutes, & en même temps la plus ouverte; c'est la mer, territoire commun à toutes les nations. Vouloir s'en attribuer l'Empire, c'est se déclarer l'oppresseur universel.

Le commerce maritime est devenu si nécessaire à la vivification & prospérité d'un pays, qu'en général la terre vaut moins en proportion de sa qualité & fécondité, qu'en proportion de ce qu'elle est à portée des débouchés maritimes.

Les côtes d'un facile abord sont un don de la nature; mais la nature peut en cela, comme en toute autre chose, être perfectionnée, corrigée même par l'industrie & le travail.

Projet de mettre toute la côte en Ports de mer, ridiculisé très-mal-à-propos. Les Hollandois se sont bien trouvés d'avoir suivi le plan de M. Ormin de la Comédie.

Digitized by Google

Le commerce peut être auſſi libre, & plus libre dans la Monarchie, que dans les Républiques.

La vraîe & induſtrieuſe néceſſité ne ſauroit avoir de principe plus aſſuré, & qui l'éloigne plus de celle qui porte au découragement, que l'extrême population.

Protégez la navigation & les navigateurs, de quelque eſpece qu'ils puiſſent être. Aidez, autant qu'il eſt poſſible, aux avantages de la nature en ce genre, & corrigez ſes déſavantages, pour ouvrir ſur toutes vos côtes des retraites & des nids à ces ſortes d'Alcyons. Faites que les communications en canaux & en chemins y aboutiſſent de toutes parts, & enſuite laiſſez les faire.

Chapitre IV. *

Après avoir traité des moyens de vivification de l'Etat univerſel, il faut en établir la juſtice & police.

C'eſt dans ce ſens ſeulement qu'on traite de la Marine militaire, & non en tant que forces, puiſqu'on n'a point parlé des troupes de terre.

Les troupes de terre ſont la force d'un Etat au-dedans, & la Marine l'eſt au-dehors.

On ne parlera point des Corſaires. Cet

(*) Chap. VII. du Tome II.

Digitized by Google

ordre de Marins ne peut que décliner en France, & pourquoi.

Si les deux Corps, contrepointés irréconciliablement dans notre Marine sous les noms distinctifs de *Militaire* & de *Plume*, sont également nécessaires, il seroit indispensable de les réunir, & faire rouler entre eux les fonctions, prérogatives, & récompenses.

Rendre notre Marine militaire *commerçante*, seroit sapper par le pied le principe du point d'honneur, & de l'esprit d'émulation qui distingue ce Corps-là.

Louis XIV. le Fondateur de notre Marine ne la considéra guere néanmoins que de son côté brillant, il la regarda comme une dorure de son palais, nécessaire à sa gloire mais inutile à la solidité du bâtiment.

Une preuve qu'il n'en sentit pas les avantages, est tirée de ce qu'il la négligea dans sa derniere guerre, la plus fâcheuse de toutes, & celle dans laquelle la Marine lui eût pu être le plus utile. Ce Prince cependant avoit rendu ce Corps participant des plus grandes graces; pourquoi ne l'est-il plus aujourd'hui?

Le nombre des matelots, second arc-boutant des forces maritimes. Population d'abord, liberté & encouragement ensuite vous en donneront à l'infini.

Il faut aussi borner ses forces maritimes, de façon que toujours puissantes pour pro-

Digitized by Google

téger le commerce, elles ne gênent pas cependant les mouvemens de ce dernier par des armemens disproportionnés. Un peuple qui déserteroit les terres pour grossir les armées, ne pourroit faire qu'une campagne, faute de vivres, ainsi fait l'Etat qui arme en guerre tous ses matelots.

Il faut avoir une telle Marine en temps de paix, que sans augmentation elle puisse suffire en temps de guerre, & la tenir toujours armée par moitié; la guerre de mer ne sauroit alors être onéreuse, ni inattendue.

Détails des moyens naturels qui concourroient tous à l'entretien de ces forces. Nous allons y en joindre d'autres qui nous sont étrangers.

Chapitre V. *

C'Est des Prohibitions que je vais traiter. C'est ici la plénitude de mon plan, & le lieu sans doute où l'on trouvera le plus de paradoxes. Examinons.

L'esprit des bonnes loix n'est autre chose que l'utilité générale & l'utilité particuliere combinées & réunies. Parcourons les loix primitives de l'humanité, les loix de la nature, je défie qu'on m'en montre une seule qui, en faisant le bonheur de la société, sacrifie à l'intérêt général l'avantage personnel de quelque particulier.

(*) Chap. VIII. du Tome II.

Digitized by Google

Je n'ai point de droit au bien d'autrui, mais j'ai droit à tout le mien : ce mien est l'univers entier, comme si je sortois de l'arche, pourvu que je n'emploie, pour l'acquérir, aucun des moyens proscrits par la Loi naturelle,

Ce peu de principes établis jetteront une lumiére sûre sur la nature des prohibitions, & feront discerner aisément celles qui sont permises, d'avec celles qui sont injustes.

Le monde est encore à son enfance en fait de Gouvernement.

Il n'est pas étonnant que toutes les législations, dont nous avons connoissance, soient très-imparfaites. Fonder un Empire, & lui donner des loix, sont deux opérations tellement distinctes, qu'elles appartiennent nécessairement à deux hommes différens.

La distinction du juste & de l'injuste est la seule boussole qui puisse diriger de bonnes loix.

Il ne sauroit y avoir d'Etat & de société, dont un grand nombre de loix de distribution ne puisse être réformé sur ce principe. Ce n'est point innover, mais consolider & fonder.

Si jamais Gouvernement fut libre de travailler à cet ouvrage utile avec certitude de la facilité dans l'exécution, c'est le nôtre aujourd'hui.

On n'a point parlé des prohibitions

Digitized by Google

domeſtiques par des égards de bienſéance, pour éviter de choquer l'intérêt particulier: on ne traite que des prohibitions étrangeres.

Tous les Gouvernemens ſe ſervent des prohibitions comme d'un venin propre à faire ſécher l'induſtrie de leurs voiſins, plus ou moins ſelon le dégré qu'ils croient convenir à leurs intérêts, & ne penſent pas que comme le privilege n'en ſauroit être excluſif, on le combat des mêmes armes, de ſorte qu'il en reſulte que les prohibitions uſitées par-tout gênent en tous lieux l'induſtrie, & établiſſent la fraude univerſelle. Examinons ſi une politique contraire pourroit être ſuſceptible de quelque ſuccès.

Suppoſons le Roi Paſteur perſuadé des maximes établies ci-deſſus. 1°. Que le commerce eſt à l'extérieur ce qu'eſt la vivification à l'intérieur. 2°. Que nous avons tous intérêt à ce que nos voiſins tirent de leur territoire & de leur induſtrie toutes les reſſources poſſibles. 3°. Que le commerce eſt de ſa nature incompatible avec toute autre domination que celle de l'induſtrie & du travail.

Suppoſons qu'en conſéquence le Roi Paſteur ait débarraſſé l'Etat de toute prohibition intérieure. Il a fait plus conſidérant que ne pas offrir la liberté du *tranſit* dans ſes Etats aux denrées & marchandiſes des étrangers dont la deſtination eſt au-de-

Digitized by Google

hors, c'eſt priver ſes ſujets des profits de voiture, du nolis, du dépôt, des commiſſions &c. il leve de toute part les barrieres, & preſente à l'univers étonné les droits de l'hoſpitalité avec les avantages d'une communication toujours aiſée & d'une police admirable dans ſes Etats.

Digne alors de rendre univerſels tous ſes avantages, voici ſa marche pour y parvenir.

Il propoſe d'abord aux Etats commerçans, qui n'ont preſque d'autre fonds que leur induſtrie, un traité de fraternité portant ſuppreſſion de tous droits d'entrée ſur tout ce qui ſera apporté dans les ports de l'une des Puiſſances contractantes par les ſujets & vaiſſeaux de l'autre.

Bientôt ce traité aura nombre d'accédants; on pouroit même mettre à cette entiere franchiſe des modifications, mais réciproques en faveur des Puiſſances encore affaiſſées par les uſages & les vues de la tyrannie, & aveuglées ſur les avantages du commerce.

Le ſyſtême de l'univers eſt changé, & la trace des décrets de la providence à cet égard eſt viſiblement marquée par les faits; la barbarie n'uſurpera plus l'Empire; mais le froiſſement continuel de l'intérêt excluſif, déifié par-tout de nos jours, menace l'Europe d'une dévaſtation & d'un affoibliſſement général & abſolu.

Le projet donc de fraternité entre les peuples commerçans, loin d'être imagi-

Digitized by Google

naire, est le seul qui puisse remettre la cupidité à sa place, & assurer à l'humanité le fruit de ses travaux & de ses connoissances modernes.

Le dernier des moyens de faire accéder l'Europe entiere à ce traité, seroit l'excommunication civile & la plus absolue de toute nation quelconque qui refuseroit de s'y prêter, sans hostilité néanmoins; mais en cas que la guerre survînt par les altérations inséparables de cette façon d'être, refus éternel alors de tout traité, jusqu'à ce que celui de confraternité en fît partie.

En cet état je demande laquelle des deux Puissances auroit la faveur de l'univers, ou le Roi pasteur, ou son ennemi? quel accroissement n'ajouteroient point à ses forces maritimes celles des peuples alliés qui lui devroient leur liberté, leurs richesses, & leur bonheur.

Objection de la diminution des revenus du fisc discutée.

Il est impossible qu'une nation, livrée à l'esprit de l'intérêt exclusif avec ses voisins, ne le soit aussi intérieurement chez elle & que cet intérêt ne corrode les liens internes de l'Etat. Réfutation des objets contraires à ce principe.

La même raison qui a établi chez toutes les nations policées la défense des mariages entre proches, milite contre l'exclusion étrangere. Tous les pays sont voisins, tous les hommes sont freres.

Digitized by Google

Les prohibitions enfin, ce beau secret de la politique commerçante, n'est qu'une sottise d'une part & qu'une injustice de l'autre; principe de désordres, & d'une guerre intestine, comme aussi germe de divisions entre les peuples, elles dégénerent toujours en guerres opiniâtres qui ne finissent que par des treves, la paix réelle ne pouvant exister avec les prohibitions.

Chapitre VI. *

Si quelque chose peut compliquer, diversifier les intérêts de l'Europe, & barrer le système de confraternité, ce sont les colonies annexées de certaines Puissances, tandis que d'autres n'y ont *nulle* part. Elles sont aujourd'hui l'objet principal du commerce qui l'est lui-même de la politique. En conséquence il convient de traiter à fond cette partie & d'examiner quel est l'intérêt réel de l'Europe à cet égard.

Le monde entier, ne s'est peuplé que par colonies.

On peut diviser les temps à cet égard en trois âges. 1° Les colonies des temps nommés dans l'histoire *héroïques & fabuleux*. 2° Les colonies anciennes 3°. Les colonies modernes.

Les premieres colonies furent des séparations des différentes branches des premieres familles qui peuplerent l'univers.

* Chap. IX. du Tome II.

Digitized by Google

Les besoins de l'homme étoient alors très-simples ; les colonies emporterent peu d'usages de leur berceau, & conséquemment la trace de leur séparation fut bientôt perdue.

Le premier Gouvernement fut établi par la force ; la crainte rassembla nécessairement plusieurs sociétés autour de celle-ci.

C'est à cette époque qu'il faut fixer la datte des colonies du second âge. Des mecontens, des bannis, des fugitifs devant la force, ou des ambitieux, emmenant ceux qu'ils avoient pu attacher à leur fortune, fonderent des nouvelles villes. Ces colonies du second âge emporterent plus de choses de la mere ruche, parce qu'il y en avoit plus à emporter, & ce furent autant de points de reconnoissance, qui perpétuerent chez ces nouveaux peuples la mémoire de leur origine.

Cependant ces nouvelles colonies, non plus que les premieres, ne conserverent aucune sorte de dépendance de leur Métropole, au contraire elles jouirent d'une pleine & entiere liberté.

La découverte du nouveau monde à donné commencement au troisieme âge des colonies.

Les premiers peuples de l'Europe qui passerent en Amérique, ne furent pas des colons ; mais au contraire des conquérants & des dévastateurs.

Digitized by Google

Le nouveau monde est comme partagé entre quatre peuples. L'Espagnol néglige la terre, recherche l'or, & languit. Le Portugais cherche la poudre d'or & les diamants, fraude les prohibitions Espagnoles, envahit tant qu'il peut, le tout pour le compte des Anglois qui ne lui laissent pas même le suc de ses propres terres. L'Anglois voudroit d'une part assujettir ses colonies, de l'autre les étendre: deux projets contraires. Heureusement le nerf manque pour le premier, ce qui avance le second. Quant à son plan général, c'est d'envahir tout le commerce & de garnir de proche en proche toutes les cotes d'établissemens nombreux & contigus. Le François enfin habile à courir, & établi par ses courses, se soutient par sa légéreté, son courage, son obéissance, & ses ressources du moment, contre la défectuosité ou la nullité de ses plans. Tel est le précis de l'état actuel.

Nous avons en fait de colonies, enchéri sur les anciens, en ce que nous avons imaginé de conserver un Empire absolu sur des sujets aussi éloignés.

L'exemple en a été donné par la fidélité Espagnole, & suivi par les autres Nations. Examinons si nous avons bien ou mal fait. Nous dirons ensuite si le plan est solide ou caduc.

A la reserve d'un titre venteux les Rois d'Espagne ont peu profité par l'acquisition

Digitized by Google

des Indes. Je ne sais si leurs armées, leur pouvoir, leur magnificence, se sont accrus depuis; mais des Princes qui ont doublé de tout cela de nos jours, le Czar, le Roi de Prusse &c. n'y possédent rien. L'esprit de domination, celui de commerce, & celui de population, trois principes si peu faits pour être combinés, ont tour-à-tour présidé à l'établissement des colonies.

L'Esprit de domination voudroit embrasser plus d'étendue de pays qu'il n'en sauroit enceindre en transportant tous ses sujets actuels en Amérique, & tend à gouverner ses sujets Américains autant & plus despotiquement que ceux qui sont aux portes de sa Capitale. Cependant l'esprit d'indépendance gagnera nécessairement les grands établissemens de ces pays-là & ceux-ci envahiront les notres affoiblis pas les vices d'une administration intercadente & fiscale.

Lesprit de commerce regarde les colonies comme les fermes du commerce & toutes ses vues ne tendent qu'à les tyranniser en tout. Loin d'être capable de les peupler, former & fortifier, ses arrangemens actuels sont tout propres à en arrêter l'accroissement.

L'esprit de population n'a jamais eu de place entre les passions humaines; c'est un derivé du calcul & de la reflexion. On a senti qu'il falloit peupler l'Amérique & y en-

Digitized by Google

courager la culture des terres si l'on en vouloir tirer quelque parti ; mais on la peuple de Negres, & l'on y relegue l'agriculture & les arts aux mains de l'esclavage, destructif si l'on appésantit ses liens, dangereux si on les relache. Preuves de ces trois allégations.

En un mot, nous sommes novices, dans l'art de former des colonies. Mais, loin que mon plan de liberté générale du commerce trouvât des obstacles invincibles dans le nouveau monde, c'est-là précisement où il auroit le plus d'avantages, & où même il est le plus indispensable.

En effet, l'Europe ne sauroit désormais être tranquille, si l'on ne travaille à nous fraterniser dans le nouveau monde autant que dans l'ancien. Le Chapitre suivant donnera plus d'étendue à cette idée.

CHAPITRE VII. *

LA paix est un don du Ciel ; mais il en est de ce don là comme de tous les autres, qui ne fructifient que par nos soins.

Ce qu'est la Police aux Provinces intérieures, la paix l'est aux Provinces étrangeres.

L'équilibre entre les Puissances de l'Europe ne fut jamais qu'une idée creuse.

La France ne produisit jamais d'usurpateurs ; mais fussions-nous capables de

(*). Chapitre X. du Tome II.

Digitized by Google

concevoir un vaſte projet de tyrannie univerſelle, nous ne le ſommes certainement pas de le mener à bien.

Nos Politiques ne furent jamais entichés de cette manie. La tranquillité & le bonheur de l'Europe doit être notre objet unique. Ce tronc a quatre branches d'où partent tous les petits rameaux de la Politique de détail. 1°. La liberté de l'Italie. 2°. Le maintien des droits & de la conſtitution du corps Germanique 3°. La balance du Nord. 4°. Notre conſidération auprès du Turc fondée ſur l'eſtime & la bienveillance.

Je ne prétends pas que les plans extérieurs ſoient d'une exécution auſſi facile que les arrangemens intérieurs qui dépendent uuiquement de nous; mais je dis que telle doit être la direction fixe, oſtenſoire; & marquée de notre Politique, & que cela poſé, loin que toutes les parties du regime intérieur ci-deſſus duſſent conſtraſter avec nos affaires étrangeres, c'eſt le ſeul moyen de ſimplifier notre Politique, & de la ramener à l'objet primitif de tout Gouvernement à ſavoir, la multiplication de l'eſpece humaine, & ſon bonheur.

Le ſyſtême de pacification univerſelle, Politique du Roi Paſteur, doit cependant s'étendre ſur l'Amérique.

Le ſeul moyen pour cela eſt le plan de liberté générale du commerce; dès-lors toutes les vues des colons & de leurs

Digitized by Google

Chefs se tourneront vers la culture de leurs fonds, vers la population, & vers l'exportation de leurs denrées.

L'agriculture a besoin de voisins; ce n'est que le brigandage & la traite exclusive qui s'écartent, & qui d'entrepôts en entrepôts voudroient enceindre un monde de déserts. Chacun apprendra à vivre de son fonds: après les nécessités de la vie, on en recherchera les commodités.

Dieu veuille donner aux Etats de l'Europe dans leur constitution actuelle assez de durée, pour voir un jour l'Amérique n'avoir plus de deserts à peupler.

JE touche au terme de ma carriere, & je suis plus mécontent encore de mon Ouvrage, depuis que je l'ai extrait. Quel sujet en effet, que celui de tous, qui, après la Religion, intéresse le plus l'humanité entiere! & quel organe pour en démontrer l'importance, & en traiter les détails! Quelque foibles même que soient mes talens, je sens qu'en donnant à cet Ouvrage le soin & le travail qu'il mérite, je pouvois le rendre moins imparfait; mais quoique persuadé de mon devoir à cet égard, le sort en est jeté. D'une part mes affaires & ma position me rendent impossible un travail suivi & recherché; de l'autre une révision exacte de ce Traité, & les corrections que j'y pourrois faire, serviroient plus à ma gloire qu'à l'ad-

Digitized by Google

mission & illustration de mes principes. J'abandonne le premier point, & je sens en ce moment même une satisfaction intérieure de rendre plus pur par ce sacrifice, l'hommage que je fais à la vérité & à l'humanité de mon peu de connoissances & de talens. Quant au second point, je ne crois pas me flatter: plus d'art & de suite seroient inutiles à cet objet. J'ai si bien senti la vérité en l'écrivant, que je suis sûr de l'avoir montrée sans nuage aux ames nettes, aux cœurs droits; & quant aux autres, la trompette même du Jugement en les effrayant, ne les persuadera pas.

Grands & petits, interrogez-vous vous-mêmes. Vous voulez être aimés; ce sentiment, qui tient en vous de l'essence divine, est le seul par lequel vous soyez susceptibles d'une véritable joie. Aimez, si vous voulez l'être; aimez vos semblables, c'est l'unique recette contre le vuide, l'inquiétude & l'ennui; c'est l'antidote des passions dévorantes & le seul remède contre le désespoir de se sentir dépérir soi-même sous les coups du temps. Aimez vos semblables, & ne craignez pas de multiplier les craintes & les afflictions de la vie; l'amour propre seul est le principe de tout excès, & change en douleurs les semences de bonheur que nous tenons de l'Etre suprême. Si ce n'est pas vous que vous aimez exclusivement dans les

Digitized by Google

objets de votre attachement, ceux qui vous restent adouciront la perte de ceux qui vous sont enlevés. L'amour-propre au contraire vous fait vivre en ennemi au milieu de vos freres, vous arrache les biens présens par l'appas de plus grands biens, rend plus perçant l'aiguillon des maladies, plus lourd le fardeau de la vieillesse, plus effrayant l'inévitable & toujours présent abîme de la mort. Aimez vos semblables; cet amour ne connoît point d'excès, n'a que de tendres inquiétudes, des desirs bornés, des plaisirs variés; & le miel pur, intarissable, & toujours nouveau que la Providence a attaché à chaque acte de bienfaisance, adoucissant la pente rapide de vos jours, vous fera recevoir la mort comme un brave soldat reçoit les Invalides. Aimez vos semblables; la Religion, la Vertu, l'Honneur, la vraie Philosophie, toutes les loix, les Sciences & les Arts, tout répond à cet objet, dont tout reçoit son illustration; tout dégénere en désordre, si l'on s'en écarte.

PRINCE, dont les regards annoncent l'élévation, la grandeur, & dont les actions respirent la bonté, avortons sur la terre auprès de Vous, nous sommes vos freres d'origine & de destinée. Votre cœur le fut en naissant, il ne l'oubliera jamais: ce cœur, don universel pour tous vos contemporains, a garanti votre esprit

du

Digitized by Google

du poison de la flaterie, & de la férocité de l'orgueil ; devenu notre pere par un digne usage de vos augustes fonctions, Vous parcourez d'un coup-d'œil également fixe & majestueux, vingt millions d'hommes qui sont à Vous, & que vous voudriez tous voir heureux. Semblable à l'œil de la Nature, rien ne peut recevoir l'impression que de Vous ; Vous pouvez rayonner le bonheur universel, il ne vous en coûtera que d'être ce que vous êtes. Un concours innombrable d'hommes, la premiére Nation de l'Univers, les yeux tournés vers votre Personne sacrée, semblent se presser pour parvenir au bas des degrés du Thrône auguste où vous êtes placé. Grand Prince, si l'humanité étoit dans son premier âge, ce culte n'auroit d'objet que Vous : eh ! quel autre eût pu vous le disputer ? Mais depuis longtemps des impies ont place à l'ombre du dais qui couvre la Majesté Royale, un volcan qui attire sans cesse l'or du centre de la terre, qui l'arrache avec effort, & le vomit avec abondance. Mille idolâtres contre un sujet religieux, composent cette foule avide ; adroits à se servir contre vous-même de vos propres vertus, & à se voiler des apparences du zèle, les soins pour les démêler seroient vains. Je ne connois qu'un secret, fermez le volcan. Le faux éclat de ses nuages mêlés de souffre & de cendre fera place à mille rayons de vertus, d'honneur & de dignité qui Vous environnent ; & quant à

Digitized by Google

ce genre de bienfaits, distribuez-les précisément dans la direction contraire à celle que suivent les Princes aveuglés par un amour propre & personnel, indigne de la majesté du Trône. Ils accablent de biens ceux qui les entourent, & qui leur tendent les mains; donnez au contraire vos bienfaits à distribuer à ceux qui les tendent à leurs inférieurs & à la partie de la société que vous avez commise à leurs soins, ou que la Providence leur a confiée : ainsi, de classe en classe, tous vous offriront un culte d'action & d'obéissance. Vos yeux passeront rapidement sur une infinité d'échelons de sujets occupés à faire entendre & exécuter vos ordres; & aboutiront enfin sur les plus utiles de tous, qui ne voient au-dessous d'eux que leur mere nourrice & la vôtre, qui sans cesse courbés sous le poids des travaux les plus pénibles, vous bénissent chaque jour, & ne vous demandent rien que paix & protection. C'est de leur sueur, & quelquefois (vous l'ignorez) de leur sang même, que vous gratifiez ce tas d'hommes inutiles, qui répétent que la grandeur d'un Prince consiste dans la valeur, & sur-tout dans le nombre des graces qu'il répand sur ses courtisans, sur sa Noblesse, sur ses commensaux. J'ai vu couper le poignet par un Huissier des Tailles à une pauvre femme qui défendoit son chaudron, dernier ustensile de son ménage, dont elle arrêtoit l'exécution. Qu'eussiez-vous dit, Grand Prince, Vous en qui

Digitized by Google

on ne vit jamais un geste de rigueur, un mouvement d'impatience, dont le moindre valet ne reçut jamais une parole désobligeante, Vous le plus tendre des Peres, le meilleur des Maîtres, le plus doux des Rois! Quel bien ce seroit peut-être pour le pauvre peuple que vous eussiez été en ce moment à ma place. Il n'en veut point à vos thrésors ce peuple borné au desir de la plus étroite subsistance. Le plus parcimonieux de nos Rois, Louis XII. conservera à jamais le titre de son Pere par excellence. Le Restaurateur de votre Maison, Henri IV. fut avare, disent les Historiens, il fut néanmoins bien servi dans son temps: toutes ses vertus héréditaires, si vivantes en vous, sont mortes en lui; il partage avec vous néanmoins encore, & de votre temps même, notre idolatrie.

La confiance & le zèle m'emportent trop loin; je ne puis néanmoins m'empêcher en finissant, de desirer que l'on honorât du titre & des fonctions de Promoteur de l'agriculture quelqu'un qui, avec d'autres talens, eût les mêmes intentions que moi. Ses quatre premiers Commis seroient, comme je l'ai dit, les quatre élémens. Je m'explique, le premier Bureau seroit celui de la terre. L'homme le plus philosophiquement & experimentalement versé dans l'agriculture, le labourage, la plantation, la nourriture des bestiaux, la connoissance des differentes propriétés de chaque espece de terreins, en seroit le chef.

Digitized by Google

Le second Bureau seroit celui de l'eau ; le détail des canaux, des arrosages, des différentes machines propres à être mises en mouvement par cet élément pour les facilités de l'agriculture, la nature des différentes eaux, le desséchement des marais, &c. tout cela seroit de son district.

L'air seroit le troisiéme ; les recherches contre les influences de l'air & des brouillards, tant sur la santé des hommes & des troupeaux que sur les recoltes & les fruits, le ventilateur, les machines à vent relatives à l'agriculture, la conservation des grains, &c. seroient de cette partie.

Les serres chaudes enfin, tant pour la production des fruits & légumes que pour celle des animaux, les recherches sur les différentes expositions, les moyens physiques de multiplier & conserver la chaleur pour épargner la consommation des matieres combustibles, leur multiplication pour le soulagement des pauvres & tous les avantages qu'on peut retirer du feu, seroient du ressort du quatriéme Bureau.

Ces deux derniers auroient encore ensemble & conjointement le soin & l'emploi de procurer à notre patrie des transplantations d'animaux & des végétaux les plus utiles qui se trouvent dans les autres parties du monde. L'expérience nous démontre deux choses à l'égard des végétaux ; l'une, qu'il n'en est aucun sur la surface de la terre qui n'ait son utilité, soit pour la nourriture de l'homme,

Digitized by Google

la médecine, la construction, le chauffage & autres usages à l'infini; l'autre, qu'ils sont presque tous transportables d'un climat à l'autre & propres à se naturaliser, sur-tout dans le nôtre; de façon qu'il seroit fort difficile aujourd'hui de distinguer chez nous les naturels du pays, des colons; & que ce que nous en sçavons en général, est que les derniers excédent de beaucoup en nombre les premiers. Il y a cependant encore dans les trois parties du monde une infinité de productions excellentes en ce genre que nous allons chercher fort loin, faute d'avoir voulu nous donner le soin, & faire la dépense de les transplanter chez nous. J'en dis autant des animaux. Quel service n'a pas rendu celui qui le premier apporta des Indes en Europe, moderne & très-abondante denrée qui fait comme une nouvelle sorte de viande de boucherie. Il est dans l'Amerique Septentrionale des bœufs qui portent de la laine; les chévres d'Angora, dont nous payons si cher le poil pour les camelots; les agneaux de Perse, qui portent cette sorte de soie précieuse; tant d'autres pourroient réussir chez nous aussi-bien que dans leur climat naturel, & quoique peut-être moindres en qualité, nous fourniroient au moins des matieres grossieres qui sont les plus nécessaires, & ces animaux ne consommeroient pas plus de produit de terre que ceux dont le poil ne sert à rien.

Toutes ces choses, & mille autres dont la

Digitized by Google

déduction me meneroit trop loin, demanderoient un détail particulier, & que le Prince voulût bien deux fois par an accorder au chef de détail trois heures de travail, observant toutefois de borner son ressort à tout ce qui seroit de protection, & ne lui donnant aucune sorte d'autorité de contrainte.

Concluons en rapellant les principes. La vraie richesse ne consiste qu'en la population ; la population dépend de la subsistance ; la subsistance ne se tire que de la terre ; le produit de la terre dépend de l'agriculture, d'où s'ensuit que tous autres moyens, le commerce, l'or, les sciences, les arts ne servent & n'établissent une prospérité fixe & indépendante, qu'autant qu'ils vivifient, encouragent, & éclairent l'agriculture, le premier, le plus utile, le plus innocent, & le plus précieux des arts.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce second Tome.

CHAPITRE I. *Age de la France*, 1
CHAP. II. *Reverſement*, 24
CHAP. III. *L'Argent doit-il être une marchandiſe, ou non ?* 66

Ici commence la III. Partie ſelon la diviſion de l'Auteur.

CHAP. IV. *Ce que c'eſt que le Commerce étranger, ſa néceſſité, & ſur quel plan il faut s'en faire une idée*, 140
CHAP. V. *De quel nature d'effets doit être le Commerce étranger*, 159
CHAP. VI. *Des Communications & des Ports*, 209
CHAP. VII. *De la Marine militaire, ſa néceſſité, les moyens de la rendre floriſſante, & de la borner*, 227
CHAP. VIII. *Des Prohibitions*, 274
CHAP. IX. *Des Colonies*, 326
CHAP. X. *De la Paix & de la Guerre*, 394
CHAP. XI. & dernier. *RESUMÉ général de tout l'Ouvrage*, 425

Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google